LES

NATIONS CATHOLIQUES

ET LES

NATIONS PROTESTANTES

COMPARÉES SOUS LE TRIPLE RAPPORT

DU BIEN-ÊTRE, DES LUMIÈRES ET DE LA MORALITÉ

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

—

TOME SECOND

—

PARIS
CHEZ MEYRUEIS ET Cie, LIBRAIRES
2, RUE TRONCHET
—
1854

Digitized by Google

LES

NATIONS CATHOLIQUES

ET LES

NATIONS PROTESTANTES

COMPARÉES SOUS LE TRIPLE RAPPORT

DU BIEN-ÊTRE, DES LUMIÈRES ET DE LA MORALITÉ

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

TOME SECOND

PARIS

CHEZ MEYRUEIS ET Cie, LIBRAIRES

2, RUE TRONCHET

1854

L'auteur de cet ouvrage se réserve le droit de le faire traduire en toutes les langues.

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

LES

NATIONS CATHOLIQUES

ET LES

NATIONS PROTESTANTES

COMPARÉES SOUS LE TRIPLE RAPPORT

DU BIEN-ÊTRE, DES LUMIÈRES ET DE LA MORALITÉ

L'ESPAGNE

AU XVI^e^ ET AU XIX^e^ SIÈCLE.

Jusqu'ici, nous avons mis en parallèle des peuples catholiques et des peuples protestants des temps modernes. On a pu voir de quel côté se trouvait la supériorité. La preuve nous paraît claire et complète. Toutefois, il faut avoir deux fois raison, pour convaincre les esprits prévenus. C'est donc poussé par le désir d'entraîner même les plus rebelles que nous allons reprendre notre question, avec de nouveaux éléments, et sous un autre point de vue. Nous ne comparerons plus un peuple à un autre, mais un peuple catholique ou protestant à lui-même; seulement, pour que la comparaison soit possible, il nous faudra prendre ce peuple à

Digitized by Google

deux époques différentes. En rapprochant ce qu'il était jadis de ce qu'il est aujourd'hui, nous verrons ce qu'il a gagné ou perdu. Ce gain ou cette perte sera dû, sinon complétement, du moins en partie, à sa foi religieuse. S'il se trouve qu'une nation ait constamment progressé, tandis qu'une autre aura toujours reculé, ne sera-t-on pas conduit à penser que ses croyances sont pour quelque chose dans ces résultats? Et, si cette marche rapide ou rétrograde se trouve dans le même sens que celle que nous avons déjà remarquée chez les peuples professant la même foi religieuse, les conclusions déjà tirées dans l'esprit du lecteur n'en seront-elles pas puissamment fortifiées? Nous le pensons. Il ne nous reste qu'à laisser parler les faits.

Nous allons étudier, d'une part, l'Espagne, pays essentiellement catholique; et, de l'autre, l'Angleterre, pays essentiellement protestant. Notre étude remontera au seizième siècle pour ces deux nations que nous suivrons jusqu'à nos jours. Ni l'une ni l'autre ne sont certes, aujourd'hui, ce qu'elles étaient alors. Laquelle a gagné, laquelle a perdu en richesses, en lumière, en moralité? Examinons, en commençant par l'Espagne.

Jamais nation ne fut plus complétement sous l'influence du catholicisme que l'Espagne. L'Italie elle-même, subdivisée en plusieurs peuples, soumise à des tendances diverses, parcourue par les armées ennemies, visitée par les étrangers, l'Italie n'est pas restée aussi hermétiquement fermée à tout souffle du dehors que l'Espagne catholique, fondée par Ferdinand, gardée par des légions de moines, purgée de toute hérésie par l'Inquisition, et enfin cristallisée dans le romanisme par la

Digitized by Google

politique, par l'Église, et même par les penchants populaires. Voyons donc ce que, avec cet admirable concours de volontés, d'intérêts et de puissance, le catholicisme va faire, en trois siècles, de cette nation. Pour mesurer la distance, marquons bien le point de départ. Voici ce qu'était l'Espagne à la veille de la Réformation religieuse, qu'elle a si complétement évitée.

Vers la fin du quinzième siècle, l'Espagne pouvait, en vue de notre sujet, se partager en deux parties : celle soumise aux Maures, et celle soumise aux chrétiens. Nous sommes à la veille de la conquête de Grenade, dernier boulevard de la puissance ottomane ; l'Église va donc hériter et du pays et des lumières de ces Mahométans. Faisons l'inventaire de ce que ceux-ci vont lui laisser. Un mot, d'abord, sur l'état des arts et des sciences chez les Arabes de ces contrées. Nous ne présenterons qu'une simple nomenclature, en abrégeant, bien à regret, l'ouvrage d'un savant professeur de la Sorbonne, M. Roseew Saint-Hilaire.

« Sciences. — Parmi les branches diverses des facultés humaines, une de celles qui furent cultivées par les Arabes en Andalousie avec le plus de zèle, ce fut l'histoire... Leur grande supériorité sur les Chroniques espagnoles contemporaines, c'est de nous faire entrer plus avant dans la vie familière des peuples et des rois [1].

« Nous nous garderons bien de passer en revue les poëtes, un volume n'y suffirait pas [2].

« Un genre dans lequel les Arabes ont gardé une supériorité qu'on ne saurait leur disputer, c'est le conte et le roman [3].

[1] M. Roseew Saint-Hilaire, p. 178. — [2] *Idem*, p. 181. — [3] *Idem*, p. 185.

Digitized by Google

« La statistique, science si récente en Europe, et la géographie, furent aussi étudiées par eux avec succès[1].

« Mais l'art que les Arabes étudièrent avec le plus de succès est, sans contredit, la médecine. La pharmacie fit de grands progrès. Beaucoup de noms dont on se sert encore sont purement arabes, tels que sirop, julep, etc[2].

« Les sciences physiques et mathémathiques doivent compter parmi les véritables titres de gloire des Arabes[3]. Notre numération, pratiquée par eux, a été communiquée à l'Occident par le savant Gerbert, qui avait été étudier à Cordoue. L'algèbre doit son nom à un de leurs mathématiciens[4]. La trigonométrie, cultivée par les Arabes, leur doit la forme qu'elle possède maintenant[5]. Mais l'astronomie fut surtout pour eux l'objet d'une étude toute spéciale : l'obliquité de l'écliptique, le mouvement annuel des équinoxes et la durée de l'année tropique furent déterminés. Bien que la gloire de la découverte du système solaire ne dût appartenir qu'à des siècles postérieurs, les mouvements des astres et le disque du soleil furent étudiés avec le plus grand soin, ainsi que les éclipses, et la science moderne n'est pas sans avoir profité de ces travaux[6].

« Avec les progrès de la civilisation, on vit s'établir de vastes colléges où l'on apprenait aux jeunes gens les sciences, etc[7]. »

Beaux-Arts. — « L'art musical prit, chez les Arabes, une régularité qu'il n'eut jamais chez les Grecs, et, quant à l'architecture, la forteresse de l'Alhambra, immense enceinte de murs qui n'a guère moins d'une lieue de tour, est le plus bel échantillon de l'architecture mili-

[1] Roseew Saint-Hilaire, p. 186. — [2] *Idem*, p. 194. — [3] *Idem*, p. 194. — [4] *Idem*, p. 195. — [5] *Idem*, p. 196. — [6] *Idem*, p. 197. — [7] *Idem*, p. 199.

Digitized by Google

taire des Arabes; et ces tours vermeilles, avec leur mur de dix-huit pieds d'épaisseur, se dressent encore menaçantes au-dessus de la *Vega* de Grenade qu'ils ont cessé de défendre [1].

Toutefois, comme il était peut-être difficile de tirer profit des connaissances d'un peuple haï, méprisé, surtout quand elles étaient déposées dans une langue ignorée de la masse, ne tenons pas trop de compte des sciences plus ou moins abstraites, et portons nos regards sur ces connaissances vulgaires de première nécessité; sur cette agriculture où toutes les classes sont intéressées et que les plus pauvres peuvent apprendre et pratiquer. Dans quel état les Maures laissèrent-ils le sol aux chrétiens qui les en chassaient? Écoutons encore notre écrivain.

AGRICULTURE. — « Les Arabes avaient fait faire à l'agriculture d'immenses progrès. L'art de fumer les terres et de les arroser avait été porté à son plus haut point. Un mince filet d'eau, grâce à des tranchées habilement ménagées, portait la fertilité dans une vaste étendue de terrain. Des aqueducs furent construits, des étangs artificiels (albuheras) furent creusés pour tenir les eaux en réserve. Tous les arbres exotiques dont le climat si varié de la Péninsule permettait la culture, et les fleurs embaumées de l'Orient que les Arabes aiment à l'égal des parfums, y furent introduits par eux. Ainsi, l'Espagne leur doit le riz, le coton, la canne à sucre, le safran et le dattier qui mûrit sur tout le littoral et notamment à Elche, près d'Alicante, où l'on en voit

[1] Roscew Saint-Hilaire, p. 218.

Digitized by Google

une forêt tout entière. Enfin, le nombre des ouvrages arabes sur l'agriculture prouverait seul à quel haut degré de perfection cet art était parvenu en Espagne.

« Rien n'égale la beauté du spectacle que devait offrir, dans cet âge d'or de l'agriculture espagnole, la riche *huerta* de Valence, l'un des coins de terre les plus productifs et les mieux arrosés du monde; la pittoresque *Vega* de Grenade, jardin d'oliviers et d'orangers de trente lieues de long, arrosé par cinq fleuves, et abrité par la *Sierra Novada*, la plus haute de toute l'Espagne; le fertile bassin du Guadalquivir s'étendant à perte de vue le long des croupes verdoyantes de la *Sierra Morena*, avec les milliers de villages qui se groupaient autour de Cordoue, la reine de la vallée. »

Comme on pouvait le supposer d'avance, le développement de l'industrie était en rapport avec ceux de cette admirable agriculture : « Sous les derniers Ommiades, l'empire, à la veille même de sa chute, était parvenu à un point de richesse et de prospérité vraiment fabuleux. La population s'accroissait chaque jour sur ce coin de terre favorisé, l'un des plus fertiles du globe. Des manufactures de tissus de soie, de coton et de draps, avaient été établies sur tous les points du royaume, et les Arabes étaient surtout renommés pour la teinture des cuirs et des étoffes. C'est à eux que l'Espagne doit l'indigo et la cochenille, ainsi que les belles faïences colorées qu'on admire à l'Alhambra. Enfin, le papier qui se fabriquait à la Mecque, dès l'an de l'hégire 88, s'introduisit en Espagne au douzième siècle, et les Espagnols substituèrent le lin au coton, dont les Arabes se servaient. Le sol de la Péninsule abondait en

Digitized by Google

mines d'or, d'argent, de mercure, et d'autres métaux plus communs [1]. »

Nous regrettons de ne pouvoir donner une statistique plus complète de la prospérité des Maures en Espagne, à la fin du quinzième siècle; mais les lignes suivantes peuvent, dans une certaine mesure, en tenir lieu : « La pieuse insouciance des gouvernements, fondés sur l'Islam, ne leur ayant jamais permis rien qui ressemblât à un recensement; il est impossible d'évaluer, avec quelque certitude, le nombre de leurs sujets. Nous savons seulement par Conde, qu'outre la capitale et les six chefs-lieux de province, Tolède, Merida, Saragosse, Valence, Séville et Tadmir, on comptait quatre-vingts villes du second ordre et trois cents du troisième, sans parler des villages, des tours ou châteaux-forts qui étaient innombrables. Bien loin de diminuer avec la chute de l'empire ommiade, cette masse d'habitants s'accrut encore par l'invasion des Berbères, et nous verrons l'Almoravide Youssouf se vanter que, dans ses vastes États du Magreb et de l'Espagne, on récitait pour lui la *chotbah* du haut de dix-neuf mille chaires [2]. »

Vers la même époque et même plus tard encore, l'Espagne catholique présentait, à cet égard, un tableau non moins brillant. Sa puissance surtout dominait et l'ancien et le Nouveau-Monde. Écoutons, pour cette seconde partie, une autre autorité, M. Weis, professeur au collége de France.

« Au seizième siécle, les Espagnols tiraient parti de tous les avantages de leur pays : tandis que les nobles se

[1] Roscew Saint-Hilaire, t. VI, p. 138 à 141. — [2] *Idem*, p. 148 et 149.

Digitized by Google

livraient à la carrière des armes, les autres classes enrichissaient leur pays par un travail assidu. L'agriculture surtout était en honneur. Le royaume de Grenade, encore habité par l'élite des descendants des Arabes, étalait partout les produits de la plus belle agriculture du monde. La Vega de Grenade, arrosée par le Xenil, était renommée par sa fertilité, qui tenait du prodige... Partout des canaux d'arrosage, des réservoirs distribuaient les eaux dans les terrains les plus éloignés, les plus arides..... L'industrie et le commerce ajoutaient encore à la prospérité de l'Espagne..... Les peuples les plus industrieux de l'Europe moderne n'étaient pas encore parvenus à donner à leurs broderies, à leurs tissus de soie, d'or et d'argent, cette solidité, cette élégance et cette perfection qu'on admire, après deux siècles, dans les produits des anciennes manufactures de l'Espagne..... Lyon, Nîmes, Paris n'ont jamais possédé des manufactures comparables à celles qui existaient autrefois à Tolède, à Grenade, à Séville, à Ségovie, quoique, sans aucun doute, leurs manufactures soient infiniment supérieures à celles de l'Espagne aujourd'hui. Le mouvement commercial était proportionné à celui de l'industrie. Un ministre de Philippe II soutint, dans une assemblée des Cortès, qu'à la foire qui fut tenue à Medina del Campo, en 1563, il se fit des affaires pour six cent soixante-deux millions cinq cent mille francs..... Une foule de vaisseaux marchands sortaient tous les ans des ports de Valence, de Carthagène, de Malaga, de Cadix, et portaient en Italie, en Asie-Mineure, en Afrique et aux Indes-Orientales les produits de l'industrie nationale. En 1586, on comptait encore plus de mille vaisseaux marchands dans

Digitized by Google

les ports de l'Espagne..... Plus de quinze cents vaisseaux, d'un rang inférieur, contribuaient à vivifier le commerce. Les plus petites villes des côtes prenaient part à ce mouvement commercial. La marine marchande de l'Espagne était alors supérieure à celle de la France, et même à celle de l'Angleterre; mais rien n'égalait la prospérité de Séville : cette ville, disait un écrivain du siècle de Philippe II, est la capitale de tous les marchands du monde. L'Andalousie est devenue le centre de la terre.

« L'Espagne régnait encore par sa supériorité dans les arts et dans la littérature..... La sculpture et l'architecture atteignirent un haut degré de perfection sous Juan de Badajoz, Miguel de Ancheta et leurs successeurs. Ce temps fut aussi celui de la belle musique espagnole, de la musique simple, grande, pathétique. L'Espagne a produit, à cette époque, des compositeurs du premier ordre, principalement dans le genre religieux. Les archives des Chapitres de Tolède, de Valence, de Séville, de Burgos, recèlent des trésors sans prix comme sans nombre..... En littérature, même progrès, même éclat. Le drame atteignit un degré de perfection auquel il ne s'était encore élevé dans aucune contrée de l'Europe. Ce pays produisit de grands hommes dont les talents divers rappellent Eschyle, Sophocle et Euripide..... L'épopée, la poésie lyrique, l'histoire, trouvèrent également de dignes interprètes..... L'Europe entière retentissait de la gloire de Garcilaso, surnommé le Pétrarque espagnol, d'Herrera le Divin, de Montemayor, de Ponce de Leon, de Quevedo qu'un juge sévère n'a pas craint de comparer à Voltaire..... Peu à peu, la littérature espagnole servit de modèle aux autres nations; cette in-

Digitized by Google

fluence pénétra jusqu'en Angleterre ; mais la France la subit plus que toutes les autres nations..... C'est peut-être à l'Espagne que nous devons le prince de nos poëtes comiques..... Ce fut longtemps une coutume en France, en Italie, en Angleterre, et dans une partie de l'Allemagne, d'envoyer à Madrid les jeunes gens les plus distingués par leur fortune ou par leur naissance, pour se former aux manières et à la politesse castillanes. Les hôtels des ambassadeurs d'Espagne étaient, à l'étranger, le rendez-vous de la société la plus élégante, et la diplomatie espagnole possédait partout cette influence et cette supériorité morale qui ne furent acquises à la France que sous le règne de Louis XIV [1]. »

Telle était l'Espagne au seizième siècle. Voyons, sans transition, ce qu'elle est aujourd'hui ! « Ce que j'ai à vous montrer, dit M. Guéroult, c'est le tableau d'une agonie qui ne peut pas finir, d'un désordre sans limite et sans terme assignable ; c'est la ruine certaine et progressive d'un peuple qui, tout un siècle durant, a fait la loi à l'Europe, qui vit sur la terre la plus riche et la plus favorisée peut-être qui soit sous le ciel, mais que les fausses expériences ont tellement découragé, qu'il se sent et se regarde périr avec une sorte de résignation fataliste, dont on essaie en vain de le faire sortir à grand confort de mots sonores et de phrases retentissantes. D'autres pourront s'évertuer à vous montrer l'ordre et le progrès organisés sur le papier, l'enthousiasme régnant dans les proclamations officielles, les victoires se succédant sans interruption dans les bulletins, et les

[1] Weis, introduction, p. 13 et suiv.

Digitized by Google

Cortès enfin poursuivant avec une gravité digne de la chaise curiale des anciens sénateurs romains le grand œuvre de la régénération nationale. Notre tâche, à nous, sera plus triste et plus sévère ; ce sera de faire disparaître tous ces brillants fantômes devant la triste lumière des faits ; de vous montrer le mal dans toute son étendue, et de vous faire voir combien sonnent creux toutes ces fondations de granit si miraculeusement élevées par les mains de la faiblesse, de l'imprévoyance et du gaspillage. Je ne vous réponds pas d'aller jusqu'au bout de la tâche que j'entreprends ; il y a un terme où la plume tombe des mains : on ne fait point l'analyse du néant[1].

« Ici, je vous l'avoue, mon embarras est grand. Y a-t-il un gouvernement en Espagne ? n'y en a-t-il pas ? qui est-ce qui commande, qui est-ce qui obéit ? où est le gouvernement, où est le pouvoir ? où est la force et l'autorité ? et comment vous faire comprendre, à vous autres, heureux habitants d'un pays organisé, l'espèce de bonne aventure qui régit ici toutes choses ?.... Que le pays soit en révolution, ce n'est que trop évident ; qu'il éprouve, sinon le désir réfléchi, du moins le besoin impérieux de l'ordre d'abord, et ensuite d'une foule de réformes dans toutes les branches de l'administration publique ; que le rétablissement de l'ancien et absurde système qui, depuis trois cents ans bientôt, endort et assoupit encore le génie déjà trop apathique de la nation, soit devenu odieux à une grande partie de la population, et que le rétablissement en soit à peu près impossible, c'est ce dont on ne saurait douter[2].

Il y a, sur le vieux tronc de la monarchie espagnole,

[1] Guéroult, p. 335 à 337. — [2] *Idem*, p. 340, 341.

Digitized by Google

des branches tellement pourries, que l'on comprend à peine comment, lorsque des temps meilleurs rendront la réforme possible, le législateur pourra se rendre maître d'une contagion qui, des institutions, a passé dans les mœurs, et qui, grâce à une impunité immémoriale, a pris place au rang des choses admises et consacrées. A la tête, et en première ligne de ces ulcères désespérés, il faut placer l'administration de la justice. N'attendez pas, pourtant, une analyse détaillée de ce déplorable sujet. L'histoire des abus serait interminable. Quant à l'histoire de l'institution, c'est l'affaire de deux paroles, elle n'existe pas. En matière de justice, il ne s'agit pas ici d'une réforme, mais d'une création [1]. »

« Si vous avez un procès en Espagne, c'est à l'escribano qu'il faut faire parler; si vous avez eu le malheur, dans un moment de besoin ou de vivacité, de prendre la poche d'un passant pour la vôtre, ou d'enfoncer la lame de votre navaja trop avant entre les côtes d'un ami, c'est encore à l'escribano qu'il vous faut adresser, car c'est lui qui rédige le rapport de votre affaire et le jugement aussi, qui fait signer le juge de confiance; c'est lui, si le juge est méchant, qui sait les arguments capables de l'émouvoir; c'est lui qui vous dira au juste à combien d'onces (80 francs) vous reviendra la mort d'un homme, et qui, suffisamment *encouragé*, saura, s'il le faut, vous retirer du fin fond de l'enfer. Point de prison si noire, de cachot si profond, de barreaux si serrés et si épais, qui résistent au pouvoir de l'escribano [2].

« Indépendamment de la vénalité, qui est le péché dominant de presque tout le corps judiciaire en Es-

[1] Guéroult, p. 394. — [2] *Idem*, p. 399.

Digitized by Google

pagne, il existe, dans la législation même, de nombreuses causes d'abus. Je me bornerai à vous indiquer quelques dispositions de la procédure criminelle qui exercent sur les mœurs une influence plus directe et plus corruptrice. On dirait que l'idée fixe du législateur a été de rentrer à tout prix dans ses déboursés et de faire ses frais : le résultat a été atteint; mais vous allez voir ce qu'il coûte. Un homme est assassiné dans la rue, il crie et appelle au secours. Il est encore de bonne heure; on passe dans la rue; les portes des maisons sont encore ouvertes et on voit de la lumière aux fenêtres : si pareille chose arrivait chez nous, chacun courrait au secours de la victime, on s'attrouperait, tout le quartier serait en rumeur. En Espagne, un homme assassiné crie au secours, qu'arrive-t-il? les passants s'enfuient à toutes jambes, les portes se ferment, les lumières s'éteignent : cette rue, tout à l'heure si vivante et éclairée, devient un sombre désert; vainement les cris de la victime redoublent, il s'établit autour d'elle un silence de terreur, et les meurtriers peuvent consommer leur crime en pleine sécurité. D'où vient donc cet épouvantable égoïsme? sont-ce les assassins qu'ils redoutent? Non, c'est la justice; car si, mu par un sentiment irréfléchi d'humanité, vous venez au secours, et que la justice arrive, la première chose qu'elle fera, ce sera de vous saisir comme témoin, et si par malheur l'homme assassiné ou sa famille n'est pas en état de payer les frais de poursuite, ce sera sur vous, témoin, que retombera le fardeau, et voilà comment la justice peut être légitimement accusée de l'assassinat commis et du lâche égoïsme de tous ces témoins cachés qui retiennent leur souffle de peur de trahir leur présence.

Digitized by Google

« On frémit des épouvantables conséquences engendrées par cette avidité fiscale de la justice. A Madrid, l'an passé, un vieillard est assassiné dans la rue; la justice vient trouver son fils, lui demande s'il compte se porter partie civile. — Moi! lui répondit celui-ci, vous vous trompez, cela ne me regarde pas, je ne connais pas cet homme! Le malheureux avait raison; s'il se fût porté partie civile, on le tondait jusqu'aux os, et l'on convertissait tout son avoir en paperasses. Devrons-nous encore nous étonner des faits repoussants qui se produisent trop souvent en Espagne, et ne faudrait-il pas plutôt s'étonner qu'il puisse se trouver encore quelques vertus chez un peuple soumis, depuis des siècles, à tant de principes actifs de démoralisation [1]? »

« La confrérie des voleurs, en Espagne, a passé de l'état militant à l'état triomphant; ils sont en possession incontestée, et peuvent faire valoir, en leur faveur, la prescription et les droits acquis. La justice, enfin revenue de ses anciens préjugés, négocie au lieu de combattre, transige au lieu de châtier, et déploie, à l'égard de cette recommandable corporation, les égards les plus touchants et les procédés les plus fraternels. Quelques exemples, pris au hasard, vous montreront quels remarquables progrès l'esprit d'association a faits de ce côté.

« Il y avait, il y a peu de temps, sur la lisière du royaume de Valence et du Bas-Aragon, un alcade qui avait imaginé l'ingénieuse transaction que voici : les amendes imposées aux voleurs sont ordinairement divisées en trois parties : une pour le dénonciateur, une pour l'alcade, l'autre pour les juges de l'audience royale. Or,

[1] Guéroult, p. 400 à 403.

Digitized by Google

le susdit alcade, ayant soigneusement calculé le produit moyen de ces amendes, imagina de contracter avec l'audience une sorte de marché à forfait : il s'engageait à lui payer, bon an mal an, une somme fixe représentant la part moyenne des profits, prenant à sa charge toutes les éventualités de l'opération dont les bénéfices comme les pertes devaient demeurer à son compte. Le marché fut accepté, et notre alcade voulant, comme de juste, régulariser son revenu, imagina la combinaison suivante : il remonta sur un meilleur pied son personnel de police, encouragea le dénonciateur, et se mit à prendre le plus de voleurs qu'il put. Une fois en prison, il commençait à leur tirer de l'argent, et à les saigner sans miséricorde. Quand leurs ressources étaient épuisées, que leurs femmes avaient apporté leur dernière once, que la famille s'était cotisée pour payer la rançon du prisonnier, vous croyez peut-être qu'il envoyait le patient aux galères? Non, notre industrieux magistrat, fidèle à sa parole, relâchait purement et simplement son voleur, qui, tout efflanqué et tout amaigri du régime de la prison, ruiné et sans un réal dans sa poche, s'élançait de la prison sur les grands chemins comme un loup enragé, battait le pays, et, pressé de réparer le temps perdu, faisait, en six mois, la besogne de deux ans. L'alarme se mettait dans les environs. On osait à peine se risquer hors de chez soi. Les plaintes pleuvaient près de l'alcade, qui restait impassible et faisait la sourde oreille; il avait son plan ; enfin, lorsqu'il jugeait que son homme devait être suffisamment refait, le digne magistrat se réveillait de sa léthargie et déployait une activité merveilleuse qui, au bout de quelques semaines, amenait pour la seconde fois dans ses filets le héros de

Digitized by Google

la grande école. Nouvelle saignée, non moins copieuse et non moins réitérée que la précédente, et au bout de quelques mois, une inconcevable fatalité faisait trouver, pour la seconde fois, au voleur, un second moyen d'évasion, avant même que son affaire eût pu être portée devant le juge. Grâce à cet ingénieux système appliqué avec une persévérance tout aragonaise, l'audience était régulièrement payée, le voleur qui esquivait les galères sortait ruiné, mais libre, et prêt à réparer ses pertes : l'alcade s'enrichissait, et, sauf le public, tout le monde était content [1].

« Croiriez-vous qu'à l'heure qu'il est, les misérables qui ont assassiné Quesada procèdent impunément à la recherche de son fils, à qui pareil sort est promis? Croiriez-vous que les assassins sont connus par leurs noms et restent impunis? Croiriez-vous qu'il a été permis à la plus sale canaille, d'aller vociférer d'immondes refrains, toute la nuit, sous les fenêtres de sa veuve? Croiriez-vous enfin que le pouvoir, qui tolère de semblables excès, a le front d'affecter des exhortations et des phrases sur l'ordre public [2] ? »

« En Espagne, où la police est nulle, le voleur qui se montre à découvert, et qui vous attaque en plein jour et à force ouverte, est le roi du grand chemin. C'est une espèce de souverain indépendant, qui fait des courses en pays ennemi. Aussi, loin d'être un objet d'exécration, est-il presque toujours admiré du peuple, loué, célébré dans des chants populaires, qui perpétuent le souvenir de ses hauts faits, de sorte que, grâce à l'immortalité que confère la poésie, le nom de Jose

[1] Guéroult, p. 405 à 407. — [2] *Idem*, p. 46.

Digitized by Google

Maria, le fameux brigand andaloù, se trouve, pour le peuple, quelque chose d'équivalent à celui du Cid, ou de tel autre héros des temps passés. Joignez à de semblables prédispositions morales l'action des circonstances présentes, la misère, l'exemple des bandes de Cabrera et autres, l'impuissance où le gouvernement se trouve de protéger les populations, lui qui peut à peine se protéger lui-même, et il vous sera facile de concevoir que le brigandage, favorisé par tant de causes réunies, peut devenir une des faveurs les plus menaçantes de la dissolution sociale vers laquelle ce pays semble marcher à grands pas [1]. »

Que le brigandage soit devenu une profession nationale en Espagne; que l'Espagnol se fasse brigand comme le Savoyard se fait commissionnaire et l'Auvergnat porteur d'eau, c'est ce qu'on se refuse d'abord à croire; il faut, pour se le persuader, que plusieurs voix viennent nous le répéter. Écoutons-le donc encore dans la *Revue britanique* :

« ..... Quant au peuple, je demanderai comment les Espagnols se sont distingués depuis les temps les plus reculés, si ce n'est comme assassins, ou ce qui revient au même, comme guérilleras? Quel courage y a-t-il à enlever de malheureux traînards, à surprendre des blessés, à attirer dans des embuscades quelques détachements isolés, puis à les massacrer? Le coup félon, le coup déloyal est toujours le coup du lâche, et rarement l'Espagnol, soit dans la guerre, soit dans ses querelles privées, procède autrement. Toujours prêt à frapper à l'improviste son adversaire d'un coup de

[1] Guéroult, p. 134.

Digitized by Google

couteau, il n'a aucune idée d'un combat loyal et à armes égales... Il résulte en effet des aveux de M. Ford, que les bandits espagnols, qui font une si grande figure dans les romans, sont les êtres les moins aventureux, les plus couards de leur espèce, dans tous les pays... On ne peut nier que, de tous les pays de l'Europe, l'Espagne soit celui où l'ancien système de vol, à main armée sur la voie publique, a subi le moins de modifications.

« En première ligne, parmi les voleurs, se présentent les ladrones, ou voleurs en grand. Ce sont des bandes régulièrement organisées, composées de huit à quatorze individus bien armés et bien montés, sous les ordres d'un chef. Cette espèce de voleurs est la plus dangereuse de toutes; et, comme ils n'attaquent guère les voyageurs qu'à coup sûr, et après avoir pris toutes leurs précautions, la résistance est généralement inutile et ne peut entraîner que de fâcheux accidents. Le plus sage parti à prendre, en pareil cas, est de se résigner et d'obéir à la sommation *boca a bajo, boca a tierra* (bouche à bas, bouche à terre)! sommation qui n'admet pas de refus...

« La seconde catégorie de voleurs de grands chemins est celle du *rat, ratero*. Le *rat* est méprisé, mais n'en est pas moins dangereux : il n'est ni dressé régulièrement au métier, ni organisé; mais un coup à faire se présente, il l'exécute, puis retourne à ses occupations ordinaires. C'est ainsi que souvent, lorsque des étrangers s'arrêtent pour coucher dans une ville, ou dans un village, deux ou trois mauvais sujets improvisent un guet-apens pour le lendemain; le tout conformément au proverbe : l'occasion fait le larron.

« Le *ratelliro*, ou petit *rat* n'attaque guère que le

Digitized by Google

voyageur isolé et sans défense, qui ne doit, s'il est volé, s'en prendre qu'à lui-même, car il ne faut jamais exposer l'Espagnol à la tentation de faire quelque petite affaire de ce genre. Le berger qui garde son troupeau, le laboureur à sa charrue, le vigneron dans sa vigne, ont tous leur fusil, arme destinée ostensiblement à leur sûreté personnelle, mais qui leur permet aussi d'attaquer ceux qui n'ont, pour se défendre, que leurs jambes et leur vertu [1] »

Avec de telles mœurs on ne s'étonnera pas de cette affirmation de notre auteur : « On fait des lois, mais personne n'y obéit, on fait des proclamations que personne n'écoute. On fait des compliments au peuple sur sa modération, au moment où il vient de tolérer d'infâmes atrocités; de telle sorte qu'il s'est formé deux Espagnes; l'une pays modèle, peuple libre, puissant, héroïque, indomptable, peuple de grands hommes, conduit par des chefs plus grands encore et auquel tout réussit, c'est l'Espagne des journaux et des proclamations; mais allez plus loin, percez plus avant, et vous toucherez alors l'Espagne véritable, l'Espagne ruinée, engourdie, fataliste, l'Espagne disloquée, sans administration, sans finances, sans esprit public, rougie par la guerre civile, fatiguée de diplomatie, de protocoles, de constitutions, en demandant au ciel qui le lui refuse, un homme, non pas même un grand homme, mais un homme intelligent, vigoureux et probe [2]. »

« Le vice et le fléau de l'Espagne, c'est une administration corrompue, défectueuse dans son mode d'action, c'est une torpeur et un engourdissement qui

[1] *Revue Brit.*, 1846, mai et juin, p. 135 à 145. — [2] Guéroult, p. 48, 49.

Digitized by Google

ont donné aux plus absurdes abus la consécration des siècles [1]. »

Du sommet de l'échelle sociale, les magistrats, descendons à son dernier degré, les mendiants; et laissons parler encore notre auteur : « A mesure qu'on avance dans l'Aragon, la misère espagnole, cette misère à part, se déploie dans tout son luxe hideux. A Jaca, place fortifiée qui commande les montagnes, à Guerrea, mauvaise bicoque où on s'arrête pour déjeuner, on est assailli par des légions de mendiants. On voit sur la place, des enfants tout nus qui se roulent dans la poussière, et qui s'épluchent réciproquement leur vermine. Parcourez Lyon, Rouen, et, dans ces villes, les quartiers les plus sales, les plus misérables, et vous n'avez pas encore l'idée de cette misère squalide et dégoûtante. Nos mendiants semblent souffrir de la misère et de la saleté; ceux-là en vivent, ils y demeurent, ils y sont nés, ils y mourront, c'est pour eux une seconde nature. Du reste, aux aventures et à la poésie près, vous retrouvez, dans les sales auberges de ce pays, la physionomie des hôtelleries du temps de Don Quichotte, de grandes salles soutenues par des piliers. Inutile de parler des infâmes ratatouilles qu'on vous y donne à manger. Vous êtes à vingt lieues de France, vous pourriez vous en croire à deux mille. L'amour du gain lui-même n'a pu vaincre cette paresse naturelle, cette insouciance du lendemain qui élève entre l'Espagne et la France une barrière plus haute et plus difficile à franchir que les Pyrénées.

« Une chose qui étonne encore le voyageur à son début,

[1] Guéroult, p. 170.

Digitized by Google

c'est la vénalité, j'allais presque dire la mendicité des douaniers... Il y a une transaction à faire avec eux, moyennant laquelle vous ferez entrer en Espagne le royaume de France tout entier s'il vous en prend envie. Mettez-leur une *piécette* dans la main, et tout sera dit; si vous oubliez de le faire, ils vous le rappelleront, et vous pourrez, sans effaroucher la pudeur de ces honnêtes fonctionnaires, leur faire votre aumône publiquement, en présence de vingt personnes; ils ne broncheront pas. »

On ne s'étonnera pas de trouver sous les pieds de cette population paresseuse et mendiante, un sol fertile abandonné : « La beauté du sol de l'Espagne est une chose classique et consacrée; les romances en retentissent, les ballades ne tarissent pas sur les bois de citronniers et sur la fertilité de ce climat aimé du Ciel..... Que ces descriptions aient pu être exactes autrefois, je veux bien le croire, mais aujourd'hui on chercherait vainement dans toute la France, les Landes comprises, quelque chose d'aussi nu, d'aussi aride et d'aussi dépeuplé que la vallée de Gallego, qui conduit à Saragosse. Ce terrain si aride en apparence serait susceptible de recevoir des plantations utiles : beaucoup d'arbres, tels que le sapin, le chêne, le châtaignier, y viendraient à merveille et attireraient de plus une humidité dont le sol a grand besoin; mais il en est de cela comme de beaucoup d'autres choses en Espagne; on peut, mais on ne veut pas: l'homme a la richesse à ses pieds, mais il ne prendra pas la peine de la ramasser [1]. »

« Ce sol à la fois fertile et inculte, ce désert créé par

[1] Guéroult, p. 5 à 9.

Digitized by Google

l'insouciance et la paresse, aux portes de France, ces populations si belles et si misérables, si favorisées de la nature et si abandonnées de la Providence humaine, cette opiniâtreté de caractère, cet attachement au passé, chez des hommes qui ne semblent eux-mêmes qu'une génération du douzième siècle égarée dans le nôtre, cet esprit d'individualité et d'isolement, à une époque où les individus semblent tous devoir être absorbés au profit de je ne sais quelle unité gigantesque, toutes ces observations courantes qu'on recueille ici sur les grands chemins, ne mettent-elles pas sur la voie du mal intérieur qui désole l'Espagne [1] ! »

« L'Espagne, engourdie depuis trois siècles par un régime d'ignorance, soumise à deux dynasties étrangères, dont l'une débuta par la cruauté pour finir par l'impuissance, et dont l'autre fut presque toujours absorbée dans les intrigues de palais, l'Espagne cherche aujourd'hui à briser, avec mille douleurs, cette croûte d'ignorance sous laquelle elle gémit depuis trop longtemps [2]. »

Tout cela n'empêche pas l'Espagnol d'avoir de lui-même la plus haute opinion. Écoutez-le parler : « Un travers qui, à force d'être exagéré, produit plus de mal qu'un fléau, c'est l'emphase dans les discours..... Ici, un général, envoyant au ministre de la guerre le récit d'une rencontre, écrivait qu'il avait *pleuré d'admiration*, à la vue des exploits de ses *intrépides soldats;* il s'agissait de 200 hommes tués à l'ennemi. Rassemblez tous leurs mots pompeux, ne dirait-on pas que voilà une nation qui sue l'enthousiasme par tous les pores,

[1] Guéroult, p. 16. — [2] *Idem*, p. 29.

Digitized by Google

dont l'ardeur déborde, et qui fait son ordinaire des sentiments les plus chauds, les plus indomptables, les plus énergiques? Puis, interrogez les faits, suivez, si vous en avez la patience, cette histoire toute pleine de velléités stériles, de tentatives et d'essais avortés, contemplez cette apathie, cette indifférence profonde, cette neutralité où chacun se renferme, ce silence et cette solitude qui environnent le gouvernement, cette impéritie des généraux qui ne savent ni combiner un plan, ni suivre, ni utiliser un succès; comparez, dis-je, les mots aux choses, et concluez[1]. »

Voici comment notre auteur résume le caractère espagnol : « Le peuple espagnol est matérialiste dans ses affections, dans ses croyances, dans ses institutions. Pour lui, la religion sans moines, sans processions et sans cérémonies, la religion n'existe pas; il lui faut des reliques, des miracles, il lui faut des religieux au costume pittoresque, il lui faut des couvents où il puisse trouver, non-seulement des prières, mais du pain et de la soupe[2]. »

Et cet Espagnol n'est pas celui de telle ou telle province; on le retrouve semblable à lui-même sur toute la face du royaume. S'agit-il de la Manche? M. Guéroult nous dit : « L'habitant de la Manche, qui a peu de chose à espérer de son travail, est, par suite, paresseux, vagabond, la misère et la saleté le rongent, la route est infestée de mendiants, d'enfants en guenilles, portant dans leurs bras d'autres enfants entièrement nus. Jeunes et vieux, tous mendient, et les traditions de fainéantise sont à peu près le seul héritage que se transmettent

[1] Guéroult, p. 75, 76. — [2] *Idem*, p. 92.

Digitized by Google

fidèlement ces générations dégradées. Je n'ai pas besoin de dire que le Manchego est en possession, auprès de ses voisins, d'une réputation détestable : il s'adonne volontiers à la contrebande, à la vie errante, au vol, il s'embusque volontiers derrière un petit bois de sapins, ou au milieu d'un despoblado, pour attendre et dévaliser la diligence qui ne traverse la Manche qu'avec deux ou trois escopeteros sur l'impériale, munis chacun d'un bon fusil et d'une ceinture de cartouches. Aussi peut-on dire que la moitié de la Manche vit aux dépens de l'autre. Dans toutes les auberges où nous nous arrêtions pour manger, nous ne manquions jamais d'apprendre que les factieux avaient passé par là, deux, trois ou quatre fois, et que, de peur de surprise, la batterie de cuisine passait la moitié du temps au fond du puits [1]. »

Est-il question de Valence? Il n'a rien de mieux à nous dire : « Quant à la corruption du pays de Valence, elle est énorme, ce pays passe pour celui de l'Espagne où il se commet le plus de crimes. Le meurtre, le vol, les rixes et les blessures montent, dans la statistique criminelle de Valence, à un chiffre relatif énorme. Ainsi, dans la seule année 1832, sur environ 700,000 justiciables, que comprend le ressort de la audiencia de Valence, le nombre des meurtres et infanticides s'éleva à 210, celui des blessures à la suite de disputes, à 541, celui des vols, à 361 ; enfin, les condamnations à mort s'élevèrent jusqu'à 34. Si l'on ajoute les condamnations aux galères qui ici sont à peine infamantes, les crimes non poursuivis faute de trouver ou de vouloir trouver le coupable, lesquels, pour 1835, donnent le chiffre de 831,

[1] Guéroult, p. 309, 310.

Digitized by Google

vous pouvez juger de l'espèce de barbarie morale qui désole ces belles contrées..... Quand un homme est assassiné dans ce pays, on cloue sur la muraille la plus proche, une petite croix noire avec cette inscription : Ici mourut de malheur (*aqui murio de desgracia*) telle personne, tel jour de telle année. Or, pour vous donner une idée du nombre de ces petits monuments expiatoires, il suffira de vous dire que dans une des rues les plus populeuses de Valence, la rue Saint-Vincent, qui est longue à peu près comme la rue Vivienne, du Palais Royal à la place de la Bourse, j'ai compté l'autre jour onze croix destinées à conserver le souvenir de onze *accidents* néfastes. Si donc, le Valencien passe généralement pour traître et lâche, si l'Andalou lui-même, ce charmant Andalou, qui fait si bon marché de son propre ouvrage, témoigne hautement de son mépris pour la lâcheté valencienne, il faut bien convenir que cette mauvaise réputation n'est pas entièrement usurpée [1]. »

Mais c'est assez citer M. Guéroult. Le lecteur doit désirer entendre plusieurs voix : produisons donc une série de témoignages qui, par leur unanimité, puissent donner créance à tout ce que nous venons de lire.

A la parole d'un témoin oculaire joignons d'abord celle d'un historien, estimé, presque fêté par les catholiques français : « Il y a un grand pays dont en vérité je parle par égard, par respect pour un peuple noble et malheureux, plutôt que par nécessité, je veux dire l'Espagne. L'intelligence et la société humaine y ont paru quelquefois dans toute leur gloire, mais ce sont des faits isolés, jetés çà et là dans l'histoire espagnole, comme

[1] Guéroult, p. 323 à 327.

Digitized by Google

des palmiers sur les sables. Le caractère fondamental de la civilisation, le progrès général continu, semble refusé en Espagne, tant à l'esprit humain qu'à la société. C'est une inamovibilité solennelle ou des vicissitudes sans fruit. Cherchez une grande idée ou une grande amélioration sociale, un système philosophique ou une amélioration féconde, que l'Europe tienne de l'Espagne; il n'y en a point. Ce peuple a été isolé en Europe, il en a peu reçu et lui a peu donné. Sa civilisation est de peu d'importance dans l'histoire de la civilisation européenne [1]. »

A l'impartial historien, ajoutons l'impassible géographe : « L'Espagne ne saurait, sous le rapport de l'industrie, être comparée aux principaux États de l'Europe. Nous devons aussi faire observer que les fabriques de sparterie, autrefois si nombreuses et si florissantes, semblent être presque anéanties.

« Le manque de bons chemins, le petit nombre de fleuves navigables, de canaux et d'ouvrages hydrauliques, propres à remédier à ce défaut du sol, ainsi que le peu de sûreté sur les grands chemins, rendent presque nul le commerce intérieur. La navigation à long cours a bien diminué depuis quelques années [2]. »

« On adresse aux Espagnols le reproche sévère de négliger les sciences. Valladolid, ville jadis très-florissante, aujourd'hui est très-déchue et dépeuplée : au temps de sa splendeur on lui accordait au delà de 100,000 habitants, elle n'en a plus que 21,000 [3]. »

Après Balbi, citons Malte-Brun, plus connu et non moins estimé : « Quel génie malfaisant a pu paralyser

[1] Guizot, p. 18 et 19. — [2] Balbi, p. 431 à 433. — [3] *Idem*, p. 438, 439.

Digitized by Google

ou corrompre tant de causes de prospérité, et réduire à une population qui est inférieure à celle de la France de plus de 14,000,000 d'individus la population de la Péninsule, qui surpasse de plus de 2,000 lieues carrées la France en superficie [1] ? »

« La province de Madrid est une de celles de la Nouvelle-Castille où l'on reconnaît le plus facilement l'orgueilleuse paresse des Castillans. Les habitants semblent dédaigner toute espèce d'industrie : le peu de fabriques, et plus encore la médiocrité de leurs produits, en fournissent la preuve. Les environs de la capitale ne ressemblent point à ceux des autres grandes cités de l'Europe ; ce n'est point ce mouvement, cette activité qui règnent autour de Paris et de Londres. A peine sorti de Madrid, on se voit tout à coup dans un pays nouveau : quelques instants suffisent pour se transporter, du sein de l'opulence et du luxe, dans les campagnes où règnent la misère et la malpropreté. On peut encore dire du paysan de la Castille ce qu'on disait autrefois du voyageur allemand : les instruments dont il se sert, ses travaux, ses vêtements, sa nourriture, portent l'empreinte de l'ignorance et de la pauvreté. Une sorte de prédilection aveugle pour ce qui est ancien s'oppose à toute idée de perfectionnement dans ce qui tient à l'agriculture et aux arts mécaniques ; et pour mettre le comble au dégoût que l'on éprouve à la vue de cette population misérable, la cherté du linge obligeant l'homme du peuple à n'en changer que tous les mois, il en résulte une malpropreté repoussante, qui produit des maladies cutanées et la multiplication excessive de cette vermine

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 486.

Digitized by Google

dont on se débarrasse mutuellement en public dans les villages et dans les quartiers populeux des grandes villes ; la population de Madrid n'est pas plus délicate sous ce rapport.

« La constance des femmes dans les engagements finit presque par compenser la honte de l'immoralité. C'est peut-être même à la multiplicité de ces liens plus qu'aux soins que prend la police de proscrire les lieux de débauche, que Madrid doit l'avantage d'être délivré du scandaleux fléau de la prostitution [1]. »

A la vue d'une telle société on se prend à désirer qu'un homme de génie se lève au milieu de la nation pour arracher ses compatriotes, par son activité, à leur paresse, et par son dévouement, à leur immoralité. Un tel homme s'est trouvé. Voyons comment il va réussir : « On conçut sous le règne de Charles III le projet de défricher et de peupler les plus riches montagnes en terrains fertiles ; don Pablo Olavide, l'un des hommes d'État à qui l'on devait cette heureuse idée, fut chargé de son exécution ; il s'en acquitta avec tant de zèle et d'intelligence, que bientôt le succès dépassa les espérances : 58 villages ou bourgs s'élevèrent sur les hauteurs qui dominent la Manche et l'Andalousie, et formèrent sous le nom de *Nuevas Poblaciones,* une province dont le chef-lieu fut appelé la *Carolina,* et qui renferma bientôt 3,000 habitants. Mais le vertueux Olavide eut le malheur de s'attirer la haine d'un capucin ; il fut dénoncé à l'Inquisition pour avoir tenu quelques propos indiscrets, et, après avoir langui dans les prisons du

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 684.

Digitized by Google

Saint-Office, il fut condamné à être renfermé pendant huit ans dans un monastère, déclaré incapable d'accepter aucune charge, et privé de tous ses biens [1]. »

On le voit, le mal est dans la nation ou plutôt dans les principes dont elle est imbue. Passez chez le peuple voisin, nourri de la même foi, et vous y trouverez les mêmes mœurs : « En Portugal, tout ce qui peut retracer les plaisirs des sens a un empire irrésistible. Les chants populaires seraient agréables et gracieux, si les paroles n'en étaient pas parfois trop licencieuses. La danse nationale, appelée la *soffa*, est tellement lascive, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer la corruption du peuple [2]. »

« Les beaux-arts sont dans un état bien peu satisfaisant, faute d'encouragements donnés par les riches et le gouvernement. La musique est, pour ainsi dire, le seul dans lequel plusieurs Portugais se soient rendus célèbres. L'instruction publique élémentaire est très-négligée, et à l'exception de l'Espagne, qui lui est fort inférieure sous ce rapport, il est peu de pays où le nombre relatif d'écoliers soit moins considérable [3]. »

Mais multiplions nos témoins ; après l'impartial géographe, consultons le précis statisticien : « Les déserts de l'Espagne, dit Moreau de Jonnès, grands comme la moitié de l'Espagne, sont situés sous le climat le plus beau, le plus favorable à l'espèce humaine et à la culture des plantes, qui fournissent les moissons les plus abondantes et les moissons les plus riches. Ces terres, couvertes de broussailles et d'herbes desséchées, étaient, sous la domination des Maures, d'une prodigieuse ferti-

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 631. — [2] *Idem*, p. 535. — [3] *Idem*, p. 537.

Digitized by Google

lité; l'irrigation et le travail peuvent aujourd'hui, comme alors, les faire ressembler aux plaines florissantes de la Lombardie[1].

« Il n'existe plus, dans une contrée civilisée, de déserts vastes comme celui de la province d'Estramadure. Dans un pays où la Providence a départi de si grandes ressources agricoles, il est absurde, impolitique, dangereux et inhumain de laisser un douzième de la population vivre misérablement de contrebande, de vol et de mendicité[2]. »

Tous les produits de ce sol appauvri sont-ils au moins assez également répartis? M. Jonnès répond : « Arguelles estimait que les terres possédées par le clergé, jointes à celles de la couronne, avaient une étendue d'un million et demi de fanègues ou de 12,170,000 hectares, faisant 6,160 lieues carrées; c'est, à quelques lieues près, le tiers de la surface totale de l'Espagne. Ainsi, en parcourant ce pays, le voyageur traverse pendant une lieue sur trois des propriétés domaniales ou ecclésiastiques, et ce sont en général, dit Arguelles, les plus fertiles et les mieux situées[3]. »

L'industrie produit-elle ce que l'agriculture ne donne pas? Notre auteur lève ce doute : « Le produit industriel, dit-il, affecte en Espagne et en Autriche 30 francs à chaque habitant, en Prusse, 40; en France, 58; et dans la Grande-Bretagne, 155. »

Cette population, qui ne s'occupe ni d'agriculture ni d'industrie, aura du moins le temps de se livrer à l'étude. Jusqu'à quel point l'instruction y est-elle donc répandue? « L'Espagne, dit notre savant, est de tous les

[1] Moreau de Jonnès, p. 28. — [2] *Idem*, p. 131. — [3] *Idem*, p. 80.

Digitized by Google

pays de l'Europe, excepté la Russie, celui où l'instruction publique a la moindre étendue. Le recensement de 1803 n'indiquait qu'un étudiant sur 346 habitants; c'est trente-quatre fois moins qu'en Suisse, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Écosse, en Prusse, et c'est vingt fois moins qu'en France aujourd'hui[1]. »

Privé d'agriculture, d'industrie et d'instruction, que devient donc ce peuple? Le voici : « Moncada estimait à 3,000,000 le nombre des habitants de l'Espagne, qui ne portaient pas de chemise parce qu'ils manquaient d'argent pour en acheter. Ortèss a cherché combien il existe, dans la Péninsule, de classes de vagabonds. Il en a trouvé quarante, qui sont désignées par autant de noms spécifiques consacrés dans la langue espagnole. On voit, en effet, dans l'histoire civile du pays, que c'est un mal invétéré. On voit, par les ordonnances du treizième au dix-septième siècle, qu'ils volaient les enfants et les estropiaient pour exciter la compassion..... Compamanès estimait, en 1788, que chaque pauvre coûtait à l'État 300 réaux de dépenses par année[2]. »

La paresse et l'ignorance ont fait le mendiant et le vagabond. Que deviendront maintenant ces vagabonds et ces mendiants? « La statistique judiciaire de l'Espagne, répond M. Jonnès, présente une série de phénomènes extraordinaires. On y voit prodigieusement multipliés les attentats avec violence, à force ouverte, avec meurtre ou tentative d'homicide. On dirait que ce sont les annales de temps de barbarie, ou celles de ces peuples modernes qui, tels que les Albanais, les Bosniates, les Morlaques, sont privés des bienfaits de l'ordre social,

[1] Moreau de Jonnès, p. 303. — [2] *Idem*, p. 94.

Digitized by Google

des lumières de l'instruction et de la protection tutélaire des lois[1]. »

Mais peut-être, aux froides analyses de la statistique, nos lecteurs préfèreront-ils les tableaux vivants du voyageur moderne? Suivons donc, dans ses pèlerinages en Espagne, M. de Laborde, écrivain estimé, homme attaché à la cour de France, elle-même liée à celle d'Espagne, et nous aurons ainsi toutes les garanties désirables de modération, de savoir et de sincérité. Afin de n'altérer en rien le témoignage d'un homme qui a vu et touché, nous n'essaierons pas même de disposer ses paroles par ordre de matières; nous l'accompagnerons comme il voudra nous conduire. Si nos extraits sont un peu longs, l'intérêt de ses récits en fera bien oublier les détours. M. de Laborde nous explique d'abord comment il se fait qu'on visite si peu l'Espagne. « Les principales raisons qui, jusqu'à présent, ont éloigné les voyageurs de l'Espagne, dit-il, ce sont les inconvénients sans nombre que l'on éprouve pour parcourir le pays[2]. Les brigandages et les assassinats n'étant pas rares, il est nécessaire d'être bien armé en voyageant[3]. Ce n'est point par ses auberges que l'Espagne brille. Un cri général s'élève avec raison contre les difficultés qu'on y éprouve pour se loger. Des maisons sales, dégoûtantes, où l'on ne trouve qu'un mauvais gîte. Les *posadas* sont, en général, dégoûtantes; à peine y trouve-t-on des chalits avec quelques vieux matelas d'une bourre qui tombe en poussière, recouverts de draps gros, mal blanchis, qui sont un peu plus grands qu'une grande ser-

[1] Moreau de Jonnès, p. 299. — [2] Laborde, p. 174. — [3] *Idem*, p. 197.

Digitized by Google

viette, des bancs pour chaises, des plats graisseux, des cuillères d'étain ou de fer encore empreintes des restes de ceux qui s'en sont servis avant vous. Des lampes huilées, des hôtes sales, peu attentifs, rudes, grossiers, brutaux. La manière d'y préparer les mets est détestable[1]. »

Nous trouvons, dans la *Revue britannique*, une description d'auberge en Portugal, digne frère de l'Espagne, qui mérite de prendre place ici :

« L'aubergiste d'Estrenoz était couché quand nous arrivâmes. Aux interpellations grossières de sa femme, il se leva et s'habilla en deux mouvements, roula son matelas, qu'il jeta dans un coin, tira son lit au milieu de la salle, et étendant dessus, en guise de nappe, le drap dans lequel il venait de passer la nuit, et qui lui servait peut-être depuis plusieurs semaines à ce double usage, il m'invita à venir m'asseoir à cette table improvisée. Je n'en pouvais croire mes yeux ; je m'imaginais que je rêvais ; mais non, j'étais bien éveillé ; je déclarai que j'aimais mieux déjeuner au coin du feu. La cuisine d'un pareil hôte était, comme on le pense bien, abominable[2]. »

« C'est en Estramadure que le voyageur doit s'armer de courage et de patience. Les désagréments qu'il a éprouvés dans les autres parties de l'Espagne ne sont rien, comparés à ceux qui l'attendent dans cette province. Les posadas où le voyageur cherche le repos ressemblent pour la plupart à de mauvaises écuries ; la malpropreté règne dans les chambres, dans les cuisines et sur les personnes qui les habitent. On y est

[1] Laborde, t. I, p. 201. — [2] *Revue Britannique*, 1847, mai et juin, p. 71.

Digitized by Google

quelquefois à côté d'un cochon, d'un âne, d'une mule. Les châlits n'y valent pas un sac de paille, on ne trouve rien à manger et souvent rien à acheter dans les lieux où ils sont situés [1]. »

« Les chemins, en Murcie, sont presque tous ce que la nature les a faits, l'art n'a rien fait pour adoucir les escarpements des montagnes qu'il faut gravir à chaque instant ; il faut marcher souvent sur un roc couvert d'inégalités, où on n'a pas seulement pensé à jeter un peu de terre. Aux environs de Murcie, les chemins sont à peine frayés, étroits, mal tenus, coupés par des ornières profondes [2]. »

Après la difficulté des routes et le dénûment des auberges, ce qui frappe d'abord notre voyageur c'est le triste état des champs qu'il traverse : « La difficulté des transports nuit aux progrès de l'agriculture ; on a ouvert depuis quelques années de belles routes, mais les Espagnols n'en sont pas devenus plus industrieux, ils ont conservé leurs anciens usages ; à peine emploient-ils quelques chariots. La Catalogne et le royaume de Valence sont presque les seules provinces où l'usage des charrettes soit général. L'exportation des denrées est rendue par là difficile et dispendieuse, elle diminue leur valeur à l'égard du propriétaire, elle augmente leur prix à l'égard de l'acheteur, et elle décourage ainsi l'agriculteur [3]. »

« En Murcie, quelle que soit la fertilité du sol, il ne produit guère, sous la main peu industrieuse du cultivateur murcien qui craint les travaux pénibles. Le sol peu fertile est négligé à cause de la peine ; les terrains

[1] Laborde, t. III, p. 446. — [2] *Idem*, p. 99, 100. — [3] *Idem*, t. V. p. 239.

Digitized by Google

fertiles, produisant trop facilement, éloignent de l'agriculteur l'idée d'y apporter plus de soin, d'attention ou d'intelligence [1]. »

« Les plantations sont extrêmement négligées dans l'Aragon, on y parcourt des espaces d'une grande étendue sans y trouver un arbre. Quant à l'arrosage, la négligence y est grande : il paraît qu'on veut laisser tout faire à la nature, sans s'occuper de l'art d'animer et d'étendre ses bienfaits. On peut dire en général que l'agriculture est très-négligée ou mal connue en Aragon [2]. »

« Un terrain excellent couvre la surface de la Nouvelle-Castille; mais on tire peu d'avantage des rivières qui la traversent; une industrie mieux entendue pourrait en même temps y multiplier les essais qui ont réussi ailleurs; on y parcourt des espaces d'une étendue immense sans rencontrer un arbre; les terres absolument abandonnées et incultes sont communes, dans cette province; elles contiennent cependant des principes de végétation et de fertilité qui ne demandent qu'à être développés [3]. »

A défaut d'agriculture, M. de Laborde cherche l'industrie, le commerce; mais, hélas, tout ce qu'il peut dire de mieux, à cet égard, c'est que le commerce est passif! Écoutons-le : « L'état actuel des manufactures de l'Espagne, il faut l'avouer, n'est pas très-brillant, si on le compare à l'état de celles de la France et de l'Angleterre. Les marchandises qu'on y fabrique n'ont aucune des qualités qui distinguent celles de ces deux pays. La quantité qu'on en fabrique, loin de permettre

[1] Laborde, t. III, p. 78, 79. — [2] *Idem*, t. I, p. 463. — [3] *Idem*, t. IV, p. 300 à 303.

Digitized by Google

une exportation dans les royaumes étrangers, ne suffit point aux besoins de l'Espagne et de ses colonies; on en tire des quantités prodigieuses de la France, de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre [1]. »

« La chute de l'agriculture et des manufactures, aux seizième et dix-septième siècles, porta un coup mortel au commerce. Il manqua d'agents actifs et intelligents, il disparut dans un instant. L'Espagne n'eut presque plus de marine; elle n'eut plus de navires que ceux qu'elle acheta des étrangers, elle n'eut plus de négociants que ceux qui y venaient des autres pays; son commerce devint absolument passif et par conséquent ruineux [2]. »

« Les fleuves de l'Èbre, du Guadalquivir, du Tage, du Jucar, et plusieurs autres rivières jadis navigables, furent négligés dans la suite et la navigation y devint impraticable [3]. »

« Le commerce de l'Aragon est presque entièrement passif. Cette province envoie ses matières premières à l'étranger, elle les reçoit ensuite mises en œuvre. Elle n'a ni draps un peu fins, ni toiles fines, ni soieries, ni galons, ni rubans, etc..... [4]. »

« Le commerce de la Nouvelle-Castille est presque absolument passif. Cette province n'a aucune de ses productions à exporter; elle en reçoit des provinces voisines et d'ailleurs. La manufacture de Tolède n'est pas considérable, elle ne fait, pour ainsi dire, que commencer. Les autres manufactures de la Nouvelle-Castille sont toutes de très-peu d'importance; elles fournissent à peine à une partie de la population des cantons

[1] Laborde, t. v, p. 370. — [2] *Idem*, p. 377. — [3] *Idem*, p. 438, 439. — [4] *Idem*, t. I, p. 481.

Digitized by Google

où elles sont établies. L'exportation est presque nulle dans cette province, tandis que l'importation y est très-considérable. Le pays réunit cependant tout ce qui pourrait concourir à sa richesse. Les terres ne demandent qu'à être cultivées avec soin et à profiter des rivières qui les traversent. Le Tage, autrefois navigable, ne l'est plus depuis longtemps. Le canal de Manzanarez, entrepris sous le règne de Charles III, n'a pas été terminé, il est même abandonné [1]. »

« Talevera était une ville fort pauvre; les manufactures de soie, établies par un Français, Jean Bullier, natif de Nîmes, y créèrent le bien-être. C'est à ce Français qu'on doit, pour ainsi dire, la régénération de ce pays, qu'il aurait rendu plus agréable et plus florissant, s'il n'eût été arrêté dans l'exécution de ses projets utiles par des obstacles qu'il ne m'appartient pas de développer ici. La fabrique de chapeaux, établie aussi par un Français, commençait à avoir quelque vogue. Les manufactures de faïence ont eu beaucoup de réputation et ont donné lieu à une branche de commerce assez importante; mais elles ont beaucoup déchu; leurs ouvrages n'ont plus la même finesse. Indépendamment du Français qui avait fondé les manufactures de soie, les fabricants, les dessinateurs, les teinturiers étaient aussi des Français. Sous la direction de Bullier et des Français qui l'avaient suivi, l'établissement prit un accroissement rapide : bientôt on y imita les plus belles étoffes de France. Quand les circonstances obligèrent les Français de se retirer, l'établissement déchut aussitôt, les étoffes furent d'une qualité inférieure et de

[1] Laborde, t. IV, p. 312 à 315.

Digitized by Google

mauvais goût, la consommation diminua. La direction en a été confiée à d'autres; mais elle est loin encore d'avoir repris son éclat [1]. »

« Talavera n'a absolument aucun commerce; sa situation serait cependant très-heureuse si on rendait le Tage navigable; son commerce pourrait alors devenir très-brillant. Le terrain ne demande qu'à être aidé par l'industrie : il serait très-aisé d'assurer et d'augmenter les récoltes; mais les habitants, plongés dans une indifférence apathique, ne sortent pas de la sphère étroite où ils ont été élevés. Mariana, leur compatriote, leur faisait ce reproche au commencement du dix-septième siècle. Le cours de près de deux siècles n'a apporté aucun changement dans leur manière d'être [2]. »

« Pampelune n'a qu'un commerce secondaire et absolument passif; elle reçoit presque tout du dehors, et son industrie manufacturière n'a presque rien à fournir à ses voisins [3]. »

« Les productions de la Navarre sont bornées et insuffisantes aux besoins de ses habitants. En général, on n'y tire point le parti qu'on pourrait des terres qui y sont les meilleures. La Navarre n'a jamais eu de grandes manufactures ni beaucoup de fabriques. Son commerce est absolument passif [4]. »

« Il n'y a, en Murcie, aucun établissement en grand. La fabrication de la soie est réduite à un petit nombre de métiers; les ouvrages de ce genre sont mal teints et mal lustrés. Un établissement fut organisé par le gouvernement; un étranger habile fut appelé pour perfectionner la fabrication; mais les fonds furent dilapidés

[1] Laborde, t. IV, p. 225, 226. — [2] *Idem*, p. 228. — [3] *Idem*, p. 292. — [4] *Idem*, t. I, p. 298 à 300.

Digitized by Google

et l'établissement culbuté. Les autres manufactures du pays sont peu importantes [1]. »

« La bijouterie en or et en argent est négligée dans ce pays où les matières premières sont si abondantes; elle lui vient toute de l'étranger; de même pour la quincaillerie et pour les petits ouvrages en fer. Les quelques objets confectionnés dans le pays y sont mal exécutés [2]. »

« La fainéantise et l'oisiveté, disait Sanche de Moncada, sont les vices dominants des Espagnols, et les étrangers le savent si bien, qu'ils accourent de tous côtés nous apporter les produits de leur industrie; ils ont réduit ce pauvre royaume d'Espagne à l'état où se trouvait le peuple d'Israël, lorsqu'il était obligé d'aller chercher les moindres instruments de labour et de travail chez les Philistins [3]. »

Si du moins le peuple, qui ne veut ni labourer ni tisser, ni vendre ni acheter, consentait à laisser l'étranger labourer, tisser, vendre et acheter pour lui! Mais non; la jalousie, la haine du progrès font même repousser les secours qu'on voudrait lui donner du dehors. Écoutez plutôt M. de Laborde : « Bullier apporta de France des perfectionnements dans les manufactures; Maritz, aussi de France, enseigna de meilleures méthodes pour la fonderie de canons; Gauthier, venu de France encore, pour la construction des vaisseaux; Saint-Laurent, Patras, Scherer, Vidal, pour des services semblables : ils furent tous persécutés, et quelques-uns ne durent qu'à de hautes protections de sortir de leurs cachots [4]. »

[1] Laborde, t. III, p. 93. — [2] *Idem*, p. 372. — [3] *Idem*, t. VI, p. 430. — [4] *Idem*, p. 367, 368.

Digitized by Google

Mais ce que les étrangers n'ont pas eu la permission de faire au milieu des Espagnols et au profit des Espagnols, ils l'ont fait à côté d'eux et à leur propre avantage; il en est résulté des comparaisons qui ne pouvaient manquer de se présenter à l'esprit de notre voyageur : « Les Maures, nous dit-il, donnaient aux Espagnols l'exemple du génie, de l'industrie, de l'activité. Ces deux nations s'étaient, pour ainsi dire, partagé les manufactures de l'Espagne. A l'époque de l'expulsion des Maures, les manufactures qu'ils dirigeaient tombèrent tout à coup. Les Espagnols, témoins des avantages qu'ils en avaient retirés, tentèrent de les relever; mais ils ne parvinrent jamais au degré que les Maures avaient atteint [1]. »

« Les Maures avaient fait un jardin de l'Estramadure. La chaleur du climat, les rivières qui l'arrosent y répandaient la plus riche abondance; mais cette terre est comme abandonnée à elle-même. Si elle donne quelques productions, elle ne les doit point à l'industrie de l'homme; c'est elle seule qui agit, et, souvent contrariée par le cultivateur ignorant, elle voit étouffer dans son sein le germe naturel qui pouvait l'embellir. Elle est presque entièrement réduite à l'état d'un pâturage forcé. Zavala compte, dans le seul district de Badagoz, vingt-six lieues en longueur de terre inculte, sur une largeur de douze lieues [2]. »

Malgré les avantages que présentent les Andalousies à ceux qui s'y voudraient établir, ces contrées si riches en productions variées, remplies de sites enchanteurs qui appellent l'agriculture, sont déchues, et leur déca-

[1] Laborde, t. v, p. 321, 322. — [2] *Idem*, t. III, p. 440, 441.

Digitized by Google

dence va toujours croissant. Au temps des Maures, qui en firent la plus riche et la plus éclairée des parties de l'Europe, 12,000 villages se voyaient sur les rives du Guadalquivir; il n'en existe plus guère aujourd'hui que 800. Le royaume de Grenade, qui contenait 3,000,000 d'habitants, n'en contient maintenant que 692,924. Il est des cantons tellement déserts dans ces Andalousies fertiles, qu'on s'y croirait au centre de l'Afrique même. Ainsi d'Utrera à Xerez, pendant l'espace de douze lieues, pas un hameau ne se rencontre sur ces terres fertiles qui languissent incultes sous un climat délicieux. Si on en croit les historiens, Tolède est une ville dont la population fut de 200,000 âmes. Il est certain que les manufactures seules y occupaient plus de 100,000 personnes. On y rencontre partout des vestiges de sa grandeur passée et de sa destruction. On n'en peut parcourir sa partie méridionale sans gémir; des monceaux de terres, de briques, de tuiles y présentent les tristes restes des maisons dont ils tiennent la place. On ne peut faire un pas dans les autres quartiers sans trouver des ruines pareilles. Cette ville est réduite aujourd'hui environ à 20,000 âmes..... C'est une des villes dont l'aspect est le plus repoussant, et l'intérieur le plus désagréable [1]. »

« Le pays de Tolède n'a aucune production à exporter; ses manufactures sont en même temps trop bornées pour faire une branche importante de commerce; elles étaient cependant autrefois très-variées et très-considérables. On y trouvait plusieurs fabriques excellentes d'épées. Les manufactures de lainages y étaient très-nom-

[1] Laborde, t. IV, p. 243, 244.

Digitized by Google

breuses. Les manufactures de soie n'y étaient pas moins considérables. La décadence de ces établissements augmenta de plus en plus; dès le milieu du siècle dernier, il n'en restait plus de vestiges [1]. »

« Séville fut, pendant longtemps, le centre du commerce et des richesses de l'Espagne. Elle n'est plus qu'un corps sans âme. A peine y fait-on quelque chose aujourd'hui. La navigation y est cependant facile, les bâtiments remonteraient facilement le Guadalquivir jusqu'à cette ville. Au temps de sa prospérité, Séville avait des manufactures nombreuses et brillantes, elle fabriquait des soieries de toute espèce, des tissus d'or et d'argent, des toiles de lin, des toiles de coton. D'après un Mémoire présenté au roi en 1659, il n'y avait plus, à cette époque, que 65 métiers : un grand nombre de personnes, n'ayant plus d'ouvrage, avaient quitté cette ville; la population y avait diminué d'un tiers, et beaucoup de maison sétaient inhabitées [2]. »

« Grenade était fameuse par ses manufactures sous les Maures. Les Espagnols, à leur exemple, en établirent qui furent florissantes jusqu'au quinzième siècle; mais les causes générales qui amenèrent la décadence des arts en Espagne, opérèrent le même effet à Grenade : l'agriculture languit, les soies furent négligées, les fabriques déchurent, et, dans le dix-septième siècle, il n'en existait plus. On a tenté depuis quelques années de les ranimer; mais elles n'ont jamais pu prendre l'essor, et elles sont, jusqu'à ce moment, dans un état de médiocrité [3]. »

« Les royaumes de Jaen et de Cordoue avaient un commerce très-brillant, lorsque les manufactures étaient

[1] Laborde, t. IV, p. 275, 277. — [2] *Idem*, t. III, p. 258, 259. — [3] *Idem*, p. 331.

Digitized by Google

en activité; ils n'en font presque plus d'aucune espèce aujourd'hui. Le port d'Almeria, très-fameux sous les Maures, et faisant un commerce considérable, a déchu, et ne s'est plus relevé depuis [1]. »

« La ville de Jaen, dans l'Andalousie, fut autrefois riche et commerçante; mais ses fabriques déchurent toutes à la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième il n'en restait qu'un faible souvenir. On essaya de les rétablir vers le milieu du dix-huitième siècle; ces établissements ne se sont point soutenus. A peine y reste-t-il maintenant, des uns et des autres, quelques métiers languissants [2]. »

« Les Maures, devenus maîtres de l'Andalousie, cultivèrent avec succès les sciences et les lettres. Ce fut là une époque brillante pour cette contrée de l'Espagne. Ils emportèrent avec eux le goût des sciences et des lettres; après leur retraite, l'Andalousie retomba dans son ancienne barbarie. On s'y est occupé de favoriser les études et la culture des lettres. Les royaumes de Cordoue et de Jaen n'ont aucun établissement qui puisse y concourir; ils n'ont, pour ainsi dire, de bonne classe d'aucune espèce; ce sont quelques mauvaises écoles monastiques; ni maîtres en nombre suffisant, ni bibliothèque, ni même quelquefois des étudiants; aussi, loin de pouvoir être utiles, les écoles sont préjudiciables par le temps qu'elles font perdre aux élèves qui les suivent [3]. »

Après avoir comparé aux Espagnols les Maures de jadis, M. de Laborde leur compare les Anglais d'aujourd'hui : « Il est impossible, dit-il, de ne pas rendre justice au goût et à la magnificence des Anglais, en voyant

[1] Laborde, t. III, p. 363, 364. — [2] *Idem*, p. 344. — [3] *Idem*, p. 367 à 371.

Digitized by Google

avec quel soin ils ont embelli le rocher de Gibraltar. Ils n'ont rien épargné pour le couvrir d'arbres et de fleurs, pour soutenir les terres par des murs et d'autres appuis, pour ouvrir une infinité de routes sur la pierre vive, et la rendre praticable à cheval et en voiture, jusqu'aux extrémités les plus élevées. Ils ont même ensemencé quelques prairies artificielles pour leurs troupeaux. Bon exemple qu'ils donnent aux Espagnols qui pourraient obtenir bien plus facilement, dans leur pays fertile, les mêmes avantages [1]. »

« Les troupes anglaises poussent la propreté et la tenue militaire à un tel point, quelle paraît incommode et ridicule à ceux qui ont servi dans des armées moins minutieuses à cet égard. Il en est de même de la régularité de leurs constructions, du travail précieux et utile de tous leurs ouvrages de défense; on se croirait plutôt dans le parc et le palais d'un souverain que dans la forteresse de Gibraltar : les cordons des murailles, les embrasures des canons, les arêtes des voûtes sont taillés avec une précision inconcevable, dans des blocs de pierre fort durs et fort grands, et tous les ustensiles militaires ont chacun, dans ce qui le concerne, une perfection semblable.

« On remarque qu'il y a, à Gibraltar, moins de tenue et de bon ordre dans les tombeaux catholiques que dans les autres. Les Anglicans ont chacun leur table de pierre avec une inscription laconique et sentencieuse; mais les Espagnols ne paraissent pas avoir vénéré ces monuments avec le même respect religieux [2]. »

« Les Anglais n'ont rien négligé, à Gibraltar, pour leur

[1] Laborde, t. v, p. 106. — [2] *Idem*, p. 108. 109.

Digitized by Google

sûreté, et ils ont travaillé sans relâche à l'embellir et à la rendre agréable..... L'activité et les soins de la police entretiennent le meilleur ordre dans les mœurs publiques et dans la salubrité et la propreté des rues. On n'y trouve point des mendiants comme dans les villes d'Espagne. On n'y voit point de ces revendeurs qui vivent aux dépens de la partie la plus indigente du peuple. Enfin, point de ces charlatans qui, à toutes les heures du jour, couvrent, dans d'autres lieux, les places publiques[1]. »

La *Revue britannique* prend son point de comparaison bien plus bas; loin de comparer l'Espagnol à l'Anglais, elle n'ose pas même l'assimiler à aucun peuple de la chrétienté, pas même au Turc; elle ne lui trouve de semblable que chez le païen! Lisez :

« Le paysan espagnol est, à nos yeux, bien au-dessous du paysan anglais, français, allemand, hollandais; il ne saurait même soutenir la comparaison avec le Turc qui n'a pas été gâté par le séjour de Constantinople. On ne saurait nier qu'il est peut-être, de tous les hommes, celui qui se fait le moins scrupule de répandre le sang de ses semblables. Il est toujours prêt, dans sa colère, à frapper son adversaire de son couteau. Il est, comme le Carthaginois de l'antiquité, cruel par instinct, et non moins perfide, lorsque quelque chose le touche de près. La *punica fides* est un des traits essentiellement caractéristiques de l'Espagnol pris en masse ou individuellement. Il est hospitalier, c'est possible; mais il n'a rien à offrir qui vaille la peine d'être refusé. L'Espagnol est un Arabe chrétien; mais, comme tel, il est bien en arrière du Wahabite, qui est un peu théiste, tandis que

[1] Laborde, t. v, p. 115.

Digitized by Google

la religion de l'Espagnol, ce soi-disant christianisme, n'est qu'une superstition abrutissante, superstition aussi méprisable, pour ne pas dire plus, que toutes les formes de paganisme qui aient jamais prévalu sur la terre, à l'exception, toutefois, du paganisme égyptien, avec lequel elle offre, du reste, plus d'une analogie. L'Espagnol se montre patient dans la pauvreté et au milieu des privations, il supporte son sort, quel qu'il soit, avec la résignation apathique de l'Hindou. Pourquoi cela? Simplement parce qu'il trouve plus facile de souffrir que de travailler. Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, l'Espagnol est bien inférieur à l'Indien des prairies de l'Amérique du Nord. L'Espagnol ayant sous sa main tous les moyens pour se procurer les jouissances positives de la vie et de relever sa condition dans l'échelle sociale, aime mieux vivre d'un peu de pain et d'ail, coucher dans un sale taudis, et flâner sous ses haillons peuplés de vermine, que de travailler comme un homme. Qu'il se trouve, par hasard, en possession de quelque argent, soit qu'il doive sa bonne fortune à la libéralité d'un voyageur, soit qu'il ait volé le susdit voyageur, ou de toute autre façon, au lieu d'employer cet argent à subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, à améliorer l'avenir de ses enfants, il se gardera d'en faire aucun usage, d'en tirer aucun parti, et enfouira dans quelque cachette son trésor improductif [1]. »

Mais laissons là toute comparaison, et revenons avec notre auteur à l'étude des Espagnols eux-mêmes. Après avoir contemplé le pays, M. de Laborde étudie les hommes; il nous peint leurs mœurs; laissons-le par-

[1] *Revue Britannique*, 1846, mai et juin, p. 149, 150.

Digitized by Google

ler. Nous citons d'abord les traits le plus adoucis ;

« Ils commencent tard leur travail et le finissent de bonne heure; ils y mettent beaucoup plus de lenteur encore que de réflexion. Ils emploient à peine un quart de la journée à l'ouvrage [1]. L'oisiveté règne aussi parmi les femmes; elles ont presque toujours, dans la condition aisée, les bras croisés, ne prennent jamais un livre, ne s'occupent jamais de ces petits ouvrages utiles dans une famille, et qui sont l'attribut naturel des femmes. Même indolence chez les femmes du peuple. Beaucoup de celles qui sont en condition quittent leur place à la belle saison, alors elles se procurent facilement de la salade, quelques fruits, des melons, surtout du piment; ces denrées, achetées à très-bon marché, suffisent à leur nourriture; elles disent que c'est une folie de se fatiguer au travail lorsqu'on trouve assez de quoi se nourrir..... Quand les personnes des deux sexes sont sur le point d'aller à la promenade, elles s'asseyent tout de suite, tant elles craignent de se fatiguer. Rien ne peut arracher les Murciens à leur état d'apathie [2]. »

« Le Murcien passe sa vie apathiquement dans l'oisiveté, dans l'insouciance. Il boit, mange, dit son rosaire, traîne son manteau dans un lieu où il s'asseoit pour ne penser à rien. Un paysan, un portefaix qui doit transporter un léger fardeau, ne pèserait-il que vingt-cinq livres, le charge sur un âne et refuse de le porter lui-même. L'ignorance et l'oisiveté rendent les mœurs du pays désagréables; les préjugés y sont portés à un très-haut degré, et on y est très-litigieux. Il règne une

[1] Laborde, t. III, p. 110, 111. — [2] *Idem*, p. 113.

Digitized by Google

méfiance générale : on se craint, on s'évite, chacun vit seul, éloigné des siens, sans amis, sans alentours ; cette isolation conduit à des habitudes farouches. La division se mêle dans les familles ; ainsi la société y prend une teinte de cette sauvagerie que les Murciens reprochent aux Maures, leurs prédécesseurs. Le cardinal de Belluga a dit d'eux : Le ciel et le sol du pays sont bons, ce qui est entre est mauvais.... Il y a quelques années, on plaça des lanternes dans la ville ; cette nouveauté déplut tellement au peuple que, la même nuit, toutes les lanternes furent brisées à coup de pierres [1]. »

« Le Murcien est triste, sombre, colère, hypocondriaque, à quoi peuvent contribuer son inaction et sa mauvaise nourriture. Il est persuadé qu'on doit respecter les maladies chroniques, et qu'il est dangereux de tenter de les guérir. Les médecins refusent de les traiter [2]. »

« En Murcie, chacun vit isolé, les mœurs ont contracté de là une nuance sauvage et embarrassée. Les familles ne se réunissent presque jamais. La présence des étrangers paraît les effaroucher, et ils fuient à leur approche. Le peuple a toujours la figure sombre ; cette province est souvent le théâtre de disputes sanglantes. A la plus profonde paresse, le Murcien joint la superstition la plus déplorable. Un paysan, soupçonné d'espionnage et menacé d'être fusillé, répondit : Je vous défie de me tuer, j'ai sur moi un christ qui a touché la sainte croix de Carovaca. On laissa vivre ce pauvre diable, qui n'aura pas manqué d'attribuer son salut à son amulette..... On ne conçoit pas que les mœurs

[1] Laborde, t. III, p. 46, 47. — [2] *Idem*, p. 49.

Digitized by Google

soient devenues aussi rudes, aussi repoussantes, sous un ciel aussi beau et sur un sol aussi heureux; elles étaient plus douces chez les Maures que les Murciens traitent de barbares, quoique, en succédant à leurs propriétés, ils n'aient point remplacé leur industrie, leur activité, leur civilisation. Les habitants de Carthagène offrent des mœurs bien différentes; mais, il faut le dire, peu d'entre eux sont Murciens, la plupart sont étrangers à l'Espagne [1]. »

« L'Andalousie est le pays de ces fanfarons qui se distinguent des autres hommes par le verbe haut et menaçant, qui font les méchants quand on les craint, qui se radoucissent lorsqu'ils ne peuvent inspirer la terreur, toujours dangereux par les coups qu'ils portent quand ils peuvent frapper sans péril, et qu'on nomme Majos. Le pays a aussi des Majas, femmes aussi séduisantes que les Majos sont repoussants: un air dégagé, une démarche leste sont les attributs de ces femmes dangereuses; habiles dans l'art de séduire, elles connaissent tous les moyens d'y réussir. Libres dans les propos, plus libres dans les maintiens, elles agacent, elles attaquent, elles invitent; il est difficile d'y résister. L'Andalousie fut le refuge des Gitanos, ces hommes sans feu ni lieu, sans foi ni loi, la vermine de l'Espagne, l'opprobre de la nation qui les souffrait, la terreur des chemins et des campagnes. Protégés par la noblesse, les Gitanos la protégeaient à leur tour. La noblesse leur donnait des asiles pour les soustraire, ainsi que leurs larcins, aux recherches de la justice. Aussi épargnaient-ils les terres, les personnes, les domestiques, les fermiers de la noblesse. Ils ser-

[1] Laborde, t. III, p. 443 à 445.

Digitized by Google

vaient ses vengeances et lui fournissaient des satellites [1], »

« L'artisan de Valence aime le plaisir et la bonne chère. Le bas peuple aurait les mêmes goûts s'il avait les moyens de les satisfaire. Celui-ci paraît doux, mais on lui reproche de cacher sa haine; on l'accusait autrefois de s'être familiarisé avec le poignard, et de s'en servir avec adresse. Valence passait même pour avoir beaucoup d'assassins à gage. On frémit, en parcourant les rues de cette ville, de trouver des croix sur les murailles avec des inscriptions qui rappellent les noms des personnes assassinées dans les mêmes lieux..... Dès que les femmes peuvent se passer de travailler, elles se livrent à la paresse, jusqu'à ce que le besoin les oblige de nouveau à travailler. Celles des classes supérieures ne s'occupent à aucun travail, pas même à la lecture : cette indolence est la faute des parents qui les accoutument à l'oisiveté. Les femmes ont une prédilection singulière pour la place Sainte-Catherine, qui est un lieu de rassemblement pour les hommes, elles ne sortent presque jamais de chez elles sans y passer, quelques détours qu'elles doivent faire. Un homme qui resterait une journée entière sur cette place, y verrait passer les trois quarts des femmes de Valence, ordinairement deux ou trois fois. L'Espagne fourmille de pauvres et de vagabonds; les premiers se multiplient par la facilité qu'ils trouvent à vivre d'aumônes; les derniers sont souvent des échappés des Présides, souvent encore des malheureux paysans chassés de leur pays par la misère, par l'impossibilité d'y trouver du travail. Les uns et les autres vivent dans le dénûment et dépérissent promptement [2]. »

[1] Laborde, t. III, p. 385, 386. — [2] *Idem*, t. V, p. 139.

Digitized by Google

Les querelles du Valencien sont toujours suivies d'effusion de sang, et il faut peu de chose pour les provoquer : le plaisir de la vengeance a un attrait invincible pour lui, le fusil, le poignard, le couteau, les instruments aratoires, sont les armes dont il se sert pour l'assouvir. Il se bat avec une rage qui tient de la barbarie. Ce royaume a longtemps été connu pour être fertile en assassins à gages qui, pour une somme modique, se chargeaient de la vengeance d'autrui. Les meurtres y sont encore fréquents. Aussi les prisons sont-elles toujours remplies, et les douze de Valence sont insuffisantes.

« La foule d'hommes oisifs et dangereux qui peuple les couvents serait utilement employée aux canaux, aux chemins et aux ports. Sans compter qu'un quart de la population, en Espagne, se compose de gens vivant sans rien faire. Le pays renferme 100,000 individus qui sont tous partagés entre l'existence de contrebandiers, voleurs, tondeurs de mules, flibustiers, échappés des prisons ou des Présides pour assassinats; 40,000 douaniers préposés pour les arrêter, et qui s'entendent avec eux; 60,000 étudiants, dont la plupart demandent l'aumône le soir, sous prétexte d'acheter des livres. Joignez à cela 100,000 mendiants nourris par 60,000 moines à la porte des couvents, vous aurez à peu près, en Espagne, 600,000 individus dont les bras sont inutiles à la culture des terres, aux arts mécaniques, et dont l'existence est souvent dangereuse à la société[1]. »

On ne s'étonnera pas de trouver chez un tel peuple

[1] Laborde, t. I, introduction, p. 18, 19.

Digitized by Google

une profonde ignorance; mais comme nous ne voulons pas procéder par supposition, citons des paroles de notre voyageur : « La décadence des arts fut la même dans la Nouvelle-Castille que dans les autres parties de l'Espagne. Ils étaient anéantis sous Philippe IV et sous Charles II. Les bons architectes, les habiles sculpteurs, les peintres fameux avaient disparu, à peine en restait-il un faible souvenir, lorsque Philippe V monta sur le trône. Ce prince fonda, à Madrid, une Académie que ses successeurs protégèrent. Maintenant, on n'y donne plus de bonnes leçons. L'Académie ne distribue plus de prix, et n'existe que dérisoirement. Partout ailleurs qu'à Madrid, les arts ne trouvent que de rares amateurs, ils ne sont cultivés d'aucune manière, il n'y a aucun établissement propre à en inspirer le goût et à en faciliter l'étude. On n'y trouve même que peu de personnes qui sachent les apprécier; en général, on en fait peu de cas. La Nouvelle-Castille a trois simulacres d'universités, à Tolède, à Alcala et à Siguenza. On y perd beaucoup de temps à apprendre des choses inutiles..... Les écoles particulières ont les mêmes vices que les universités, il en est de même des colléges..... Une réflexion importante, peut-être désagréable, mais malheureusement trop vraie, se présente ici. La présence de la Cour devrait vivifier la Nouvelle-Castille, les bienfaits du souverain devraient se répandre sur les pays qui environnent son séjour. Par quelle fatalité le contraire arrive-t-il dans cette province [1] ? »

« L'université de Cervera, en Catalogne, ne répond pas à l'idée qu'on devrait en concevoir. Elle manque

[1] Laborde, t. IV, p. 347 à 334.

Digitized by Google

de plusieurs établissements désirables pour former de bons élèves. Elle n'a ni amphithéâtre d'anatomie, ni jardin de botanique, ni laboratoire de chimie et de pharmacie, ni machines de physique, ni cours de médecine clinique. Il en résulte qu'on n'y enseigne, ni l'anatomie, ni les opérations de chirurgie, ni la botanique, ni la pharmacie, ni la chimie, ni la matière médicale démonstrative, etc... Les professeurs en médecine suivent encore la méthode Gélenique, ils en font un mélange avec celle de Boerrhaave, et l'une défigure l'autre. La philosophie y est un mélange de péripatéticisme et des préceptes de Jacquier, il en résulte un tout inintelligible. Les professeurs de théologie s'en tiennent à la morale scolastique, et ne s'étendent point jusqu'à la dogmatique [1]. »

« On n'a dans les universités que très-peu de machines et d'instruments, on n'a point de laboratoire, point d'observatoire, et la modicité des fonds ne permet pas d'espérer qu'on en possède bientôt. Les professeurs sont très-restreints pour le choix des livres à employer pour leurs leçons; ils sont privés de ceux qui pourraient contenir une doctrine plus claire, plus certaine, des vues nouvelles, des découvertes; on a astreint, par exemple, le professeur de chimie, à suivre Baumé pour la chimie appliquée aux arts, et Macquer pour la chimie appliquée à la médecine. La science s'est enrichie de beaucoup de découvertes modernes, et de belles expériences que les professeurs n'ont pas la liberté de faire connaître [2]. »

« La Manche est assez arriérée dans la culture des sciences et des arts. Quelques faibles écoles de théologie

[1] Laborde, t. II, p. 99, 100. — [2] *Idem*, p. 442, 443.

Digitized by Google

scolastique et de philosophie péripatéticienne, quelques petites écoles de grammaire forment les seules classes où les habitants puissent s'instruire; il n'y a point d'institution pour les arts; enfin, il n'y a aucun établissement propre à orner l'esprit et à développer l'industrie[1]. »

« L'Estramadure est la province de l'Espagne la plus négligée et la plus reculée dans les sciences et dans les arts. Elle peut, à cet égard, être placée à côté de la Manche, elle n'a ni école, ni établissement d'aucun genre. On y vit dans l'ignorance de tout ce qui s'y fait relativement à ces diverses parties. Les habitants de cette province ont toujours négligé et méprisé l'étude. Ces peuples ne connaissent ni les agréments des commodités de la vie, ni les moyens de se les procurer. Éloignés de la société, ils craignent l'abord des étrangers, et fuient leur compagnie. Un certain dégoût pour l'occupation et le défaut d'instruction les éloignent du travail et les retiennent constamment dans l'oisiveté[2]. »

« La Vieille-Castille n'a, pour ainsi dire, aucun établissement propre à favoriser le progrès des sciences. Elle a bien quelques colléges destinés à l'éducation de la jeunesse; mais l'instruction y est bornée aux éléments de la langue latine[3]. »

« Les sciences et les arts ne sont point dans une situation brillante en Aragon. Ces peuples négligent ces deux parties importantes. La tranquillité ne leur en a pas ouvert la carrière, ils ont manqué d'établissement où ils aient pu en puiser les principes, et des moyens pour perfectionner leurs connaissances[4]. »

Aussi, quels élèves sortent de ces écoles? Écoutez. Et

[1] Laborde, t. IV, p. 30. — [2] *Idem*, t. III, p. 450, 451. — [3] *Idem*, t. I, p. 393. — [4] *Idem*, p. 490.

Digitized by Google

d'abord les médecins : « Les élèves écrivent leurs leçons sous la dictée de leurs maîtres; leurs cahiers sont un ensemble informe, monstrueux, inintelligible, pour ceux-là mêmes qui les écrivent; ils n'écrivent pas les mots qu'ils n'entendent pas, ils en passent beaucoup d'autres qu'ils ne peuvent ni comprendre, ni saisir, ni écrire. Ces cahiers sont pourtant leurs seules ressources; très-peu d'entre eux peuvent se procurer quelques livres. Les élèves étudient ou n'étudient pas; on n'éprouve point leur capacité par des examens; ils doivent s'occuper des moyens de se procurer leur subsistance; l'indigence ralentit leur zèle et abat leur courage. Les examens sont très-légers en Espagne, même ceux qui ont lieu pour les chaires vacantes; les épreuves sont encore plus superficielles; les sujets les moins instruits peuvent aspirer au doctorat... Si on fait des questions sur l'anatomie, le récipiendaire répond comme un perroquet ce qu'il a appris dans les livres, quoiqu'il ne le sache qu'imparfaitement, ne l'ayant jamais vu sur les cadavres... Plusieurs étudiants se placent chez des particuliers, où ils remplissent les fonctions les plus serviles : ils y sont confondus avec les domestiques; ils mangent avec eux; ils sont employés aux actes les plus vils de la domesticité [1]. »

« Des chirurgiens, d'anciens barbiers inconnus, furent nommés professeurs; on y joignit, pour la forme, quelques médecins en petit nombre, sans lumières, sans talents, sans expérience : les étudiants ne se présentèrent pas pour suivre leurs leçons, ceux qui restaient, se trouvant mêlés avec une foule de garçons barbiers, rougirent

[1] Laborde, t. VI, p. 195, 223.

Digitized by Google

de cette association et se retirèrent. Tous les surnuméraires, qui n'avaient jamais étudié la médecine, furent gradés au même jour, en un instant, sans études, sans examen, sans formalités, sans frais. L'Espagne fut inondée par cette foule de nouveaux médicastres qui affectèrent un orgueil proportionné à leur ignorance. Le public en fut la victime, et une multitude de gens fut moissonnée par ces mesures funestes. Malgré leurs revers, les nouveaux médecins osèrent demander des grades militaires, ils voulurent être capitaines, colonels, lieutenants-colonels; cet acte de démence précipita leur ruine [1]. »

Un mot sur les historiens espagnols :

« La plupart ont un style diffus, obscur, rampant ou emphatique, trivial, toujours prolixe, boursouflé, insoutenable; leurs écrits sont remplis de fables, de faits hasardés, de suppositions ridicules, de raisonnements peu concluants, de digressions, d'inutilités, d'allégories, d'hyperboles; il est rarement possible d'en soutenir la lecture [2]. »

« L'érudition des Espagnols est en général confuse, mal digérée, mêlée de préjugés, elle est échafaudée sur un amas d'idées, de passages, de lectures, entassés les uns sur les autres, sans choix, sans discernement, sans ordre, sans méthode; c'est une érudition qui ne peut pas même être complète dans son genre, parce qu'elle est en arrière de tout ce qui s'écrit en pays étranger sur les mêmes matières, par la difficulté des communications et par l'impossibilité de se procurer des livres étrangers [3]. »

[1] Laborde, t. VI, p. 236, 237. — [2] *Idem*, p. 247. 248. — [3] *Idem*, p. 193.

Digitized by Google

« L'art oratoire est la partie dans laquelle les Espagnols paraissent avoir le plus mal réussi. L'éloquence du barreau est inconnue parmi eux. Dans le quinzième siècle, la chaire ne produisit que de froides déclamations, d'allégories insipides, de métaphores outrées, de plaisanteries triviales, de saillies déplacées, d'allusions ridicules [1]. »

« Par quelle fatalité le théâtre espagnol, après avoir été le premier de l'Europe, après avoir servi de modèle à tous les théâtres, a-t-il déchu au point de devenir l'objet du dédain et du mépris de toutes les nations? On trouve dans les comédies héroïques, le plus souvent, un assemblage monstrueux d'intrigues mal accumulées, mal cousues, mal combinées, et d'aventures singulières, incroyables; des princes et des princesses y tombent comme des nues, l'intrigue y est souvent sans suite, l'action interrompue à chaque instant, les spectateurs transportés tout à coup à des distances de deux à trois cents lieues. Les situations les plus critiques et les plus intéressantes y sont détruites souvent par de froides plaisanteries. La noblesse de la tragédie y est avilie par de plates bouffonneries [2]. »

« Dans les comédies saintes, Dieu, les anges, les saints, les diables, les vertus et les vices personnifiés sont confondus au grand scandale de la religion et des bonnes mœurs. Le diable y est représenté ordinairement habillé de noir, avec des bas, des manchettes, un col, une queue, des rubans tout rouges... On y trouve réuni tout ce que l'imagination peut rassembler d'extravagant... On y voit le ciel et l'enfer, le jardin d'Eden,

[1] Laborde, t. VI, p. 252. — [2] *Idem*, p. 321, 322.

Digitized by Google

les âmes brûlant dans le purgatoire, le conclave, l'élection des papes, le Saint-Sacrement, le diable affublé d'un habit de cordelier... Ces pièces plaisaient à la multitude; mais elles offensaient à la fois la raison, le bon sens, les bonnes mœurs, la religion [1]. »

« Depuis un siècle, toutes les nations ont travaillé avec succès à réformer leur théâtre ; les Espagnols sont presque les seuls qui n'ont fait aucun progrès dans cette science ; ils sont dans le même état qu'au commencement et au milieu du dix-septième siècle... L'état général de décadence de l'Espagne, dans toutes les branches possibles, sous les derniers rois de la maison d'Autriche, peut y avoir contribué. Par quelle fatalité le théâtre espagnol est-il négligé aujourd'hui, dans un siècle où le goût est épuré, où l'art dramatique est porté à un degré de perfection qu'il n'avait jamais atteint? Les Espagnols, attachés à leurs anciens usages, dédaignent de profiter des progrès des autres nations ; ils restent dans une apathie insouciante et barbare. Le jeu des acteurs est encore moins perfectionné : ni majesté, ni douce expression dans le geste et dans la voix ; tout est forcé, violent ou inanimé ; tout s'y écarte des règles de la nature. Les cris font la partie importante de leur jeu : s'ils menacent, ils mugissent ; s'ils commandent, ils tonnent ; s'ils soupirent, ils le font avec effort et en fatiguant leur haleine épuisée. Leurs gestes sont le plus souvent monotones, bizarres, ignobles. Les femmes, dans les élans de leurs passions, deviennent des furies, les guerriers des scélérats, les généraux des brigands, les héros des bravaches ; rien n'est pathétique chez eux [2]. »

[1] Laborde, t. VI, p. 323, 326. — [2] *Idem*, p. 336 à 344.

Digitized by Google

A cette vue, on se demande s'il n'y a, dans une telle société, aucun principe, aucun gouvernement, aucune justice? Oui, tout cela s'y trouve; mais quelle justice! « Les tribunaux d'exception, dit M. de Laborde, sont trop multipliés en Espagne. Ils dérobent une foule d'individus à la surveillance des magistrats qui sont sur les lieux. Les juridictions, très-multipliées aussi, se combattent et s'énervent entre elles. Les procès, traînés de tribunal en tribunal, s'éternisent; souvent deux ou trois générations n'en voient point la fin. Le plaideur riche fatigue et accable celui qui est sans fortune. Dans la lenteur des procédures criminelles, les preuves dépérissent, les criminels sont souvent impunis; les innocents sont punis, par une longue détention, de n'être pas coupables. Les communications des prisonniers avec le dehors sont très-aisées; ils suspendent des paniers aux grilles de leurs prisons pour demander l'aumône des passants, les retirent ensuite avec ce qu'on a mis dedans; cela leur fournit le moyen de recevoir des lettres et avis pour leur défense et même pour leur évasion [1]. »

Quel gouvernement! « Le laboureur, le propriétaire, le fermier, ne peuvent rien vendre ni échanger du produit de leurs terres, de leurs troupeaux, de leur basse-cour, de leurs haras; le chasseur de sa chasse, le fabricant des marchandises de ses manufactures, le marchand de celles qu'il a dans sa boutique, sans payer chaque fois un droit. Le particulier ne peut vendre son cheval, son âne, son cochon, sans y être également assujetti. Personne ne peut tuer un veau, un mouton, un agneau pris dans ses propres troupeaux, sans en avoir

[1] Laborde, t. VI, p. 85, 86.

Digitized by Google

fait la déclaration. Il existe des matières comme la graisse, les raisins, l'huile, qui paient deux ou trois fois l'impôt, à mesure qu'elles changent de forme. Ces impôts sont un des plus grands obstacles aux progrès de l'agriculture et de l'industrie. Ils accablent principalement le peuple, qui, obligé d'acheter en détail, doit supporter les droits multipliés plusieurs fois. Il en résulte de plus, des visites, des recherches qui deviennent vexatoires par l'infidélité, par l'avidité des agents subalternes qu'il est difficile de contenir, et qui sont presque assurés de l'impunité[1] »

« La cruzada est un impôt établi par les papes en vue de la guerre contre les Maures. Les bulles qui accordent des indulgences à ceux qui prenaient part à cette guerre se vendent encore au profit du roi ; nul ne peut se dispenser de les acheter chaque année sans passer pour mauvais catholique[2]. »

« Quand l'Espagne ferait une banqueroute totale, les revenus de l'État se trouveraient encore de 400,000,000 de réaux au-dessous de ses dépenses. Je doute qu'il puisse exister une situation financière plus déplorable. La France doit à ses institutions, à ses lumières, à sa passion de laboriosité et de propriété, sa prospérité financière. Loin de ces heureux résultats, la triste Espagne, accablée du fardeau de ses vieilles institutions, se traîne sous un gouvernement privé de tout moyen d'administrer, frappé de discrédit au dehors et au dedans, ne pouvant ni récompenser le dévouement de ses serviteurs, ni contenir l'audace de ses ennemis, et obligé enfin d'implorer le concours des bras étrangers

[1] Laborde, t. v, p. 164 à 166. — [2] *Idem*, p. 168.

Digitized by Google

pour arracher de ses habitants quelques emprunts forcés, quelques misérables impôts, que le malheur des temps les met dans l'impossibilité d'acquitter ; telle est et sera la position de ce pays, si l'on persiste à suivre l'ancien système auquel on paraît être revenu [1]. »

Enfin, quels principes religieux ! « Le Valencien est un des peuples les plus superstitieux de l'Espagne. Il mêle les œuvres de religion aux coutumes les plus profanes, et croit, par des pratiques extérieures qui ne tiennent point au culte que l'on doit à la Divinité, obtenir le pardon de ses fautes. C'est surtout dans les saints qu'il a une grande confiance. Il leur attribue le pouvoir de le garantir des accidents et des maladies : saint Roch protége contre la peste, saint Antoine contre l'incendie, sainte Barbe contre la foudre, sainte Casalide guérit les pertes de sang, sainte Appoline les maux de dents, saint Augustin l'hydropisie, saint Raimond a soin des femmes grosses, saint Lazare des femmes en couches, et saint Nicolas des filles nubiles. Chaque voiturier porte l'image d'un saint auquel il témoigne sa reconnaissance tant que son voyage est heureux ; mais s'il lui arrive en route quelque accident, il foule aux pieds son protecteur, l'accable d'injures, et envoie au diable sainte Barbe, au diable saint François, à l'enfer Notre-Dame-des-Carmes [2]. »

« Les romerias sont de petits voyages faits à des chapelles, la veille de la fête du saint ; on passe la nuit dans sa chapelle : les hommes et les bestiaux sont mêlés sous des tentes ; les deux sexes y sont confondus : on y rit, on y chante, on s'y couche ; les ténèbres de la

[1] Laborde, t. v, p. 208, 209. — [2] *Idem*, t. II, p. 302 et suiv.

Digitized by Google

nuit favorisent la licence ; elles couvrent de leur voile des excès qui ne répondent pas à la sainteté du jour qu'on y célèbre [1]. Le mélange des choses profanes et les accessoires étrangers au culte y rendent plus ridicules, qu'ailleurs, les processions que les habitants aiment beaucoup [2]. Les processions de la semaine sainte étaient, il y a vingt ans au plus, mêlées de flagellants, de pénitents attachés en croix à des barres de fer, de géants couverts de cuirasses et de casques, et d'autres personnages ridicules. On y marche deux à deux, et à une grande distance les uns des autres, afin de laisser une distance où traînent les queues de sac qui sont longues de cinq pieds [3]. La nuit du vendredi saint, on donne aux malades un dîner splendide. Les individus de toutes les classes se jettent en foule dans l'hôpital, s'y poussent pour attraper des plats et les servir aux malades. Croyant faire une bonne œuvre et la rendre plus méritoire, ils forcent les malades à se gorger de viandes ; c'est à qui les forcera le plus d'en prendre, au nom de la Vierge et des saints [4]. »

« Il ne se fait, dans la ville de Valence, aucune procession un peu importante qui ne soit précédée de huit statues de géants d'une grandeur prodigieuse. Les têtes sont de carton, d'une grosseur énorme, frisées et coiffées selon la mode du jour ; les corps sont des châssis de bois qu'on revêt d'habits ou de robes et de divers ajustements ; des hommes, couverts de draperies qui descendent jusqu'à terre, les portent : ils les font danser, sauter, tourner, pirouetter. Le peuple fixe plus son attention sur les gestes de ces géants que sur la céré-

[1] Laborde, t. VI, p. 448, 449. — [2] *Idem*, t. II, p. 450, 451. — [3] *Idem*, p. 65, 66. — [4] *Idem*, p. 340.

Digitized by Google

monie religieuse qui les suit. Pour perpétuer ces géants, il existe, à Valence, une fondation assez considérable qui fournit à leur entretien. Une maison leur appartient, on les y dépose, et deux bénéfices ont été fondés en leur honneur. Les ecclésiastiques qui les possèdent sont chargés de veiller à leur conservation et à leurs ajustements : des revenus particuliers sont affectés aux frais de leur toilette [1]. Il existe une procession ridicule le vendredi saint : on y voit des pénitents, couverts de sacs de toile rouge, avec la tête emboîtée dans des capuces en cône ou en forme de pain de sucre. La procession s'ouvre par deux trompettes dont le son est monotone et discordant; les enfants y sont couverts d'une perruque qui leur tombe sur le visage et d'une couronne d'épine sur la perruque. Sur un brancard paraît le Père Éternel, en aube, en étole, en écharpe. Dans l'une de ces processions, on voit un Christ d'une nudité révoltante, couché dans un lit rouge; des tambourins couverts de noir, et des flageolets ornés de la même couleur; des imbéciles ou demi-fous de l'hôpital, en grands habits variés de jaune et de bleu, avec un fichu au cou et un bâton à la main ; un jardin des Olives entouré d'un treillage d'osier et autres choses non moins ridicules. Le jour de la Fête-Dieu, on imite le massacre des Innocents. Un homme, habillé en femme et monté sur un âne, représente la vierge Marie. Il tient dans ses bras un enfant, qui est l'enfant Jésus; un homme tire l'âne par un licou; un bœuf et un cheval les suivent.

[1] A propos de fondation, nous citerons un exemple qui nous a paru tellement étrange que nous n'avons pas osé le mettre dans notre texte. Le voici : « Dans un cloître, à côté d'une église, on élève et conserve des oies! une rente est affectée à leur entretien. » Laborde, p. 45.

Digitized by Google

Des hommes, en costume juif, courent comme des forcenés dans les rues avec des couteaux, des coutelas, des sabres, comme pour faire main-basse sur tous les enfants; arrachent tous ceux qu'ils rencontrent, leur mettent le couteau sur la gorge. On voit, à la fête de saint Joseph, un Bacchus à califourchon sur un tonneau; une famille rassemblée pour tuer le cochon; un Espagnol et une Espagnole dansant le boléro; un géant, vêtu à la hollandaise, faisant danser des ours, tandis qu'une autre figure bat le tambour. A l'entrée de la nuit, la représentation est réduite en cendres; c'est ce qu'on appelle les follas de saint Joseph.

« Ce moment est le plus critique : la nuit favorise la licence et les aventures, les filous font leurs tours en sûreté, les amoureux lient leurs parties; on s'y cherche, on s'y trouve, cette nuit est ordinairement féconde en événements..... Il est inutile de tracer le tableau des irrévérences qui se commettent dans l'église de Valence, à l'occasion de la représentation du baptême de saint Vincent Ferrier. Pour célébrer un miracle de ce saint, on le fait entrer dans une maison où deux enfants sont morts; saint Vincent, touché du chagrin des parents, s'approche de la table, donne sa bénédiction sur la marmite; à l'instant, les deux enfants ressuscités en sortirent, ils gambadèrent, ils fretillèrent, ils sautillèrent sur la table, ils sautèrent au cou du père, de la mère, des religieux, de la servante, et les accablèrent de baisers et de caresses. Le dominicain, pressé de recevoir le pâté que tenait la servante, donne sa bénédiction sur ce pâté, et un pigeon qu'il contenait, quoique bien cuit, ressuscita à l'instant, prit le vol et s'enfuit dans les airs..... Dans une autre procession, ceux qui portent les éten-

Digitized by Google

dards des différents métiers font avec eux mille singeries, des tours de force et d'équilibre; de temps en temps l'étendard leur échappe, et va frapper dans sa chute les têtes mal avisées de la multitude à la bouche béante; en même temps, le bruit des tambourins, les sons aigus et dissonants font un charivari dont la discordance fait rire au premier moment et devient ensuite fatigante. Viennent ensuite les nains qui accompagnent les géants, ils sont couverts de têtes de carton qui sont monstrueuses par l'énormité de leur volume et par leur configuration; habillés d'une manière grotesque, ils jouent des castagnettes et dansent en marchant; le clergé régulier, le clergé séculier, les croix, le bas clergé, le chapitre de la cathédrale et le corps municipal ferment la procession..... Il est difficile de décrire ce qui se passe à ces fêtes; on court d'autel en autel pour voir, pour se faire voir, les rues qui y conduisent sont remplies de personnes des deux sexes; on se cherche, on se trouve, on se rapproche, la cohue favorise l'incognito, et la stupide attention donnée à la représentation empêche de remarquer de vrais tête-à-tête qui se multiplient au milieu d'une population innombrable. La nuit arrive et la foule devient plus grande. Les chapeaux rabattus pour les hommes, les mantilles pour les femmes favorisent les intrigues que la nuit couvre de ses ombres. Souvent la mère cherche en vain sa fille, et le mari sa femme. Les ténèbres de la nuit cachent les suites qui en résultent. On craint peu d'être découvert, on est entouré d'individus qui ont les mêmes vues, l'indulgence est réciproque [1]. »

[1] Laborde, t. II, p. 316 à 332.

Digitized by Google

« Le matin du jour de Pâques, on construit sur la place une statue gigantesque représentant Judas. Quand la procession passe, on y met le feu. Le peuple est plus attentif à ce spectacle qu'à la cérémonie religieuse qu'il a sous les yeux; il le célèbre par des éclats de rire, par des cris immodérés, par des huées, par des paroles souvent licencieuses. Un autre usage peut-être plus répréhensible y est en vigueur : pendant les huit jours qui précèdent la Noël, on célèbre une grand'messe aux Cordeliers. Les enfants, armés de sifflets, y courent et s'y rassemblent. Au moment où la messe commence, des sifflements multipliés, très-forts et très-aigus, font retentir les voûtes de l'église; ils se mêlent au chant des prêtres. Ce bruit scandaleux se renouvelle à l'élévation, à la communion, à la fin de la messe..... Les Mondas sont une fête fameuse où l'on porte à la sainte Vierge une multitude d'offrandes selon le goût et la dévotion de chacun. On y voit quelquefois des animaux ornés de mille manières, des agneaux, des moutons, des brebis, des chevaux, des ânes, des cochons qu'on offre à la sainte. Toutes ces processions entrent dans la chapelle, et avec elles les brancards, les chariots, les animaux que l'on conduit jusqu'au pied des autels. Elles donnent lieu à des disputes fréquentes. La rencontre de deux processions fait naître des contestations sur la préséance, on en vient quelquefois aux mains. Les processions se mêlent, se confondent; on se bat à coups de poing, à coups de bâton, à coups de pierres. La scène est souvent ensanglantée [1]. »

[1] Laborde, t. IV, p. 231, 233.

Digitized by Google

Voilà l'Espagne moderne, l'Espagne jadis la première, aujourd'hui la dernière des nations européennes ! l'Espagne déshéritée de l'Amérique, ruinée chez elle, sans commerce, sans industrie, sans pain, sur un sol fertile ! Mais laissons une main plus habile résumer ce que nous venons de lire. C'est M. de Lamennais, non pas le socialiste de 1848, mais bien l'abbé de 1830, à peine de retour de son pèlerinage auprès du pape, que nous chargeons de ce soin. Contemplez ce tableau détaché des *Affaires de Rome* :

« Après des siècles de gloire en tout genre, l'Espagne est peu à peu tombée dans une léthargie si profonde qu'on ne peut, sous ce rapport, la comparer à nul autre pays. Restée à une longue distance des nations à la tête desquelles elle marchait autrefois, elle est aujourd'hui nulle dans les sciences, dans les lettres, dans les arts ; nulle en tout, excepté en courage, en dévouement, en énergie de caractère. Tout ce qui s'est, depuis deux cents ans, passé dans le monde scientifique et intellectuel est à peu près comme non avenu pour ce peuple, dont le génie fécond et original aurait pu contribuer si puissamment aux progrès de l'esprit humain et de la civilisation générale. Au lieu de cela, rien, en Europe, n'égale son apathie, non plus que son ignorance. Les études, chez lui, sont ce qu'elles étaient trois générations après Charles-Quint. Nul changement, nul avancement ; tout est, au contraire, allé s'affaiblissant de jour en jour. L'intelligence qui vit de mouvement s'est assoupie d'un lourd sommeil. Ecclésiastiques, laïques, tous en sont encore au quinzième siècle. Immobiles dans les vieilles méthodes, dans les vieilles idées, Aristote règne encore chez les descendants des Cantabres et des

Digitized by Google

Visigoths ; nulles ressources, d'ailleurs, pour l'étude, nulle école où puissent se former de nouveaux artistes [1]. »

« L'histoire de la décadence de l'Espagne serait aussi triste qu'instructive. On verrait les grands, privés d'influence politique, réduits à n'être que des mannequins de cour, d'héréditaires adorateurs de l'idole que le temps en passant jetait sur le trône, s'abâtardir au sein de l'oisiveté et du libertinage, et les derniers rejetons de leur race dégénérée, même physiquement, se trouver sur cette terre à qui leurs ancêtres firent un si grand nom, comme je ne sais quels fantômes informes, ridicule moquerie de l'homme. Puis se développerait cette longue suite de maux intérieurs, véritable gangrène du corps social, lorsque le pouvoir, concentré entre les mains d'un seul, sans autre règle que ses caprices, sans contrôle, est tour à tour exercé par un favori, par une maîtresse, par un laquais, par un frotteur. A ce César, vos biens, vos personnes, vos vies, tout sans exception. Mais l'agriculture languit, les campagnes restent en friche, l'industrie se meurt, le commerce périt, les finances, dilapidées par les courtisans, s'obèrent, les banqueroutes publiques se succèdent régulièrement comme les saisons, l'armée se désorganise, les vaisseaux pourrissent dans les ports ; aucun service qui ne soit en souffrance ; les chemins se couvrent de bandits qui traitent de puissance à puissance avec le gouvernement. La police, nulle pour protéger le citoyen, n'est active que pour inquiéter le foyer domestique ; la justice, esclave et vénale, est tantôt l'instrument aveugle des vengeances

[1] Lamennais, p. 232 à 234.

Digitized by Google

du prince, tantôt le privilége du puissant, du riche, et la sauvegarde de leurs délits. Mais le pays se dépeuple, la misère croît d'année en année, les descendants de ceux qui combattirent sous les Gonzalve et les Cortez tendent la main au coin des rues, sur les places publiques, pour obtenir de la pitié du passant un maravédi; des hommes nus errent sur un sol nu. Mais les âmes sont condamnées elle-mêmes à n'habiter qu'un vaste désert; il ne reste qu'une ombre vaine des vieilles universités, les écoles sont une dérision, l'ignorance, proclamée le soutien du trône, étend son drap mortuaire sur le génie national: ténèbres partout, nuit profonde; et si, dans cette nuit, une lampe solitaire luit dans quelque demeure écartée, aussitôt cette demeure devient suspecte, et celui dont les yeux, las de l'obscurité, chercheraient la douce lumière de la science, ne trouve, au lieu d'elle, que les torches rougeâtres et enfumées de la persécution. Mais toute discussion relative au pouvoir, à ses actes, aux intérêts publics, est interdite, toute demande de réforme regardée comme une rébellion: livres, journaux, correspondance en dehors des affaires privées, rien ne passe la frontière. Mais le peuple entier est tenu au secret, mais la pensée même est proscrite; qu'importe! c'est le droit du souverain, la garantie de sa puissance [1]. »

Le contraste que nous voulons faire sentir entre le seizième et le dix-neuvième siècle, en Espagne, est si vrai, tellement profond, qu'un écrivain l'a dépeint avec des couleurs si vives, qu'on croirait son tableau destiné à dé-

[1] *Affaires de Rome.* Lamennais, p. 237 à 239.

Digitized by Google

montrer notre propre thèse : « L'Espagne est une reine dépossédée ; depuis deux cents ans et plus, quelques diamants s'échappent de sa resplendissante couronne. La source de ses richesses, bien ou mal acquises, est à jamais tarie. Plus de trésor pour elle ; plus de colonies, plus de prestige de cette opulence extérieure, qui masquait, ou du moins dissimulait sa véritable et radicale pauvreté. La nation est tellement épuisée, elle est depuis si longtemps malheureuse, qu'il ne reste plus, à chaque individu, que le sentiment de sa propre misère. La patrie est morte pour lui, ce n'est plus même le temps où le guérillas mettait les armes à la main dans le but unique et généreux de venger l'honneur du pays. On voit du découragement et de la lassitude dans les combats que se livrent les Espagnols. On bataille par habitude, on se fusille parce qu'on ne peut pas faire autrement, et que chaque coup de fusil peut sans doute apporter un morceau de pain. Quand un peuple en est réduit là, il est bien malade, le froid de la mort est bien près de s'emparer des extrémités..... Que de temps ne faudra-t-il pas pour cicatriser les blessures de ces populations si braves et si dévouées ! Que d'or et de sang prodigués depuis sept ans, sans but, sans conception. Que dirait Charles-Quint, si, sortant de sa tombe, il voyait sa grande et glorieuse Espagne se débattre de la sorte, au sein des angoisses et de l'incertitude de son avenir ? Où sont mes colonies ? où sont mes provinces bataves ? où est ma puissance gigantesque, et ce nom d'Espagne qui retentissait d'un hémisphère à l'autre ? Qu'avez-vous fait de mon héritage, hommes lâches et incapables ? où sont mes trésors et ces flottes victorieuses qui traversaient les mers, pour semer dans mon

Digitized by Google

empire l'or et les diamants du Nouveau-Monde [1] ! »

Mais arrêtons-nous. Nos lecteurs doivent être fatigués d'avoir si longtemps contemplé un si triste spectacle ; il nous semble qu'à cette heure une question doit se présenter à leur esprit : quelle peut être la cause de tant de maux, d'une misère si profonde, d'une ignorance si crasse, d'une paresse si dégoûtante ?

— La tyrannie, répond l'homme politique.

— Le catholicisme, dit le protestant.

— L'Inquisition, ajoute l'historien.

Mais ces trois réponses n'en font qu'une ; ce sont les trois faces d'un prisme, qui, réunies, donnent le rayon complet de la vérité. En effet, le catholicisme est le père ; l'inquisition et la tyrannie sont les filles. Ce n'est pas nous qui l'affirmons, nous ne faisons que répéter ce que nous avons entendu dans les lignes que nos lecteurs vont parcourir. Il nous suffit d'avoir indiqué la parenté des causes diverses qui vont être assignées par nos autorités.

Que le catholicisme ait enfanté l'Inquisition, tribunal de prêtres, jugeant des hérétiques, c'est ce qu'il semble inutile de démontrer : la nature même de l'institution s'en charge ; toutefois, il est bon de montrer qu'il devait en être ainsi, que l'idée catholique, le principe d'autorité, renferme le germe de l'Inquisition. « Il était impossible que l'Église romaine ne portât pas son principe dans son code pénal ; elle ne doute pas en matière de foi, elle ne doute pas davantage en matière criminelle. Voilà pourquoi, chez elle, le prévenu et le coupable ont un

[1] Tardif, p. 105 à 109.

Digitized by Google

seul et même nom. Quiconque comparaît devant elle, a contre lui le ciel et la terre; l'examen est déjà un supplice.

« Quand l'Église accuse, elle paraît persuadée, tous ses efforts tendent à arracher l'aveu du crime, qu'en vertu de son infaillibilité, elle perçoit dans les ténèbres; de cette conviction anticipée du crime, naissent cette foule d'embûches, de piéges tendus pour surprendre la confession du criminel. On tait le nom des témoins ou on le falsifie. Dans les moindres détails, on sent partout cette idée fondamentale, que la vérité est toute d'un côté et le démon de l'autre [1]. »

En second lieu, que le catholicisme ait enfanté l'absolutisme espagnol des *Rois catholiques*, c'est encore ce que le nom de ceux-ci pourrait déjà nous indiquer; mais consultons plus tôt les faits : « Une autre suite non moins déplorable de la position du clergé en Espagne et en Portugal, c'est qu'il n'a pas plus tôt confondu la cause de la religion avec celle du despotisme, que cette erreur, produisant ses conséquences, la conduit immédiatement à un énorme abus de la parole de Dieu. Les passions politiques ont envahi la chaire, elles l'ont souillée d'abjectes, de sacriléges adulations... Les lèvres destinées à prêcher la paix, la charité, l'amour mutuel, ont parlé le langage de la haine et de la vengeance; d'horribles vœux, des menaces atroces se sont plus d'une fois fait entendre, en face des tabernacles où réside le Fils de l'homme, immolé pour le salut de ses frères [2]. » « L'Espagne, depuis Philippe II, est restée fermée et impénétrable au mouvement commun des esprits. L'esprit monacal et despotique s'y est longtemps conservé dans

[1] Tardif, p. 139, 140. — [2] *Affaires de Rome*, 250 à 254.

Digitized by Google

l'ignorance, sans puiser de force au dehors, il est vrai, mais aussi sans permettre que l'intelligence nationale empruntât au dehors des armes contre lui [1]. »

Maintenant, nous allons voir à l'œuvre, pendant trois siècles, ce catholicisme espagnol, aidé de ses dignes enfants, l'absolutisme et l'inquisition; et à la rencontre de chaque ruine, de chaque crime, si vous demandez qui l'a fait? vous êtes sûr d'entendre pour réponse : l'Église du pape; la tyrannie des rois catholiques; l'inquisition des prêtres. Pour vous en convaincre, posez vos questions et tendez l'oreille aux récits de l'histoire, écrits, non par nous, mais par des hommes capables, depuis longtemps accrédités dans l'opinion.

Quel a été le premier fruit de l'Inquisition catholique? — L'expulsion des Juifs et des Maures : « L'Espagne, dit M. Roseew Saint-Hilaire, les a extirpés pour jamais, comme une plante vénéneuse, de son sol mortel à l'hérésie. Hébreux et Maures en sont partis tour à tour, emportant avec eux, ceux-là le commerce, ceux-ci l'agriculture, de cette terre déshéritée, à qui le Nouveau-Monde léguait en vain, pour remplacer tant de pertes, ses stériles trésors. Et qu'on ne dise pas qu'en se privant ainsi de ses citoyens les plus actifs, l'Espagne n'a pas compris ce qu'elle perdait. Tous les historiens s'accordent à dire, qu'en agissant ainsi, elle a sacrifié ses intérêts temporels à ses convictions religieuses, et ils n'ont pas assez d'éloges pour exalter ces glorieux sacrifices.

« En bannissant les Hébreux de son sein, l'Espagne fut donc conséquente à elle-même : elle fit acte de logique, mais de cette logique impitoyable qui perd les

[1] *Affaires de Rome*, p. 53.

Digitized by Google

États pour sauver un principe. Aussi, à dater de cette époque, une ère nouvelle commence pour la Castille. Jusqu'alors, elle n'était restée en dehors de l'Europe que par sa situation ; étrangère, sans être hostile aux idées du continent, elle ne s'était pas constituée en lutte avec ces idées ; mais l'établissement de l'Inquisition est le premier pas dans cette carrière où elle ne doit plus s'arrêter [1]. »

« Il fallut à peu près une génération d'hommes, dit M. Sismondi, pour accoutumer les Espagnols aux procédures sanguinaires de l'Inquisition et pour fanatiser le peuple : cet ouvrage d'une politique infernale était à peine accompli, lorsque Charles-Quint commença à régner. Le spectacle funeste des auto-da-fé fut probablement ce qui donna aux soldats espagnols cette férocité si frappante dans toute cette période, et si étrangère auparavant au caractère national [2]. »

Avec ces instruments, qui a dépeuplé l'Espagne ? L'Inquisition. « Calculer, dit Llorente, secrétaire du Saint-Office, le nombre des victimes de l'Inquisition, c'est établir matériellement une des causes les plus puissantes et les plus actives de la dépopulation de l'Espagne : en effet, si à plusieurs millions d'habitants que le système inquisitorial a enlevés à ce royaume par l'expulsion totale des Juifs, des Maures soumis et des Mauresques baptisés, nous ajoutons environ 500,000 familles entièrement détruites par les exécutions du Saint-Office, il en résultera incontestablement que, sans l'existence de ce tribunal et l'influence de ses maximes, on compterait en Espagne 12 millions d'âmes

[1] Saint-Hilaire, t. VI, p. 52. — [2] Sismondi, t. III, p. 265.

Digitized by Google

de plus que sa population actuelle, qu'on suppose de 11 millions [1]. »

« L'Inquisition ruina et avilit plus de 340,000 personnes dont la honte rejaillissait sur leurs familles, et qui ne transmettaient à leurs enfants que l'opprobre et la misère. Qu'on ajoute plus de 100,000 familles qui émigrèrent pour échapper à ce tribunal de sang, et on verra que l'Inquisition a été l'instrument le plus actif de la ruine de l'Espagne. Mais l'acte le plus désastreux qu'il provoqua, fut l'expulsion des Maures. Si on réunit, à ceux qui furent rejetés du sein de l'Espagne, la foule innombrable qui périt dans les insurrections du seizième siècle, et les 800,000 juifs qui sortirent du royaume, on reconnaîtra que le pays perdit, dans l'espace de cent vingt ans, environ 3 millions de ses habitants les plus laborieux [2]. »

« Les conseillers de Philippe III lui dirent avec effroi : Les maisons s'écroulent et personne ne les reconstruit ; les habitants prennent la fuite, les villages sont abandonnés, les champs incultes, les églises désertes. Les Cortès lui dirent à leur tour : Si le mal continue, il n'y aura bientôt plus de paysans pour cultiver les terres, de pilotes pour diriger les vaisseaux, personne ne voudra se marier. Il est impossible que le royaume subsiste encore un siècle, si l'on ne trouve un remède salutaire [3]. »

[1] Llorente, t. IV, p. 242. — [2] Weiss, t. II, p. 60, 61.

[3] Voici, d'après M. de Laborde, quelques points de comparaison entre l'ancienne et la nouvelle population.

	Ancienne.	Nouvelle.
Sarragosse au seizième siècle.....	350,000	10,000
Estramadure sous les Maures.....	40,000	5,000
A reporter,	39,000	15,000

Digitized by Google

Qui ruina l'agriculture? — L'Église romaine et les rois catholiques; d'abord par « des institutions surannées qui s'y opposent, presque en toute chose, aux vues de la bienfaisante nature : nulle étendue de l'ancien monde n'offre, à peu d'exceptions près, un aspect plus nu et plus misérable que cette Espagne, qui devrait en être la plus belle contrée [1]. »

Ensuite, parce que « l'Espagne manque de bras pour la culture, tandis que les vagabonds et les mendiants sont là plus nombreux que partout ailleurs en Europe. Le clergé, qui se recrute parmi ceux qui veulent se soustraire au travail et à l'indigence, prive l'agriculture de trop de bras [2]. »

D'ailleurs, « l'excessive multitude de fêtes influa beaucoup sur la paresse espagnole. En Castille, leur nombre s'éleva à un tiers des jours de leur vie. Par là, on enlève au laboureur son travail. Sans parler encore de l'ha-

	Ancienne.	Nouvelle.
Report.	39,000	15,000
Montijo au dix-septième siècle	10,000	3,600
Royaume de Séville au seizième siècle	200,000	96,000
— de Cordoue au dix-septième siècle	60,000	35,000
— de Léon au seizième siècle à Rio-Seco.	32,000	6,000
— Médina del Campo	60,000	6,000
— Salamanque	50,000	13,000
Vieille-Castille, seizième siècle. Burgos	40,000	8,000
Vieille-Castille, seizième siècle. Albie	25,000	2,000
Vieille-Castille, seizième siècle. Olviedo	15,000	2,000
Grenade au seizième siècle	80,000	50,000
Nouvelle-Castille, seizième siècle. La Puebla	10,000	1,200
Nouvelle-Castille, seizième siècle. Tolède	200,000	25,000
Nouvelle-Castille, seizième siècle. Casarubiose	1,000	500
Nouvelle-Castille, seizième siècle. Santa Olalla.	3,000	300
Nouvelle-Castille, seizième siècle. Valdemoro	6,000	2,800
Guidadreal	25,000	9,000
Baeza sous les Maures	150,000	15,000
Malaga	80,000	50,000
	1,137,000	103,800

(Pages 127, 128.)

[1] Laborde, t. I, p. 21. — [2] *Idem*, t. V, p. 234.

Digitized by Google

bitude d'oisiveté que contracte le laboureur; sans compter les misères du pauvre journalier qui n'a que son travail pour nourrir sa famille [1]. »

« Enfin, la dîme ecclésiastique, la dîme royale, et d'autres droits encore, constituèrent un impôt si onéreux, que le découragement se mit chez les cultivateurs [2]. »

Qui créa, entretint et mit à son service ces nuées pestilentielles de mendiants et de vagabonds? — Les couvents et les monastères catholiques. « Toute la Péninsule, au temps de Charles-Quint, fourmillait de vagabonds et de mendiants. L'empereur ayant recommandé de secourir les vrais nécessiteux et de réprimer les vagabonds, il ne manqua pas de théologiens qui attaquèrent ces mesures comme contraires à la morale de Jésus-Christ. L'opinion des défenseurs de la mendicité prévalut. Ainsi, les mendiants se multiplièrent à l'infini, et avec eux l'aversion pour le travail et les autres vices, conséquences du vagabondage et de la paresse [3]. »

Oui, les moines, le clergé en général voulut conserver l'institution de la mendicité et du vagabondage, et nous allons connaître ses motifs : « Les honnêtes gens des pays qu'ils habitent, qui crient mort à la constitution, mort à la nation, mort au commerce, ne sachant pas ce qu'ils disent, mais sachant bien qu'ils veulent le pillage et le meurtre, ces vagabonds, semblables aux sauterelles de l'Orient, qui dévorent l'Espagne au lieu de la fertiliser, disparaîtront, lorsque ceux *qui en font leur instrument* (les monastères qui les nourrissent) n'auront plus *les moyens de les soutenir,* lorsqu'une admi-

[1] Sempéré, p. 205. — [2] *Idem*, t. II, 111 et 135. — [3] *Idem*, p. 202, 203.

Digitized by Google

nistration vigoureuse et éclairée saura les contenir et les occuper [1]. »

Voici qui est encore plus clair : « Dans un intérêt mutuel de caste, le clergé, faisant au paysan des distributions de vivres et nourrissant sa paresse, à charge, par celui-ci, de lui obéir, de le défendre et de le protéger, le résultat le plus clair de cette alliance, c'est que le clergé, achetant à un prix assez modique la force brutale dont il se réservait la direction, avait fini par devenir une puissance hors de proportion avec toutes les autres : la puissance capitale et prépondérante de l'État [2]. »

Pour se faire une idée du nombre de ces mendiants et de ces vagabonds, milice monacale, il est bon de savoir qu'il y avait, au dix-septième siècle, en Espagne, 9,088 monastères, sans y comprendre ceux de religieuses, lesquels s'emparaient insensiblement de tout le royaume par des donations, des confréries, des chapellenies ou par des achats [3]..... »

Et ne croyez pas que les choses marchent bien mieux, à cet égard, au dix-neuvième siècle qu'au dix-septième : « Les prêtres, les couvents, nous dit M. de Laborde, les églises, les fêtes des saints épuisent l'Espagne. Le gain des artisans se dissipe en dépenses pour la table et le jeu, en dons aux moines, aux couvents, à des chapelles, en frais de confréries, en illuminations d'autels, en aumônes à des mendiants bien portants, ce qui entretient la paresse et les vices d'un grand nombre d'individus qui trouvent plus commode de se dégrader par la mendicité, que de soutenir leur existence par un travail

[1] Laborde, t. v, p. 215. — [2] Guéroult, p. 111, 112. — [3] Sempéré, t. II, p. 27 à 29.

Digitized by Google

honnête : aussi ne peut-on faire un pas dans les rues, sans être, la nuit surtout, assailli par une multitude de ces misérables [1].

Aujourd'hui, comme au dix-septième siècle, les couvents soutiennent cette milice dont ils savent se servir, « cet amas de vagabonds, dit notre moderne voyageur, au nombre de 4 à 500,000, qui va recevoir la soupe à la porte des couvents, ou demander l'aumône près des églises, *ces misérables qui appartiennent* au parti qui les paie, et entraînent par la peur..... »

Qui a ruiné le trésor de l'État? — Les institutions catholiques : « La cause du mauvais état des finances, en Espagne, se trouve dans les institutions qui détournent de leur destination naturelle les produits de la matière imposable, pour les faire couler et tarir dans des canaux improductifs; institutions qui paralysent, dans les classes inférieures, le goût du travail et de la propriété, en même temps qu'elles éteignent, dans les classes éclairées, tout sentiment, tout espoir d'amélioration. Le clergé possède, en Espagne, un revenu plus considérable que la totalité des impôts. Il perçoit par la dîme ce que les propriétaires fonciers pourraient affecter aux besoins de l'État. Le gouvernement, réduit à la perception d'impôts insuffisants, est obligé de recourir à des emprunts onéreux [2].

« Les seigneurs et le clergé possèdent presque toutes les terres; le tiers de l'Espagne appartient à quelques familles, à quelques chapitres et à quelques ordres religieux. Il manque d'établissements suffisants pour la culture du sol, les fermiers ont plus de terre qu'ils ne

[1] Laborde, t. II, p. 305, 306. — [2] *Idem*, t. V, p. 149, 150.

Digitized by Google

peuvent en exploiter; les propriétaires ne surveillent point leurs biens, leurs maisons seigneuriales tombent en ruine, leurs bois disparaissent sous la hache destructive de leurs agens, leurs terres restent incultes [1]. »

« Les mainmortes ecclésiastiques et civiles arrêtent les progrès de l'agriculture..... L'Espagne est, presque en totalité, la propriété inaliénable des seigneurs, des corporations religieuses ou des communes, que les alliances, les successions et les donations testamentaires tendent sans cesse à augmenter; le peu de terre qui se trouve, pour ainsi dire, dans la circulation, ne suffit plus au placement des capitaux formés par le commerce; la société se trouve ainsi uniquement composée d'usufruitiers propriétaires ou fermiers, mais tous également insouciants..... Les fermiers n'ayant que des baux de trois ou quatre ans, tâchent de tirer promptement parti de la terre sans l'améliorer; des champs entiers restent en friche [2]. »

« En 1826, on comptait en Espagne 150,000 ecclésiastiques, chacun d'eux consommant 184 livres de viande par année, ou huit fois et demi la consommation moyenne des laïques, qui était de 20 à 22 livres [3]. »

Qui fut la cause de cette ignorance si générale et si profonde? — La catholique Inquisition : « A l'époque de la Réformation, où tous les esprits étaient uniquement occupés de controverses religieuses, l'Inquisition parvint à empêcher l'établissement d'aucune communauté réformée dans toute l'Espagne, en faisant brûler à mesure tous les novateurs qu'elle y découvrait. Par ce terrible exemple, elle écarta tout le reste de la nation de

[1] Laborde, t. v.— [2] *Idem*, t. I, introduction, p. 13, 14. — [3] *Idem*, p. 115.

Digitized by Google

toutes les pensées métaphysiques, de toutes les méditations religieuses, enfin de tous les travaux de l'esprit qui pourraient conduire à des dangers si affreux sur cette terre, et qui étaient représentés comme exposant l'âme à des dangers plus affreux encore dans la vie à venir.

« Les commissaires du Saint-Office reçurent l'ordre formel de s'opposer à l'introduction des livres composés par les partisans de la philosophie moderne, comme réprouvés par saint Pierre et saint Paul, et ordonnèrent de dénoncer les personnes dont on connaîtrait l'attachement aux principes de l'insurrection [1]. »

« Les censures théologiques atteignirent également les livres de politique, de droit naturel, civil et des gens. Il résulte de là que les qualificateurs font condamner et proscrire des ouvrages qui seraient nécessaires aux progrès des lumières parmi les Espagnols. Les livres qui ont été publiés sur les mathématiques, l'astronomie, la physique et plusieurs autres parties qui en dépendent, ne jouissent pas de plus de faveur [2]. »

« L'Inquisition fut peut-être la cause la plus active de cette mort intellectuelle qui frappa l'Espagne à la fin du dix-septième siècle. Dans le but illusoire de conserver la pureté de la foi catholique, elle établit une barrière infranchissable entre la Péninsule et le reste de l'Europe. L'Inquisition favorisait l'ignorance, elle exerçait la censure même sur les livres de droit, de philosophie, de politique et sur les romans de mœurs qui frondaient l'avarice et la rapacité des prêtres, leurs déréglements et leur hypocrisie. Elle ordonna aux professeurs des langues orientales de livrer à ses commissaires

[1] Llorente, IV, p. 99. — [2] *Idem*, p. 420.

Digitized by Google

les Bibles hébraïques et les Bibles grecques qui étaient entre leurs mains..... Certaines parties de l'Imitation de Jésus-Christ furent défendues, ainsi que les traités d'un autre auteur (Luis de Grenade), sur la prière, sur la méditation, sur la dévotion [1]. »

« Beaucoup de savants espagnols, privés d'une haute protection, furent arrêtés (par ordre de la sainte Inquisition) et souffrirent mille maux; d'autres furent forcés de s'expatrier. L'histoire se remplit de fables, et la jurisprudence, loin de s'éclaircir, se confondit et s'obscurcit chaque jour davantage [2]. »

Enfin, qui a corrompu les mœurs et du clergé et des laïques de jadis et d'aujourd'hui? — Toujours, toujours les superstitions romaines! « A aucune autre époque il n'y eut, dans la Péninsule, autant de fondations de couvents, de chapellenies qu'au dix-septième siècle..... Il y avait dans l'évêché de Calahorra 18,000 chapellenies, et dans l'archevêché de Séville plus de 14,000..... Malgré tant de dévotion, jamais les mœurs de l'Espagne ne furent aussi relâchées qu'alors..... L'impudicité, disait Cespedes, s'est tellement répandue parmi nous que, bien que nos mœurs soient très-anciennement dépravées, elles ne furent jamais affaiblies par un plus grand débordement de vices que dans le temps actuel. Cabrera disait que sur les 18,000 prêtres de l'évêché de Calahorra, la plus grande partie étaient des vagabonds. Aujourd'hui un grand nombre d'individus qui se livrent à tous les excès de la superstition, vivent dans l'imperturbable croyance qu'il est leur permis de continuer leur vie criminelle sans craindre ni Dieu ni le démon, s'ils

[1] Weiss, t. II, p. 319 à 321. — [2] Sempéré, t. I, p. 135.

Digitized by Google

portent continuellement à leur cou le scapulaire de la vierge du Mont-Carmel, et s'ils disent un *Salve* à la bienheureuse Marie, parce qu'ils sont persuadés de ne jamais mourir sans confession, d'aller en purgatoire, d'où ils sortiront le samedi suivant, par le secours de la mère de Dieu, pour monter avec elle dans le ciel[1]. »

Terminons par quelques lignes de M. de Lamennais : « Un témoignage trop unanime pour être révoqué en doute accuse une partie du clergé d'Espagne de participer au relâchement des mœurs, et d'y donner, par là, une sorte de honteuse consécration. Cette corruption pratique de la morale chrétienne, maintenue par l'ignorance des principes de l'Évangile, et associée à des préjugés bizarrement superstitieux, est la grande plaie du catholicisme en Espagne. On s'y permet tout contre les préceptes, en se réfugiant à l'abri du culte, du culte mal compris. Les compensations rêvées par certaines consciences entre tel crime et telle dévotion, le peu d'horreur qu'elles ressentent souvent pour les plus énormes attentats, leur naïve sécurité dans l'habitude du vice ou dans les résolutions de vengeance, les étranges motifs de cette sécurité, le mélange indéfinissable d'un dérèglement quelquefois extrême et d'une apparente piété, ces âmes pleines de l'enfer, tranquilles devant l'autel, ces mains sanglantes qui se joignent pour prier sans qu'aucun tremblement les agite, tout cela étonne et consterne ; une fausse confiance dans la protection de tel saint, de telle madone, a altéré profondément la notion du bien et du mal, et la notion même du repentir. Il y a là, on doit le dire, un déplorable affaiblissement du

[1] Llorente, t. II, p. 432.

Digitized by Google

sens intérieur chrétien. On ne trouverait guère quelque chose de semblable qu'en Italie, particulièrement chez les Abruzzes, où le brigandage n'a rien qui choque et s'exerce même dévotement. » (*Affaires de Rome.*)

On se lasse de ces questions de détail. Jetons donc un coup-d'œil sur l'ensemble de ces mœurs espagnoles formées par le catholicisme : « Un trait remarquable, dit M. Sismondi, c'est le peu d'horreur et le peu de remords qu'inspire le meurtre (en Espagne). Il n'y a aucune nation chez laquelle le duel et les assassinats soient plus fréquents. Les coupables sont exposés, il est vrai, à la vengeance des parents et aux poursuites de la justice ; mais ils sont sous la protection de la religion et de l'opinion publique, ils se sauvent de couvents en couvents et d'églises en églises, et le clergé tout entier fait un devoir aux fidèles, dans les chaires et les confessionnaux, d'aider le vivant devant la justice, en abandonnant le mort. Le même préjugé religieux existe en Italie : un assassin est toujours sûr d'être favorisé, au nom de la charité chrétienne, par tout ce qui tient à l'Église, et par toute la partie du peuple qui est plus immédiatement sous l'influence des prêtres ; aussi, dans aucun pays, les assassinats n'ont été plus fréquents qu'en Italie et en Espagne, et lorsque les coupables ont subi l'expiation que leur impose leurs confesseurs, ils croient s'être lavés de tout crime. Or, ces expiations ont été rendues d'autant plus faciles qu'elles sont la source des richesses du clergé. Une fondation de messes pour l'âme du défunt, une aumône à l'Église, un sacrifice d'argent enfin, tant soit peu proportionné à la richesse du coupable, suffisent toujours pour effacer la tache de sang ; aussi les assassinats furent-ils plus

Digitized by Google

rares dans toute la Grèce païenne qu'ils ne le sont dans un seul village de l'Espagne [1].»

« Non-seulement ceux qu'une passion rend criminels, en Espagne, mais ceux qui exercent les professions les plus honteuses et les plus coupables, les courtisanes, les voleurs, les assassins, sont de fidèles croyants; un culte domestique, un culte journalier est entremêlé bizarrement à leurs excès; la religion entre à tout moment dans leurs discours, même les blasphèmes recherchés qu'on n'entend presque proférer qu'en italien ou en espagnol, sont une preuve de plus de leur croyance. C'est une hostilité avec des puissances surnaturelles avec lesquelles ils se sentent continuelllement en rapport, et qu'ils se plaisent à braver lorsqu'ils croient avoir à se venger d'elles [2]. »

« Les deux règnes de Philippe III et de Philippe IV furent toujours plus dégradants pour la nation espagnole. Les ministres mettaient toutes les grâces à l'enchère, la noblesse était avilie sous le joug des favoris et des parvenus, les peuples étaient ruinés par des extorsions cruelles. Le clergé, joignant son influence despotique à celle du ministère, cherchait non à réformer des abus aussi odieux, mais à étouffer toute voix qui s'élevait pour se plaindre. La réflexion, la pensée religieuse étaient punies comme un crime; et tandis que dans tout autre despotisme les actions seules ou la manifestation extérieure de l'opinion peut être atteinte par l'autorité, en Espagne, les moines allaient chercher les sentiments libéraux jusque dans l'asile de la conscience pour les proscrire [3]. »

[1] Sismondi, t. IV, p. 6 à 8. — [2] *Idem*, p. 34. — [3] *Idem*, p. 50 à 53.

Digitized by Google

« Il ne faut point attribuer à Caldéron lui-même, son ignorance des mœurs étrangères. Le cercle des connaissances permises devenait chaque jour plus étroit; tous les livres qui peignaient des mœurs ou une culture étrangère étaient sévèrement défendus; car il n'y en avait pas un qui ne fût, dans son silence même, une satire amère du gouvernement et de la religion d'Espagne. Comment aurait-on permis de connaître les anciens, dont la liberté politique faisait la vie? Comment aurait-on permis de connaître les modernes, dont la liberté religieuse faisait la prospérité et la gloire? Après les avoir étudiés, les Espagnols auraient-ils supporté l'Inquisition [1]? »

« Tout semblait donné à cette nation : imagination, esprit, profondeur, constance, élévation, courage; elle aurait pu dépasser toutes les autres : sa religion a presque toujours rendu vaines tant de brillantes qualités. Gardons-nous de nous laisser tromper par un nom, et de dire ou de croire que cette religion soit la nôtre [2]. »

« Dans la première moitié du dix-huitième siècle, on publia, on représenta des vies dramatiques des saints, qui, le plus souvent, auraient dû être des objets de ridicule et de scandale, et qui, cependant, avaient obtenu non-seulement l'approbation, mais les éloges de l'Inquisition [3]. »

Enfin, terminons par un résumé du secrétaire lui-même de l'Inquisition, et qu'après l'avoir lu, nos lecteurs se demandent si le catholicisme a moralisé l'Espagne : « Je ferai voir, dit Llorente, les inquisiteurs, abusant de la mauvaise politique et de la faiblesse du

[1] Sismondi, p. 128 à 130. — [2] *Idem*, p. 179. — [3] *Idem*, p. 221.

Digitized by Google

ministère espagnol, traiter avec mépris les vice-rois d'Aragon, de Catalogne, de Valence ; les réduire à l'humiliante nécessité de réclamer l'absolution pour avoir défendu la juridiction ordinaire et les droits de la majesté royale, et n'absoudre ces hommes pusillanimes, que lorsqu'ils ont subi la honte d'une pénitence publique. Je fais remarquer qu'ils ont contribué à la décadence du bon goût en littérature, depuis Philippe II jusqu'à Philippe V, et presque anéanti les lumières par l'ignorance où ils étaient du droit canonique, et par leur soumission aveugle aux avis des moines qualificateurs, condamnant comme luthériennes des propositions d'une vérité incontestable.

« On reconnaîtra que la conduite du Saint-Office a été une des causes qui ont affaibli la population d'Espagne, en obligeant une multitude innombrable de familles à abandonner le royaume, en immolant sur les bûchers plus de 300,000 personnes, et en arrêtant, par un zèle aveugle de religion, les progrès des arts, de l'industrie et du commerce, qui auraient fait la gloire et le bonheur de la nation, si on eût laissé libre l'entrée du royaume aux Anglais, aux Français et aux Hollandais [1]. »

« L'emploi illégal des censures dont ce tribunal frappait les premiers magistrats, tels que les vice-rois, et surtout les sujets d'une classe inférieure, était l'arme redoutable dont il atterrait quiconque osait résister à ses vues ; et si cette mesure était insuffisante, un décret d'arrestation ne tardait pas ordinairement à venir lui assurer la victoire [2]. »

[1] Llorente, t. I, introd. p. 15 et 16. — [2] *Idem*, t. II, p. 497.

Digitized by Google

« Les inquisiteurs s'étaient arrogé les droits de connaître des affaires qui regardaient la police de la ville, et de beaucoup d'autres, telles que les contributions, la contrebande, le commerce, la marine, l'exercice des arts et métiers, les règlements des corps d'artisans et la conservation des bois et forêts. Ils prétendaient que le jugement leur en appartenait, surtout s'il se trouvait, dans le nombre des individus poursuivis ou impliqués dans ces affaires, un seul homme attaché à l'Inquisition, ne fût-ce qu'un simple balayeur ou quelque autre de cette espèce, employé pour le moment au service du tribunal..... Ils s'opposaient, en même temps, à ce qu'un criminel, même un voleur, pût être arrêté dans les maisons des inquisiteurs, soit à la ville, soit à la campagne [1]. »

Avant de terminer ce travail sur l'Espagne d'après les documents qui datent de quelques années, nous avons voulu savoir si, dans ce moment même, il n'y aurait rien de plus favorable à dire de ce pauvre pays. Nous nous sommes procuré un ouvrage intitulé : *L'Espagne en* 1850, *tableau de ses progrès les plus récents.* Si donc ce que nous avons dit peut être modifié, ce sera par cet écrit, dont le titre seul annonce la bienveillance envers l'Espagne. Nous l'avons lu, et nous avons été confirmé dans l'opinion qu'avaient fait naître en nous les documents qu'on vient de parcourir. En effet, l'auteur de *l'Espagne en* 1850, M. Maurice Block, affirme que les maux de l'Espagne ne viennent pas du caractère de ses habitants, mais plutôt de l'Inquisition.

[1] Llorente, t. II, p. 501.

Digitized by Google

— Nous n'avons pas dit autre chose. — Il montre quelques progrès tout récents dans l'agriculture, l'industrie et le commerce. — Mais, outre qu'il est bien impossible à un peuple de ne pas profiter des progrès qui se font autour de lui, il faut remarquer qu'ici les progrès sont dus surtout à des étrangers, à des Anglais ; cela ne fait donc que fortifier ce que nous avons avancé.

Au reste, les progrès indiqués par M. Block sont beaucoup plus dans l'avenir que dans le présent. A chaque page il est obligé de dire : « on espère, » — « bientôt, » — « probablement ; » et quant aux améliorations réellement accomplies, elles sont si peu de chose, qu'en vérité leur mesquinerie ne fait que mieux ressortir les efforts bénévoles de leur apologiste pour les exalter. Tous les succès notés par M. Block sont entourés de tant de restrictions, qu'on ne voit guère ce qu'il en reste. — Donnons un exemple. Il s'agit de l'instruction primaire : nous allons extraire en abrégeant, nous bornant, pour tout commentaire, à mettre en *italiques* les passages sur lesquels nous appelons l'attention : « La guerre civile, dit l'auteur, a beaucoup retardé l'instruction publique. La nécessité de cette réforme avait été reconnue dès le commencement de ce siècle, et, depuis, des tentavives nombreuses ont été faites *mais sans beaucoup de succès*..... Jusqu'à une époque *assez récente*, l'instruction primaire était, en Espagne, *dans un triste état*. Elle était à la merci des municipalités qui faisaient *peu ou rien* pour elle..... En 1825, on publia un règlement général ; ce règlement imposait des examens aux instituteurs ; il était certes à la hauteur de ce qu'*avaient fait les nations les plus avan-*

Digitized by Google

cées. Malheureusement, il ne fut presque *pas exécuté*.

« En 1835, l'instruction primaire *semblait* avoir progressé. Mais *quel degré de confiance accorder* à ces chiffres! Outre l'*exagération, quel était l'état* de ces écoles? Cette profusion d'écoles n'est qu'une apparence *trompeuse;* l'existence de l'école est *souvent purement nominale.* Les deux tiers des professeurs ne *se sont pas présentés aux examens.* Qu'espérer d'eux, sinon la *propagation d'erreurs?* et un enseignement si superficiel, qu'il ne sert qu'à employer stérilement un temps précieux? L'enfant qui, en sortant de l'école, sait *seulement réunir avec peine* les lettres de l'alphabet ou tracer *laborieusement quelques lettres sur le papier*, tire peu ou point de fruit de l'instruction reçue, et c'est pourtant *là toute celle qu'obtient* la généralité des classes pauvres.

« L'école centrale fut inaugurée en avril 1838; mais ce n'est qu'avec de *grands efforts* qu'on lui procura des élèves.

« Nous avons vu qu'en 1835 les deux tiers des élèves n'avaient point de diplômes; aujourd'hui, 1848, les proportions sont plus favorables. »

Suivent des chiffres qui montrent que ces deux tiers se sont réduits à la demie. Or, on en conviendra, la moitié des instituteurs sans diplôme, c'est un grand progrès à faire.

Ici vient une statistique qui constate que l'Espagne ne compte que 1 élève sur 20 habitants! tandis que la Prusse en compte 1 sur 6, l'Angleterre 1 sur 9.

Quant aux écoles « il y en a encore 10,525 *sans local approprié.* Il en est qui se tiennent sous le *porche* de l'église ou dans le *vestibule* de la maison communale. »

Digitized by Google

On en conviendra, si cet état de choses est un progrès, cela suppose un point de départ bien reculé.

En commençant ce travail sur l'Espagne, nous nous sommes posé cette question : le catholicisme élève-t-il ou abaisse-t-il les nations? Nous avons présenté cette contrée à la fin du quinzième siècle, civilisée par les Maures, enrichie par l'Amérique, luxuriante de prospérité. A ce brillant tableau, nous avons fait succéder, sans crépuscule, les sombres ténèbres du présent : l'Espagne mendiante, crasseuse, ignorante, immorale, criminelle; et, frappé de ce contraste, nous en avons demandé la cause? Vingt voix nous ont répondu : C'est le catholicisme et ses enfants, la tyrannie et l'Inquisition. Ce n'est pas nous qui l'avons dit ; ce sont M. Llorente, secrétaire de l'Inquisition; M. le comte de Laborde, aide-de-camp à la cour de France, unie à la cour d'Espagne; M. de Sismondi, savant sérieux, modéré, respecté de tous ; M. Weiss, professeur au collége de France; M. R. Saint-Hilaire, professeur à la Sorbonne; enfin, M. de Lamennais, alors abbé; tous ces hommes distingués ont été unanimes; tous ont accusé le catholicisme. Tous se sont-ils donc trompés? — Nous laissons à nos lecteurs le soin de répondre à cette question; quant à nous, pour compléter notre tâche, après avoir vu ce qu'est devenue, en trois siècles, une nation sous la conduite du catholicisme, nous allons examiner ce que, dans la même période, une autre nation deviendra sous l'inspiration protestante. Nous avons contemplé l'Espagne, portons nos regards sur l'Angleterre.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ANGLETERRE

AU XVI^e^ ET AU XIX^e^ SIÈCLE

Nous avons vu ce que l'Espagne catholique est devenue dans le cours des trois derniers siècles; voyons comment l'Angleterre protestante s'est transformée dans le même laps de temps. Si les deux nations marchent d'un même pas dans le progrès, malgré l'impulsion différente qu'elles ont dû recevoir de leur foi respective, nous pourrons en conclure que cette foi n'est entrée pour rien dans leur civilisation. Mais si, au contraire, ces deux nations vont en sens opposé, si l'une progresse tandis que l'autre recule, nous aurons une double raison de supposer que la croyance religieuse de chacune a préparé l'ascension de l'une comme la décadence de l'autre.

Et d'abord, faisons pour l'Angleterre ce que nous avons fait pour l'Espagne. Afin de mesurer le chemin

Digitized by Google

parcouru, fixons le point de départ. Voyons ce qu'était l'Angleterre au seizième siècle, vers l'époquede la Réformation.

Tandis que l'Espagne voyait sa population disparaître de telle sorte que nous avons pu donner une longue liste des villes perdant les dix onzièmes de leurs habitants, quelle transformation subissait la population de la Grande-Bretagne? Sous Élisabeth, « en 1570, elle comptait 5 millions; en 1830, elle s'élève à 15 millions [1]. »

Donc, tandis que l'Espagne voit disparaître 10 hommes sur 11, l'Angleterre en voit 3 naître pour 1 seul qui meurt. Le rapport composé est celui de un à trente!

Si cet accroissement était le résultat de l'immigration, ce serait déjà un signe de prospérité, car les étrangers ne viennent pas chercher la misère; mais le même auteur nous apprend que la mortalité a diminué depuis lors en Angleterre des deux cinquièmes, en sorte que l'accroissement de la population résulte évidemment d'une amélioration dans les conditions physiques et morales de l'existence; et, comme le dit M. de Jonnès, chaque personne a maintenant en Angleterre presque le double de chance de prolonger sa vie qu'elle n'en avait, il y a cinquante ans. Ce n'est pas non plus un accroissement de population semblable à celui qu'on a pu naguère constater en Irlande, où la famille voyait doubler, quadrupler ses membres sans élargir son habitation; car, tandis qu'en 1527, sous Henri VIII, on comptait, en Angleterre, 520,000 maisons, on en compte aujour-

[1] De Jonnès, t. I, p. 51 et 52.

Digitized by Google

d'hui 2,463,820. La population n'a que triplé ; les habitations ont presque quintuplé ; nouvel indice de prospérité, d'après M. de Jonnès, qui nous donne comme un signe manifeste de civilisation avancée le petit nombre de personnes logeant dans la même demeure, et qui ajoute, qu'à cet égard, l'Angleterre a devancé les autres peuples de l'Europe [1].

Voyons maintenant comment se composait cette population de l'Angleterre alors catholique romaine.

Et d'abord *le clergé*. — En 1608, il y avait en Angleterre 557 grands propriétaires dont 137 établissements religieux, c'est-à-dire un quart. Ici, M. de Jonnès donne une idée de la prodigalité des évêques et archevêques du temps, et il continue ainsi : « Les propriétés territoriales dont les revenus fournissaient à ce luxe prodigieux comprenaient, en 1401, *un tiers* de la surface du royaume, au dire des Communes, dans leurs remontrances à ce sujet, adressées au roi Henri V. Hallam établit même, d'après d'autres témoignages, qu'elles s'étendaient à la moitié [2]. »

Si le clergé catholique avait à juger la question, peut-être dirait-il que c'était là le bon temps. Mais, pour nous, le gros de la nation, nous trouvons beaucoup mieux que le clergé soit un peu moins riche ; il en est moins exposé à la tentation. Nous trouvons beaucoup mieux que la terre soit la propriété de celui qui la cultive, et la fortune la recompense du travailleur. Nous préférons l'état de choses que M. de Jonnès nous décrit en ces mots : « En 1536, lors de la Réformation, le clergé régulier était composé de 50,000 religieux et

[1] De Jonnès, t. I, p. 92. — [2] *Idem*, p. 111 et 112.

Digitized by Google

religieuses, habitant 508 couvents, dont le revenu montait à 18,820,000 francs, faisant plus de 94 millions d'aujourd'hui. Le nombre d'établissements supprimés fut, d'après Speed, ainsi qu'il suit :

22 archevêchés ou évêchés.	8,803 bénéfices.
11 doyennés.	605 monastères.
60 archidiacres.	
394 cathédrales.	2,374 chapelles.

« Les revenus de ces établissements furent estimés à 42,263,000 francs, somme quintuplée par la différence du prix des choses. Les aumônes et les dons augmentaient considérablement ces revenus. Fish estimait, en 1527, qu'il y avait alors, en Angleterre, 520,000 maisons qui donnaient à chaque moine quarante sous par an. Il paraît qu'il y avait alors au-delà de 65,000 ecclésiastiques. C'était un prêtre ou moine sur 40 habitants, comme en Italie en 1788 [1]. »

Aujourd'hui on compte, « chez les Anglicans, un ministre par 333 personnes ; chez les dissidents, 1 sur 380. » En moyenne, 1 ministre sur 360 protestants. C'est neuf fois moins d'ecclésiastiques que du temps des catholiques romains.

On reproche à l'Église anglicane les revenus considérables dont sont dotés ses grands dignitaires. Mais, sans atténuer le tort, nous le renvoyons, en l'aggravant, au catholicisme. Ces abus sont un héritage du passé. S'il en reste encore des traces en Angleterre, c'est que Rome en a laissé des racines si profondes, qu'il n'a pas été possible, même en trois siècles, de les extirper complé-

[1] De Jonnès, t. I, p. 112 et 113.

Digitized by Google

tement. Toutefois, qu'on veuille bien remarquer qu'aujourd'hui, au lieu de 1 ecclésiastique pour 40 personnes, comme au temps du papisme, l'Angleterre protestante ne compte en moyenne, les dissidents compris, que 1 ministre pour 360 fidèles, et que les richesses du clergé de l'Église établie, bien que trop grandes encore, ne s'élèvent aujourd'hui qu'au seizième, et non à la moitié des biens territoriaux! Si maintenant nous combinons les divers éléments de l'accroissement de la population, de la réduction dans le nombre des ecclésiastiques et de la diminution de leurs richesses, nous trouverons en définitive une immense différence, d'un côté pour la nation, de l'autre pour le clergé. Pour la nation, une dotation huit fois moindre fournie par une population triple, n'est plus qu'un vingt-quatrième de celle supportée jadis. Pour le clergé, le nombre des ecclésiastiques étant descendu à un neuvième et leurs richesses à un huitième, la part de chacun serait à peu près la même, si le prix quintuple des choses[1] ne réduisait pas aujourd'hui le revenu moyen à un cinquième de celui d'autrefois. »

A côté du clergé s'élevait, au seizième siècle, la noblesse, son émule en richesses et en puissance; car, d'après le même auteur, elle possédait à peu près *l'autre moitié* des terres! Cela se comprend à une époque où le peuple n'était rien. Le servage avait bien été aboli de droit vers la fin du quinzième siècle; mais de fait on en retrouvait encore des traces au siècle suivant, puis-

[1] De Jonnès, t. I, p. 113.

Digitized by Google

que Élisabeth affranchit alors ses derniers esclaves. Les barons, qui, sous la dynastie normande, formaient exclusivement la classe des grands propriétaires, étaient au nombre de 700. Pour nous donner une idée de cette haute aristocratie, M. de Jonnès nous apprend « que le comte Mortagne avait 963 manoirs; Alain 422; Robert Mobray 280, etc., et que 557 grands propriétaires avaient ensemble 515 lieues carrées.

« Dans ces temps de misère publique, ajoute notre auteur, la richesse de ces barons était immense. Le comte de Lancastre dépensait annuellement 2,740,000 fr. Les terres des nobles avaient ensemble 3,540 lieues carrées.

« En 1401, trois siècles plus tard, bien que la noblesse eût diminué de moitié, elle comptait encore 28,575 membres [1]. »

Maintenant, transportons-nous tout à coup à la fin du dix-septième siècle, alors que la Réformation avait eu déjà le temps de faire sentir son influence, et nous trouverons la noblesse, non plus réduite de moitié en trois siècles, mais des neuf dixièmes en un seul! et au commencement du dix-neuvième siècle, le dixième qui reste descend encore à son tiers. En comparant les deux points extrêmes, nous avons donc, entre le nombre des nobles avant la Réformation et leur nombre d'aujourd'hui, le rapport de trente à un.

La question n'est pas de savoir si l'aristocratie actuelle, comme l'Église établie de nos jours, est un bien pour l'Angleterre; mais il s'agit de comparer le présent avec le passé. Et c'est précisément à ceux qui déploraient ces restes de puissance, laissés aux nobles et au clergé,

[1] De Jonnès, t. I, p. 114 et suiv.

Digitized by Google

qu'on pourrait le mieux faire sentir ce qu'il y avait de monstrueux dans l'état antérieur.

Nous devons prévenir une objection. On voudra considérer ces changements comme le résultat d'une foule de causes étrangères à la réforme religieuse. Nous demandons alors pourquoi des résultats correspondants n'ont pas eu lieu dans les autres contrées catholiques de l'Europe, et spécialement en Espagne, où la noblesse est encore sinon riche, du moins nombreuse, et où elle ne pèse pas moins sur le peuple par son arrogance et son inaction, que dans le passé?

Enfin, quel était l'état du peuple, à côté de ce clergé et de cette noblesse qui se partageaient toutes les richesses du royaume? « En 1688, plus d'un tiers de la population était réduite à l'indigence! » Et remarquez que cet état de choses était déjà une amélioration. Mais en le prenant même comme point de départ, qu'on le compare avec le commencement de notre siècle : « En 1803, ce tiers se réduit à un neuvième. » Ainsi plus d'un quart de la nation, en passant du catholicisme à la Réforme, passe en même temps de l'indigence au bien-être ; l'on peut, par cela seul, supposer que l'aisance des trois autres quarts s'est encore plus sensiblement améliorée. Et cela précisément dans la même période où l'Espagne se couvrait de mendiants!

Voici quelques autres signes de l'élévation du peuple anglais depuis la Réformation :

« En 1690, le produit brut de l'agriculture s'élevait à. . . . . 206,875,000 fr.

« En 1832, à. . . . . 1,846,650,000 »

Digitized by Google

Si cette multiplication des produits agricoles, aujourd'hui neuf fois plus grands, était le résultat de la mise en culture de terres jadis en friche, ce serait déjà un bien; mais elle vient de causes beaucoup plus significatives dans notre sujet : « Les cultures, dit M. de Jonnès, n'ont presque point gagné en étendue. Toute leur supériorité actuelle résulte des meilleurs procédés agronomiques qui obtiennent, de la même surface, des moissons prodigieusement augmentées [1]. »

Aussi, la nourriture du peuple s'est-elle non-seulement accrue, mais surtout améliorée : « En 1760, la consommation du froment en Angleterre était, par chaque personne, moindre de moitié qu'aujourd'hui, ou plutôt la population se nourrissait d'autre pain que celui de froment. Aujourd'hui, les progrès de la richesse et de la civilisation ont presque entièrement exclu, du régime des habitants de l'Angleterre, l'usage de toute autre céréale que le froment [2].

« A l'époque où la dynastie des Stuarts s'éclipsa, la consommation de la viande était de 74 livres par personne.

« En 1801, elle s'était élevée à 160 livres 1/2. Trente ans plus tard, l'augmentation n'était pas sensible pour chaque personne, mais considérable pour la masse d'animaux abattus, puisque la population avait gagné moitié en plus [3]. »

Voici, du reste, un moyen de juger, d'un seul coup d'œil, la différence entre le passé et le présent, à l'égard de la répartition du bien-être en Angleterre. Jadis la noblesse et le clergé possédaient à peu près tout; au-

[1] De Jonnès, t. I, p. 198, 199. — [2] *Idem*, p. 201. — [3] *Idem*, p. 217 à 220.

Digitized by Google

jourd'hui la richesse annuelle est répartie comme suit :

« Hautes classes . . . . . 1/5e.
Professions libérales. . . . . 1/5e.
Agriculteurs. . . . . 1/4e.
Commerçants . . . . . 1/18e 1/2.
Classes ouvrières . . . . . 1/3e 1/2.
Infirmes. . . . . 1/30e [1]. »

C'est-à-dire que les quatre cinquièmes de la richesse annuelle sont allés des mains des hautes classes dans celles des peuples passant du catholicisme à la Réforme !

Enfin, pour juger des pas en avant de l'Angleterre accomplis en même temps que les pas en arrière de l'Espagne pendant ces trois derniers siècles, disons quelques mots de leurs colonies respectives.

Ici le gain est facile à constater : au seizième siècle, l'Angleterre n'avait aucune colonie au-delà des mers ; l'Espagne, au contraire, possédait la moitié du Nouveau-Monde ; aujourd'hui, il suffit de renverser les termes pour toucher à la vérité : l'Espagne, en trois siècles, a presque tout perdu ; et l'Angleterre, après avoir jeté une colonie en Amérique qui, aujourd'hui émancipée, fait honneur à la mère-patrie et l'enrichit, l'Angleterre a conquis les plus vastes, les plus riches possessions dans les Indes. Ne nous en tenons pas à des termes généraux ; et, pour être mieux cru, empruntons les paroles d'un savant ici désintéressé : « L'empire espagnol s'étendit progressivement dans le Nouveau-Monde et réunit pendant plus de trois siècles les régions suivantes : Saint-Domingue, Cuba, Porto-Rico, Mexique,

[1] De Jonnès, t. I, p. 151.

Digitized by Google

Guatimala, Colombie, Vénézuela, Rio-la-Plata, Pérou, Chili, Trinitad, Floride, Basse-Louisiane, Canaries, Philippines, Présides d'Afrique; formant ensemble une étendue de 471,053 lieues carrées, avec une population de 19,743,000 habitants.

« De cet empire, deux fois aussi vaste que l'empire romain, il ne reste à l'Espagne que Cuba et Porto-Rico, les Canaries et les Philippines; ce qui forme une étendue de 19,000 lieues carrées avec 3,858,000 habitants. »

L'Espagne a donc perdu les vingt-trois vingt-quatrièmes de ses colonies. Voyons ce qui s'est passé, à cet égard, dans l'empire britannique, pendant le même temps : « L'Angleterre tourna son ambition vers l'Indoustan et travailla sans relâche à y établir sa domination. A force d'habileté, de bonheur et de persévérance, elle a réussi à fonder en Asie un empire bien autrement administré et défendu que les anciennes colonies de l'Espagne.

« Cet empire, joint aux autres possessions britanniques dans les deux hémisphères, forme, au-delà des mers, une immense domination. Nous en résumerons l'étendue, la population et le commerce dans le tableau suivant :

	Nombre d'établissements.	Étendue, — lieues carrées.	Populations — habitants.	Commerce total.
Europe. . . .	14	234	400,000	100,000,000 fr.
Afrique. . . .	9	528	216,000	56,000,000
Asie.	9	62,372	90,526,000	244,000,000
Amérique . . .	27	69,700	1,966,000	458,000,000
Australie . . .	5	40	77,000	40,000,000
	64	132,904	93,185,000	898,000,000 [1]

[1] De Jonnès, t. II, p. 96 à 99.

Digitized by Google

Ainsi, tandis que l'Espagne a perdu les vingt-trois vingt-quatrièmes du sol de ses colonies, l'Angleterre a conquis un vaste territoire bien administré, bien défendu, sur lequel elle ne possédait pas un pouce de terrain au point de départ de notre comparaison; d'autre part, en même temps que l'Espagne a perdu 20 millions de sujets, l'Angleterre en a conquis 93 millions; et son commerce avec ses colonies est aujourd'hui de 1 milliard!

Un dernier mot sur les finances, la navigation et l'instruction primaire.

Sans mines d'or ni d'argent, l'Angleterre possédait, en 1836, 2 milliards de numéraire; c'est cinq fois la somme que possédait l'Espagne ayant en son pouvoir les mines du Nouveau-Monde! Enfin, si vous rapprochez la richesse publique de la Grande-Bretagne à la fin du dix-septième siècle de ce qu'elle est aujourd'hui, vous trouverez qu'en un siècle et demi elle a plus que doublé. Davenant la porte, pour 1698, à 1,034,000,000, soit les deux cinquièmes de ce qu'elle est maintenant.

« Quant à la navigation, son tonnage total est, de nos jours, vingt-cinq fois ce qu'il était sous les Stuarts[1]. »

Un fait suffit pour donner une idée des progrès de l'instruction primaire. Il y avait en Angleterre :

En 1734, 1 élève sur 450 habitants.
En 1833, il y en avait 1 sur 5[2].

Il est vrai que ce dernier rapport tient compte des écoles du dimanche, dont les élèves font double emploi avec ceux de semaine. Mais alors même que vous supposeriez que tel est le cas de tous, il resterait toujours

[1] De Jonnès, t. II, p. 86. — [2] *Idem*, p. 349 et 314.

Digitized by Google

1 élève sur 10 habitants, c'est-à-dire quarante-cinq fois plus d'élèves qu'un siècle auparavant !

Résumons ce qui précède, et fixons bien notre point de départ : Avant la Réformation, le clergé et la noblesse étaient, avec le monarque, presque tout en Angleterre, et le peuple, nouvellement affranchi, n'était à peu près rien. Alors, on y voyait une agriculture laissant le tiers de la nation dans l'indigence, un commerce nul, une industrie nulle ; alors, point de colonies, un état médiocre des finances, et enfin deux pour cent de la population sachant à peine lire ! — La Réforme du seizième siècle éclate, ses principes se répandent et donnent les résultats que nous allons étudier.

Nous avons vu ce qu'était l'Angleterre avant le seizième siècle ; voyons ce qu'elle est de nos jours. On comprend que nous ne devons pas la suivre pas à pas à travers les trois cents ans qui séparent ces deux époques, car les causes catholiques n'ont pas cessé d'agir du moment où les relations avec le Pape furent interrompues, comme les causes protestantes n'ont pas porté tous leurs fruits dès le jour où la Réformation a été proclamée. Plus distants donc seront les deux moments auxquels nous étudions l'Angleterre, plus nous serons assurés de trouver, dans la première, les fruits immaculés du catholicisme, et dans la seconde, les vrais résultats de la Réforme. Toutefois, si nous ne pouvons pas suivre le développement de l'arbre dans toutes ses périodes, demandons-nous du moins quelle fut, à l'origine, la semence mise dans le sol, pour bien savoir à qui nous devons attribuer les fruits bons ou mauvais que nous allons contempler : « Le seizième et le dix-septième siècle, dit

Digitized by Google

M. Guizot, a eu d'immenses et d'admirables résultats; il a fondé des droits, des mœurs; il a, non-seulement agi puissamment sur les relations sociales, mais sur les âmes... Dans aucun pays, peut-être, les croyances religieuses n'ont possédé et ne possèdent encore aujourd'hui plus d'empire qu'en Angleterre; mais elles sont surtout pratiques; elles exercent une grande influence sur la conduite, le bonheur, les sentiments des individus[1]. La civilisation anglaise a été particulièrement dirigée vers le perfectionnement social, vers l'amélioration dans la condition extérieure et publique des hommes; vers l'amélioration, non pas seulement de la condition matérielle, mais aussi de la condition morale; vers l'introduction de plus de justice dans la société, comme de plus de bien-être; vers le développement du droit comme du bonheur[2]. »

M. Pichot exprime la même pensée : « De la première fermentation démocratique de la Réforme, des garanties accordées à l'anglicanisme par la maison de Brunswick, il est résulté une circulation d'idées libérales plus abondante en Angleterre qu'ailleurs, en religion comme en politique[3]. Là il y a de la vie dans toutes les croyances[4]. »

M. Simon va plus loin, non-seulement il affirme que la civilisation anglaise est fille de la religion, mais il dit quelle est cette religion, et il l'oppose à celle du quatorzième siècle dans la même nation, et à celle de la France de nos jours : « Je lis, dit-il, dans une vieille chronique d'Angleterre, qu'au quatorzième siècle, la légèreté était un des grands défauts des jeunes filles qui se conduisaient fort peu décemment à l'église, où

[1] Guizot, t. I, p. 42. — [2] *Idem*, p. 44. — [3] Pichot, t. II, p. 38. — [4] *Idem*, p. 42.

Digitized by Google

se commettaient les irrévérences les plus révoltantes. Le temple semblait transformé en un lieu de commérage et de distraction; les hommes y venaient accompagnés de leurs chiens de chasse et le faucon sur le poing, pour y parler de leurs affaires, s'assigner des rendez-vous, ou faire étalage de leurs beaux habits. Aujourd'hui, les mille sectes qui divisent l'Angleterre y ont, par la nature même de l'esprit de prosélytisme, entretenu la ferveur en se contrôlant les unes les autres. En Angleterre, il vous est permis d'être de quelque religion que ce soit, mais il faut que vous ayez une religion sans laquelle on vous rejetterait de la société. En France, au contraire, les prêtres catholiques nous préfèrent sans religion, plutôt que d'une religion différente de la leur. Sans religion, ils espèrent que nous rentrerons dans le giron de l'Église; si, au contraire, nous adoptions avec ferveur une croyance religieuse opposée, ils désespéreraient davantage, et avec raison, je crois, de nous ramener à eux [1]. »

Mais cette cause première n'a pas cessé d'agir. Nous avons vu la source, le fleuve coule encore, et encore fertilise le champ que nous allons parcourir. Contentons-nous d'un témoin qui, certes, n'est pas suspect. « La religion, nous dit M. d'Haussez, entre dans tous les actes publics des Anglais; le besoin en est tellement reconnu que s'ils bâtissent une ville, un quartier, ils y placent une église. C'est même par cet édifice qu'ils commencent. On objectera que la construction de l'église est une affaire de spéculation. Cela peut être; mais de ce que la spéculation est productive, on doit conclure que

[1] Simon, t. I, p. 256, 257.

Digitized by Google

l'église est fréquentée par un grand nombre de fidèles. Donc l'esprit religieux domine en Angleterre. Personne, en sortant de l'église, ne se plaint de la trop longue durée du temps qu'on y a passé. Pour des gens indévots, la compensation ne saurait cependant s'en trouver dans la triviale éloquence de l'orateur. En serait-il ainsi si le principe religieux n'était fortement enraciné dans l'esprit national? Un pays où la religion n'est jamais tournée en ridicule, où le dogme de cette religion n'est même jamais discuté qu'avec respect, où on le fait intervenir dans les actes du gouvernement et de l'administration comme dans les habitudes domestiques, un tel pays est religieux [1]. »

« Maintenant, que l'on regarde, dit M. Léon Faucher, ce que l'Angleterre a gagné en moins d'un siècle et demi, en population, en richesse, en territoire, et que l'on dise si le monde historique, sans en excepter les conquêtes d'Alexandre, ni celles des peuples romains, a jamais présenté le spectacle d'un développement pareil. L'Angleterre d'aujourd'hui ambitionne une influence prépondérante en Europe, et, dans le reste du globe, la possession exclusive ou la domination [2]. »

Mais descendons de ces généralités dans des détails plus faciles à saisir; parcourons le pays en voyageur; visitons les champs, les villes, les maisons, les manufactures, les comptoirs, comme nous le ferions sur les lieux mêmes.

« La première impression que fait éprouver l'Angleterre, dit M. Custine, est toujours extrêmement agréable.

[1] D'Haussez, p. 284, 284. — [2] Léon Faucher, t. II, p. 394.

Digitized by Google

Cette parfaite propreté, ce soin des petites choses, cette élégance de ménage annoncent un peuple sage, économe et attaché aux lieux qu'il habite [1]. L'aspect de l'intérieur du pays est riant par sa grande culture et sa fraîcheur, les champs soigneusement labourés, entourés de haies et de plantations d'arbres proprement tenus, ressemblent à des jardins..... On chercherait en vain les paysans dans le moissonneur, le laboureur, le conducteur d'une charrue, et la paysanne dans la glaneuse des champs, on ne croit voir que des gentlemen. Les villages, construits avec goût et régularité, sont propres, élégants et bien tenus. Le sol étant fertile, on trouve, dans la plupart des comtés, une abondance de produits de campagne, un pays magnifiquement cultivé, et ces magnifiques routes macadamisées sur lesquelles on ne fait jamais moins, mais bien plus de trois lieues à l'heure [2] ! Qu'on se représente des routes, non point aussi larges que les nôtres, non point pavées ni ornées de rangées d'arbres réguliers, mais doucement tournantes dans un pays de collines ombragées, de vallons cultivés, de gazons verdoyants, des routes sans ornières, sablées ainsi que des allées de jardin, accompagnées d'un trottoir; joignez à cela une verdure précoce, des chaumières où l'agréable embellit l'utile, tout cela ne vous donne encore qu'une faible idée de la manière de voyager dans ce pays, et du riche aspect qu'il présente [3]. Une différence (entre l'Angleterre et la France) existe dans les routes et dans les voitures qui les parcourent : là tout est bien, tout est beau, tout est admirable de tenue, de convenances,

[1] Custine, t. II, p. 4, 5. — [2] Solitaire, t. II, p. 493, 494. — [3] Montuli, p. 17, 19.

Digitized by Google

de soins. On est contraint de reconnaître une immense supériorité à ce qui existe dans ce genre quelque part que ce soit [1]. Jamais on n'entend, aux relais, les jurements des palefreniers. Le fouet du cocher sert de contenance, plus que de moyen de correction à la main qui le porte. Dans ce pays où tout est si parfaitement ordonné, où chacun sait si bien se conformer aux exigences de sa position, les chevaux font mieux aussi ce qu'ils ont à faire que leurs pareils des autres pays, et cela sans que jamais une correction brutale vienne le leur rappeler. On peut traverser l'Angleterre sans entendre le son du fouet ou les cris des conducteurs qui, en France, frappent si désagréablement les oreilles des voyageurs.

« On doit mentionner les auberges parmi les merveilles de la civilisation anglaise. Elles sont magnifiques dans plusieurs villes, bonnes et bien fournies dans les plus petits villages. A leur arrivée, les voyageurs sont reçus par le maître de la maison dont le costume soigné indique une disposition aux égards envers les étrangers. Ce qu'un voyageur apprécie le plus en Angleterre, c'est la facilité de tout voir; grâce à la beauté des communications, il peut s'éloigner des grandes routes sans la crainte d'être arrêté par le mauvais état des chemins [2]. »

« L'aspect des maisons de campagne, dans les comtés ou les provinces, est aussi varié que le sont les fortunes des propriétaires et les catégories qui les distinguent. Ici ce sont des jardins et des champs; le ruisseau et le lac qui présentent les aspects les plus riants; là, les canaux servant à l'agriculture; la percée qui ménage, par

[1] D'Haussez, p. 2. — [2] Solitaire, t. II, p. 30 à 32.

Digitized by Google

dessus les allées, la vue d'un village avec le clocher gothique de son église; la ferme avec ses nombreuses ménageries; le cottage humble et pittoresque du garde-chasse, perdu dans la forêt dont il adoucit l'aspect sévère..... La main de l'homme a tout défriché, tout élagué; mais elle a respecté le massif d'arbres séculaires, isolé au milieu d'un pâturage offrant l'abri de ses immenses rameaux aux troupeaux de brebis, de daims, de gras bétail ou de poulains de races célèbres peut-être, qui paissent en se groupant pittoresquement au pied de l'arbre. Des procédés particuliers servent à la conservation du gazon. On est agréablement surpris de trouver des espaces de plusieurs arpents consacrés à la culture des fleurs. Vous voyez, sur un gazon d'une fraîcheur délicieuse et parsemé de beaux arbustes, des corbeilles découpées, remplies de fleurs choisies, qui varient ce tableau ravissant par leur forme agreste et la simplicité de leur composition champêtre[1]. »

« Il suffit d'entrer, en Angleterre, dans un cottage de paysan, et de le comparer à la chaumière de la plupart de nos cultivateurs, pour sentir une différence dans l'aisance moyenne des deux populations. Bien que le paysan français soit propriétaire et ajoute ainsi un peu de rente et de profit à son salaire, il vit moins bien, en général, que le paysan anglais, il est moins bien vêtu, moins bien logé, moins bien nourri, il mange plus de pain, mais ce pain est généralement fait avec du seigle, avec un supplément de maïs, de sarrazin et même de châtaignes, tandis que le pain du paysan anglais est de froment; il n'a pas de viande et le paysan anglais en a[2]. En Angle-

[1] Solitaire, t II, p. 500. — [2] *Revue Britannique*, 1853, 1er mars, p. 928.

Digitized by Google

terre plus qu'ailleurs, la campagne est digne de Dieu; si elle n'a pas partout de la grandeur, le moindre champ a la grâce et la parure [1]. Contemplez ce pays étroit, et en même temps sillonné par tant de routes, canaux et chemins de fer, qu'on peut le comparer à une feuille de laurier avec ses innombrables nervures; les hommes, les journaux, les idées y circulent avec une rapidité incomparable et vraiment prodigieuse. La société anglaise est une vaste assemblée, un grand cercle qui a le sentiment de son existence et son esprit de corps [2]. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur la campagne, parcourons quelques villes, en commençant par la métropole : « En lisant l'histoire de Londres, on voit combien il a été fait pour sa salubrité : la largeur des rues, celle des trottoirs, le travail des égouts, la beauté des parcs, des squares, des jardins si frais, l'abondance des eaux, la commodité des habitations, la décence, la propreté de tout, ont fait de Londres la ville la plus saine du monde, malgré l'humidité de son sol et l'inclémence de son ciel [3]. A Londres, le peuple jouit de la liberté comme d'un bien de naissance; là, chacun se met dans sa sphère, sans contrainte, sans bruit, avec une dignité habituelle. Dans l'industrie, dans le commerce, dans les arts, dans les sciences, dans la médecine même, vous trouverez beaucoup à apprendre, car toutes les connaissances se tiennent. Les Anglais marchent en avant de tous les autres peuples, car ils sont les expérimentateurs les plus entreprenants, les plus hardis, les plus constants de la race humaine [4]. A l'aspect de la

[1] Pichot, t. I, p. 32. — [2] *Idem*, p. 113. — [3] Bureaud, t. I, p. 22. — [4] *Idem*, p. 29.

Digitized by Google

grandeur et de l'opulence qui caractérisent Londres, l'étranger se demande comment cette métropole est arrivée à ce haut point de splendeur. Lorsqu'on parcourt ses larges rues, ses squares, ses places, ses parcs, et que l'on est frappé de l'ordre, de la propreté, du comfort qui règnent partout, on ne peut concevoir que cette ville ait été pendant si longtemps le foyer de la peste[1]. A la première vue, l'étranger est frappé d'admiration pour la puissance de l'homme, puis il est comme accablé sous le poids de cette grandeur, et se sent humilié de sa petitesse. Contemplez ces innombrables vaisseaux, navires, de toute grandeur, de toute dénomination, qui, pendant de longues lieues, couvrent la surface du fleuve qu'ils réduisent à la largeur d'un canal; le grandiose de ces antres, de ces ponts qu'on croirait jetés par des géants pour unir les deux rives du monde. Mais c'est le soir surtout qu'il faut voir Londres; Londres, aux magiques clartés de millions de lampes qu'alimente le gaz, est resplendissant! Ses rues larges qui se prolongent à l'infini, ses boutiques où des flots de lumière font briller de mille couleurs la multitude des chefs-d'œuvre que l'industrie humaine enfante, tout cela produit un effet enivrant! Tandis que le jour, la beauté des trottoirs, le nombre et l'élégance des squares, l'étendue immense des parcs, les courbes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres, la multitude des équipages superbes, attelés de magnifiques chevaux qui en parcourent les routes, toutes ces splendides réalisations ont quelque chose de féerique dont le jugement est ébloui[2]. »

[1] Bureaud, t. 1, p. 33. — [2] Tristan, p. 2 et 3.

Digitized by Google

Pour la richesse, l'étendue et l'activité du commerce terrestre et maritime, Londres n'a et n'a jamais eu de rivale dans le monde; il y a vraiment de quoi s'étonner lorsqu'on veut en mesurer l'importance, en comparant cette ville, non-seulement aux plus grandes places commerçantes du globe, mais même à la totalité des États qui se distinguent le plus par leur activité commerciale [1]. »

« Les vastes bassins, connus sous le nom de Docks, où sont classés par ordre de destination les vaisseaux qui font le commerce de l'univers, et leurs chargements, prouvent ce que l'on peut attendre de la combinaison des efforts du génie et de la richesse. Rien n'est plus propre à donner l'idée du point élevé où est parvenue la fortune commerciale de l'Angleterre [2]. Les environs de Londres offrent, à chaque pas, l'indice d'une incontestable prospérité. Le nombre, la tenue des maisons de campagne, la richesse, l'étendue des villages, l'activité de la circulation, répondent à l'idée qu'on s'était faite de l'importance de cette capitale [3]. »

« Partout, à Londres, règne une propreté scrupuleuse. Les soins donnés à la salubrité de la ville sont d'autant plus méritoires, que l'œil n'est pas affligé, comme chez nous, par le détail des précautions sanitaires. On dirait cette ville surveillée par des édiles invisibles [4]. »

« Somme toute, Londres est une immense métropole, digne d'être vue. C'est la capitale d'un empire puissant; c'est la première ville commerçante de l'univers; c'est un centre d'activité, de travail, de richesses; elle couvre l'Océan de ses vaisseaux, et possède les marchands les plus

[1] Balbi, p. 491. — [2] D'Haussez, p. 10 — [3] *Idem*, p. 14. — [4] *Idem*, p. 81.

Digitized by Google

habiles de l'univers. Les trésors des deux mondes viennent s'engouffrer dans son sein. C'est pour elle que l'Indien cultive le thé, l'Américain le coton, la canne à sucre, et l'Europe ses produits; elle répand sur le monde les matières premières perfectionnées par le travail. Aussi, l'aspect de Londres est surtout industriel et commercial, c'est le géant du commerce, la reine de l'Océan[1]. »

On a soulevé contre Londres des accusations qui retombent sur toutes les capitales. On a parlé de sa multitude de pauvres, de voleurs, de prostituées. Mais, outre que ces trois classes se retrouvent effrayantes dans des cités où l'on compte moins de deux millions d'hommes, il faut remarquer que leur présence à Londres s'explique mieux encore par le caractère commercial, industriel et maritime de cette ville. Nous ne nous arrêterons pas à faire observer que les étrangers sont nombreux dans cette ville, car on pourrait répondre qu'ils le sont à Paris; mais nous ne saurions nous empêcher d'attirer l'attention sur une classe qui, sans être étrangère aux Iles Britanniques, l'est cependant à l'Angleterre proprement dite, et qui surtout n'appartient pas à la foi religieuse ici en cause. Nous voulons parler des nombreux catholiques irlandais, misérables, ignorants, immoraux, qui, en jetant dans Londres une masse effrayante de vices de tous genres, donnent une fausse idée de la majorité anglaise et protestante.

En effet, la population catholique irlandaise de Londres n'est pas également répartie dans tous les rangs de la société; elle est presque exclusivement dans les

[1] Dory, p. 17, 18.

Digitized by Google

manufactures, dans les rues, les mauvais lieux, dans les prisons.

Un rapport d'enquêtes parlementaires, cité par la *Revue Britannique*[1], compte parmi les mendiants de Londres *un tiers* d'Irlandais. En parlant des bouges les plus infâmes où les agents de police n'ont pas encore eu le courage de pénétrer, M. Léon Faucher les désigne sous le nom de la *Petite Irlande*. Au sujet des prostituées, la *Revue Britannique* affirme, dans la même page, que les Irlandaises y entrent pour un quart[2].

Cette surabondance d'Irlandais, à Londres, se retrouve dans les grands centres manufacturiers, dans les autres comtés d'Angleterre. « Ainsi, dans celui de Lancastre où l'on ne trouve que 21,000 Écossais, bien qu'ils en soient voisins, sont amoncelés 105,000 Irlandais qui ont dû traverser la mer pour s'y rendre. De même à Manchester, à Liverpool, l'élément catholique irlandais domine toujours dans les lieux les plus misérables, les plus immoraux. » Il y a quelques années, les ouvriers irlandais formaient la partie la plus abjecte de la population de Manchester. Leurs demeures étaient les plus sales et les plus malsaines, et leurs enfants les plus négligés. C'était dans des caves, habitées par les Irlandais, que se distillaient en fraude des spiritueux grossiers. La misère, la fièvre, l'ivrognerie, la débauche, le vol, y

[1] *Revue Britannique*, 1845, t. II, p. 181.

[2] Du reste, voici comment s'exprime à leur égard M. Léon Faucher : « Le nombre des prostituées ne porte pas nécessairement témoignage de l'immoralité d'un peuple. Les contrées méridionales de l'Europe qui n'ont pas ou qui ont peu de filles publiques sont précisément celles qui se distinguent par le relâchement des mœurs. L'étendue de la prostitution se mesure à la grandeur du luxe et à la profondeur de la misère. Toutes choses égales, la prostitution doit être plus commune à Londres qu'à Paris, parce que les ressources du travail y sont plus limitées. » (T. I, p. 78.)

Digitized by Google

étaient en permanence. Là se retiraient de préférence les vagabonds et les malfaiteurs. Tous les jours, quelques rixes éclataient dans ces affreux quartiers, ou quelque crime les ensanglantait [1]. »

Le même auteur donne, sans s'en douter, une preuve frappante de notre assertion que la catholique Irlande vient jeter dans la population protestante de Londres une masse de corruption qui fausse l'opinion qu'on devrait avoir de l'ensemble, considéré comme protestant. Il s'agit d'un quartier nommé *White Chapel*. C'est un des plus misérables de la capitale. D'après M. Léon Faucher, il est habité par trois classes d'hommes : 1° les Juifs; 2° les Irlandais; 3° les descendants des réfugiés français protestants. Laissons d'abord les Juifs qui sont ici hors de cause. Restent en présence les catholiques irlandais et les descendants des Français protestants. M. Léon Faucher vient de peindre ce quartier avec les plus sombres couleurs. Mais il fait une exception; or, en faveur de qui? Précisément en faveur de ces protestants! Il dit : « Près de 150,000 personnes habitent cette colonie qui s'est accrue par les émigrations successives des ouvriers français après la révocation de l'édit de Nantes, et plus tard des prolétaires irlandais..... puis les Juifs. Les descendants des ouvriers français appartiennent à une race plus cultivée, montrent un grand éloignement pour les Irlandais, tribu inculte et adonnée à l'ivrognerie, lesquels, à leur tour, du haut de leur religion, renvoient ce mépris aux enfants d'Israël. Ce sont ces Français naturalisés qui ont enseigné à l'Angleterre l'art de tisser la soie, etc. Ces

[1] Léon Faucher, t. I, p. 326.

Digitized by Google

tisserands composent en quelque sorte l'aristocratie *morale* du lieu. Leur probité a passé en proverbe, et contraste avantageusement avec la dégradation de leurs voisins immédiats, bien que la passion des liqueurs spiritueuses ait fait aussi ses ravages dans leurs rangs. Ils ont les goûts qui tiennent au développement de l'intelligence; ils sont grands lecteurs de journaux, cultivent les fleurs, et se réunissent le soir dans des clubs où ils reçoivent des leçons d'arithmétique, de géographie, d'histoire et de dessin [1]. »

Pour donner une juste idée de la part que prennent les Irlandais dans la corruption de Londres, nous ne saurions mieux faire que de citer un auteur qui les étudie sur les lieux : « Ce n'est pas sans un sentiment d'effroi que le visiteur pénètre dans l'étroite et sombre ruelle de Bain-Bridge (quartier des Irlandais à Londres). A peine y a-t-il fait dix pas, qu'il est suffoqué par une odeur méphitique; la ruelle, entièrement occupée par le magasin de charbon, est impraticable. A droite, nous entrons dans une autre ruelle boueuse et remplie de petites mares où croupissent les eaux nauséabondes de savon, de vaisselle et autres plus fétides encore. Oh! je dus alors maîtriser mes répugnances, et réunir tout mon courage pour oser continuer ma marche à travers ce cloaque et toute cette fange! Dans Saint-Gilles, on se sent asphyxié par les émanations; l'air manque pour respirer, le jour pour se conduire. Cette misérable population lave elle-même ses haillons qu'elle fait sécher sur des perches qui traversent les ruelles, en sorte que l'air atmosphérique et les rayons du soleil sont complé-

[1] Léon Faucher, t. I, p. 12 et 13.

Digitized by Google

tement interceptés. La fange, sous vos pas, exhale ses miasmes, et sur votre tête les hardes de la misère dégouttent leurs souillures. Les rêves d'une imagination en délire n'égalent point l'horreur de cette affreuse réalité. Arrivé au bout de la rue, qui n'était pas très-longue, je sentis ma résolution faiblir. Mes forces physiques sont loin de répondre à mon courage; mon estomac se soulevait, et une forte douleur de tête me serrait les tempes. J'hésitais si je continuerais à m'avancer dans le quartier des Irlandais, lorsque tout à coup je me rappelai que c'était bien au milieu d'êtres humains, au milieu de mes frères que je me trouvais, de mes frères qui souffraient, depuis des siècles et en silence, l'agonie qui accablait ma faiblesse, quoique je ne l'éprouvasse que depuis dix minutes! Je surmontai ma souffrance; j'examinai une à une toutes ces misères. Ah! alors, une compassion que je ne saurais définir dilata mon cœur, et en même temps une sombre terreur l'enveloppa.

« Qu'on se représente des hommes, des femmes, des enfants, pieds nus, piétinant la fange infecte de ce cloaque, les uns accotés au mur faute de siége pour s'asseoir, d'autres accroupis à terre, des enfants gisants dans la boue comme des pourceaux. Non, à moins de l'avoir vu, il est impossible de se figurer une misère si hideuse, un avilissement si profond! une dégradation de l'être humain plus complète!! Là, je vis des enfants entièrement nus, des jeunes filles, des femmes nourrices, pieds nus, n'ayant qu'une chemise qui tombait en lambeaux, et laissant voir leur corps nu presque entier. Des vieillards blottis dans un peu de paille devenue fumier, des jeunes hommes couverts de guenilles. L'extérieur et l'intérieur des vieilles masures s'accordent

Digitized by Google

avec les loques de la population qui les habite; dans la plupart de ces habitations, ni les fenêtres, ni les portes n'ont de fermetures; il est bien rare qu'elles soient carrelées; elles renferment une vieille table en bois de chêne, grossièrement faite, un banc de bois, quelques écuelles d'étain, un chenil où couchent pêle-mêle père, mère, fils, filles et amis : tel est le comfort du quartier irlandais ! Tout cela est horrible à voir ! ! et cependant ce n'est rien comparativement à l'expression des figures! Tous sont d'une maigreur effrayante, étiolés, souffrants et remplis de maux au visage, au cou et aux mains; ils ont la peau si sale, les cheveux tellement encrassés et ébourriffés, qu'ils paraissent des nègres crépus. Leurs yeux caves expriment une stupidité féroce; mais si vous regardez ces malheureux avec assurance, alors ils prennent un air vil et mendiant. Je reconnus là les figures, le genre d'expression que j'avais remarqué dans les prisons. Ah ! pour eux ce doit être un jour de fête lorsqu'ils entrent à Cold-Bath; au moins ont-ils, dans cette prison, du linge blanc, des vêtements convenables, des lits propres et un air pur. Comment vit cette population ? par la prostitution et le vol. Dès l'âge de neuf à dix ans, les garçons vont voler; à onze ou douze ans, les jeunes filles sont vendues à des maisons de prostitution. Tous, femmes et hommes, ont le vol pour industrie; les vieillards mendient. Si j'avais vu ce quartier avant de visiter Newgate, je n'aurais pas été surpris en apprenant que cette prison reçoit de cinquante à soixante enfants par mois, et autant de filles publiques[1].»

Si nous devions résumer cette discussion sur l'in-

[1] Tristan, p. 214 à 217.

Digitized by Google

fluence que les étrangers exercent à Londres, nous dirions qu'en général le mal, qui fait l'exception, y est apporté par le catholicisme ; tandis que le bien, qui fait la règle, vient des protestants. Au reste, ne jugeons pas de toutes les villes par la capitale ; d'autant plus que la nation se trouve surtout en province. Parcourons donc quelques autres cités.

« L'industrie persévérante des habitants du Lancashire a fait de ce pays, dont le sol est généralement peu fertile, la température peu variée, et les vents froids, un des plus florissants comtés de la Grande-Bretagne. La terre, trop spongieuse, détruisait les semences ; on la fouilla pour l'aérer, et, à force de creuser, on découvrit de riches bassins houillers dont les produits alimentent aujourd'hui toutes les manufactures avoisinantes. La navigation des rivières était souvent obstruée par les sables mouvants dont leur cours est semé ; les fondrières rendaient les chemins impraticables pendant huit mois de l'année ; les habitants du Lancashire furent les premiers à substituer les canaux à ces voies de communication incommodes, comme ils ont été depuis les premiers à adopter les chemins de fer. Il n'y a pas une seule innovation utile, une seule découverte, qui n'ait été aussitôt mise en pratique dans le Lancashire, ou qui n'y ait pris naissance[1]. »

« En 1825, le mouvement commercial était devenu si actif en Angleterre, les manufactures avaient pris une telle extension, la voie lente des canaux répondait si mal à l'impatience fébrile des spéculateurs, que, de toutes parts, on chercha à remédier à ce vice radical.

[1] Saint-Germain Leduc, t. III, p. 251, 252.

Digitized by Google

Quinze heures pour franchir la distance entre Liverpool et Manchester! ce temps paraissait aussi énorme aux négociants actuels que l'avaient paru les onze jours qui fatiguaient, en 1720, la patience de leurs pères. C'est alors qu'on proposa d'appliquer à la circulation extérieure le système des rails usité dans l'intérieur des mines. En quelques mois, dix millions de francs d'actions sont prises, le chemin est livré à la circulation en 1828, et la distance qui sépare Manchester de Liverpool n'est plus que de deux heures et demie pour les marchandises, et d'une heure vingt minutes pour les voyageurs! Quelle joie! quel triomphe! quel succès pour cette population tout affairée, qui compte son existence par secondes, et qui dit sans cesse : le temps, c'est de l'argent! Les résultats de cette entreprise donnèrent, pour la première année, 40,000 livres sterling de bénéfices et, au 31 décembre, cette somme était portée à 85,529 livres, c'est-à-dire 2,138,000 francs en deux ans! Et cependant, combien de difficultés n'eut-on pas à vaincre! Des vallées à franchir, des montagnes à percer, des tunnels à creuser sous les villes. Tous ces obstacles furent vaincus, et, en moins de quatre ans, 20 millions de francs furent enfouis dans cette gigantesque entreprise. Le nombre des voyageurs, transportés d'abord par vingt-six voitures, s'élevait journellement à 400; il monta ensuite à 1,200, puis à 1,500, et maintenant il a quadruplé. Entre Manchester et Liverpool, le prix, qui était d'une demi-guinée sur l'impériale, n'est plus que de cinq schellings par le chemin de fer.

« Manchester avec ses environs, à huit ou dix lieues à la ronde, n'est qu'un atelier. Liverpool ne fabrique rien; il vend ce que ses voisins ont produit; c'est un comp-

Digitized by Google

toir, rien qu'un comptoir, mais le comptoir le mieux disposé de l'univers. Toutes les affaires s'y traitent dans un espace moins étendu que la place du Carrousel, qui comprend la Bourse, l'Hôtel-de-Ville et les bureaux. Le soir, à quatre ou cinq heures, tout est terminé, chacun ferme sa cellule, et regagne sa maison de ville ou même de campagne. Pour donner une idée de la masse d'affaires qui se traite dans cet étroit espace, il suffit de dire que, dernièrement, il s'y est vendu du terrain sur le pied de 10,000 francs la toise carrée. Je ne crois pas que, dans aucun quartier de Paris, le terrain se soit jamais vendu la moitié de ce prix.

« Liverpool est le quartier-général des bateaux à vapeur anglais ; onze mille bâtiments viennent tous les ans prendre place dans ses docks. Depuis dix ans, l'exportation du royaume s'est élevée régulièrement à plus de 900 millions de francs ; les deux cinquièmes de cette exportation ont lieu par Liverpool ; un cinquième des douanes britanniques y est perçu, c'est-à-dire près de 100 millions de francs, une somme égale au revenu de toutes les douanes financières [1]. »

Au milieu de ce tourbillon industriel et commercial, les habitants de Liverpool n'oublient pas cependant qu'avant tout ils sont des êtres moraux, religieux. M. Léon Faucher nous dit : « La pensée religieuse est, jusqu'ici, la seule inspiration qui ennoblisse les rudes natures ; à chaque pas que l'on fait dans les rues de Liverpool, on rencontre quelque édifice consacré au culte (157 églises ou chapelles). Il y en a jusqu'au milieu des docks, où un vieux ponton sert de chapelle flottante à

[1] Saint-Germain Leduc, t. III, p. 267 à 272.

Digitized by Google

l'usage des matelots. La corporation municipale a construit cinq églises dont l'entretien grève son budget de 80,000 francs par année ; cela se fait, non pas, comme à Paris, pour orner la ville, mais par un principe de dévotion [1]. »

« Aux beautés de la nature ont succédé, à Newcastle, les merveilles d'une industrie patiente. La campagne n'est peuplée que d'artisans ; des chemins de fer traversent le pays dans toutes les directions ; des files de wagons cheminent lentement remorquées par un seul cheval, ou bien, obéissant à leur propre poids, se précipitent du sommet des collines. Partout règne une activité qui tient du prodige, et cependant le sol dérobe aux yeux ce que la contrée recèle de plus intéressant, les travaux souterrains de ces houillères qui fournissent une forte partie de la consommation du combustible de la Grande-Bretagne . Les mines de Newcastle ont une importance considérable. Les villes et les fermes souterraines méritent la visite des curieux autant que celles qui couvrent la surface du sol. A trois ou quatre cents pieds sous terre, vous parcourez des rues régulières comme celles des beaux quartiers de Londres. Les mineurs ont tous une apparence de satisfaction? Ils jouissent régulièrement d'une santé régulière, parce qu'on leur distribue tout l'air qu'il leur faut à doses suffisantes et fréquemment renouvelées [3]. L'esprit des bourgeois de Newcastle n'est pas absorbé entièrement par les opérations mercantiles. On remarque, dans leur cité, un goût très-vif pour les lettres, avec une grande aménité de mœurs [4]. »

[1] Leon Faucher, t. I, p. 240. — [2] Saint-Germain Leduc. t. III, p. 309. — [3] Pichot, t. IV, p. 150. — [4] *Idem*, p. 152.

Digitized by Google

Mais ne nous arrêtons pas à l'étude des champs, des villes ; pénétrons dans les intérieurs ; allons chercher les Anglais précisément où ils aiment à vivre, où ils sont seuls ; étudions ce sanctuaire de la famille, qu'eux seuls ont songé à nommer, et qu'en français nous ne savons désigner que par une périphrase, comme si l'objet lui-même nous était étranger : le *home* d'Angleterre et le *chez-soi* de France. Laissons parler nos auteurs : « La maison est, pour les Anglais, ce qui renferme leur personnalité tout entière ; c'est le château-fort de leur fortune, de leur famille, de leur liberté[1]. Les maisons ont un air de coquetterie ; tout y est ciré, peint, vernissé, luisant et propre à s'y mirer. Il n'est pas jusqu'à l'extérieur qui ne présente de fraîches peintures et du cuivre bien poli ; on va même jusqu'à laver au savon le seuil des maisons et le trottoir ; le plancher des appartements y est, même chez les gens peu aisés, couvert de tapis, ainsi que l'escalier. Plusieurs familles ne s'entassent pas, comme chez nous, dans une même maison ; chaque famille a la sienne, petite maison indépendante. Les Anglais estiment beaucoup la propreté de la personne et des habits, c'est, pour eux, la vertu du corps[2]. » « L'intérieur de la famille est la ressource des Anglais, leur délassement et leur jouissance[3]. »

« Nulle part on ne trouve, dans le lien conjugal, au même degré qu'en Angleterre, protection fidèle d'un côté, dévouement tendre et religieux de l'autre. Nulle part on ne voit les femmes partager avec autant de courage et de simplicité les peines et les dangers de leurs maris, dans quelque carrière que le devoir les appelle[4].

[1] Dory, p. 22. — [2] *Idem*, p. 15. — [3] Solitaire, t. II, p. 10. — [4] Madame de Staël, p. 108.

Digitized by Google

Tout bien examiné, toutes conditions égales d'ailleurs, et grâce à l'influence des mœurs, en Angleterre, le mariage est un état plus heureux qu'il ne l'est dans les autres pays [1]. S'il y a attachement plus durable des épouses, c'est qu'il y a constance de la part des maris; c'est que l'union conjugale est moins une affaire d'intérêt, que l'union des intelligences et de deux cœurs prédestinés; c'est que la jeune fille, avant son mariage, est libre, parle, sent librement, et ne se couvre pas d'un voile de silence ou d'hypocrisie, comme en certains pays [2]. Les femmes anglaises sont graves et sérieuses. Les plaisirs les occupent beaucoup moins que leurs époux et les soins de leurs ménages. Les femmes de qualité même nourrissent leurs enfants. Au milieu des débordements de la ville de Londres, il est bien rare de voir la corruption attaquer une femme mariée et chercher à lui faire partager ses infâmes plaisirs. Elle trouve un rempart insurmontable dans son amour pour sa famille, les soins de son ménage et sa gravité naturelle. Je soutiens même qu'il n'y a pas de ville dans le monde où l'honneur des maris soit moins en danger qu'à Londres [3]. L'indépendance des Anglaises avant le mariage est remplacée plus tard par une soumission, une retenue exemplaires. Ces deux faits sont la conséquence rigoureuse l'un de l'autre : c'est parce qu'il y a liberté, lumière dans le choix, que le lien est étroit et solide; c'est par la même raison qu'il est respecté, que sa rupture est marquée d'une tache infamante. En France, la séparation n'emporte aucune flétrissure. Sur des nœuds si hâtivement formés, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas d'into-

[1] D'Haussez, p. 56. — [2] Dory, p. 22. — [3] Archenholz, t. II, p. 156.

Digitized by Google

lérables[1]. En résumé, on doit classer les Anglaises parmi les femmes les plus remarquables de l'Europe. A ce qui constitue la beauté, elles joignent ce qui y donne du prix, du dévouement à leurs devoirs, une instruction variée, un esprit orné, la réunion enfin de ce qui fait le bonheur des familles et le charme de la société[2].

« Il faut convenir que la religion réformée est singulièrement favorable à l'esprit de famille. Le culte protestant est un culte de famille, celui du foyer, en ce sens que le foyer domestique est son meilleur temple. Quel est le fondement du protestantisme? La Bible. Entre la Bible et le protestant point d'intermédiaire, point de truchement imposé; en conséquence, tout chrétien protestant, pourvu qu'il sache lire, est à lui-même, comme à ceux qui l'écoutent, un prêtre, un ministre de Dieu. Lire la Bible est le plus grand acte de la religion protestante; d'un autre côté, cet acte est en lui-même bien simple, le plus simple de la vie privée; cependant il ne manque pas de solennité; mais c'est une solennité qui est douce, et qui n'a rien de redoutable et de mystérieux comme une messe catholique. J'ai eu le plaisir d'assister plusieurs fois à ces lectures de la Bible chez un honnête et vieux fermier du Northamptonshire qui m'avait pris en affection. Le soir, quand les portes de la ferme étaient closes, la famille venait s'asseoir autour de l'âtre où brûlait le charbon de terre. Le fermier se dirige lentement vers une armoire, l'ouvre, et en sort un in-quarto qui était la Bible de famille. Une Bible de famille est un objet auquel tant de souvenirs et de pensées se rattachent

[1] Hennequin, p. 138. — [2] D'Haussez, t. I, p. 103.

Digitized by Google

qu'on pourrait en faire le titre d'un ouvrage qui serait un ouvrage de morale religieuse, de philosophie chrétienne, d'histoire, etc. Le vieux fermier posa le livre saint sur ses genoux et l'ouvrit; chacun se saisit aussitôt de quelque ouvrage commencé, ouvrage d'aiguille pour les femmes et de navette pour les garçons; ces derniers ourdissaient un filet. On remarquera peut-être que la lecture fut le signal du travail; cette habitude me parut être le résultat d'un véritable sentiment religieux. Le culte de la Bible se mêle ainsi aux occupations de la vie, aux occupations les plus humbles, qu'il honore et qu'il fait aimer. Pour participer au culte public, au culte qui exige beaucoup d'appareil et de cérémonies, il faut se séparer de la vie ordinaire, il faut lui dire adieu. La religion vous attend ainsi dans une haute sphère où vous allez la chercher; vous la quittez en rentrant dans la sphère des choses humaines; et voilà comment on ne devient point meilleur, on n'arrive qu'à être plus ou moins dévot [1]. »

« Quand le jour du Seigneur a lui, la Grande-Bretagne tout entière devient muette et recueillie. Chaque fidèle se rend à l'église; alors tout bruit a cessé; vous n'entendez plus qu'à longs intervalles le son des cloches et les chants d'un petit groupe de méthodistes, répétant en chœur l'hymne entonné par quelque prédicateur en plein vent. La foule dévote ou curieuse l'entoure; les uns écoutent avec recueillement, chantent avec onction; les autres regardent et se taisent; mais personne ne s'avise de troubler ou de critiquer ce service improvisé que termine une courte exhortation à l'amour de

[1] Vieil-Castel, p. 104 à 106

Digitized by Google

Dieu et du prochain, et aussi une collecte pour les pauvres corèligionnaires [1]. »

Et la religion parmi les protestants anglais n'est pas, comme ailleurs et pour d'autres, une religion du dimanche; c'est une religion qui pénètre toute la vie, règle les mœurs, et se retrouve partout comme principe inspirateur. Ce n'est pas nous qui disons cela, c'est le journal catholique *la Voix de la Vérité* en 1853. Voici en quels termes : « En Angleterre, dit M. Etienne, le respect pour la religion est si général, que trois fois Strauss a été traduit, et que trois fois on a refusé de l'imprimer. Un gentilhomme brise les carreaux d'un libraire où se trouvaient des images impies, et le jury l'acquitte. Un libraire disait que tous les livres impies qu'il a publiés ne lui ont procuré que de la perte, et qu'il ne les imprime que par obstination contre les particuliers qui le persécutent jusqu'en prison. Dans les familles, sur les bateaux à vapeur, et dans les hôtels même, on trouve l'Ecriture-Sainte; dans les dîners privés et publics, on ne commence pas le repas sans la prière; jamais on ne parle de la religion qu'avec respect; le dimanche, tout le monde est dans son temple respectif. Les hommes d'Etat, Wilberforce en tête, ont affranchi, par le motif religieux, malgré une longue opposition, les noirs de l'Amérique, ce qui fut accueilli par l'Eglise. Les savants tâchent de trouver dans la science la grandeur et la bonté de Dieu; les bourgeois et les pauvres donnent des sommes énormes pour les missions et pour les œuvres de charité. Le respect général pour les choses religieuses ne doit pas être froissé, et si l'on veut avoir le succès, il ne faut pas se

[1] Simon, t. II, p. 50, 51.

Digitized by Google

montrer indifférent ou même mécontent pour les choses qui sont dignes de louange, comme les vertus domestiques, l'observance pieuse du dimanche, la sincérité, la philanthropie et la bonne foi. »

De ces mœurs de famille passons aux mœurs publiques, en jetant un coup d'œil sur chaque classe de la société.

« Tout Anglais, dit M. Léon Faucher, qui ne travaille pas de ses mains ou qui n'appartient pas à la domesticité, veut être un homme comme il faut, un *gentleman;* et de là l'empire qu'il conserve sur lui-même, pour contenir ou pour cacher ses défauts; une inconvenance, dans la société anglaise, fait plus de bruit qu'un crime en Italie ou en Espagne. Mais ce que j'admire de ces habitudes, c'est la sûreté qu'elles amènent dans les relations, soit publiques, soit privées. Un homme de quelque valeur ou de quelque naissance ne ment pas, il ternirait son caractère en altérant ou en dissimulant la vérité. De là la confiance universelle qui simplifie le mécanisme des rapports sociaux. Tout se fait en Angleterre sur parole, comme en France par engagement écrit [1]. »

« Le voyageur français, dans la Grande-Bretagne, est fort étonné, quand il visite les ateliers des manufactures, de l'honnêteté des ouvriers auxquels il adresse la parole, de leur ton empressé et poli sans bassesse, de leur déférence pour leur chef et tous ceux qui leur paraissent d'une classe au-dessus de la leur. Ils respectent évidemment les hiérarchies sociales; les Anglais savent en général commander et obéir. Mais, dans ce

[1] Léon Faucher, t. II, p. 409.

Digitized by Google

dernier cas, leur obéissance est raisonnée, ils cèdent à l'autorité, mais à la condition que l'autorité sera juste. Ils accorderont volontiers que vous êtes un gentleman, et vous parleront respectueusement en conséquence; mais que vos manières soient d'accord avec votre titre, autrement ils les apprécieront avec un tact exquis, et sauront fort bien vous faire sentir que si vous portez l'habit de gentleman, vous n'en avez ni le ton ni le langage. La manière dont s'expriment les ouvriers anglais m'a toujours surpris par sa correction et sa convenance. Dans les fabriques, chaque ouvrier parle sans embarras, démontre avec complaisance les opérations de son travail, et toujours il a le mot propre à la bouche, sans se servir de ces locutions triviales qui déparent si généralement en France le langage des classes inférieures.

« On a souvent accusé d'avidité les ouvriers anglais, c'est une calomnie; non-seulement un ouvrier anglais ne m'a jamais adressé ces demandes si communes chez nous d'*un pour-boire*, mais au contraire, j'ai toujours eu beaucoup de peine à faire accepter une couronne ou une demi-couronne à des hommes qui m'avaient promené des heures entières à travers leurs ateliers. Plusieurs fois même j'ai échoué tout à fait [1]. »

« Pour l'honneur des fabricants anglais, je me hâte de dire qu'il y a un bon nombre de manufactures en Lancashire, Cheshire, Derbyshire, et en Écosse, où l'on veille à ce que les ateliers soient bien aérés, propres et presque élégants, au grand avantage du maître et des ouvriers; où des règlements sévères empêchent l'im-

[1] Simon, t. II, p. 41 et 43.

Digitized by Google

moralité et les propos déshonnêtes ; où des écoles sont ouvertes pour tous les enfants employés dans l'établissement ; où l'on apprend aux jeunes filles à coudre et à tricoter ; où l'on trouve des bibliothèques à l'usage des ouvriers ; où des récompenses sont distribuées aux enfants qui fréquentent les écoles du dimanche ; où sont organisées des sociétés de secours en cas de maladie ou d'accident [1]. Le mot d'affranchissement est écrit sur les drapeaux de la France et de l'Angleterre ; cependant, en France, la bourgeoisie a dévoré la noblesse ; en Angleterre, la noblesse et la bourgeoisie marchent ensemble sans se heurter, et cette alliance est pour nous un mystère [2]. »

« Dans ce pays de liberté politique, l'inégalité des rangs ne choque personne ; on y connaît à peine cette jalousie des titres nobiliaires qui, en France, avant la première Révolution, irritait surtout la bourgeoisie et le peuple contre les comtes, les marquis et les barons, sentiment tout de vanité, qui explique une des satisfactions les plus goûtées de notre pays, celle d'humilier la noblesse.... En Angleterre, personne n'en veut à un duc d'être duc, à un marquis d'être marquis : serait-ce parce qu'un noble anglais a eu de tout temps une sorte de dignité calme dans son orgueil, tandis que la fierté du noble français a toujours ressemblé bien davantage à cette fatuité prétentieuse et provocatrice dont Molière eut la permission de faire rire la cour et la ville sous Louis XIV [3] ? »

« Il suffit de parcourir la liste de la Chambre des lords, pour demeurer convaincu qu'aucune classe d'hommes

[1] Saint-Germain Leduc, t. III, p. 290. — [2] *Idem*, p. 58. — [3] *Revue Britannique*, 1845, t. IV, p. 212.

Digitized by Google

ne surpasse ou n'égale même l'aristocratie anglaise en lumières, en talents et en vertus. C'est que cette aristocratie, au lieu d'être exclusive, comme sur le continent, est toujours accessible à quiconque devient digne d'y prendre place. Ne nous persuadons pas que les priviléges puissent, comme le satyre de la fable, souffler le froid et le chaud, faire des bêtes en Autriche ou en Espagne, et des hommes distingués en Angleterre [1]. »

« Qu'un grand seigneur commette la moindre injustice, qu'il manque à de certains égards envers l'homme qui ne l'abordait naguère qu'avec la plus humble soumission, et à l'instant vous verrez une rude fierté succéder à ce respect que l'on accorde au rang, mais que l'on refuse à l'arrogance. Le sentiment du droit est si fortement empreint dans les âmes anglaises, que toute considération humaine disparaît, dès que ce principe de la liberté et de la dignité sociales peut redouter la plus légère atteinte. Et dans ce pays si monarchique, l'éclat de la royauté même ne couvrirait pas la moindre infraction à ce que tous les citoyens considèrent comme leur patrimoine commun [2]. L'aristocratie anglaise est l'instrument des grandes choses; elle s'y prépare sans cesse, et l'on pourrait la définir, une vaste école de gouvernement. Les héritiers de cette fière noblesse remplissent l'armée de terre et de mer, les administrations coloniales, la diplomatie et la Chambre des Communes [3]. »

A côté de ces traits de caractère, spéciaux aux diverses classes de la société, il est bon de placer les traits communs à tous les Anglais. On y reconnaîtra toujours

[1] Madame de Staël, p. 118, 119. — [2] *Idem*, p. 168. — [3] Léon Faucher, t. II, p. 394.

Digitized by Google

la même figure, et l'on se convaincra dès lors que l'Anglais, gentleman accompli, ouvrier honnête, maître compatissant, grand seigneur instruit et simple, ne joue pas un rôle, mais qu'il est bien lui-même. « En Angleterre, dit le docteur Dory, la personnalité de chaque homme est plus grande, plus développée qu'en France. Chacun s'y présente avec son caractère, ses vertus ou ses vices; il n'y a pas comme chez nous un vernis d'uniformité, qui tend à rendre semblables toutes les personnes. L'individu s'y détache isolé et y acquiert plus de force; la vie de famille y est plus estimée, la conscience de chacun est la gardienne de sa foi. On ne peut nier que l'individu ne grandisse dans cet exercice continuel de ses forces et de ses facultés[1]. » « Lorsque vous arrivez en Angleterre, rien ne vous frappe tant que le grand esprit de régularité, d'exactitude, de propreté : cette physionomie réfléchie et grave qui s'imprime à tout ce que vous voyez, qualités précieuses qui paraissent présider à toutes les affaires, dans les vastes dimensions de leurs entreprises gigantesques. Cette moralité publique du décorum, cette honnêteté de toutes les classes industrielles offrent, dans leur ensemble, une physionomie vraiment respectable. La probité individuelle est un trait fondamental du caractère anglais. Le seul mot : *J'ai donné ma parole,* renferme tout; il est aussi grave, aussi significatif dans la bouche d'une Anglaise qui se marie que la promesse d'un Anglais dans les affaires. Elle est la base d'une garantie morale dans la vie privée, comme elle est celle de la confiance dans la vie publique et financière[2]. »

[1] Dory, p. 54. — [2] Solitaire, t. II, p. 12, 13.

Digitized by Google

« En passant aux qualités nationales des Anglais, on observera qu'il est éminemment généreux tant par son caractère privé que par son caractère national, dans la signification morale de ce mot. Il soulage noblement le malheureux et le persécuté partout où il les rencontre. Cette tendance se manifeste jusque dans les masses du peuple, et le caractérise particulièrement. On dirait que cette propension de bienfaisance tient au sentiment respectable de l'orgueil national [1]. »

Étudiez ce caractère jusque dans ses écarts, ses passions, et, si vous le voulez, jusque dans sa résistance à l'autorité, dont il croit avoir à se plaindre : « Avec quelle maturité de réflexion, dit M. d'Haussez, le peuple anglais procède, alors que les passions grondent autour de lui et paraissent même le pénétrer ! comme il se remet vite des émotions dont il n'a pu se garantir ! comme il redevient ce qu'il était ! comme, lorsqu'il est obligé de se mouvoir, il sonde avec précaution le terrain sur lequel il doit marcher ! C'est que le bon sens fait le fond de ce caractère, et que, pour ces peuples comme pour ces individus, ce don précieux est la première condition du bonheur [2]. »

Aussi, voyez comme l'autorité, à son tour, sait se rendre au bon sens, au lieu de refouler les prétentions par la violence : « Georges III, dit madame de Staël, donna un jour l'ordre de faire condamner, dans son propre parc de Richemont, une porte et un chemin qui servaient de passage aux piétons depuis plusieurs années. Un bourgeois de Richemont, qui trouvait ce passage commode à lui-même et aux autres habitants de sa pe-

[1] Solitaire, t. II, p. 44. — [2] D'Haussez, t. II, p. 232.

Digitized by Google

tite ville, prit fait et cause pour ses voisins; il prétendit que, lors même que le passage eût été abusif dans l'origine, il était devenu, par le laps de temps, partie de la voie publique, que la prescription était acquise, et qu'il saurait bien forcer le roi à rouvrir la porte de son parc. Il porta plainte sans hésiter devant les tribunaux, et gagna son procès. S'il prenait envie à quelque gouverneur du Louvre ou des Tuileries de fermer au public des promenades ou des passages dont il a joui de tout temps, aurions-nous beaucoup de bourgeois de Paris qui portassent plainte, et beaucoup de juges qui leur donnassent gain de cause?

« J'ai vu à Londres la voiture d'un prince du sang, saisie par ses créanciers au moment où il allait y monter pour se rendre à la cour, par des sujets très-soumis, des hommes tout aussi accessibles que d'autres au goût et au respect des priviléges du rang; mais en même temps, c'étaient des citoyens anglais, qui connaissaient leurs droits et voulaient les faire valoir[1]. »

Nous avons parcouru les villes et les campagnes, étudié l'Anglais dans la famille et dans la vie publique; entrons maintenant dans ses manufactures, ses comptoirs; contemplons son industrie et son commerce.

« Dans la Grande-Bretagne, dit M. Léon Faucher, où le commerce a généralement tant de grandeur, les marchands vendent à un prix fixe, et les affaires les plus colossales se traitent sans ambages, sans finesse ni temps perdu, par oui ou par non[2]. »

« Le commerce anglais est une machine prodigieuse,

[1] Madame de Staël, p. 168 à 170. — [2] Léon Faucher, t. II, p. 54.

Digitized by Google

qui fonctionne à l'aide de 800,000 négociants ou marchands, de 6,000,000 d'ouvriers, de 200,000 marins, enfin de 20,000 vaisseaux portant et mettant en mouvement six milliards de kilogrammes de marchandises.

« Ce commerce a pour résultat utile trois milliards de francs d'opérations annuelles, lesquels servent au salaire de ses ouvriers et de ses marins, à des profits énormes et qu'il est impossible d'évaluer, aux frais de construction de 1,250 navires par an, à l'entretien d'une flotte de 560 bâtiments [1]. L'esprit qui anime le commerce anglais est en général fort différent de celui qui anime le commerce français, et, malheureusement, à cet égard, il faut le dire, l'avantage n'est pas de notre côté. Il règne en général, en Angleterre, dans le commerce, soit intérieur, soit extérieur, soit dans le commerce en gros, soit dans le commerce de détail, une bonne foi, une netteté, une franchise, qui malheureusement n'existent pas toujours, à beaucoup près, parmi nous [2]. »

« Immensité, universalité, sont les seules expressions qui puissent caractériser les opérations commerciales de l'Angleterre. Il n'est pas un port, pas une crique, dans quelque mer que ce soit, où ses vaisseaux ne pénètrent. Il n'est pas une production qui ne soit chez elle un moyen d'échange. Il en est résulté un état inoui de prospérité. Des établissements dans toutes les mers; pour commis, des souverains; pour colonies, des États plus peuplés que la métropole; pour débouchés, d'autres États que des traités placent dans la dépendance absolue de l'Angleterre, et enfin une industrie qui pourvoit à tant

[1] Nougarède, t. I, p. 4. — [2] *Idem*, t. II, p. 115.

Digitized by Google

de besoins et souvent même les déborde; telles sont les bases générales sur lesquelles reposent les opérations du commerce anglais [1]. Dans son état actuel, le commerce anglais est l'une des plus étonnantes merveilles d'une civilisation parvenue au point le plus élevé qu'elle puisse atteindre. Ses établissements de terre et de mer, l'importance de ses transactions, le nombre de bras qu'il entretient, le mouvement qu'il imprime aux capitaux, les découvertes qu'il amène, dans quelque branche que ce soit des connaissances humaines, ses résultats, enfin, sous quelque rapport qu'on les considère, se placent au-dessus de tout ce qui a jamais existé dans ce genre. Et lors même qu'il sera ramené à des proportions moins gigantesques, son souvenir restera dans la mémoire des nations, et ses efforts, ses succès, seront rangés parmi les leviers les plus puissants qui aient jamais servi à faire révolution dans les idées et la position matérielle de la société.

« L'industrie répond à l'étendue du commerce. Dans aucun pays elle n'a acquis un tel développement et un égal degré de prospérité. Nulle part elle n'est plus habile dans ses procédés, plus heureuse dans ses résultats; il n'est pas un besoin pour lequel elle n'ait des ressources toujours prêtes; elle se plie à tout, elle s'applique à tout. On ne saurait assez s'extasier sur les progrès de cette industrie; ce qu'elle a créé de plus extraordinaire, ce ne sont pas ses produits, tout admirables qu'ils soient; ce sont ses moyens, c'est la simplicité et en même temps la puissance de ses procédés, ce sont ses mécaniques si ingénieuses, on pourrait même dire si intelligentes, auxquelles on transmet toute l'adresse que la Provi-

[1] D'Haussez, t. I, p. 327, 328.

Digitized by Google

dence a placée dans les doigts de l'homme, toute la force qu'elle a déposée dans ses muscles, sans rien de cette inaptitude, de cette mauvaise volonté, de ce faux jugement, qui se mêlent toujours à l'emploi de ses facultés et le rendent imparfait. Ce sont cette réunion de capitaux, cette agrégation de talents, qui composent une puissance inconnue dans les sociétés anciennes et à laquelle rien ne résiste dans les sociétés modernes.

« En Angleterre, plus que partout ailleurs, l'esprit d'association s'introduit partout, il fait des conquêtes, couvre de colonies une immense étendue du littoral asiatique, les protége par des armées, traite les souverains de cette partie du globe comme des subordonnés. En Europe, il a ses établissements, ses ports, ses bassins, ses arsenaux. Il combat et écrase les concurrents que l'intérêt individuel voudrait lui opposer [1]. »

« Aucun pays, dit Balbi, n'a, ni de plus nombreux, ni de plus magnifiques canaux. Ces travaux gigantesques ont été entrepris et exécutés par des particuliers, sans le concours du gouvernement [2]. Nous ne pouvons omettre un autre moyen de communication dans lequel l'Angleterre laisse loin derrière elle les autres États; nous voulons parler des nombreuses routes en fer qui sillonnent sa surface, et qui sont les premières qu'on ait construites en Europe [3]. Presque toutes les fabriques et les manufactures ont été portées à un haut degré de perfection. La Grande-Bretagne peut maintenant être regardée comme le pays le plus industrieux du globe. Presque toutes ses villes se distinguent dans quelque branche importante de l'industrie.

[1] D'Haussez, t. I, p. 331 à 335. — [2] Balbi, p. 472. — [3] *Idem*, p. 474.

Digitized by Google

— Tout ce que l'histoire nous dit de la richesse et de l'étendue du commerce des nations qui, sous ce double rapport, ont le plus brillé dans l'antiquité, dans le moyen-âge et dans les temps modernes, est bien peu de chose, lorsqu'on le compare à ce que nous offre la Grande-Bretagne. Faisant chez elle le commerce intérieur, peut-être le plus riche et le plus actif qui existe dans aucun pays, tirant de l'étranger une foule de matières premières, propres à entretenir ses innombrables fabriques, distribuant à tous les pays du monde l'excédant de sa consommation et des produits de son industrie, couvrant toutes les mers de ses vaisseaux marchands, et les dominant toutes par ses flottes invincibles, et par ses colonies dont la position a été choisie avec une admirable intelligence, la Grande-Bretagne s'est élevée à un tel degré de puissance et de splendeur, qu'elle est parvenue à étendre son action commerciale encore plus loin que sa vaste domination politique, son commerce n'a d'autres bornes que celles du monde connu [1]. »

On ne saurait décrire avec plus d'intérêt, d'exactitude et d'éloquence que ne l'a fait M. G. Simon (Observations recueillies en Angleterre, page 12) les travaux d'une manufacture de coton à Manchester : « En arrivant à Manchester, ce colosse de l'industrie et du commerce, un étranger est frappé de stupeur à la vue de tant d'activité et de tant de mouvement. Il se demande avec étonnement quel génie d'entreprise et d'audace fut si puissant que de réunir sur un point étroit du monde tant de capitaux, tant de manufactures

[1] Balbi, p. 478, 479.

Digitized by Google

diverses, dont tous les autres points du globe sont les fidèles tributaires. Nulle part ailleurs il n'a vu ces immenses bâtiments, sombres de teinte, hauts et carrés de forme, criblés d'ouvertures comme la cible d'un tir. Malgré leurs sept étages, la cheminée des machines à vapeur les domine encore, et les signale au loin par une trace longue et onduleuse de fumée. Entrons avec lui, nous voyons d'abord les bureaux, dans une salle basse; les commis inscrivent les entrées et les sorties des marchandises; les comptoirs sont encombrés de paquets, de paniers remplis de bobines chargées de coton filé, d'échantillons de coton en laine. C'est là que travaille la partie intellectuelle de la maison, c'est le cerveau de cet être complexe qu'on nomme ici une factorerie. Parcourons maintenant les cellules des ouvriers. Le coton, sorti des balles qu'expédie le Nouveau-Monde, est livré d'abord au batteur-éplucheur ou batteur-étaleur; saisie par les rouages rapides de ces deux instruments, la matière est déchirée, épluchée, nettoyée, battue; le coton encore brut est porté à la carde; celle-ci s'en empare à son tour. De ses millions de dents acérées et crochues, elle le mord et l'étire, puis le laisse échapper sans fin, en un souple et léger ruban. Ce ruban doublé, étiré, puis redoublé, étiré encore, est formé par le rota-frotteur ou banc à lanterne, en une mèche grossière, que le banc à broches ou le mule-jenny transformeront bientôt en un fil délicat. A son tour, s'en empare le dévidoir, pour le céder ensuite à l'ourdisseur. Enfin, le métier mécanique le reçoit, le croise, le bat et le transforme en l'un de ces nombreux tissus dont les noms varient au caprice de la mode. Telles sont, en quelques lignes, les opérations

Digitized by Google

qui, du coton en duvet, font les calicots, les madapolams, les mousselines ; elles sont simples pour qui les voit; mais qui donnera une idée complète de l'esprit d'ordre et d'entreprise, du génie d'invention qui a réuni et mis en mouvement tant de machines diverses, dans ces immenses et bruyants ateliers où s'agitent, par centaines, une population active d'ouvriers, de femmes et d'enfants? Ici, les uns rattachent des fils rompus, là, d'autres portent des flocons d'une neige éblouissante, et tout ce monde, tous ces métiers, tous ces bras de chair, de bois ou de métal, marchent, fonctionnent d'un accord harmonique, membres dociles du colosse dont la machine est le cœur, et, comme lui, a ses mouvements et ses pulsations [1]. »

Terminons par quelques lignes sur l'étendue de l'industrie et du commerce en Angleterre. « Le nombre des personnes qui trouvent de l'occupation dans les manufactures de coton est porté à 1,200,000 l. Plus de 700,000 ouvriers sont employés dans les manufactures de soie de la Grande-Bretagne; 500,000 personnes trouvent de l'occupation et des gages dans les manufactures de laine, et les manufactures de toile donnent de l'emploi à plus de 300,000 personnes [2]. »

« La somme prodigieuse à laquelle s'élève annuellement le produit des manufactures de coton, en Angleterre, dépasse d'un million de livres sterling le total du revenu de l'immense empire de la Chine. Voilà le prodigieux résultat de la combinaison du capital avec l'emploi des machines, dont la force, dans le Royaume-Uni, égale celle de 80 millions d'hommes. L'observa-

[1] Porter. (Note du trad., p. 239, 240.) — [2] Pebrer, t. II, p. 39.

Digitized by Google

teur le moins susceptible d'enthousiasme serait étonné en voyant à Glascow, à Manchester, à Paisley, etc., les effets du génie et de l'adresse de l'homme. Et non-seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les plus profondes cavernes, sur les sommets des montagnes, dans les coins les plus reculés du pays, partout on voit les admirables résultats de l'emploi des machines [1]. »

« Les soies manufacturées dans la Grande-Bretagne, et exportées chaque année, depuis 1821 jusqu'en 1831, ont été : en 1821, de 136,841 livres sterling; en 1824, de 159,670; en 1827, de 173,593; en 1830, de 427,849; et, en 1831, elles ont été de 500,000 [2]. »

Nous n'avons pas eu la prétention de traiter la question du commerce et de l'industrie de l'Angleterre en statisticien, mais seulement de recueillir quelques témoignages sur leur importance et leur moralité. Nous pourrions étendre à l'infini la liste de ces témoins, mais, pour éviter les redites, nous allons la clore par une dernière citation : « Grâce à la sage réserve du gouvernement, les efforts de l'industrie anglaise sont hors de toute proportion avec ce qui se fait ailleurs. Pour le commerce, liberté et encouragement sont synonymes. Aussi, dans l'Angleterre manufacturière et commerçante, tout est-il gigantesque. On se croit au milieu d'un monde habité par des êtres plus grands que les hommes. Des machines intelligentes prennent des poids et des masses énormes, avec une facilité, je dirais même avec une adresse effrayante..... J'ai vu des galeries longues d'un demi-quart de lieue, et destinées à mettre à l'abri d'innombrables barils de sucre, en attendant seulement

[1] Pebrer, t. II, p. 40. — [2] *Idem*, p. 48.

Digitized by Google

qu'on les transporte dans des magasins adjoints. Au-dessous de ces dépôts on a creusé des villes souterraines. Je voudrais vous dépeindre l'activité de ces petits êtres qui s'agitent comme des fourmis autour des instruments création de leur génie. Je me suis tellement fatigué à contempler ce spectacle, que je n'ai plus la force d'en parler davantage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, en fait d'industrie, dans ce pays, date de trente années; d'après cela, qu'on se fasse, si l'on peut, une idée de la richesse toujours croissante de l'Angleterre [1]. »

Enfin, disons un mot des colonies. En 1717, le Canada, après avoir été, pendant deux cent-seize ans, entre les mains de la France, avait une population qui ne s'élevait, suivant les Mémoires de Chartrain, qu'à 27,000 âmes; vingt ans après la conquête des Anglais, en 1783, elle était de 113,000. Les princes, les ducs, les marquis qui s'étaient succédé, pendant deux siècles et demi, dans le gouvernement du Canada, n'avaient presque rien fait pour l'amélioration et la prospérité de cette colonie.

Voyons maintenant l'état de ces populations sous un meilleur gouvernement. «En 1790, les Canadiens furent mis, par l'acte constitutionnel, en possession des avantages commerciaux et des institutions libérales qui sont le fondement de leur prospérité actuelle. La colonie n'a pas cessé, depuis lors, de faire des progrès rapides, et d'acquérir une grande importance..... La prospérité du Canada fait des progrès qui dépassent les plus hautes espérances; sa population, qui s'élève maintenant à plus d'un million d'âmes, a doublé depuis 1811, et les

[1] Custine, t. II, p. 141.

Digitized by Google

terres mises en état de culture ont triplé. Le commerce s'est développé dans une égale proportion : la marine marchande a, en terme moyen, pendant les trois dernières années, un port de plus de 400,000 tonneaux, et a employé 21,000 matelots. La consommation des produits des manufactures a été annuellement de plus de 2 millions de livres sterling, et l'exportation des produits de la colonie n'est pas restée au-dessous de cette somme. La prospérité a pris un grand développement; tous les travaux publics ont été exécutés sur une vaste échelle et à grands frais. Les fortifications du Canada coûteront près de 3 millions de livres sterling. Des sommes considérables ont été aussi dépensées pour les chemins et les établissements publics [1]. »

« En passant sous la domination britannique, l'île Maurice a vu son sort s'améliorer de jour en jour. Les fortifications et tous les travaux publics ont reçu de grands développements. Sa population a augmenté d'un tiers, et l'on peut dire que ses richesses et son capital ont presque triplé. La totalité du produit des sucreries n'était, en 1811, que de 20,000,000 livres; en 1830, l'exportation de cet article, pour l'Angleterre seulement, s'élevait à 53,992,800 livres. La récolte de café n'était, en 1811, que de 600,000 livres; en 1830, il en a été exporté, dans la Grande-Bretagne, 7,066,199 livres. Ces deux articles forment les principaux produits de cette colonie; toutefois, sa fertilité s'étend à toutes sortes de productions [2]. »

« En 1795, l'île de Ceylan passa sous la domination britannique. Depuis 1811, de grands travaux publics y

[1] Pebrer, t. II, p. 135 à 138. — [2] *Idem*, p. 174, 175.

Digitized by Google

ont été entrepris ou achevés, d'autres ont été améliorés, l'agriculture a reçu une grande impulsion. Les jardins pour la culture de la canelle sont plus nombreux et plus vastes. Le commerce s'est étendu considérablement, les importations qui étaient, en 1813, de 1,435,262 livres sterling et les exportations de 545,612 livres sterling, se sont accrues d'une manière considérable. La valeur brute de la canelle exportée chaque année s'élève, suivant les divers rapports de Colebrocke et de Cameron, à 138,000 livres sterling. Le jonc, ayant été introduit dans la colonie, y produit les plus heureux résultats. La population de l'île a aussi pris beaucoup d'accroissement, et les Cherigulais ou indigènes, quoique regardés comme la race la plus indolente de l'Orient, sont devenus industrieux par les soins des gouverneurs britanniques qui ont encouragé les habitants des pays voisins, et surtout les Chinois, à venir s'établir sur les terres les plus fertiles et dans les plus beaux ports de l'île [1]. »

« On a déjà introduit, dans les colonies de l'Australie, toutes les productions européennes. Quant aux manufactures, il y en a qui ont acquis un certain degré de prospérité. La population a quadruplé depuis 1811; la culture, le commerce, l'industrie ont pris un grand accroissement; enfin la navigation et la marine sont aujourd'hui trente fois plus considérables qu'en 1811. Tous ces avantages se trouvent encore relevés dans le pays par de nombreuses institutions littéraires, scientiques, charitables. Enfin toutes les améliorations adoptées dans l'état social d'une nation renommée

[1] Pebrer, t. II, p. 178, 179.

Digitized by Google

pour son commerce et son industrie sont déjà admises dans ces contrées lointaines. Il faut, pour se former une idée exacte de ces importantes colonies, se représenter des villes d'Angleterre transportées, comme par enchantement, à cette distance de 4,000 lieues, avec leur cour de justice, leur session, leurs municipalités, leurs maisons d'asile pour les femmes et les orphelins, leurs hôpitaux, leurs sociétés charitables, leurs voitures publiques, leurs marchés, leurs journaux, etc..... Or, si la civilisation commence, pour l'Australie, avec les prestiges des villes de la vieille Europe, que faut-il en attendre dans la suite des siècles? La nation Britannique, déja profusément répandue sur tous les points du globe, finira par en couvrir une grande partie avec une race d'hommes intelligents, actifs, parlant tous la même langue, et gouvernés par des institutions sages et solides [1]. »

« Colquhoun évaluait la population générale des Indes anglaises, en 1811, à 40,000,000; Hamilton la portait, en 1822, à 83,000,000; elle s'élève aujourd'hui, d'après les derniers états officiels, à 89,577,206 âmes. L'agriculture et toutes les productions du pays ont augmenté dans une proportion relative ou même plus grande. Il résulte aussi, des témoignages recueillis par le comité de la Chambre des Lords, que la terre, dans le Bérar, qui, auparavant, était de peu de valeur, a maintenant un prix très-élevé; les terres du Bengale sont estimées à 54 années de leur produit [2]. »

A côté de ce tableau des colonies anglaises, placez celui des colonies espagnoles évanouies, celui des colo-

[1] Pebrer, t. II, p. 196, 197. — [2] *Idem*, p. 212.

Digitized by Google

nies françaises avortées, et dites-nous de quel côté se trouve la supériorité?

Un tel développement du commerce et de l'industrie pourrait faire supposer au lecteur qui n'a pas visité l'Angleterre que l'agriculture y est, sinon négligée, du moins mise en seconde ligne. Mais un peu de réflexion lui fera comprendre que l'intelligence et la moralité s'appliquent à tout, aux champs comme à la manufacture; et l'expérience viendra confirmer la réflexion. L'agriculture n'est pas moins prospère, en Angleterre, que l'industrie et le commerce; quelques courtes citations suffiront à le prouver : « On dit souvent, et avec raison, que si l'industrie, en Angleterre, présente des résultats admirables, il y a quelque chose de plus admirable encore, c'est l'agriculture. Les grands propriétaires s'occupent de leurs terres, s'y intéressent, font des essais de tout genre; partout des comices agricoles fondent des prix, discutent les découvertes ou les améliorations nouvelles. La société d'agriculture de Londres jouit d'un revenu de plusieurs centaines de mille francs. Les relations des fermiers et des propriétaires anglais offrent quelque chose de bien plus patriarcal qu'en France. Les malheurs éprouvés par les fermiers sont toujours, de la part du propriétaire, une occasion d'abandon de tout ou partie des fermages [1]. »

« L'agriculture anglaise obtient, avec le moins de mains possible, le plus grand produit, et nourrit le plus grand nombre de cultivateurs. Il en résulte naturellement qu'il faut que les capitaux soient plus consi-

[1] Nougarède, t. III, p. 907 à 909.

Digitized by Google

dérables qu'ailleurs, les méthodes plus rationnelles, les connaissances plus répandues, les moyens de transports plus faciles et plus nombreux; en un mot, que l'agriculture anglaise, en faisant abstraction de quelques cas particuliers, est en général florissante, progressive, et plus parfaite que dans aucun autre pays du monde. Et c'est là ce dont je suis intimement convaincu, en dépit de toutes les lamentations que les embarras du moment excitent par-ci par-là, et dont l'esprit de parti cherche à tirer avantage dans son intérêt particulier [1]. »

« On peut avancer que, depuis 1790, les fermages ont au moins doublé sur tous les points de l'Angleterre. Ceci n'est point une assertion hasardée, il existe encore aujourd'hui des gens qui pourraient l'attester; et, pour l'Écosse, le fait est également de notoriété publique. Telle ferme qui se louait, dans le comté d'Essex, moins de 12 francs l'acre (40 ares), paie aujourd'hui, par acre, un loyer de 50 à 60 francs. Il en est, dans le Berkshire, dont le fermage s'est élevé, dans le même espace de temps, de 17 à 85 francs par acre, c'est-à-dire à cinq fois leur valeur primitive. L'un des agents qui ont le plus contribué aux progrès de l'agriculture, est sans contredit la machine à vapeur. Les marais des comtés de Lincoln et de Cambridge n'étaient que bien imparfaitement débarrassés de l'afflux des eaux par les moulins à vent. Depuis que la vapeur a remplacé le vent, la récolte se trouve à l'abri du danger que nous venons de signaler, et cela, à bien moins de frais que par l'ancien procédé. On a construit récemment plusieurs machines qu'on peut évaluer à 60 ou 70 chevaux, chacune

[1] Raumer, t. I, p. 432.

Digitized by Google

d'elle pouvant dessécher 6 à 7,000 acres (de 2 à 3,000 hectares) [1]. »

« Parmi le peuple de la campagne on trouve partout les marques d'un véritable bien-être. Les habitations sont propres et bien tenues, la nourriture saine et abondante, le costume bien rangé; ils tirent parti de ce qu'ils ont. Où donc est le peuple? demandaient en arrivant d'Angleterre, en 1815, les souverains alliés, étonnés de ne trouver aucune trace de misère dans la foule curieuse qui se pressait de toute part sur leurs pas [2]. »

« Nulle part l'art d'améliorer les prés et les pacages, de les assainir par des conduits d'écoulements, par des engrais habilement appropriés, par des défoncements, des épierrements, des terrassements, des amendements de toute sorte, d'y multiplier les plantes nutritives et d'en exclure les mauvaises qui s'y propagent si facilement, n'a été poussé si loin qu'en Angleterre; nulle part on ne regarde moins à la dépense de création et d'entretien, quand on la considère comme utile; ces soins intelligents ont produit de véritables merveilles [3]... La supériorité de la culture anglaise n'est pas due à la nature du sol et du climat, mais à la supériorité de l'agriculture [4]. Il est impossible de se dissimuler qu'avec leurs deux ou trois cultures appliquées en grand, les Anglais obtiennent, par la généralité et la simplicité des moyens, des résultats d'ensemble bien supérieurs aux nôtres. Ceux de nos départements qui ressemblent le plus à l'Angleterre pour la nature et la proportion des cultures, sont encore ceux où l'on arrive, en somme, aux meilleurs résultats [5]. Le produit brut du

[1] Raumer, t. I, p. 175 à 177. — [2] Nougarède, t. III, p. 740. — [3] *Revue des Deux Mondes*, janv. 1853, p. 908. — [4] *Id*, p. 913. — [5] *Id.*, p. 914.

Digitized by Google

sol anglais se maintient à plus d'un tiers en sus du produit de la France; ce résultat est énorme, puisqu'il atteint ce chiffre malgré la stérilité d'une partie de l'Irlande et de toute la Haute-Écosse [1], Ainsi, l'examen comparatif des produits agricoles, le chiffre de la population, la valeur vénale des terres, tout se réunit pour prouver, même avec les estimations les plus réduites, que le produit de l'agriculture britannique, pris dans son ensemble, était, il y a cinq ans, au produit de l'agriculture française, à surface égale, comme 135 est à 100, et qu'en comparant la seule Angleterre à la France entière, la première produisait au moins le double de la seconde. Cette évaluation peut suffire pour expliquer la supériorité de produit des terres d'Angleterre; malgré l'infériorité naturelle du sol et du climat, la fertilité acquise y supplée [2]. »

« M. Ledru-Rollin, dans le but de déprécier l'Angleterre, parle du sol de ce pays comme étant loin d'égaler celui de l'Aragon et de la Lombardie. Mais, en proclamant cette vérité, il rend, sans s'en douter, un éclatant témoignage à l'industrie et à l'énergie de ses habitants. Avec un sol de beaucoup inférieur assurément à celui de ces fertiles provinces de l'Espagne et de l'Italie, la Grande-Bretagne a, par le travail, la science et l'habileté de son peuple, enfanté des merveilles de culture et de productions agricoles [3]. »

« La plupart des terres, dans le comté de Suffolk, sont louées à des fermiers qui n'ont qu'un faible capital à leur disposition; cependant, le soin et le succès avec lesquels elles sont cultivées est très-remarquable; ses

[1] *Revue des Deux Mondes*, janvier 1853, p. 918. — [2] *Idem*, 1er mars, p. 920. — [3] *Revue Britannique*, septembre 1851, p. 199.

Digitized by Google

champs sont admirablement bien tenus. Tout y donne naturellement l'idée d'une population aux habitudes d'ordre, de régularité, de propreté, et nous rappelle les braves paysans hollandais de la rive droite du Rhin[1]. »

On comprendra mieux ces progrès quand on saura qu'en Angleterre l'agriculture n'est pas, comme ailleurs, une profession dédaignée, mais que les seigneurs, les riches, les savants, s'en occupent et la favorisent. Ainsi, « la Société royale anglaise d'agriculture, fondée en 1838, compte aujourd'hui 7,000 membres. L'accroissement rapide de cette association et l'intérêt qu'excitent ses séances démontrent suffisamment son importance. Elle publie un journal dans lequel sont consignés, avec une immense masse de renseignements venus de toutes les parties du royaume, les résultats de l'expérience et de la pratique des cultivateurs les plus avancés. Elle offre aussi des prix pour le bétail et les instruments aratoires, dont une exposition a lieu, chaque année, dans une ville différente, et qui provoquent un intérêt croissant et une émulation de plus en plus active. Des milliers de fermiers qui fréquentent ces réunions s'y imprègnent de l'esprit de progrès, y prennent le goût des expériences, et s'empressent, à leur retour dans leurs foyers, d'adopter des méthodes perfectionnées qui, sans les salutaires efforts de la Société royale, n'auraient pénétré qu'un demi-siècle plus tard dans les mêmes localités[2]. »

Et qu'on ne suppose pas que les spéculations de ces corps savants restent à l'état de théorie ou ne soient, comme ailleurs, appliquées que par un petit nombre d'amateurs qui se ruinent à faire des essais; non, cette

[1] *Revue Britannique*, décembre 1852, p. 300. — [2] *Revue Britannique*, 2e volume, 1845, p. 254.

Digitized by Google

science passe chez le simple paysan. « Rien ne montre mieux les progrès que fait, en Angleterre, la chimie agricole, qu'un quart-d'heure de conversation avec le premier fermier venu. Les termes scientifiques sont déjà familiers à la plupart d'entre eux ; ils parlent d'ammoniaque et de phosphate comme des chimistes de profession, et comprennent très-bien quel avenir indéfini ce genre d'études peut ouvrir à la production. Les livres à bon marché se multiplient sur ces matières ; des professeurs nomades, payés par souscription, les enseignent dans les campagnes. Une école spéciale et florissante de chimie et de géologie, appliquées à l'agriculture, existe à Londres, sous la direction de M. Nisbet[1]. »

Auprès des galeries historiques qu'ornent en foule, dans le château de Woburn, les portraits de Van Dyck, et où revivent, à chaque pas, les souvenirs des membres illustres de la famille Russell, des princes et des grands hommes de leur temps, on voit d'autres galeries pleines de dessins et de modèles de charrues, de figures d'animaux de diverses races, d'échantillons choisis de plantes cultivées, enfin tout un musée rural. La maison de Bedfort n'est pas moins fière de ces trophées que des autres. Le duc a fait bâtir, pour ses journaliers, d'excellents cottages avec de petits jardins attenants, des écoles pour leurs enfants, des églises, etc.... Il n'y a pas d'efforts qu'un fermier anglais ne soit capable de faire, quand il se croit sûr d'avoir un bon landlord qui ne lui impose pas des conditions trop onéreuses, et qui vienne à son aide au besoin[2]. »

« De même que la grande propriété, la grande cul-

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1853, 15 octobre, p. 248. — [2] *Idem*, p. 252.

Digitized by Google

ture fleurit dans le Lincoln. Les fermes y forment un spectacle magnifique. Les bâtiments aratoires sont en excellent état; les fermiers, presque tous riches, vivent libéralement. La plupart ont de belles maisons, de nombreux domestiques, des équipages de chasse, de superbes chevaux de main. C'est, comme le Norfolk, le beau idéal de la grande propriété et de la grande culture. Je ne cite pas une seule ferme, il faudrait les citer toutes[1]. »

Telle est aujourd'hui la société enfantée par la Foi protestante; et si quelqu'un demandait encore quel est le lien entre ce bien-être matériel et cette foi religieuse, nous lui montrerions, non plus la moralité que nous avons déjà indiquée, mais une cause plus appréciable par tous, l'instruction. Nous ne parlons pas même de l'instruction spéciale, puisée dans la Bible, mais de l'instruction générale, répandue dans toute la nation.

« De toutes les associations, la Société Biblique exceptée, il n'y en a point qui aient montré plus d'activité et dont les résultats aient été plus vastes que la Société pour répandre les connaissances utiles. Elle est partie de l'idée parfaitement juste qu'il est possible d'instruire le peuple par la lecture. La plupart des ouvrages publiés par la Société sur l'agriculture, l'éducation des bestiaux, les almanachs, sont très-bien faits, et une foule immense de réflexions et de connaissances se répandent ainsi, d'une façon dont on n'avait jusqu'ici aucune idée. C'est là la meilleure manière de détruire la littérature mauvaise, immorale, dangereuse pour le peuple[2]. »

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1853, 15 octobre, p. 256. — [2] Raumer, t. 1, p. 401, 402.

Digitized by Google

« On a observé que le peuple est en Angleterre beaucoup plus éclairé et plus judicieux que dans aucun autre pays. On est quelquefois tout stupéfait d'entendre des individus de la plus vile populace raisonner très-sérieusement sur les lois, les droits de propriété, priviléges, etc. Il n'est pas du tout rare de rencontrer ces sortes de personnes lisant et commentant les feuilles publiques [1]. »

« La force morale des nations consiste dans les lumières moyennes, dans la connaissance générale des principes et des institutions pratiques auxquelles appartient la direction des affaires humaines. Ce sont ces lumières moyennes qui font l'homme d'État, le jurisconsulte, le manufacturier, le commerçant, en un mot, tous les membres actifs d'une communauté bien organisée. Et, sous ce rapport, nul pays en Europe ne soutient le parallèle avec l'Angleterre. Nul peuple n'a une telle homogénéité intellectuelle, et, par conséquent, une telle force de cohésion, si on peut se servir de cette expression scientifique.

« Nos géomètres sont plus profonds, nos ingénieurs plus savants; leurs mécaniciens, leurs manufacturiers surpassent les nôtres, et en nombre et en habileté pratique. Dans tel de nos départements, l'instruction primaire sera plus répandue que dans tel comté de la Grande-Bretagne; mais où trouverait-on, de l'autre côté de la Manche, une province entière où, comme en Bretagne, il y ait à peine, sur cinq cents individus de population, un seul enfant qui aille à l'école? Où trouverait-on des villes populeuses, des chefs-lieux de dé-

[1] Archennolz, t. I, p. 65.

Digitized by Google

partement privés de toute ressource intellectuelle, sans un institut d'éducation, sans un cabinet de lecture, sans un magasin de librairie [1] ? »

La foi la plus vive, l'instruction la plus complète ne sauraient dispenser un peuple d'être administré ; mais elles pourront rendre ce gouvernement plus facile à l'autorité et plus léger pour le peuple. Aussi ne trouve-t-on nulle part plus de respect pour les gouvernants, ni plus de liberté pour les gouvernés.

« L'Angleterre tend lentement, mais fermement, à la réalisation du vœu d'Alfred-le-Grand ; il est juste que les Anglais soient toujours aussi libres que leurs pensées. On ne voit guère, chez elle, cet effort convulsif qui signale le progrès des autres nations européennes ; mais, si on compare le présent et le passé, on trouve qu'aucun peuple n'a marché aussi vite et aussi sagement à la liberté, et n'a, dans les temps modernes, moins trempé ses mains dans les guerres civiles [2]. »

« L'égalité fait des progrès en Angleterre comme dans le reste du monde. Mais l'Angleterre a cet immense avantage que c'est par l'élévation des rangs inférieurs et non par l'abaissement des rangs élevés que les inégalités se rapprochent. Le peuple est trop fier pour réclamer autre chose qu'une libre carrière, certain que le talent et l'énergie sauront bien lui frayer une route jusqu'à des honneurs accessibles pour tous. L'art du législateur, comme celui du médecin, consiste à rétablir l'équilibre en fortifiant les organes faibles sans étouffer les organes forts ; et c'est là,

[1] Madame de Staël, p. 28, 29. — [2] *Revue Britannique*, avril 1852, p. 283.

Digitized by Google

du moins je le pense, ce que nous verrons s'accomplir en Angleterre. La diffusion des lumières dans toutes les classes, les progrès inouis de l'industrie et du talent tendent à y augmenter la force du principe démocratique avec bien plus de succès que la politique de tel ministre, ou les intrigues de tel parti ne sauraient tendre à fortifier le principe contraire; mais ce développement s'opère sans secousse. De jour en jour, les classes laborieuses se rapprochent des classes moyennes, et celles-ci des rangs élevés de la société, sans que l'aristocratie puisse se plaindre d'être dépouillée d'aucun des avantages que lui a légués la tradition du passé [1]. »

« L'Angleterre occupe un rang très-distingué parmi les pays les mieux gouvernés et les plus heureux de l'époque actuelle; et, si haut qu'ils remontent, les souvenirs historiques ne peuvent trouver de points de comparaison qui ne soient à son avantage [2]. »

« C'est une vérité sans réplique, qu'aucun peuple policé ne fut jamais aussi libre que les Anglais le sont aujourd'hui, et ceux qui connaissent la Constitution des États anciens et modernes souscriront sans doute à ce jugement. Les habitants de l'Angleterre jouissent d'une félicité digne d'envie [3]. Le temps, en Angleterre, a heureusement revêtu d'une espèce de consécration deux priviléges du peuple : la liberté de la presse qu'une ordonnance ne supprime pas légèrement, et la liberté individuelle [4]. »

« L'Anglais respecte l'autorité et l'agent qui la représente, à quelque degré qu'il soit placé, depuis le lord-maire jusqu'au dernier policeman, et, j'ai hâte de

[1] Madame de Staël, p. 173 à 175. — [2] D'Haussez, t. I, p. 65. — [3] *Tableau de l'Angleterre*, par d'Archenholz, t. I, p. 8 et 9. — [4] Pichot, t. II, p. 81.

Digitized by Google

le dire, il est rare qu'un fonctionnaire public sorte de la limite légale de ses fonctions attributives. Respecté dans l'exercice de ses fonctions, jamais la colère, inspirée par une attaque ou une résistance injuste, ne le porte à les exercer avec violence [1]. »

« En Angleterre la police est nationale, car c'est celle des mœurs, et sa force est irrésistible. La civilisation de ce peuple est portée si loin, qu'on peut dire, avec vérité, que ce qui lui manque aujourd'hui, c'est de l'ignorance [2]. »

Ce respect des Anglais pour les hommes revêtus de l'autorité, s'adresse non pas tant à l'homme qu'à la loi dont il est le représentant. Aussi verrons-nous le simple policeman obéi et le lord respecté : « La Chambre des Lords n'abuse pas de sa puissance, dit M. Léon Faucher, parce qu'elle sent qu'elle s'affaiblirait par l'excès. Indépendamment de ces tendances naturelles, l'opinion publique qui la surveille, la condamne à conformer les arrêts qu'elle rend aux exigences de la plus scrupuleuse équité. La théorie, encore une fois, est corrigée ici par la pratique [3]. »

« Voilà pour le noble lord, voici pour l'humble agent de police : « On s'étonne, en France, qu'il existe un pays sur la terre où l'on ne coure pas risque d'être égorgé à chaque carrefour, quoique l'on ne voie pas de gendarmes; où la sûreté de l'État ne soit pas, à chaque instant, compromise, quoiqu'il ne paie pas d'espions; où l'on circule sur les belles routes, quoique l'on n'ait ni écoles des ponts-et-chaussées, ni ingénieurs. Qui tient lieu, dira-t-on, et des fonctions et des fonctionnaires

[1] Simon, t. I, p. 106 à 107. — [2] Custine, t. II, p. 88. — [3] Léon Faucher, t. II, p. 425.

Digitized by Google

qui semblent indispensables dans une société bien ordonnée? Qui en tient lieu? des êtres de raison qui se devinent, du bon sens, des coutumes, de l'instinct, du patriotisme, de l'amour-propre appliqué à l'intérêt public; c'est tout cela qui tient lieu de ce qui, dans les autres pays, est établi par des codes uniformes, bien raisonnés, fonctionnant bien et produisant mal [1]. Veut-on faire un chemin? tout le monde se met à l'œuvre, le grand propriétaire en indique la direction, l'arpenteur en fait le tracé, le maçon construit les ponts, chacun, suivant la nature et l'étendue de ses facultés, contribue pour le genre de travail analogue avec sa situation; commencée par une paroisse, la route est continuée par une autre, et se prolonge ainsi à travers le comté, à travers le royaume. Qui en a eu la pensée? qui en a surveillé l'exécution? Personne et tout le monde. Elle existe, l'on y passe, et la société s'en est enrichie [2]. »

« C'est par une suite de concours général que l'ordre règne partout dans Londres. Si l'on était tenté de faire quelque rapprochement entre la police d'Angleterre et celle de la France, on ne verrait pas, sans amertume, combien la nôtre est petite, tracassière, et malheureusement négligente, tandis que la police anglaise veille partout avec attention et sollicitude, sans persécuter personne et sans avoir l'air de se mêler à rien [3]. »

Le meilleur des gouvernements aura toujours à réprimer; mais son excellence pourra se manifester encore dans la manière dont il accomplira cette tâche. Nous dirons donc quelques mots sur les prisons; et d'autant plus volontiers que leur direction ne résulte pas

[1] D'Haussez, t. II, p. 130. — [2] *Idem*, p. 130 à 133. — [3] *Observations recueillies en Angleterre*, par C.-G. Simon, t. I, p. 106.

Digitized by Google

moins des mœurs de la nation que des lois du pays.

Un mot d'abord sur les prévenus : « On ne charge jamais de fers un accusé sur le sol libre de l'Angleterre. Les prévenus y sont traités avec tant de douceur qu'on ne les interroge même pas, dans les débats publics, sur les circonstances de l'affaire, pour ne point les forcer à se rendre leurs propres dénonciateurs [1]. »

Voici maintenant un tableau des prisons elles-mêmes : « Par la sobriété, la propreté, par une série de travaux réguliers, par la solitude, l'instruction intellectuelle et religieuse, on guérit les maladies de l'âme, on fait peu à peu contracter aux prisonniers des habitudes d'ordre et de travail. En les privant de toute communication avec leurs semblables, on les force à réfléchir sur eux-mêmes et on les garantit de toute mauvaise compagnie. Enfin, c'est par toutes ces épreuves moralisantes qu'on arrive à la réforme complète d'individus que la société avait d'abord rejetés de son sein, et qui semblaient ne devoir vivre au milieu d'elle que pour en violer toutes les lois [2]. »

« L'infirmerie de Cold-Bath est un séjour de paix et de comfortabilité. Le bien-être de cette infirmerie montre assez que le gouverneur ne voit, dans chaque prisonnier malade, qu'un homme souffrant, un frère malheureux que son devoir lui recommande de secourir. La cantine est rigoureusement supprimée pour tous (dans les prisons), et la nourriture est égale, sans la moindre faveur pour aucun. Je vis dîner les prisonniers; chaque division a son réfectoire; les tables, en beau bois, dont la blancheur est rendue luisante par le poli, sont soigneusement brossées, savonnées, lavées, et pas

[1] Dict. — [2] Simon, t. 1, p. 227 et 228.

Digitized by Google

la plus légère tache n'en souille l'éclatante surface. La petite jatte dans laquelle les prisonniers mangent est en étain, elle est écurée, frottée et reluisante comme de l'argent. La nourriture est saine, abondante [1]. »

« Nous passâmes dans le bâtiment des femmes. Là règnent aussi la propreté et l'ordre, le même silence et la même sévérité dans l'exécution des règlements; les femmes sont plus occupées que les hommes; elles confectionnent le linge nécessaire pour toute la maison. Il y a aussi une superbe blanchisserie, un grand séchoir et une très-belle lingerie. Un grand nombre de femmes est continuellement occupé à savonner, à brosser toute la surface du plancher, dans les chambres, cellules, corridors, escaliers, et jusqu'aux pavés des cours, qui sont aussi lavés et savonnés. On pourrait parcourir ces vastes corps de bâtiments en souliers de satin blanc et en robe de gaze, pas une goutte d'eau, pas un grain de poussière, ne viendraient en souiller la blancheur; c'est réellement admirable [2]. »

« Dans la prison modèle de Mil-Bank, le plancher des galeries, ainsi que celui des cellules, est fait avec de petites planches de bois blanc, semblables aux tables de Cold-Bath; il est si propre et si poli qu'on pourrait dessiner dessus. Les meubles des prisonniers ne se bornaient pas au strict nécessaire; on pourrait même dire que les cellules en étaient ornées. Le lit bien fait, des draps d'une extrême blancheur, une petite armoire, une table et une planche sur laquelle étaient rangés les divers objets de toilette, tout cela approprié au local, était frotté, reluisant, comme neuf [3]. »

[1] Tristan, p. 193 à 194. — [2] *Idem*, p. 199, 200. — [3] *Idem*, p. 208.

Digitized by Google

Enfin, ce que ni l'église, ni l'école, ni l'autorité, ni la prison ne pourra faire, la charité le tentera. Le nombre des sociétés charitables est incalculable en Angleterre. Sans parler des associations purement religieuses qui, pour répandre l'Évangile au près et au loin, dépensent plus de 10 *millions* par an, nous citerons quelques lignes sur des institutions de simple bienfaisance, car il ne s'agit pas ici de constater la foi, mais la moralité, qui doit démontrer la vérité de la croyance.

« L'esprit public, dit M. Simon, et la législation, en Angleterre, concourent à former des associations de toute espèce, soit pour l'instruction, soit pour le soulagement des pauvres. Qu'une institution de ce genre soit créée dans une ville, aussitôt les souscriptions arrivent en abondance; tout citoyen se fait honneur d'être porté sur la liste des personnes bienfaisantes qui concourent à une œuvre de charité ou d'éducation. Les legs abondent, et, peu à peu, une institution, d'abord faible et précaire, s'établit sur une base ferme, large et perpétuelle. J'aimerais à mettre une de ces listes de souscriptions sous les yeux de mes concitoyens, combien d'entre eux rougiraient de leur égoïste apathie, de leur étroite avarice, en voyant nos voisins agir avec tant de largesse et de générosité dans des circonstances où, chez nous, on trouverait à peine une souscription [1]. »

Suivons M. Victor Chevalier, parcourant quelques-unes des institutions pour assistance publique en Angleterre. Et d'abord, écoutons-le parler sur les *Unions*.

[1] Simon, t. I, p. 245, 246.

Digitized by Google

« La discipline de ces établissements est austère quoique paternelle, et les habitudes qu'on y prend sont satisfaisantes. Ils constituent un asile excellent pour les vieillards et les infirmes ; ils sont, pour les paresseux et pour les faux pauvres, un dur séjour qui les repousse dans la noble activité de la vie industrielle. Ils constituent ainsi une digue sérieuse qui résiste à l'envahissement du faux paupérisme. Il suffit, en effet, que les délégués, pour la distribution des secours, y fassent entrer ceux qu'ils considèrent comme des faux pauvres, pour que ces derniers renoncent, en peu de jours, et aux réunions et à l'assistance. On m'a affirmé que cette action préservatrice était telle qu'il n'y avait pas, dans les unions, plus du quinzième du nombre total des pauvres secourus, et que le reste recevait à domicile des bienfaits très-judicieusement distribués.

« Telle est l'assistance attribuée aux pauvres qui se trouvent, au moment où ils la demandent, dans leur paroisse natale ou dans une paroisse où ils résident depuis un an. Quant à ceux qui ne remplissent pas ces conditions, ils se rendent dans la paroisse la plus prochaine, et y reçoivent le pain du soir et le dur coucher de la nuit. Le lendemain matin, ils sont dirigés vers leurs paroisses natales, et ils obtiennent, s'ils le désirent, le pain et le coucher du passage, dans les unions situées sur leur route, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme de leur voyage.

« Par ces dispositions sévères, l'amour du lieu natal est augmenté, et les pauvres sont, en général, ramenés dans les paroisses qui leur ont servi de berceau ; là, ils se relèvent au contact de leurs familles et sous la protection des souvenirs de leur enfance. Bientôt ils re-

Digitized by Google

prennent leurs anciennes professions, et ceux qui avaient quitté la vie des champs, attirés par les espérances trompées de l'industrie des villes, se remettent aux travaux plus simples et plus certains de l'agriculture.

« La taxe imposée à chacune des paroisses cotisées pour soutenir une union varie d'une paroisse à l'autre, suivant l'importance de la paroisse et selon le nombre des pauvres à secourir. La réduction du nombre de ces derniers est donc, pour chaque paroisse, un intérêt matériel autant qu'un intérêt moral. Il en résulte, entre les paroisses, les comtés, et le gouvernement central, un parfait concert de vues et de résolutions, pour fonder des institutions qui rendent facile la vie des ouvriers, et qui inspirent à tous le goût de la bonne conduite et du travail[1]. »

« Pendant le jour du dimanche, si religieusement observé dans la Grande-Bretagne, les enfants vont à l'école comme la semaine, et sont conduits par leurs maîtres aux offices religieux. Bien plus, ils reçoivent, avant et après les offices, des instructions morales et religieuses données aux petits garçons par les jeunes gens, et aux petites filles par les jeunes demoiselles des familles les plus distinguées de la paroisse. J'ai assisté à ces leçons où les enfants, rangés en groupe de sept ou huit, autour de ces instituteurs pleins de jeunesse et de bonne volonté, acquéraient en même temps des idées saines, d'excellentes habitudes, et les notions d'une vraie politesse, c'est-à-dire de la charité appliquée à nos relations mutuelles. Par cette action touchante de la population riche sur celle qui est moins favorisée de la fortune,

[1] V. Chevalier, p. 4 à 8.

Digitized by Google

s'établit un noble patronage qui se perpétue, en se modifiant, dans toute la durée de la vie; qui fait naître un conseil et une consolation pour chaque affaire et pour chaque malheur; qui humanise et qui élève tous les citoyens, et qui constitue à former, de cette société singulière, où l'aristocratie jouit de si énormes priviléges, un tout harmonieusement attaché aux institutions du pays.

« Qu'on ajoute que la plupart des fonctions des paroisses sont gratuites; que les unions, comme les écoles, sont administrées par des commissions charitables, qui s'y assemblent périodiquement pour déterminer le budget de la semaine à venir, et pour arrêter le budget de la semaine écoulée; que ces commissions chargent un de leurs membres de l'inspection quotidienne, pendant les sept jours qui s'écoulent entre deux réunions consécutives; que les agents actifs résidant dans les unions sont seuls soldés, et l'on aura quelque idée du travail incessant des riches pour le soulagement des pauvres et pour l'amélioration du sort de tous[1]. »

« Pour faire disparaître la cause de misère qui tient à la cherté des logements des ouvriers, et aussi pour améliorer et pour assainir ces logements, la charité des particuliers a créé des maisons divisées en petits logements qui s'élèvent, depuis plusieurs années, dans les villes manufacturières. Parmi ces maisons, les unes sont destinées aux hommes seuls, d'autres aux familles, d'autres aux femmes isolées; elles sont bien administrées, et le prix des appartements y est fixé par des actes constitutifs. Il y en a qui sont vendues sous les conditions de leur

[1] V. Chevalier, p. 8 à 10.

Digitized by Google

fondation, dès qu'elles sont peuplées de locataires et qu'elles rapportent quatre ou cinq pour cent; et le capital, ainsi reproduit, sert à construire de nouveaux établissements analogues. Par ces combinaisons ingénieuses, le nombre des maisons d'ouvriers augmentera sans cesse, jusqu'à ce que le prix courant des logements sains et convenables soit tombé à sa valeur légitime. Voilà quelques-unes des institutions par lesquelles une nation riche et puissante donne à ses ouvriers l'éducation, les défend dans leur fortune, et les assiste dans leurs calamités. Quand ces travailleurs tombent dans la pauvreté, l'assistance les soutient, et en même temps le gouvernement, par sa politique extérieure, si habile et si persévérante, s'efforce d'accroître les débouchés, pour rappeler à l'activité ces bras momentanément délaissés. Aussi l'assistance, les vieillards et les infirmes exceptés, est-elle toujours considérée comme un fait essentiellement accidentel, dont les efforts combinés des particuliers et de l'État tendent à alléger les douleurs et à abréger la durée [1]. »

« Le service des hôpitaux est confié à tout ce que la science compte de praticiens les plus éclairés. La bonté des lits, la propreté des salles, la nourriture saine ne laissent rien à désirer. Les maisons de charité, sous une apparence plus modeste, offrent les mêmes avantages, à un degré qui n'est pas moindre. Quant aux établissements d'éducation gratuite, ce n'est point seulement une instruction élémentaire, donnée par pitié, qu'y reçoivent les enfants des pauvres, mais bien une instruction sagement calculée d'après leurs facultés

[1] V. Chevalier, p. 11 à 13.

Digitized by Google

intellectuelles et les professions pour lesquelles on leur reconnaît de l'aptitude. Bon nombre d'élèves sortent de là suffisamment préparés pour se présenter aux cours des universités. Dans aucun séminaire, des parents riches n'eussent pu, à grands frais, leur en procurer une meilleure. C'est à leur travail à leur mériter, plus tard, un titre à quelque fonction dans l'Église, ou à leur procurer une position honorable dans le barreau, la médecine ou toute autre carrière [1]. »

Mais nous nous lassons à parcourir une aussi vaste agglomération de sociétés de bienfaisance, et nous nous résignons à transcrire une simple énumération. Le *Siècle* du 8 février 1854 nous donne la statistique suivante :

« Londres possède aujourd'hui 530 établissements de charité.

92	Hospices ayant un revenu annuel de.	266,925 l. st.	ou	6,673,125 f.
12	Sociétés pour la conservation de l'hygiène et de la morale publique.....	35,717	—	892,925
17	Sociétés pour le bien-être des prisonniers et des maisons de détention.....	39,486	—	987,150
13	Pour venir en aide aux personnes blessées dans les rues.....	18,316	—	457,900
14	Pour les accidents spéciaux.....	27,387	—	684,675
25	Les charités aux ménages mixtes ou Juifs	10,000	—	250,000
19	Pour les artisans.....	9,124	—	228,100
12	Pour les pensions.....	23,667	—	591,675
15	Pour venir en aide au clergé.....	35,301	—	882,525
32	Pour différentes profes. et le commerce.	53,467	—	1,336,675
30	Pour le commerce seulement.....	25,000	—	625,000
126	Asiles pour les vieillards.....	87,630	—	2,190,750
9	Pour les aveugles sourds et muets...	25,050	—	626,250
18	Pour les orphelins.....	45,465	—	1,136,625
	à reporter.	702,535 l. st.	ou	17,563,375 f.

[1] Saint-Germain-Leduc, t. II, p. 2, 3.

Digitized by Google

	Report. 702,535 l. st. ou		17,563,375 f.
15	Pour les enfants des écoles paroissiales.	88,228 —	2,205,700
21	Sociétés pour l'augmentation des écoles.	72,247 —	1,806,175
43	Pour les missions en Angleterre même.	319,705 —	7,992,625
14	Pour les missions étrangères.....	459,668 —	11,491,700
5	Sociétés non classées.....	3,252 —	81,300
	Vente de liv. relig. produit une somme de	100,000 —	2,500,000
	A laquelle il faut ajouter des rev. divers pour	160 —	4,000
	En résumé les 530 établiss. de charité de Londres répandent annuellement parmi les malheureux et les indigents une somme de	1,745,795 l. st. ou	43,644,875 f. »

De la capitale, passons dans la province; nous y trouverons la même charité. Pour être plus court, nous n'en donnons qu'un seul exemple :

« M. W.-T.-C. Cooper, principal propriétaire de la paroisse de Toddington, dans le comté de Bedfort, prit, en 1829, la résolution d'essayer si, en donnant à des familles pauvres de petits lots de terre, il ne serait pas possible de remédier aux inconvénients de la taxe des pauvres. Les six familles qu'il choisit d'abord n'épargnèrent aucun soin pour tenir leurs lots en bon état. Leurs peines furent payées par d'excellentes récoltes; leur ardeur au travail n'en devint que plus grande. L'expérience tentée par M. Cooper ayant réussi, il vit tous les ouvriers arriver chez lui pour lui demander de la terre; il se décida à diviser un champ fort étendu entre 41 personnes. Tous ces hommes qu'on voyait auparavant passer leur soirée à rôder partout, en pensant souvent au mal qu'ils pourraient faire, sont maintenant occupés, aux mêmes heures, dans ce qu'il leur est si agréable d'appeler leur champ. L'étranger qui visite cette paroisse ne voit pas, sans un vif sentiment de satisfaction, ces chefs de 41 familles, s'occupant tous, aussitôt que le propriétaire qui les emploie

Digitized by Google

à la journée a fait cesser leur travail du jour pour son propre compte, à bêcher, piocher, nettoyer le lot de terre qui leur est échu. Ils y restent jusqu'à ce que la nuit les en chasse et les force à rentrer dans leurs familles, au lieu d'aller, comme auparavant, promener leurs mauvais projets partout où il pouvait y avoir quelque déprédation à faire. Tous aujourd'hui se font remarquer par leur bonne conduite.

« M. Cooper a encore ajouté, en 1831, 34 lots aux 47 qu'il avait déjà accordés à des familles de journaliers. Ils sont tenus de payer exactement leur rente à l'échéance. Celui d'entre eux qui se ferait reprendre de justice, serait dépossédé de son lot; ils doivent prendre l'engagement de surveiller, avec le plus grand soin, les mœurs de leurs enfants, et de ne permettre à aucun de ceux qui sont très-jeunes de se trouver dans les rues passé la nuit close. Jusqu'ici, tous les colons ont payé leur rente avec la plus grande exactitude. M. Cooper ne voulait d'abord donner des lots qu'à des hommes de bonne conduite reconnue; depuis, il s'est décidé à en donner à d'assez mauvais sujets, et il ne s'en est pas repenti. Un de ces derniers lui disait, en lui demandant de la terre : « Je sais que vous n'avez pas une bonne « opinion de moi, mais mettez-moi en position de pou- « voir employer honnêtement mon temps, et vous « verrez que ma terre sera aussi bien cultivée que celle « d'aucun autre, et que ma conduite ne donnera rien « à reprendre. » Cet homme a tenu parole, et le lot qu'il cultive est un des mieux soignés de tous ceux qu'a ainsi distribués M. Cooper [1]. »

[1] Qu'on nous permette de donner ici en note un document qui nous est parvenu trop tard pour prendre sa véritable place dans notre travail sur les

Digitized by Google

Voilà l'Angleterre telle que l'a faite le protestantisme. Maintenant, conclurons-nous qu'elle est supérieure à l'Espagne catholique? Ce serait une prétention si mesquine que nos lecteurs nous accuseraient de vouloir démontrer l'évidence. Nous viserons plus haut. A la gloire de l'Évangile, nous dirons que l'Angleterre est supérieure à toutes les nations européennes; et, pour que ce jugement acquière quelque valeur, nous laisserons, selon notre règle, à des autorités catholiques et

États-Unis. Il s'agit des legs faits tout récemment par M. Phelps, protestant américain.

M. Phelps, après avoir laissé à sa veuve et à ses enfants ce qu'il a cru nécessaire, a fait les dons suivants à diverses sociétés religieuses :

Société biblique.	500,000 fr.
Société des missions chez les païens. . . .	500,000
Société des missions intérieures.	500,000
Société de colonisation pour l'éducation théologique et littéraire des nègres à Libéria.	250,000
École de théologie de New-York.	25,000
Asile pour les aveugles.	25,000
Société de New-York pour envoyer des nègres à Libéria.	25,000
École de théologie d'Auburn.	15,000
Asile pour les demi-orphelins.	5,000
Asile pour les orphelins nègres.	5,000
Pour les pauvres de l'église de Simsbury. .	5,000
	1,855,000 fr.

Peu de temps avant sa mort, M. Phelps avait aussi remis 500,000 fr. à son fils, pour qu'il en employât l'intérêt à des œuvres chrétiennes.

Enfin, après avoir légué 50,000 fr. à chacun de ses vingt-deux petits-fils pour leur usage personnel, il a encore laissé 25,000 fr. à chacun, avec cette clause :

« Je désire que mon exécuteur testamentaire dise à mes petits-enfants que j'entends que chacun d'eux considère ce dernier legs comme un dépôt sacré qui leur est confié pour qu'ils le placent d'une manière sûre, et qu'ils consacrent les intérêts à la propagation de l'Évangile et à l'avancement du règne du Rédempteur sur la terre; j'espère et j'ai la pleine confiance que le Dieu des cieux donnera à chacun d'eux la sagesse qui est d'en haut et inclinera leur cœur à être des économes fidèles, afin que la même somme puisse être transmise dans son entier à leurs descendants pour en faire le même usage. Je sais que ce legs est absolu, et que la somme ainsi donnée n'est plus sous mon contrôle; mais j'espère beaucoup que mon désir sera considéré pour ce qu'il est, comme une obligation qui lie leur intégrité et leur honneur. » Ces legs pour des œuvres chrétiennes s'élèvent ainsi à la somme énorme de 2,905,000 fr.

(*Archives du Christianisme*, du 11 février 1854.)

Digitized by Google

françaises le soin de le porter : « Je le dis à regret, écrit un voyageur français, l'Angleterre n'est pas connue; entre l'Angleterre et la France, la distance est immense : d'un côté il y a un système habilement suivi, et tellement inoculé jusque dans les dernières ramifications du corps social, qu'il n'y a pas un Anglais, de près ou de loin, en Angleterre ou aux Antipodes, qui ne travaille et ne concoure au triomphe de la mère-patrie, mais il n'en est pas aussi que la mère-patrie ne protége. En contemplant ce qu'il a acquis, l'Anglais se sent fort de ses conquêtes, de ses richesses, de sa puissance, de son crédit, de son gouvernement, enfin il est fier d'être Anglais et il a raison de l'être [1]. »

« Aucun peuple ne paraît suivre aussi uniformément une destinée de progrès et de civilisation; nul ne marche, avec une foi plus ferme que le peuple anglais, vers le bonheur ou le bien-être matériel; à travers toutes les transformations des âges, il nous montre toujours des qualités principales [2]. »

« Au moment de quitter l'Angleterre, dit aussi M. de Custine, je me félicite d'avoir vu une société dont la civilisation matérielle a devancé de si loin tous les États voisins, qu'en observant le point où elle est parvenue de nos jours, on pressent, en quelque sorte, l'avenir de l'Europe [3]. »

« L'Angleterre, ajoute M. de Montuli, est tellement avancée dans la civilisation, que, selon le caractère et les opinions, elle doit être jugée d'une manière bien différente. Lorsqu'on a toujours vécu dans la confusion, dans l'abandon, je dirais presque au milieu de la né-

[1] Bureaud, t. I, p. 16. — [2] *Idem*, p. 39, 40. — [3] Custine, t. II, p. 453.

Digitized by Google

gligence française, qu'on renferme en soi l'amour de l'ordre et de la propreté, on ne doit qu'admirer en ce pays où tout s'est régularisé, où la nature elle-même semble se parer de ses plus belles couleurs. Quant à moi, je serais exclusivement enchanté de l'Angleterre, si je n'avais déjà vu l'Allemagne et surtout les États-Unis [1]. Les villes et les villages donnent partout l'idée de l'aisance et de la propreté, et j'avouerai, pour rendre justice à l'Angleterre, que les États-Unis et quelques parties de l'Allemagne peuvent seuls, sous ce rapport, lutter avantageusement avec elle [2]. »

Écoutons M. Simon, déjà cité : « Mon travail arrive à sa fin ; j'ai décrit successivement les branches les plus importantes de la grande industrie manufacturière, de cette industrie qui a élevé les Anglais au-dessus de tous les peuples, et fait, d'une île de médiocre étendue, le centre des affaires du monde [3]. Il est évident que, dans une infinité de cas, l'Angleterre l'emporte sur la France; il n'est point d'aveuglement national qui puisse nous faire voir le contraire ; des habitudes d'ordre et de calcul, acquises de longue main, des modes d'opérer perfectionnés par une longue pratique, des ouvriers pliés de bonne heure, et par l'exemple et par un sérieux apprentissage, aux manipulations industrielles; le génie de la mécanique inné chez les Anglais, et stimulé par l'impérieux besoin de produire toujours, et de produire beaucoup et à bon marché, l'abondance des matières premières, fournies par le sol, la facilité des arrivages, la multiplicité des voies de communication, un système complet de banques et de crédit, une

[1] Montuli, t. I, p. 47 à 49. — [2] *Idem*, p. 230. — [3] Simon, t. II, p. 247.

Digitized by Google

grande sécurité nationale, voilà des avantages qui assurent, sur beaucoup de points, une incontestable supériorité à la Grande-Bretagne [1]. »

Enfin, un mot de madame de Staël qu'on nous permettra de citer après les auteurs catholiques : « On ne saurait observer l'Angleterre avec un esprit durci de prévention, sans être forcé de reconnaître que la civilisation y est plus avancée que dans aucun pays du continent, que les lumières y sont plus répandues, la science du gouvernement mieux comprise, tous les mouvements de la machine sociale plus rapides et plus habilement combinés. Nier ce fait, serait, en quelque sorte, contester l'importance de toutes les institutions politiques qui font, depuis des siècles, l'objet des méditations du sage comme des efforts des nations [2]. »

En terminant notre travail sur l'Espagne et sur l'Angleterre, nous posons devant la conscience du lecteur cette double question :

D'abord, n'est-il pas vrai que l'Espagne, favorisée du plus beau climat, siégeant à la tête de l'Europe, dotée d'un monde, mais restée catholique, n'a fait que décroître et s'appauvrir, pour tomber enfin dans l'ignorance, la misère et l'immoralité ?

En second lieu, n'est-il pas vrai que l'Angleterre, sur un sol stérile, sous un ciel brumeux, partie des derniers rangs des nations européennes, mais devenue protestante, est aujourd'hui prospère, instruite, morale, à la tête de l'univers civilisé ?

[1] Simon, t. II, p. 249. — [2] Madame de Staël, p. 21.

Digitized by Google

Nous souscrivons d'avance à la réponse de nos lecteurs, et nous passons à notre dernière comparaison : le catholicisme sur le trône papal, en Italie, et la réforme sous les pieds royaux en France. Si, malgré son infaillible appui, le premier tombe, si, malgré son puissant persécuteur, la seconde se relève, il nous en faudra bien conclure que l'un doit sa chute aux conséquences lentes, mais fatales de l'erreur, et l'autre son triomphe aux influences non moins lentes, mais non moins sûres de l'éternelle vérité.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CATHOLICISME

SUR LE TRONE

EN ITALIE

Quelle est la valeur respective du catholicisme et de la Réforme? Telle est, dans les termes les plus généraux, la question de notre travail. Nous y avons déjà fait deux réponses identiques : l'une, en comparant deux à deux les nations inspirées par les deux Églises, l'autre, en étudiant à part chacun des peuples soumis à l'une de ces deux fois religieuses.

Maintenant, nous allons reprendre le même problème, ainsi deux fois résolu, et marcher, par une troisième voie, à la même solution.

Cette troisième méthode de démonstration est dans l'étude d'une nation qui soit, autant que possible, le pur produit du catholicisme; d'une nation nourrie exclusivement du lait de sa mère, élevée au sein même de sa famille, soignée avec une tendresse que les parents

Digitized by Google

n'accordent pas toujours aux enfants vivant au loin ; enfin, une nation qui n'aura jamais été exposée au venin des doctrines hérétiques, et que nous puissions regarder comme l'enfant préféré. Nous avons nommé l'Italie, qui a le privilége de posséder dans son sein le chef infaillible de l'Église, le vicaire de Dieu. « L'action de la papauté, dit M. Quinet, n'est nulle part plus visible qu'en Italie ; c'est là qu'il faut l'étudier pour en posséder tout le secret, puisque c'est là, qu'elle est tout à fait maîtresse. Cette politique repose sur une immense espérance à laquelle tout un peuple se prête. » Voyons donc ce que le catholicisme romain a fait de cette magnifique contrée. L'histoire de la papauté peut, en vue de notre sujet, se diviser en deux périodes : celle où les papes se sont appuyés sur les peuples pour dominer les rois, et celle où ils se sont joints aux rois pour dominer les peuples. Le point de transition, entre les deux époques, est le seizième siècle. Jusque-là, l'autorité de l'Église n'avait guère été contestée. Aussi, les souverains pontifes ne s'effrayaient-ils guère, alors, ni de la liberté, ni des lumières. La Renaissance, aidée par la découverte de l'imprimerie, venait de répandre le goût des arts et des sciences. Léon X lui-même, qui n'y voyait pas encore de danger, s'en était fait le protecteur. Mais, dès que la lumière fut autre chose qu'un feu d'artifice pour amuser sa cour, dès que le flambeau en fut élevé par des mains savantes pour éclairer les droits des peuples et les erreurs de l'Église, Rome changea de politique et passa, du camp des peuples, dont son ambition s'était servie, dans celui des monarques, dont l'alliance pouvait seule désormais la servir. Dès lors, les papes et les rois firent cause commune contre les peuples ; les uns et les autres

Digitized by Google

avaient à sauvegarder le principe de l'autorité contre celui de la liberté. Rome ne gouverna plus seulement les nations par ses doctrines, mais elle inspira de plus les rois par sa communauté d'intérêts avec eux. Éteindre les lumières naissantes, prêcher le droit divin du Saint-Siége, persécuter les savants sous le nom d'hérétiques; récompenser, par le don du ciel ou de la terre, quiconque se mettait à son service; associer à sa gloire les populations qui l'entouraient, en proclamant leur sol une terre sainte, leur ville une ville éternelle, leur patrie le centre de la chrétienté, en attendant qu'elle le fût de l'univers, telle fut, dès lors, la politique de la papauté. L'Italie accepta la tutelle pour être l'héritière; elle se laissa d'abord conduire, instruire, et devint l'élève soumis du catholicisme. C'est le catholicisme qui a façonné ses peuples et ses princes, inspiré ses mœurs et ses lois, amené son état matériel, enfin, créé, pétri le tout à son image. En étudiant l'ouvrage, nous connaîtrons donc l'ouvrier; voyons ce qu'est l'Italie, nous saurons ce que vaut le catholicisme.

Par ce qui précède, on comprendra que notre étude de l'Italie ne remonte pas au-delà du seizième siècle; antérieurement à cette époque, l'Italie n'était pas aussi complétement l'œuvre du papisme; d'abord parce que les souverains pontifes avaient laissé aux peuples une liberté dont ils ne se défiaient pas encore, ensuite parce qu'ils n'avaient pas encore changé de camp pour s'unir aux monarques. Le réveil des lettres et des arts, au commencement du seizième siècle, même avant la Réformation, avait été produit par l'arrivée des savants chassés de Constantinople. La Renaissance est païenne et non catholique; s'il en fallait une preuve, il suffirait de remarquer que les papes l'ont étouffée : l'étude du

Digitized by Google

grec et de l'hébreu, qui conduisait à l'étude du Livre par excellence, et ainsi à la découverte des abus romains, fut proscrite. Et si l'on osait affirmer que l'Église romaine a été favorable à cette Renaissance, parce qu'un pape l'a un moment reçue dans son palais, nous demanderions comment il se fait que, depuis lors, elle en a repoussé les résultats?

Au reste, nos documents vont mettre en lumière toutes ces assertions. Étudions d'abord l'état de l'Italie à l'époque de la Renaissance, au moment où la papauté va tout changer :

« Depuis les plus beaux siècles de l'antiquité, dit Henri Martin, le monde n'avait point présenté d'aussi magnifique spectacle que celui qu'offrait l'Italie à la fin du moyen-âge; elle se parait de tous les chefs-d'œuvre, comme une reine qui se pare, pour la dernière fois, de tous les joyaux de sa couronne, à l'instant de descendre du trône pour tendre ses mains aux fers. Sa supériorité, qui avait été longtemps incontestable dans la science du gouvernement, l'était encore dans les lettres, dans l'industrie, le commerce, dans presque toutes les applications de la pensée et de l'activité humaines; mais surtout, mais plus que jamais, dans les beaux-arts.

« La Renaissance continuait de marcher à pas de géant, soutenue par l'imprimerie.

« Les arts secondaires, l'orfévrerie, la ciselure, la gravure, la menuiserie, étroitement liés aux arts principaux, les aidaient dans leur tendance à une plastique plus arrêtée et plus rigoureuse : Polo Uccello introduisait dans la peinture la perspective, et Masolino le clair-obscur, le jeu des ombres et de la lumière, cette magique science que n'avait pas encore connue l'école

Digitized by Google

de Bruges, dans son uniforme splendeur : la peinture commençait à exprimer, avec une vérité inconnue, la nature et la réalité, sans oublier la vrai fin de l'art, l'idéal, et Masaccio réunissait tous ses progrès dans un ensemble parfait, qui est demeuré jusqu'à ce jour comme le type même de la peinture moderne.

« Les instruments et les ressources matérielles de l'art ne cessaient de s'accroître ; l'importance attachée à la précision des formes, depuis que l'expression du visage ne suffisait plus à l'art, et que le corps humain se dégageait des flottantes draperies du moyen-âge, amène l'étude de l'anatomie, et tandis que le dessin marchait à une perfection toujours plus sévère, la couleur s'illuminait d'un éclat inconnu. »

« D'une extrémité à l'autre de l'Italie, l'art déployait, dans toutes les directions, une ardeur, une force, une fécondité indicibles ; des maîtres illustres et de florissantes écoles surgissaient dans les moindres cités ; l'universalité encyclopédique des hommes qui dirigeaient ce prodigieux essor confond l'imagination ; les principaux artistes, cultivant à la fois et avec la même gloire toutes les branches de l'art, étaient en même temps à la tête du mouvement des sciences exactes, et s'associaient aux progrès des lettres et de la philosophie. »

Telle était la fin du quinzième siècle ; mais remarquez que cette prospérité est toute matérielle ; tout au plus peut-on la qualifier d'intellectuelle ; elle n'est pas morale. Ce n'est ni l'arrivée de quelques savants hellénistes, ni l'étude de quelques livres païens qui auraient pu améliorer les mœurs. Or, ces mœurs étaient mauvaises ; elles étaient anciennes, antérieures toutefois à la Renaissance ; il avait fallu des siècles pour les for-

Digitized by Google

mer ; ce sont ces mœurs mauvaises, et non ces sciences utiles, que la papauté avait façonnées. Écoutez plutôt notre auteur : « Au sein même de l'Italie, les autres éléments de la vie morale et intellectuelle ne pouvaient suivre l'essort inouï de l'art. L'Italie était emportée par une fièvre sublime plutôt qu'active dans la possession sereine de son génie ; plus passionnée pour le produit de ses arts qu'imbue des principes de leur grandeur, elle sentait plus qu'elle ne comprenait.

« Un matérialisme corrosif ne compensait que trop son infériorité théorique par les ravages qu'il exerçait dans une société enivrée de luxe et de voluptés. L'Italie enfantait, d'une même portée, tous les extrêmes du *bien* et du *mal*, comme ces redoutables climats d'Orient dont le soleil produit tout ensemble les fleurs et les poisons, les monstres et les oiseaux de paradis. Le crime avait ses délires, comme le génie ses extases ; la moralité ne s'était pas maintenue à la hauteur de l'intelligence. Le mal croissait, les vertus politiques s'affaissaient chez les citoyens, les vertus religieuses s'éteignaient chez le prêtre ; la papauté, imposante encore sous les Nicolas V et sous les Pie II, chez lesquels le génie politique, l'amour des lettres, la dignité des mœurs, compensaient, à l'extérieur, l'affaiblissement de la tradition et de la foi, la papauté s'était précipitée, d'abîmes en abîmes, jusqu'à l'enfance d'Alexandre VI. Rome, revenue aux jours de Tibère et de Néron, saluait d'acclamations idolâtres le monstre impur qu'un conclave démoniaque venait de proclamer vicaire de Jésus-Christ. L'inceste le meurtre et l'athéisme, s'étaient assis sur la chaire de saint Pierre, avec cet homme qui semblait une incarnation de l'esprit du mal.

Digitized by Google

Alexandre VI en face de Pérugin! Quel idéal et quelle réalité [1]! »

Le contraste, entre les peintures admirables de Pérugin et les mœurs abominables du pape régnant à la fin du quinzième siècle, caractérise donc le contraste général entre les arts et les mœurs de cette époque en Italie.

Mais cette Renaissance des arts et des sciences, sinon cette rénovation des mœurs, à qui devait-elle naissance? Aux étrangers venus d'Orient, à la littérature païenne, originaire de Grèce, et non à la papauté. Nous allons le prouver par nos autorités. « L'histoire de la dernière croisade, si féconde en événements, n'est qu'un épisode du règne de saint Louis. Les retracer ici, serait s'exposer à d'inévitables répétitions. Le saint roi, avec un de ses fils et une foule de chrétiens, y perdirent la vie. Plusieurs papes ont tenté, depuis, d'appeler les chrétiens d'Europe sur cette terre inhospitalière, arrosée du sang de plusieurs générations. Les incessantes émigrations d'Occident en Orient ont eu d'utiles résultats politiques. C'était la barbarie marchant, à son insu, à la civilisation. Ces mots résument toute l'histoire des croisades. Il me suffira d'en signaler sommairement les résultats : concession progressive des chartes d'affranchissement, établissement des communes, réhabilitation de la royauté, jusqu'alors dignité nominale sans pouvoir réel, souvent sans honneurs, et jamais sans danger; changements dans les mœurs, les usages, opérés par ces migrations continuelles d'Occident en Orient pendant plus de deux siècles; origine

[1] Martin, t. VIII, p. 273.

Digitized by Google

et progrès de l'industrie, de l'agriculture et du commerce par ces longues et incessantes communications de peuples à peuples qui, jusqu'alors, ne se connaissaient pas même de nom. Les Français allèrent chercher eux-mêmes, en Orient, ces belles étoffes de l'Inde et les épiceries qu'ils recevaient auparavant des Vénitiens et des Génois.

« La navigation extérieure devint une nécessité. La marine marchande se forma ; les populations, jusqu'alors parquées, isolées, ne restèrent plus étrangères les unes aux autres [1]. »

« Mais tous les arts déclinèrent peu à peu pendant le Bas-Empire, et ils arrivèrent même partout à une décadence complète. Cependant, le royaume de Byzance semblait en conserver encore quelques traces, quand la prise de Constinople par Mahomet II, en 1453, força les artistes à quitter une ville et un pays où le sabre était la seule raison. La religion des Turcs ne permettant de faire ni d'avoir aucune figure, les artistes émigrèrent en hâte ; quelques-uns se réfugièrent en Allemagne, d'autres en Italie, à Venise, à Florence [2]. »

Ainsi, la Renaissance était intellectuelle et non pas morale. Elle avait ramené le goût des études littéraires, des beaux-arts, même de quelques sciences ; mais ainsi circonscrite dans son influence, elle n'était pas l'œuvre de la papauté ; elle avait pris son origine en Orient.

Cette Renaissance avait eu besoin, pour se développer, d'études et de liberté. Ces études et cette liberté, appliquées d'abord aux choses profanes, pouvaient l'être

[1] *Dictionnaire de la Conversation*, au mot *Croisades*. — [2] *Idem*, au mot *Renaissance*.

Digitized by Google

ensuite aux choses saintes; Luther le fit comprendre; la papauté s'en effraya; et pour couper le mal par la racine, elle se déclara l'ennemie, non-seulement de l'étude libre de la théologie, mais de toute étude, de toutes libertés; nous allons la voir à l'œuvre pour éteindre les lumières, comprimer la pensée et même le progrès matériel ou moral qui aurait pu, en les relevant, soustraire les peuples à sa domination. Mais il est temps de rendre la parole à nos auteurs, pour prouver ce que nous n'avons qu'affirmé. Exposons d'abord, d'après eux, les principes inspirateurs de la papauté; nous verrons ensuite les fruits qu'ils ont portés.

« Jusqu'à l'époque du concile de Trente, dit M. de Sismondi, les papes avaient contracté une sorte d'alliance avec les peuples contre les souverains; ils protégeaient les lettres et la philosophie, ils avouaient la liberté, ils favorisaient les républiques; mais lorsqu'une moitié de l'Église, embrassant l'étendart de la Réformation, secoua leur joug, lorsqu'elle tourna contre eux ces lumières de la philosophie qu'ils avaient laissé luire, cet esprit de liberté qu'ils avaient encouragé, cette opinion publique qui leur échappait et qui devenait par elle-même une puissance, un sentiment de terreur profonde les détermina à changer toute leur politique. Au lieu de rester à la tête de l'opposition contre les monarques, ils sentirent le besoin de faire cause commune avec eux pour soutenir des adversaires bien plus redoutables. Ils contractèrent l'alliance la plus étroite avec les princes temporels, surtout avec Philippe II, le plus despotique de tous. Ils ne s'occupèrent plus que de courber les consciences et d'asservir l'esprit humain; et en effet, ils lui imposèrent un

Digitized by Google

joug que jamais les hommes n'avaient encore porté.

« L'Église s'empara de la morale comme étant purement de son domaine; elle substitua l'autorité de ses décrets aux lumières de la raison et de la conscience, l'étude des casuistes à celle de la philosophie morale, et elle remplaça le plus noble des exercices de l'esprit par une habitude servile.

« La morale fut absolument dénaturée entre les mains des casuistes; elle devint étrangère au cœur comme à la raison; sa distinction entre les péchés mortels et les péchés véniels effaça celle que nous trouvions dans notre conscience entre les offenses les plus graves et les plus pardonnables. On y vit rangés, les uns à côté des autres, les crimes qui inspirent la plus profonde horreur, avec les fautes que notre faiblesse peut à peine éviter.

« Les casuistes présentèrent à l'exécration des hommes, au premier rang entre les plus coupables, les hérétiques, les schismatiques; quelquefois ils réussirent à allumer contre eux la haine la plus violente; le brigand, l'empoisonneur, le parricide furent associés avec des hommes qui conquéraient un respect involontaire. Les bonnes actions des hérétiques accoutumèrent à douter de la vertu même; leur domination fit envisager la réprobation comme une sorte de fatalité, et le nombre des coupables fut tellement multiplié, que l'innocence parut impossible.

« La doctrine de la pénitence causa une nouvelle subversion dans la morale; sans doute, c'était une promesse consolante que celle du pardon du ciel pour le retour à la vertu; mais les casuistes avaient dénaturé cette doctrine; un seul acte de foi et de ferveur fut

Digitized by Google

déclaré suffisant pour effacer une longue liste de crimes. La vertu, au lieu d'être la tâche constante de toute la vie, ne fut plus qu'un compte à régler à l'article de la mort; et, dans cette confiance, le pécheur lâchait la bride à ses penchants déréglés.

« Je ne parlerai pas du trafic honteux des indulgences et des prix scandaleux que le pénitent payait pour obtenir l'absolution du prêtre; cependant, encore aujourd'hui, le prêtre vit des péchés du peuple et de ses erreurs; le moribond prodigue, pour payer des messes, l'argent qu'il a souvent rassemblé par des voies iniques, et il établit aux yeux du vulgaire sa réputation de piété.

« Le pouvoir attribué aux cérémonies religieuses, aux indulgences, tout s'était réuni pour persuader au peuple que le salut ou la damnation éternelle dépendaient de l'absolution du prêtre, et ce fut encore peut-être là le coup le plus funeste porté à la morale : l'homme le plus pervers, le plus souillé de crimes, pouvait éprouver un de ces retours momentanés à la vertu qui ne sont pas étrangers aux cœurs les plus dépravés; il pouvait faire une bonne confession, une bonne communion, une bonne mort, et être assuré du paradis. Les lumières de la conscience et de la raison furent sans cesse contredites par les décisions des théologiens. Le meurtrier, tout couvert du sang qu'il vient de verser, fait maigre avec dévotion, tout en méditant un nouvel assassinat; la prostituée place près de sa couche une image de la Vierge, devant laquelle elle dit dévotement son rosaire.

« La charité est la vertu par excellence de l'Évangile; mais le casuiste a enseigné à donner au pauvre pour le

Digitized by Google

bien de sa propre âme, et non pas pour soulager son semblable; il a détourné, en faveur du moine mendiant, le fonds principal de la charité publique. La sobriété, la continence, sont des vertus domestiques qui conservent les facultés des individus et assurent la paix des familles. Le casuiste a mis à la place les maigres, les jeûnes, les vigiles.... et à côté des vertus monacales, la gourmandise et l'impudicité peuvent prendre racine dans les cœurs.

« Les docteurs dogmatiques proscrivent, de toute l'autorité des pouvoirs temporels et spirituels, toute recherche philosophique qui établirait les régles de probité sur d'autres bases que la leur, toute discussion de principe, tout appel à la raison humaine. La morale est devenue non-seulement leur science, mais leur secret. Le fidèle scrupuleux doit, en Italie, abdiquer la plus belle des facultés de l'homme, celle d'étudier et de connaître ses devoirs. On lui commande de s'interdire une pensée qui pourrait l'égarer. Aussi serait-il impossible de dire à quel degré une fausse instruction religieuse a été funeste à la morale, en Italie. Il n'y a pas, en Europe, un peuple qui soit plus constamment occupé de ses pratiques religieuses, qui y soit plus universellement fidèle. Il n'y en a pas un qui observe moins les devoirs et les vertus que prescrit ce christianisme auquel il paraît si attaché. Chacun y a appris, non point à obéir à sa conscience, mais à ruser avec elle; chacun met ses passions à leur aise, par le bénéfice des indulgences, par les restrictions mentales, par le projet d'une pénitence et l'espérance d'une prochaine absolution; et, loin que la plus grande ferveur religieuse y soit une garantie de probité, plus on y voit un

Digitized by Google

homme scrupuleux dans ses pratiques de dévotion, plus on peut, à bon droit, concevoir contre lui de défiance.

« Lorsque des papes, conduits uniquement par le fanatisme, succédèrent à ceux qui n'avaient écouté que l'ambition, la dévotion fut confiée à de nouvelles mains. Les jésuites s'emparèrent de tous les colléges et l'on vit absolument cesser, partout à la fois, l'enseignement indépendant communiqué à des milliers d'écoliers, qui mettait en œuvre tous les pouvoirs de leur esprit, éveillait toutes leurs facultés, et en appelait sans cesse au jugement de la pensée. Les moines qui succédèrent à ces hommes si actifs furent sévèrement enrégimentés; indifférents aux succès de leurs écoles, et uniquement occupés de l'objet de leur ordre, ils énonçaient l'appel à la raison humaine comme une révolte contre des doctrines émanées immédiatement de la Divinité. On ne permit plus de chercher dans le cœur, des principes sur lesquels l'autorité avait déjà prononcé; toute politique fut rendue conforme à l'intérêt du gouvernement dominant, et les sentiments nobles furent bannis d'une science qui, au lieu d'être la plus indépendante de toutes, devint la plus servile. Que pouvait signifier l'éloquence antique, lorsque l'amour de la liberté était représenté comme un esprit de révolte, l'amour de la patrie comme un culte presque idolâtre? Quel intérêt pouvait naître de l'étude des lois, des mœurs, des habitudes de l'antiquité, lorsqu'elles n'étaient point comparées aux notions d'une législation vraiment libre, d'une morale épurée, d'habitudes qui naissent de la perfection de l'ordre social[1]? »

[1] Sismondi, t. XVI, p. 409 et suivantes.

Digitized by Google

Cette citation pourrait nous dispenser d'apporter d'autres autorités; toutefois, nous placerons ici quelques lignes de deux ou trois auteurs :

« De cette époque (seizième siècle) date la décadence de Rome. L'élément catholique, soumis au grand creuset de la Réforme, perdit sa force, son prestige, et fut peu à peu éliminé du corps politique; il ne fit plus peur aux princes, qui commencèrent à s'émanciper. En proclamant le principe de l'indépendance individuelle, Luther préparait une éclatante revanche à l'élément populaire resté sans organe [1]. »

Il est bien entendu que le Vatican n'a temporellement aucune force propre, du jour où, renégat impolitique, il déserta la cause du peuple qui était la sienne; il se trouva isolé, sans appui; il dut alors, pour ne pas périr, chercher d'autres soutiens. Il se fait gibelin et champion des princes; mais, au fond, il n'a pas répudié ses prétentions à la domination universelle.

« Le Saint-Siége n'a pas cessé de grandir aux dépens de l'existence politique de l'Italie; par la force des choses, il l'a empêchée de marcher, comme tous les autres peuples de l'Europe, à l'unité qui seule pouvait la sauver. Il a suspendu, dans ce pays, le souffle de la vie civile. Il a empêché l'état politique de se développer et de durer; il a absorbé toutes les forces vitales de l'Italie, dépouillée, mise à nu par tout le monde; chacun des centres d'organisation politique, la ligne lombarde, Pise, Florence, Venise, disparaît à son tour; le monde temporel s'efface, il s'évanouit devant le spirituel.

« Lorsque cette œuvre est achevée, qu'il ne reste

[1] Didier, p. 326.

Digitized by Google

plus trace, nulle part, des mouvements de l'existence civile; lorsqu'au seizième siècle, l'Italie, effacée de la carte politique, disparaît dans la région du temps, pour entrer dans la vie de l'éternelle ruine, en ce moment même la papauté lui dit : Tu es morte, mais je vais te faire régner; tu m'as été immolée, mais je vais te donner le triomphe sur le monde. J'ai absorbé tous tes droits, toute ta vie, tout ton avenir; rien, chez toi, ne subsiste plus que moi-même; tu t'es, tout entière, consumée pour moi; et maintenant, dans mon règne, c'est toi qui vas régner; car je ferai de la terre entière une Italie semblable à toi, sans ton soleil et ta beauté. Tes pensées de mort, qui s'élèvent du milieu de tes maremmes et de tes villes désertes, je les imposerai au monde, et il se fera, comme chez toi, un grand silence; tu te reconnaîtras, tu te retrouveras partout, et chacun t'enviera ta couronne de morte [1]. »

Tel est l'arbre planté, au seizième siècle, par les soins de la papauté, dans les États romains, étendant ses racines sur tout le sol de l'Italie. Maintenant, regardons aux fruits que cet arbre a portés, et, quand nous verrons les gouvernements séculiers nous parler de droit divin, d'autorité royale, de priviléges nobiliaires, rappelons-nous que le gouvernement pontifical avait d'abord proclamé l'infaillibilité du pape, l'autorité de l'Église, et les priviléges du clergé; et que, transportant lui-même ces prétentions du spirituel au temporel, la papauté avait préparé tous les abus et toutes les tyrannies.

« Rome, dit M. de Sismondi, qui, au commencement du siècle, avait eu, dans Léon X, un grand pontife, ami

[1] Quinet, p. 58 et 59.

Digitized by Google

des lettres et protecteur généreux des arts et de la poésie, devenue défiante par les progrès de la Réformation, ne s'occupa plus qu'à écraser tout l'essor de l'esprit; et, sous le pontificat de Paul IV, de Pie IV et de Pie V (1555, 1572), qui s'étaient élevés par le crédit de l'Inquisition, la persécution contre les lettres et les académies recommença d'une manière régulière et systématique pour ne plus s'arrêter [1].

« Mais les calamités du commencement du seizième siècle furent encore moins fatales que le repos de mort qui les suivit. Une oppression universelle, systématique et régulière, succéda aux violences de la guerre. Il ne serait pas facile de faire connaître le gouvernement défiant et apathique des trois Philippe qui possédèrent en souveraineté le Milanais, Naples, la Sicile et la Sardaigne, et qui exercèrent une autorité presque aussi absolue sur les États du pape et sur ceux des ducs d'Italie, qui avaient imploré leur protection. Des contributions énormes, inégalement et absurdement réparties, avaient ruiné le commerce, écrasé et dépeuplé les campagnes; des concussions, bien plus onéreuses encore, enrichissaient quelques gouverneurs, mais en pénétrant le peuple d'un sentiment de mépris et de haine pour un gouvernement aussi aveugle et aussi injuste. Tout essor de l'esprit était considéré comme une attaque contre le gouvernement; toute liberté d'écrire ou d'imprimer était enlevée aux sujets; toute discussion, toute délibération publique était interdite; tout particulier qui possédait des livres défendus était exposé aux peines les plus graves, civiles et religieuses : car le gouvernement,

[1] Quinet, t. II, p. 188.

Digitized by Google

pour exercer une police plus sévère, et pour l'étendre sur les esprits, avait appelé l'Inquisition à son aide, et en avait fait une garde fidèle de toute espèce de despotisme [1].

« Rien n'était respecté que les abus ; la liberté civile était ouvertement violée ; les droits des citoyens sans cesse envahis ; les hommes suspects, non d'actions coupables, mais d'opinions libérales, étaient exposés à des supplices atroces, qu'on leur infligeait, non comme punition, mais comme torture, et cependant la justice commune n'était point administrée. Tous les couvents, toutes les églises servaient d'asile aux malfaiteurs ; chaque vice-roi, chaque commandant de place, chaque employé du gouvernement avait des bandits sous sa sauvegarde, auxquels il assurait l'impunité, en récompense des violences et des assassinats qu'il leur faisait souvent commettre pour son compte. Les couvents eux-mêmes avaient leurs assassins, et, dans la conspiration du père Campanella, on vit, avec étonnement, que les moines de la Calabre pouvaient mettre sous les armes plusieurs milliers de bandits. Les brigands campaient presque aux portes des villes, et l'on ne pouvait passer sans escorte de Naples à Caserte ou Averse [2]. L'état de l'Église, pendant tout le siècle, demeura comme un grand désert qu'aucune étincelle de vie n'animait [3].

« Un esprit rétréci dominait plus encore dans l'administration des gouvernants que dans leur propre tête ; les habitudes d'une surveillance minutieuse, d'une défiance inquiète, d'une aversion obstinée pour toute nouveauté, étaient données à tous les subalternes, et

[1] Sismondi, t. II, p. 243, 244, 245. — [2] *Idem*, p. 246, 247. — [3] *Idem*, p 350.

Digitized by Google

les sujets étaient accoutumés à végéter dans une gêne continuelle. Les mœurs avaient cédé à la corruption de la mode, bien plus qu'à celle des passions; une frivolité universelle excluait toute pensée, toute chaleur de la conversation; une habitude constante d'oisiveté détendait l'esprit, et lui ôtait jusqu'à la faculté de l'occupation. L'usage des sigisbés (amants autorisés des femmes mariées), non moins funeste à la pensée qu'aux mœurs, ne laissait point la disposition de leur temps à ceux mêmes qui faisaient profession de fainéantise, et donnait des devoirs de toutes les heures à celui dont la vie entière était sans but. On était accoutumé à se passer de tout renouvellement d'idées pour vivre, pour agir, même pour causer; la cessation de toute carrière, l'impossibilité d'appliquer aucune étude à aucun but, avait détruit tout stimulant dans l'éducation. Les universités, autrefois si brillantes, ne contenaient plus que ceux qui apprenaient la théologie, la médecine, la jurisprudence, pour en faire un métier lucratif. Les écoles particulières qu'on avait ouvertes en si grand nombre, dans le quinzième siècle, et qui avaient produit tant de savants, étaient toutes fermées, il ne restait plus que quelques colléges et quelques séminaires de moines, où le but de l'éducation était, non d'enseigner, mais de retenir, et où l'on apprenait à soumettre sa raison, à réprimer sa volonté, à se taire, à dissimuler, à craindre et à obéir. La nation enfin était morte de toutes les manières [1]. »

M. Quinet nous décrit aussi, avec les vives couleurs de son imagination, ce seizième siècle, en Italie : « Au temps où nous sommes parvenus, l'inquisition a étouffé

[1] Sismondi, *Littérature du midi de l'Europe*, t. II, p. 351, 352.

Digitized by Google

toute apparence de mouvement dans le Midi. Le bourreau vient d'arracher la langue de Vanini; Giordano Bruno, Dominis, sont brûlés sur le bûcher. L'Italie, obligée de renoncer à la théorie, aux idées, aux systèmes, que lui reste-t-il? vous répondez, l'expérience, les faits, la réalité, ce qu'il y a d'invincible à l'homme, les mathémathiques. Eh bien, l'expérience, les mathématiques vont être interdites, la physique réprouvée, la géoémtrie excommuniée, afin qu'il soit bien démontré que si l'Italie s'arrête, si elle renonce à produire, c'est que toutes les issues lui sont fermées, et que c'est la vie même que l'on condamne chez elle [1]. »

« L'ignorance des ministres de Madrid, qui ne connaissaient aucun des principes de l'économie politique, était plus funeste à l'Italie que leur rapacité et leurs dilapidations. Ils n'inventaient pas un impôt qui ne semblât destiné à écraser l'industrie et ruiner l'agriculture. Les manufactures semblaient en décadence; le commerce disparaissait; les campagnes devenaient désertes, et les habitants, réduits au désespoir, étaient forcés, enfin, d'embrasser comme profession le brigandage. Des chefs distingués par leur naissance et leurs talents se mirent à la tête des assassins qui se formèrent, à la fin du siècle, dans le royaume de Naples et l'État de l'Église, et la guerre des brigands mit plus d'une fois en danger l'autorité souveraine elle-même. Pendant ce temps, les provinces restaient sans soldats, les côtes sans vaisseaux de guerre, les forteresses sans garnison [2]. »

« Le Milanais ne pouvait se relever, sous l'administration espagnole, des désastres des précédentes guerres.

[1] Quinet, p. 79. — [2] Sismondi, t. xvi, p. 158.

Digitized by Google

Des impôts absurdes en bannirent le commerce et les manufactures, et si les lois ne réussirent pas à rendre stériles ces riches campagnes, elles rendirent du moins misérables ceux qui les cultivaient. Le gouvernement voulut encore aggraver le joug odieux que portaient les Milanais, par l'établissement de l'inquisition espagnole. Celle d'Italie qui, depuis longtemps, était établie à Milan, ne suffisait pas pour satisfaire le fanatisme farouche ou la politique de Philippe II [1]. »

« L'administration espagnole a fait retourner la Sicile et la Sardaigne vers la barbarie; elle avait chassé des villes le commerce et les manufactures; elle avait abandonné les campagnes au brigandage des bandits et des contrebandiers, et elle laissait toutes leurs côtes exposées au ravage des corsaires barbaresques [2]. »

« Depuis longtemps le Saint-Siége avait été occupé par des hommes uniquement animés par des intérêts mondains, qui s'étaient proposé successivement de satisfaire leur goût pour les plaisirs, pour les arts, pour la magnificence et pour la guerre. Les uns avaient voulu étendre la monarchie même de l'Église; les autres, au contraire, avaient voulu en détacher des fiefs pour élever leurs familles; dans tous, l'homme d'État l'avait emporté sur l'homme d'Église, et le fanatisme religieux avait très-peu de part à leur conduite; tel fut le caractère des papes dans tout le temps qui s'écoula du concile de Constance à celui de Trente [3]. »

« L'administration de tous les papes qui se succédèrent, depuis l'ouverture du concile de Trente jusqu'à la fin du siècle, est souillée par les persécutions atroces

[1] Sismondi, t. xvi, p. 165. — [2] *Idem*, p. 170. — [3] *Idem*, p. 184.

Digitized by Google

qu'ils exercèrent contre les protestants d'Italie. Les abus de la cour de Rome étaient plus connus dans cette contrée que dans toute autre; les lettres y avaient été cultivées plus tôt et avec plus de soin. La philosophie y avait fait de plus grands progrès, et, au commencement du siècle, cette philosophie avait abordé les matières religieuses elles-mêmes avec une grande indépendance. La Réforme avait gagné, en Italie, de nombreux partisans parmi les lettrés, mais beaucoup moins dans la classe pauvre et laborieuse qui l'adopta avec tant d'ardeur en Allemagne et en France. Les papes réussirent à l'éteindre dans le sang. L'Inquisition fut, pendant tout le siècle, le chemin qui mena le plus sûrement au trône pontifical. Tous les pontifes ne cessèrent de nourrir les guerres civiles de France, de Flandre, et les complots contre la reine d'Angleterre; en sorte que les calamités de la seconde moitié du seizième siècle, dans toute l'Europe, furent presque constamment leur ouvrage.

« Les sujets des papes, pendant la seconde moitié du seizième siècle, ne furent pas plus heureux que ceux de l'Espagne. Un gouvernement également absurde le opprimait sans les protéger; tandis que les impôts les plus onéreux, les monopoles les plus ruineux détruisaient chez eux toute industrie : l'administration des subsistances, arbitraire et violente, en entravant le commerce des blés, causait de fréquentes famines, toujours suivies de maladies contagieuses; celle de 1590 à 1591 enleva, dans Rome seule, 60,000 habitants; plusieurs riches villages de l'Ombrie demeurèrent, dès lors, absolument déserts. C'est ainsi que la désolation s'étendait sur ces campagnes autrefois si fertiles, et que le mauvais air en faisait la conquête. La force armée de l'État pon-

Digitized by Google

tifical n'était pas suffisante pour protéger les citoyens contre les brigands. Ceux-ci, devenus fiers de leur nombre, et se glorifiant de combattre le honteux gouvernement de leur patrie, en étaient arrivés à regarder leur métier comme le plus honorable de tous. Le peuple même, qu'ils rançonnaient, applaudissait à leur valeur, et considérait leurs bandes comme des pépinières de soldats. Les gentilshommes endettés, les fils de famille dérangés dans leurs affaires, se faisaient un honneur d'y avoir servi quelque temps, et de grands seigneurs se mirent quelquefois à leur tête pour soutenir une guerre réglée contre les troupes du pape. Ces brigands ne se contentaient pas de dévaliser les passants ou de fournir des assassins à tous ceux qui voulaient les payer pour des vengeances particulières, ils surprenaient les villages et les petites villes pour les piller, et ils forçaient les plus grandes à se racheter par d'énormes rançons, si leurs habitants voulaient éviter l'incendie de leurs maisons de campagne et de leurs moissons. Cet usage a subsisté jusqu'à nos jours, et souvent l'on a vu le seigneur associé secrètement aux profits du crime. Les habitudes nationales en sont demeurées perverties, et aujourd'hui encore, dans la partie de l'État romain où toute la population n'est pas détruite, dans la Sabine surtout, le paysan ne se fait aucun scrupule d'unir le métier d'assassin et de voleur de grand chemin à celui d'agriculteur [1]. »

Avançons d'un pas dans la série des siècles, et nous verrons le même état de choses se perpétuer : « Le dix-septième siècle, en Italie, est une époque de mort com-

[1] Sismondi, t. XVI, p. 189 à 193.

Digitized by Google

plète; autant l'histoire littéraire le représente comme abandonné au plus mauvais goût, à la fadeur et à la stérilité, autant l'histoire politique nous le montre dépourvu de toute action comme de toute vertu, de tout caractère élevé comme de toute révolution importante. Plus on avance, plus on demeure convaincu que l'histoire, non point des républiques seulement, mais de la nation italienne elle-même, a fini avec l'année 1530. Les malheurs du dix-septième siècle étaient des malheurs silencieux; chacun souffrait, mais souffrait dans sa famille; ses relations privées étaient empoisonnées; ses espérances étaient détruites; sa fortune diminuait, tandis que ses besoins s'accroissaient chaque jour; sa conscience, au lieu de le soutenir dans l'épreuve, l'accusait comme coupable, et, la honte se joignant à la douleur, il s'efforçait encore de cacher ses chagrins aux yeux du monde, et d'en dérober le souvenir à la postérité.

« Ainsi, l'on n'a point songé à compter, parmi les malheurs publics de l'Italie, la cause peut-être la plus universelle des souffrances privées de toutes les familles italiennes, l'atteinte portée au lien sacré du mariage par un autre lien avoué, considéré comme honorable, et que les étrangers voient toujours avec une égale surprise, sans pouvoir le comprendre, celui des sigisbés ou *cavalieri serventi*. Cette mode funeste, ayant été une fois introduite au dix-septième siècle par l'exemple des cours, et étant mise sous la protection de toutes les vanités, la paix des familles fut bannie de toute l'Italie; aucun mari ne regarda plus sa femme comme une compagne fidèle, associée à son existence; aucun ne trouva plus en elle un conseil dans le doute,

Digitized by Google

un soutien dans l'adversité, un sauveur dans le danger, un consolateur dans le désespoir. Aucun père n'osait s'assurer que les enfants qui portaient son nom étaient à lui ; aucun ne se sentit lié à eux par la nature ; et l'orgueil de conserver sa maison, mis à la place du plus doux et du plus noble des sentiments, empoisonna tous les rapports domestiques. Combien ils furent criminels envers l'humanité, ces princes qui réussirent à empêcher que leurs sujets connussent aucun des doux sentiments d'époux, de père, de frère et de fils [1] ! »

« Tandis que tous les liens de famille furent brisés, au dix-septième siècle, par ces mœurs nouvelles, qui, regardées dans les cours comme les seules élégantes, ne tardèrent pas être imitées par la masse entière du peuple, le commerce fut frappé d'un coup mortel par la retraite subite des hommes industrieux et des capitaux. Sa ruine fut complétée par les monopoles et par les impôts absurdes sur la vente de tous les objets commerciables qu'établirent les Espagnols, dans toutes les provinces qui dépendaient d'eux. Cependant, le faste augmentait à mesure que les ressources diminuaient. Les Italiens apprirent, dans ce siècle, et ce fut encore des Espagnols qu'ils reçurent cette leçon, l'art de retrancher sur les besoins les plus pressants pour donner davantage à l'apparence, et l'on fit un mérite au chef de famille de tout ce qu'il donnait à sa vanité et à ses plaisirs [2]. »

« Les lois, les mœurs, l'exemple, la religion même, telle qu'elle était pratiquée, tendaient à substituer, en toutes choses, l'égoïsme à tout mobile plus noble. Le

[1] Sismondi, t. xvi, p. 220 à 222. — [2] *Idem*, p. 225.

Digitized by Google

père de famille, marié à une femme qu'il n'avait point choisie, qu'il n'aimait pas, dont il n'était point aimé, entouré d'enfants dont il ne savait point s'il était père, dont il ne suivait point l'éducation, dont il n'obtenait point l'amour, gêné sans cesse dans sa famille par la présence de l'ami de sa femme, séparé d'une partie de ses frères et de ses sœurs, qu'on avait enfermés de bonne heure dans des couvents, fatigué de l'inutilité des autres, auxquels, pour tout établissement, il était obligé de donner toujours un couvert à sa table, n'était regardé par eux que comme l'administrateur du patrimoine de la famille, tandis que tous les autres, frères, sœurs, femmes et enfants, étaient entrés dans une ligue secrète pour détourner à leur profit le plus qu'ils pourraient du revenu commun, pour jouir, pour se mettre eux-mêmes dans l'aisance, sans se soucier de la gêne où pouvait se trouver leur chef.

« Pour chaque besoin imprévu, celui-ci prenait sur les fonds destinés à la culture, le seul qui fût à sa disposition, et le seul qui aurait dû demeurer sacré. Il ruinait ses terres parce qu'il n'avait pas droit de les vendre, et de nombreuses familles de métayers étaient victimes avec lui de son inconsidération, de celle de ses proches, ou du malheur fortuit qui avait dérangé sa fortune..... S'il voulait suivre une carrière publique, il ne pouvait y réussir que par les arts de l'intrigue, de l'adulation et la bassesse; s'il avait des procès, son bon droit était compromis par les lenteurs interminables de la chicane, ou sacrifié par la vénalité de ses juges; s'il avait des ennemis, ses biens, sa liberté, sa vie étaient à la merci de délateurs secrets et de tribunaux arbitraires. N'aimant rien que lui-même, il ne trouvait

Digitized by Google

en lui-même que peines et que soucis ; pour s'étourdir sur ses chagrins, il était forcé, en quelque sorte, à suivre la pente universelle de sa nation vers les plaisirs des sens ; il s'y abandonnait, et, dans leur ivresse, il se préparait encore de nouveaux soucis et de nouveaux remords [1]. »

« Il n'y eut pas de père qui, dans son testament, ne sacrifiât toutes ses filles à ses fils, tous les cadets à l'aîné, et sa propre veuve à ses enfants. Toutes les relations domestiques furent changées par cette fausse distribution de la propriété. Le respect filial des enfants pour leur mère fut détruit, lorsque la mère fut rendue dépendante de son fils pour sa subsistance. L'amitié entre les frères fut également exilée, car l'amitié a besoin d'égalité, et elle ne peut pas exister entre un maître absolu et des flatteurs à gages [2]. »

Voilà les fruits de l'arbre planté par la papauté. Mais ne serait-il pas possible de le greffer ? Pour parler sans image, ne pourrait-on pas tirer, des principes du catholicisme, de tout autres conséquences ? Le mal ne vient-il pas plutôt des hommes que des institutions ? — Non ; c'est le contraire ; des hommes meilleurs que les institutions ont voulu réformer ce monde d'iniquités, et toujours ils y ont échoué. Énumérons quelques-unes de ces vaines tentatives.

D'abord, une vaine tentative d'Ancône pour conserver la liberté : « Les étincelles de liberté qui restaient encore dispersées en Italie s'éteignaient successivement ; dans les États du pape, Ancône avait conservé une administration républicaine et indépendante, jusqu'au

[1] Sismondi, p. 227 à 229. — [2] *Idem*, p. 457.

Digitized by Google

mois d'août de l'année 1552; elle jouissait sans bruit de cette liberté, lorsque Clément VII fit donner avis aux magistrats de cette petite ville qu'une flotte de Soliman, entrée dans l'Adriatique, préparait contre elle une attaque; en même temps, il lui offrait les secours d'une petite armée que commandait Louis de Gonzague. Les Ancônitains reçurent, sans défiance, les troupes du pape; mais celles-ci s'étant emparées des postes, arrêtèrent tous les magistrats, tranchèrent la tête à six d'entre eux, désarmèrent tous les citoyens, bâtirent une forteresse sur le mont San-Siriaco, et privèrent la ville de tous ses anciens priviléges [1].»

Voici un exemple plus récent : « Nul État d'Italie n'a jamais dû à aucun souverain autant que la Toscane à Pierre Léopold. Occupé constamment à réformer tous les abus introduits, pendant plus de deux cents ans, par une administration vicieuse, il simplifia les lois civiles, il adoucit les lois criminelles, il rendit au commerce la liberté, il retira des provinces entières de dessous les eaux, il doubla les produits de l'agriculture, il rendit à ses sujets une activité et une industrie qu'ils avaient abandonnées depuis longtemps, il essaya aussi de mettre un frein à la corruption des mœurs et de réprimer les excès de la superstition; mais il éprouva une violente opposition à ses réformes ecclésiastiques, de la part du concile provincial, qu'il assembla le 23 avril 1787. Les préjugés des prêtres et les vices du peuple se liguèrent contre un prince peut-être trop actif dans son désir de faire le bien [2]. Ni la sagesse, ni la bienveillance des vues de Léopold n'étaient reconnues par une classe nom-

[1] Sismondi, t. xv, p. 120. — [2] *Idem*, t. xvi, p. 326.

Digitized by Google

breuse de sujets ; cette classe était composée de tout ce qui avait intérêt au maintien des abus qu'il abolissait : le clergé, la noblesse et le rebut de la population. La suppression des couvents, la dissolution des ordres religieux, la licence réprimée, l'activité provoquée, l'indolence arrachée à son engourdissement voluptueux, et la réforme, universellement suggérée ou imposée, excitaient une puissante résistance contre le royal réformateur. Le gouvernement de la Toscane tomba dans les mains de son second fils, et les prêtres et les nobles donnèrent des preuves de joie non équivoques : ils savaient très-bien que les souverains suivent rarement l'exemple de leurs pères et prédécesseurs, et l'événement justifia complétement cette opinion. Le jeune duc Ferdinand III devint l'agent de son majordome *Manfredini* ; et, sous ses auspices, il abolit, au milieu des applaudissements de la populace, la liberté du commerce donnée par son père ; il altéra ce code, l'objet de l'admiration des philosophes et des amis de l'humanité dans tous les pays ; il rétablit la peine de mort, et tendit la main à cette bigoterie longtemps découragée, qui se releva encore une fois, soutenue par une protection royale[1]. »

Il en a été de même de Joseph II, en Lombardie : « Le peuple ne comprenait pas Joseph II, dit lady Morgan ; les nobles et les prêtres le comprenaient parfaitement. Ils virent quel était son but et se coalisèrent pour le détourner, et sauver leur pouvoir et leurs priviléges. Les actes du gouvernement de ce monarque qui ont excité le plus d'animosité sont ceux qui prou-

[1] Lady Morgan, t. III, p. 21, 22, 23.

Digitized by Google

vent le mieux son humanité et sa sagesse. Tels étaient ces décrets de 1781, qui accordaient le libre exercice de leur religion aux Grecs et aux protestants. Il fonda des colléges, des bibliothèques où ses pères avaient élevé des couvents et des églises. Il fit traduire, en langue vulgaire, la Bible, qui avait été jusqu'alors éloignée de la connaissance du peuple ; il ôta aux prêtres la censure littéraire. Mais quel a été le résultat, quelle a été la récompense des efforts volontaires d'un prince en faveur de son peuple opprimé?.. Joseph, ce souverain patriote, l'ami, le protecteur des lettres et des arts, mourut de chagrin, et sa mémoire ne fut honorée d'aucun trophée. Le pape, les prêtres, les princes et les nobles de la Lombardie s'unirent contre lui; le peuple, ignorant et bigot, le crut ennemi déclaré de la religion. A Vienne, des Autrichiens brutaux proféraient, dans un dialecte rude et barbare, sous les propres fenêtres du palais impérial, qu'il meure, ou, pour traduire plus littéralement leur phrase : « qu'il crève. » Il expira, poursuivi jusqu'à la fin par ces terribles exécrations, implorant la grâce de mourir en paix[1]. »

Enfin, de nos jours, une tentative faite par une main puissante n'a pas été plus heureuse : « A mesure que Napoléon occupait, les unes après les autres, les provinces de l'Italie, l'esprit français, l'esprit de réforme dans les tribunaux et les lois, l'esprit de publicité, d'égalité, d'impatience du joug, se manifestait, et la république de Venise pouvait juger combien elle était détestée par ceux qui avaient quelque ouverture dans l'esprit, quelque élévation dans l'âme. D'autres, il est

[1] Lady Morgan, t. I, p. 296 à 298.

Digitized by Google

vrai, dans les classes les plus humbles, parmi les journaliers des villes et les paysans, gouvernés par l'influence des prêtres, ne comprenant que ce qui existe, regardaient avec horreur la France et tout ce qui était français. Le Sénat s'appuyait sur ce parti dont il excitait le fanatisme [1]. »

« Par l'arrivée des Français en Italie (1796), la loi avait été mise à la place de l'arbitraire; l'instruction morale et publique avait remplacé, dans les tribunaux, l'instruction secrète et la torture; l'égalité civile avait pris la place du système féodal; l'éducation, au lieu d'être rétrograde, avait été rendue progressive, et la pensée de même que la conscience religieuse avaient recouvré leur liberté. L'œuvre des Français promettait à l'Italie renaissante la liberté, la vertu et la gloire. L'œuvre de la coalition a été de tout détruire, de remettre l'Italie entière sous le joug de l'Autriche, de lui ôter, avec la liberté politique, la liberté civile et religieuse, et jusqu'à celle de la pensée, de corrompre ses mœurs, et de faire peser sur elle la dernière humiliation [2]. »

« Par un rescrit du pape, daté du 6 juillet 1816, la magistrature *degli anziani*, celle des tribuns du peuple, le tribunal de *la rota*, la corporation des arts, les écoles de médecine, de philosophie, de droit civil et de droit canon, des avocats, des notaires et même de la théologie, furent abolies, les citoyens désarmés; toutes les anciennes facultés, le gouvernement de la milice, l'administration de la justice, des études, le droit de choisir les professeurs, les fonctionnaires publics, et celui de battre monnaie, furent annulés. Par cet acte

[1] Sismondi, t. II, p. 262. — [2] *Idem*, p. 266, 267.

Digitized by Google

de violence de la part *di Roma che minaccia della s'degno di Dio senza temerlo*, Bologne fut réduite à l'état de servitude des autres provinces, et soumise aux lois qui régissent l'État de l'Église en général [1]. »

On le voit, la papauté reste la même dans tous les temps; elle ne saurait se réformer. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de changer ses moyens pour poursuivre le même but. La papauté s'habille à la mode du siècle; mais c'est pour mettre le siècle à son service. Jadis elle a emprunté les temples, les cérémonies, même les croyances du paganisme, pour gagner les païens à sa cause, sans s'inquiéter si son travestissement ne risquait pas de la rendre elle-même païenne. Plus tard, elle s'est mise à la tête des croisades, parce qu'un souffle de combats animait la chrétienté, et qu'il importait à Rome de paraître diriger le mouvement, afin de conserver et d'accroître son influence. Plus tard encore, elle s'est mise à la remorque des rois absolus, pour se rendre nécessaire et profiter elle-même de cet absolutisme, dont elle a fini par faire son grand principe. Mais à travers ces transformations habiles, la papauté est restée la même : ambitieuse, égoïste, faisant tout concourir à sa propre grandeur; se pliant au présent, mais ne rompant pas avec le passé; accommodant à son usage même les armes qui semblaient devoir la blesser; puis, quand elle était triomphante, reprenant ses allures dominatrices, au nom du nouveau principe, faussé au profit de l'ancienne cause. Jamais la papauté ne sera modifiée, toujours la papauté absorbera quiconque viendra s'y réunir. Écoutons nos auteurs : « La maxime

[1] Lady Morgan, t. II, p. 248, 249.

Digitized by Google

invariable de l'Église de Rome a été d'observer les tendances du siècle, de paraître les diriger, tandis qu'elle ne fait, en effet, que les suivre, et de s'y plier, pour les faire servir au grand but de la suprématie ecclésiastique. L'Europe, désertée au temps des croisades et à l'instigation de la papauté, fut abandonnée au clergé qui profita de l'occasion pour s'agrandir. Dans des temps plus civilisés, lors de la Renaissance des lettres, le clergé se mit à la tête de la croisade contre l'ignorance, et lorsqu'à une époque de sécurité succéda un moment de danger, où l'existence même de la papauté parut compromise, les progrès de la réformation furent arrêtés par ces éternels champions de l'erreur, les jésuites. Des voies plus agréables s'ouvrirent ensuite à l'ambition du clergé, qui trouva plus commode et plus sûr de dicter ses volontés aux cabinets par la bouche d'un confesseur, agent mystérieux, qui tour à tour flattait les vices et éveillait les terreurs de ses pénitents superstitieux : rois et reines, ministres, favoris et favorites. Mais quand ce système aussi fut usé, et que l'esprit révolutionnaire prit le dessus, le prêtre, nouveau Protée, caressa l'esprit révolutionnaire. En Irlande, l'attitude menaçante des populations catholiques est, depuis longtemps, ouvertement encouragée par un clergé qui, du moins, n'a rien fait pour adoucir la barbarie sanguinaire de leurs mœurs ; et c'est au moment même où, bien que le crime n'eût jamais pris en Irlande des proportions aussi effrayantes, l'Angleterre, avec une générosité sans exemple, a prodigué ses ressources pour soulager les misères de ce pays ; c'est à ce moment même qu'un nouveau pays, dont le nom a été proclamé de toutes parts comme synonyme de la cause de la liberté

Digitized by Google

et des droits sociaux, ose braver le gouvernement de la Grande-Bretagne, par une intervention directe dans un détail de sa législation extérieure[1]. »

Ainsi l'Italie est restée sous l'inspiration, sinon sous l'empire de la papauté. Comme par le passé, elle en a sucé les principes ; ce qu'elle recueille aujourd'hui est donc bien le fruit de la semence jetée sur son sol, depuis de longs siècles, par sa foi religieuse. Depuis quinze siècles, le catholicisme a enfanté, élevé, instruit exclusivement son peuple bien-aimé ; aujourd'hui, il est majeur. Voyons ce qu'il est dans sa foi, son gouvernement, ses mœurs, son agriculture, son commerce et son industrie.

Gouvernement. — « La politique générale des petits despotes qui gouvernent chaque division de ce malheureux pays, n'est pas moins contraire à son commerce qu'à sa liberté; mais la nullité de l'Italie fait partie du système moral et religieux que l'hypocrisie, jointe à la force des armes, a imposé au genre humain, et pour le présent, les Italiens n'ont rien autre à faire qu'à obéir[2]. »

« L'obscurantisme des souverains, tyrans de l'Italie, ne tolère aucun écrit, s'il ne tend pas à proroger l'erreur et à faire rétrograder l'intelligence. Le principal mouvement d'esprit existe en Lombardie, à Florence, il s'efforce d'avancer à Rome, il est endormi dans cette ville qui, pendant deux mille ans, a forgé des chaînes pour le monde civilisé ; on voit régner une brutale et complète ignorance de ce qui se passe, même dans ses propres murailles[3]. »

« On ne peut concevoir une réunion de circonstances

[1] *Revue Britannique*, 1848, janvier-février, p. 301, 302. — [2] Lady Morgan, t. III, p. 113. — [3] *Idem*, p. 148.

Digitized by Google

plus propres (que ce qui se passe en Italie) à arrêter les progrès les plus précieux de la civilisation, ou plus parfaitement adaptées pour paralyser tout exercice intellectuel [1]. »

« Les deux pouvoirs de Rome et de l'autorité marchent vers un but commun, la proscription de toute idée d'indépendance, de tout esprit d'examen. Le clergé napolitain a accepté une haute mission de police, et il porte, dans cet apostolat politique, une intolérance, un fanatisme qui renchérissent encore sur les rigueurs du pouvoir temporel. La chaire évangélique est convertie en tribune absolutiste; elle n'a plus d'anathème que pour le peuple souffrant, opprimé; l'espérance y est à l'index; le progrès flétri comme impie, et des puissances, constituées par la violence, maintenues par elle, reçoivent l'apothéose du Vatican [2]. »

Nous allons retrouver cet esprit sur tous les points de l'Italie. Et d'abord le Piémont [3] : « Les codes français, célèbres par leur clarté, avaient été accueillis avec joie en Piémont et en Savoie; ces provinces pouvaient les conserver en cessant d'être françaises. Ils ont été remplacés par les anciennes coutumes plus ou moins incertaines ou contradictoires qui régissaient autrefois ces pays. Les fils héritent à l'exclusion des filles. La tentative d'émigration est punie d'amendes et de peines infamantes; la confiscation des biens réduit à la misère la famille du coupable de quelque crime ou de quelque délit; les juges, nommés et révoqués à volonté, fixent à leur gré

[1] Lady Morgan, t. III, p. 150. — [2] Didier, p. 233. — [3] Nous aimons à reconnaître qu'au moment même où nous rédigeons ces lignes, le Piémont marche dans une voie meilleure; mais on sait aussi que ces nouvelles tendances lui valent l'opposition la plus violente de la part de Rome et de son propre clergé.

Digitized by Google

les frais de procédure ; les grâces même, que le prince accorde, sont payées sous le titre d'*émolument royal*. On a si bien organisé, dans ce royaume, le système de centralisation, que le gouvernement, dit un voyageur, revient suivant son bon plaisir sur la chose jugée, révoque des transactions librement consenties entre particuliers, annule des testaments, change à son gré les compétences, et délègue à des commissaires la connaissance des causes des hommes puissants ou protégés. Dans les matières criminelles, l'accusé ni le défenseur ne sont présents à l'audition des témoins ; l'instruction, les débats, le jugement, tout se fait en secret ; et si, malgré ces moyens accablants pour l'accusé, son innocence est reconnue, il n'est rendu à la liberté que lorsqu'il a payé les frais d'une procédure onéreuse.

« Les nobles jouissent de toutes les faveurs du gouvernement ; eux seuls peuvent prétendre aux grades élevés de l'armée ; ils sont exempts de toute corvée dont les autres classes sont surchargées ; ils ne sont pas justiciables des tribunaux ordinaires ; un noble, qui ne veut pas acquitter ses dettes, obtient du roi l'autorisation de ne pas payer pendant dix ou vingt ans les intérêts de ce qu'il doit.

« Ces faits indiquent suffisamment la nature du gouvernement sarde : c'est le despotisme dans toute sa pureté [1]. »

« Le gouvernement de la Toscane est pire encore que celui du Piémont : « Le magistrat, dit lady Morgan, peut ici condamner à des amendes, d'une manière arbitraire ; il peut arrêter les citoyens dans leurs

[1] Didier, t. VII, p. 290.

Digitized by Google

propres maisons, et de nuit ; et sur des soupçons ou des informations secrètes, il peut les faire enfermer dans une maison de correction ou les forcer d'entrer au service comme dans le cas de *discolato*, c'est-à-dire de conduite immorale et dissolue, ou d'abstinence de devoirs religieux, pratique d'autant plus dangereuse pour la liberté individuelle, que son exécution est commise aux agents de police les plus subalternes [1]. »

« Les finances, en Toscane, excèdent de beaucoup les besoins de l'État, et sont principalement employées à corrompre le peuple. C'est pour cela que, sans augmentation de territoire, n'ayant ni magnifiques entreprises à soutenir, ni dépenses utiles à assurer, les impôts directs et indirects vont toujours en croissant [2]. »

« A l'exception des avocats dans les causes civiles, personne ne peut rien publier sans l'approbation des censeurs. Les colléges, les écoles, les universités demanderaient de grandes améliorations. »

Mais c'est à Rome même qu'il nous importe surtout d'étudier l'esprit du gouvernement et de l'administration; car si quelqu'un songeait à contester l'influence du pape sur le reste de l'Italie, du moins ne la nierait-il pas sur la ville où il règne, non-seulement en pontife spirituel, mais encore en monarque temporel absolu : « Ce n'est point assez pour Rome, dit M. Briffault, de garder en son sein ces stériles traditions du passé ; dans tous ses rapports avec les gouvernements et les peuples de l'Europe, la Cour romaine agit et traite avec une pensée unique, celle de tout ramener à l'inertie, qui est de-

[1] Lady Morgan, t. III, p. 102. — [2] *Idem*, p. 113 et 114.

Digitized by Google

venue pour elle une seconde nature. Sous les inspirations qui lui viennent du chef de l'Église, le clergé n'a qu'un vœu, c'est celui de s'immiscer dans les affaires de l'État, afin de rapporter à Rome l'influence qu'il peut acquérir par ses manœuvres sur les destinées du pays. Rome ne fulmine plus, du sommet du Vatican, des anathèmes dont on se rit; mais elle pratique des voies souterraines sous les idées et les progrès qui gênent ses vues; sa marche occulte est parallèle à celle que suit la civilisation à la face des cieux. Tentatives tardives, et qui ne peuvent pas plus réparer les ruines de la puissance temporelle que celles du pouvoir spirituel qui se sont détruits l'un par l'autre [1]. »

« Rien n'est plus ténébreux que l'administration des finances à Rome; tout est livré à l'arbitraire, tout y est obscur et inconnu. Les fonds sont encaissés et distribués sans contrôle. Chacun sait que les commissions données aux prélats et aux cardinaux, pour exercer cette surveillance, n'existent que pour la forme. Les charges sont inégalement réparties. Il est telle province des Apennins qui, depuis vingt ans, paie au trésor 100,000 francs de surtaxe pour la construction des routes, et n'est toujours traversée que par des sentiers impraticables.

« Ces désordres engendrent les mécontentements; les mécontentements exigent de nouveaux moyens de répression; ceux-ci nécessitent un surcroît de dépenses, et déjà les 4,000 Suisses répandus dans les Légations ne suffisent plus pour réprimer l'insurrection, dont les tentatives ont peuplé de détenus les cachots du fort de San-Léon et des autres prisons d'État [2].

[1] Briffault, p. 460, 461. — [2] *Idem*, p. 73.

Digitized by Google

« Notre existence comme Français n'est pas ici sans quelque agrément. On nous cherche à Rome, on nous fête, non pas dans les hautes régions et dans le clergé, où l'on craint notre libéralisme et notre philosophie, mais dans la classe moyenne. Au reste, je le répète, Rome est un foyer pestilentiel dans lequel s'altèrent, en se corrompant, les meilleurs tempéraments et les cœurs les plus droits [1].

« Les races italiennes ont une astuce qui les porte volontiers vers les manœuvres occultes. On sait jusqu'à quel point de perfection Venise poussa l'art de l'espionnage et de la délation. Les annales de cette république sont pleines de ces mystérieuses horreurs. Les autres États d'Italie adoptèrent, par un penchant naturel, les mœurs et le masque de la politique vénitienne. Rome marcha la première dans cette voie de ténèbres, et, chez elle, ces sombres et déloyales traditions font partie des fastes intimes. La police de Rome ne se borna pas à la ville sainte. Par les ordres religieux soumis à sa discipline et à son pouvoir, le Saint-Siége sut pénétrer le secret des lois et des peuples. Les confessionnaux de tous les souverains catholiques avaient des échos sous les voûtes du Vatican.

« A Rome, presque tous ceux qui se mêlent des affaires publiques font de la police, non point par état, mais afin de gagner quelque chose à leurs moments perdus et pour utiliser leurs loisirs. Toute l'Église, depuis le plus humble estafier de sacristie jusqu'aux membres du sacré Collége, est enrôlée dans cette milice. La révélation et la surveillance font partie des obli-

[1] Briffault, p. 100.

Digitized by Google

gations imposées aux lévites. Sur les flancs de cette vaste agrégation, se groupent les communautés religieuses, les familiers du clergé et la gent dévote. Les employés du gouvernement seraient mal venus à ne pas joindre leurs efforts à ce concours. L'armée elle-même s'y associe. Une autre partie de la population romaine prend part à ces opérations, c'est la tourbe des mendiants, des bandits, des courtisanes, si nombreuses à Rome ; la domesticité, les ciceroni et toute la multitude, dont la vie de hasard et d'aventure s'attache aux étrangers ; tout ce que Rome contient de puissant et de honteux est affilié à sa police. Heureusement, là comme en toute chose, dans ce pays, l'indolence paralyse les actes [1]. »

« Sur les terres de l'Église, ajoute M. Didier, on n'y regarde pas de si près ; quelques forçats obtiennent, par une grâce toute spéciale de Sa Sainteté, la faveur de ne pas travailler, et ils passent leurs jours dans les délices d'un éternel *far niente*. De ce nombre était le fameux bandit Gasperoni. Fatigué de brigandage et voulant, comme il disait, se retirer des affaires, il avait offert au Saint-Père de déposer les armes, à la seule condition d'avoir la vie sauve. Le gouvernement papal avait accepté la capitulation. Gasperoni avait une cour et recevait de nombreuses visites dans sa prison. Il racontait ses campagnes comme un général aime à rappeler les siennes ; et je l'ai entendu se vanter d'avoir commis quarante-cinq homicides. Les gardiens professent pour lui une haute estime. Pour eux, comme pour la chaîne, c'était le grand homme du siècle : telles sont les mœurs du pays [2]. »

[1] Briffault, p. 105, 106. — [2] Didier, p. 23.

Digitized by Google

Mais ne nous arrêtons pas à dépeindre le gouvernement de telle ou telle contrée italienne. Ce que nous avons dit successivement du Piémont, de la Toscane et des États romains, M. de Sismondi va nous le dire de toute l'Italie. « Le despotisme n'a aucun besoin de se déguiser dans la législation italienne; un pouvoir souverain, un pouvoir sans borne y est attribué au prince. Il n'y a aucun droit tellement sacré qu'il soit mis en dehors de la puissance souveraine. Les lois sont de simples émanations de la volonté du monarque; les jugements civils et criminels peuvent être changés par ses rescrits. Il suspend, en faveur de l'un, les poursuites de ses créanciers; il accorde à l'autre une restitution *in integrum* des droits perdus par la prescription; il légitime un troisième, qui est bâtard, pour le faire hériter avec ses frères ou au préjudice de ses cousins; il abroge, en faveur d'un quatrième, les liens de la primogéniture, pour qu'il puisse disposer, au préjudice de ses enfants, des biens qui leur sont substitués. Les priviléges des corps ne l'arrêtent pas plus que ceux des particuliers, et il change à son gré, et pour un but privé, les coutumes des villes et les prérogatives des ordres divers. De même que tout dépend de la seule volonté du prince, tout est accompli par elle, sans discussion, sans délibération publique, sans que la nation soit associée, d'aucune manière, à ce qui va être réglé sur sa destinée. La critique des divers systèmes politiques ou économiques, adoptés par le gouvernement, serait un délit. L'histoire moderne même est interdite; elle pourrait induire les sujets en tentation de juger ce qu'ils doivent considérer comme trop haut pour leur entendement.

Digitized by Google

« Dans les pays où l'instruction des procès est toujours publique, chaque procès criminel est une grande école de moralité pour les assistants. L'homme du peuple apprend, à l'audience, que le crime qui a été commis sous le secret des nuits, loin de tout témoin, parvient cependant à être découvert. Il apprend que l'autorité qui veille sur lui est bienveillante, qu'elle est éclairée, qu'elle ne punit qu'après avoir connu le crime. Mais lorsque l'instruction est secrète, qu'elle n'est accompagnée d'aucun plaidoyer, d'aucun débat qui associe le public au jugement, tous s'accordent à ne voir, dans la justice criminelle, qu'un pouvoir persécuteur, un pouvoir odieux ; ils se liguent pour soustraire tous les prévenus également à son action, et ils font peser une sorte d'infamie sur tous ceux qui ont contribué, de quelque manière, à ce qu'elle s'accomplisse. Cette ligue contre la justice criminelle s'est en effet formée dans toute l'Italie.

« Les archers des tribunaux, les caporaux et les sbires sont déclarés infâmes, et l'on comprend que des hommes qui consentent à embrasser un métier couvert du mépris public et de celui de la loi, s'arrangent pour mériter l'infamie de leur condition. Un honnête homme rougit d'avoir eu aucun rapport avec le bargello, d'avoir reçu de lui aucun service : néanmoins, chaque citoyen sent, à toute heure, que sa réputation, sa liberté, sa vie, dépendent des informations secrètes que donnera cet officier. Personne n'est à l'abri d'être arrêté de nuit, dans sa propre maison, garrotté, transporté au loin, par la seule autorité de cet homme, qui n'en rend compte qu'au seul ministre de la police ou président du *buon governo*. L'Italie est probablement le seul pays au monde

Digitized by Google

où l'infamie légale, loin d'être incompatible avec le pouvoir, soit une condition requise pour exercer une certaine autorité.

« Un Italien, de quelque rang qu'il soit, s'il n'a pas perdu tout soin de sa réputation, ne contribuera jamais à traduire un malfaiteur entre les mains de la justice. Un vol impudent, un meurtre effroyable serait commis sur la place publique, que la foule, au lieu d'arrêter le coupable, s'ouvrirait pour lui laisser un passage, et se fermerait pour arrêter les sbires qui le poursuivent. Le témoin, interrogé sur un crime commis sous ses yeux, s'offense de ce qu'on veut le faire parler comme un espion. La compassion pour le prévenu est si vive, la défiance de la justice du juge si universelle, que les tribunaux osent bien rarement braver ce sentiment général et prononcer une sentence capitale. Les prévenus n'y gagnent rien; ils languissent quelquefois dans les prisons pendant de longues années, ou bien ils sont condamnés à la relégation dans des pays de mauvais air, où la nature fait lentement et douloureusement ce que le juge n'a pas osé faire; mais l'exemple de la peine qui suit le crime est perdu pour le public.

« Dans presque toute l'Italie, le jugement des causes, tant civiles que criminelles, est abandonné à un seul juge. Or, on dénature un tribunal en le réduisant à un seul homme; on ne laisse plus, à celui-ci, le moyen de distinguer entre ses affections privées, ses passions, ses préjugés, et les opinions qu'il forme, en qualité d'homme public. On expose les parties à souffrir de son humeur, de son impatience, et on lui ôte le frein salutaire que lui impose la nécessité d'exposer ses mo-

Digitized by Google

tifs à ses collègues pour les amener à son opinion.

« Encore le prévenu doit-il s'estimer bien heureux lorsque le juge unique, devant lequel il doit comparaître, siége régulièrement sur son tribunal, car toutes les fois que le plaignant jouit de quelque crédit auprès du *buon governo,* le ministre de la police transmet au vicaire ou au bargello l'ordre d'instruire le procès *per via economica.* Dans ces procès, désignés par les noms d'*economici* ou de *camareli,* l'accusé n'est point admis à se défendre. La plainte ne lui est point communiquée; il n'a aucune notion des preuves produites contre lui, tout au plus a-t-il occasion de deviner la nature de l'accusation par son interrogatoire, dans le cas seulement où il est interrogé. La sentence qui est rendue contre lui n'est pas motivée.

« Ainsi, dans toute l'Italie, l'effet salutaire que la justice devait produire sur la moralité du peuple a été complétement perdu, et un effet tout contraire a été opéré sur le plus grand nombre. Chaque sujet, tremblant devant une autorité qui n'est point comptable de ses actions, qui n'est soumise à aucune loi, se croit à toute heure entouré de délateurs et d'espions secrets; il ne peut jamais s'assurer sur le témoignage de sa conscience, et il est forcé à prendre des habitudes de dissimulation, de flatterie et de bassesse; un assassinat ne lui fera point perdre ou la faveur publique, ou les asiles qu'ont offerts longtemps les églises, ou ceux qu'offrent encore les frontières nombreuses des petits États entre lesquels l'Italie est coupée; et jamais, en effet, aucun pays, à la réserve de la seule Espagne, n'a été souillé par plus de meurtres presque impunis. A toutes ces causes d'immoralité, il faut joindre les habitudes de

Digitized by Google

férocité données presque jusqu'à nos jours par le spectacle de la torture [1]. »

M. de Lamennais entre encore mieux dans notre sujet, en nous faisant sentir que c'est bien au pouvoir ecclésiastique qu'il faut ici faire remonter les torts des gouvernements séculiers : « Le mal le plus à redouter, dit l'illustre abbé, le mal dont le catholicisme souffre le plus, et qui le menace chaque jour davantage, a pour principe l'organisation presque exclusivement ecclésiastique du gouvernement temporel, et l'abolition des antiques franchises provinciales, maintenues par le cardinal Gonzalvi, lorsque Pie VII recouvra ses États. De là l'impatience avec laquelle le peuple supporte ce qu'il appelle l'administration des prêtres; ceux-ci, d'une autre part, se sentant haïs de la population, en accusent les opinions nouvelles, les maximes de liberté, et, au lieu de recourir à une réforme sage dans le système politique et administratif, se jettent aveuglément dans les doctrines de l'absolutisme, cherchent leur appui dans la force, et, qui pis est, dans une force étrangère. Ce qui frappe dans le clergé d'Italie, c'est quelque chose de mou, d'apathique, de froid, d'indifférent, en un mot, le défaut de vie; on y vit de sa profession, et voilà tout; on se plie aux caprices du souverain; on consacre ses prétentions au nom de la conscience; on se rend, en un mot, l'instrument docile de sa politique, quelle qu'elle soit. Deux choses contribuent à précipiter le clergé d'Italie dans cette voie funeste : la première, c'est son éducation, ses préjugés et son accoutumance au joug qui le dégrade, et qui produit une sorte de

[1] Sismondi, t. xvi, p. 409.

Digitized by Google

prostration de l'intelligence; le clergé, en second lieu, sans examiner s'il n'est pas lui-même la cause des animosités contre l'Église, en prend occasion de s'affermir toujours davantage dans ses sentiments, et, croyant servir Dieu en servant tous les despotismes, il aliène peu à peu les peuples et de soi et de la religion. Un grand nombre d'hommes ont pris les prêtres en horreur, et, pour mieux se séparer d'eux, ils se jettent dans l'impiété; ils haïssent le clergé de tout l'amour qu'ils portent à leur patrie [1]. »

Voici, sur le même sujet, une citation plus récente de la *Revue Britannique* : « Il est pénible de le dire, rien ne garantit le bon gouvernement (dans les États du pape), avec des autorités la plupart irresponsables, investies d'attributions sans limites ou mal comprises, et autour desquelles s'agite une foule d'intrigants subalternes, âpres à la curée, exploitant l'ignorance de leurs maîtres. L'ignorance des fonctionnaires est le résultat presque inévitable d'une administration dont les membres sont imposés au pape, élus par les instruments actifs de son élection, et choisis d'ailleurs parmi le clergé, ce qui exclut généralement toute étude administrative, théorique ou pratique. Un chanoine deviendra tout à coup trésorier général; un cardinal dirigera le département de la guerre; un évêque présidera à tous les détails du gouvernement comme secrétaire d'État. Voilà pour les fonctionnaires supérieurs; mais l'ignorance distingue encore ceux qui dirigent les branches secondaires de l'administration, car, que sont ceux-ci? encore des monsignori, transformés tout à coup en juris-

[1] *Affaires de Rome*, Lamennais, p. 223 à 226.

Digitized by Google

consultes, en économistes, en financiers, etc. Aussi, grands et petits fonctionnaires ont-ils également besoin de voir par les yeux de tous ces valets ou parasites qui, comme la vermine, vivent de la corruption qu'ils entretiennent. Il faut, hélas! ajouter à tous ces agents d'intrigue, ceux qu'ils recrutent eux-mêmes parmi les personnes de l'autre sexe; l'influence des femmes n'est pas surprenante dans un État où le célibat du prêtre ne saurait être bien scrupuleusement observé par ceux qui n'ont vu, dans leur ordination, qu'une porte par laquelle ils entrent dans la sphère des grandeurs ecclésiastiques [1]. »

Enfin, cherchons l'influence du gouvernement papal jusque dans son inertie, jusque dans son inaction, quand il serait de son devoir d'agir : « L'Italie, nous dit M. Quinet, depuis un siècle et demi, suit le conseil de son Église. Elle entre dans le sépulcre autant qu'une nation peut y entrer. Elle se laisse frapper par tous ceux qui viennent la visiter. Un contrat social se forme entre l'Église romaine et l'Italie; la première promet à la seconde la suprématie universelle de l'esprit, en compensation de la ruine. Si l'Italie accepte, la ruine se consomme, le but n'est pas atteint, il y a dans le monde un grand peuple de moins, et la papauté, infidèle à sa promesse, s'assied, sans repentir, sur ce grand mort qui s'étend des Alpes en Calabre.

« Il est impossible que nous assistions à un pareil spectacle sans en tirer quelque enseignement, au moins pour nous-mêmes. Tout ceci dérive d'une cause générale, c'est-à-dire d'un fond de mépris que l'Église romaine nourrit et entretient pour les nationalités. Elle a

[1] *Revue Britannique*, 1846, juillet et août, p. 135, 136.

Digitized by Google

assisté, pendant des siècles, sans proférer une plainte, à la dissolution de l'Italie; de nos jours, elle a vu, avec la même impassibilité, tomber la Pologne. Peut-être un cri parti du Vatican eût pu la sauver, mais l'idée n'est pas même venue de pousser ce cri qui eût fait tressaillir la terre. Loin de pressentir, le moins du monde, le réveil de la Grèce, M. de Maistre a osé répéter que le plus grand mal pour elle, serait peut-être d'échapper à la servitude; une impassibilité si extraordinaire tient à un principe général [1]. »

« L'Église romaine, afin de remplir sa mission, plaide-t-elle pour les faibles? pense-t-elle à l'Irlande, à la Grèce, à la Bohême, à la Hongrie, à tous les opprimés, lorsqu'une parole tombée de haut, sur la table des plénipotentiaires de Vienne, pouvait tout changer? Ne lui demandez pas cela, sa vue est absorbée sur un point de la terre, elle pense à la Romagne. Au moins plaide-t-elle pour ceux qu'il est impossible d'oublier, pour les vaincus? Au contraire, elle voit la France catholique abattue, elle demande instamment aux puissances hérétiques de profiter de l'occasion pour arracher de la France une province et pour la lui donner!

« Ce sont les schismatiques qui empêchent ce meurtre! C'est-à-dire, qu'elle voit le juif samaritain couvert de blessures sur le chemin; non-seulement elle ne l'aide pas, elle ne le console pas, mais elle n'a qu'une idée obstinée qui est de le dépouiller.

« Quelqu'un a-t-il ouï dire qu'au milieu de l'avidité de ces princes victorieux, le prince de l'Église ait dominé les débats par une de ces grandes effusions de cha-

[1] Quinet, p. 240.

Digitized by Google

rité universelle qui lui eût rendu en un moment l'autorité morale? Profite-t-il de l'exaltation des esprits, de la magnanimité naturelle qui suit la victoire, pour rappeler aux princes leurs serments envers leurs peuples? C'était là assurément sa tâche. Le prince du schisme, l'empereur Alexandre, a rencontré, dit-on, quelques-unes de ces lueurs de grandeur, On ne dit rien de semblable de Rome.

« Quand il s'agit de refaire le droit des gens, est-ce Rome qui propose l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort en matière politique? Ces questions s'agitent dans la conscience universelle, mais l'Église universelle n'y pense pas. Au moins le cri du sang la rend-elle à sa mission? Quand les échafauds politiques se dressent au milieu de passions périssables, Rome élève-t-elle la voix au nom de l'éternelle clémence? se place-t-elle entre l'échafaud et le monde, trop irrité pour être impartial? Ney, Murat, tous ces braves, poursuivis par la colère du temps, trouvent-ils un refuge dans Rome? En étendant la main sur eux, sauve-t-elle à leurs juges eux-mêmes un éternel regret? Non, mille fois non. Au milieu de tout cela, Rome ne voit que Rome, la France ne peut pas l'oublier [1]. »

« J'ai dit que l'Église de Rome méconnaît les nationalités, il faut ajouter qu'elle s'en défie : observez ce qui se passe dans l'Europe catholique, vous découvrirez bientôt ce fait considérable, que partout l'Église tient les peuples pour suspects, qu'elle aspire à se séparer d'eux, et à ne plus s'appuyer que sur Rome. On n'avait pas besoin d'éclatants aveux pour savoir qu'en

[1] Quinet, p. 220 à 222.

Digitized by Google

France, l'Église gallicane n'existe plus que de nom.

« En Espagne même, où le clergé était jusque-là si profondément incorporé avec la nation, toutes les voix qui se font entendre, répètent à leur tour le même cri : Rome. L'évêque des Canaries, dans un ouvrage qu'il vient de publier, place la nouvelle indépendance de l'Église espagnole dans la servitude absolue à l'égard de Rome. Cet homme, d'un vrai mérite, incapable de prendre un masque de liberté, livre le secret de la coalition ecclésiastique, lorsqu'il prononce une parole que l'on se garde bien de répéter ici : « Personne n'ignore, « dit-il, que la Révolution française est une invention de « l'enfer. » En Allemagne, Gœrres, au nom du clergé de Bavière, fait écho à l'évêque des Canaries. On peut dire, qu'au moment où je parle, tous les clergés catholiques du midi et du nord de l'Europe dépouillent, avec violence, les caractères nationaux qui avaient fait dans le passé leur sauvegarde, et qu'ils se concentrent dans Rome pour combattre avec ensemble, avec chacun de leurs peuples particuliers, l'unité spirituelle du dix-neuvième siècle en général [1]. »

« Dans ce duel que l'on prétend établir entre l'Église et les peuples, si Rome n'a pas pour elle les nationalités, a-t-elle au moins l'humanité? Les dissidents se réuniront, dites-vous; et quelle garantie en ai-je? Quoi! sans que vous fassiez un seul pas, la moitié de la chrétienté qui vous a abandonnés, va se raviser, et sans aucune œuvre de votre part, vous consommerez, dans votre vieillesse, ce qui vous a été impossible dans la ferveur d'un autre âge? Mais où sont les marques d'une

[1] Quinet, p. 240, 241.

Digitized by Google

chose si extraordinaire? Où sont ces peuples dissidents qui reviennent en arrière? Je les vois, au contraire, marcher tête baissée vers l'avenir, d'où je conclus qu'il faut chercher ailleurs qu'en vous la réconciliation suprême, et tout ce que je puis dire, c'est que je crains que, dans cette immutabilité, vous ne restiez isolés des nationalités et de l'humanité tout ensemble [1]. »

Tel est l'esprit de la législation romaine. Il peut déjà nous faire pressentir quelles seront les mœurs que nous allons étudier.

« Moeurs. — Pour mieux connaître ses mœurs, étudions une ville à chacun des quatre points cadinaux de l'Italie, en commençant par la métropole de la catholicité.

« A Rome, la vie habituelle est une espèce de long carême, tant on s'acquitte avec ponctualité des devoirs extérieurs de la religion. Cette grande cité, qui pourrait contenir facilement trois fois plus d'habitants qu'elle n'en renferme, est d'un aspect triste, que rendent encore plus frappant ses places spacieuses, ses rues larges et sans mouvement, les ecclésiastiques et les religieux de tous les ordres qu'on y rencontre, et les ruines majestueuses que l'on y aperçoit à chaque pas. Il n'est point jusqu'aux marchés qui ne présentent le même calme. Mais ce silence se change tout à coup en une joie bruyante à l'époque du carnaval; Rome n'est plus la même ville, tant elle acquiert d'activité : tous les rangs sont alors confondus, tous les temples deviennent déserts, et les rues peuvent à peine contenir une population qui s'empresse de quitter ses habitations, pour

[1] Quinet, p. 241, 242.

Digitized by Google

courir après la joie et le plaisir. On voit, pendant ces jours de folies, de jeunes abbés, de grands magistrats, des prélats même, se couvrir d'un costume et d'un masque, et courir les aventures, qui ne manquent point de se présenter; car, chez les deux sexes, chacun les cherche, persuadé que quelques moments d'erreur seront facilement expiés par les pénitences et les saintes privations du Carême. Le cours devient le rendez-vous d'une foule tumultueuse, les équipages s'y succèdent sur deux files, les balcons sont couverts de tentures, une pluie de dragées couvre les piétons et les équipages, aux acclamations d'un peuple de masques de toutes couleurs. A un signal donné, le milieu du cours devient libre; une foule de chevaux en liberté, mais aiguillonnés par des plaques garnies de pointes, et par une mèche allumée que l'on a la barbarie de leur introduire entre cuir et chair, s'élancent de la place du Peuple et parcourent l'espace, moins pour remporter le prix de la course; que pour fuir les instruments de douleur qui les pressent. Aux folies du carnaval, qui rappellent les lupercales de l'antique Rome, succèdent, le soir du mardi-gras, les *moccoleldi,* petites bougies allumées dont chacun porte un faisceau, et avec lesquelles on se poursuit pour les faire éteindre ou les rallumer. Cette coutume est un reste de la fête que l'on célébrait en l'honneur de Cérès, cherchant sa fille Proserpine.

« Les mariages secrets n'y éprouvent aucune entrave: une permission de se marier, dit un auteur, est délivrée par le vice-régent, avec autant de facilité qu'un passeport, et avec cette permission, le curé de la paroisse donne immédiatement la bénédiction nuptiale.

Digitized by Google

A Rome, celui qui abuse de la crédulité d'une jeune fille est condamné à l'épouser ou à passer cinq ans aux galères.

« L'Église blâme l'usure, mais, à Rome, elle permet que des cardinaux se livrent en secret à des opérations mercantiles sur des objets de première nécessité. Les épiciers et les boulangers ne sont souvent que leurs prête-noms ou leurs agents. Ceux qui, parmi ces derniers, veulent exercer leur industrie pour leur compte, sont exposés à plus d'une vexation. Ailleurs, les agents du gouvernement taxent le prix du pain, afin que le peuple ne le paie pas trop cher : à Rome, on met à l'amende le boulanger qui le vend trop bon marché. Dans la plupart des contrées de l'Europe, on commence à sentir tout ce que le jeu de la loterie à d'immoral ; à Rome, ce funeste impôt, levé sur l'ignorance et la misère du peuple, est sanctionné par les ministres de la religion : c'est en présence des différents chefs de congrégations et des cardinaux mêmes, que le tirage se fait avec solennité. L'enfant qui doit mettre la main dans la roue fatale, ne le fait qu'après un grand signe de croix ; et cependant, l'Église ne permet point les jeux de hasard.

« A Rome, pendant les folies du carnaval, et devant la porte des spectacles, on voit le bourreau se promener gravement près du *cavalletto*, instrument de supplice destiné à punir la joie turbulente de ceux qui dépassent les bornes prescrites pendant ces jours d'allégresse, ou les habitués du parterre qui s'avisent de troubler une représentation théâtrale. On couche sur ce petit cheval le patient, et on lui applique, sur les reins, un certain nombre de coups de nerf de bœuf. Le même supplice attend le restaurateur qui se permet de

Digitized by Google

servir, pendant le carême, des mets qui ne sont point réputés maigres. Pour les délits plus graves, la loi inflige la peine de l'estrapade, qui consiste à élever en l'air, au moyen d'une corde, le condamné, dont les mains sont liées derrière le dos, et à le faire retomber avec raideur sur ses pieds; cependant, cette peine et celle du cavalletto commencent à être infligées rarement. L'assassin qui a tué un prêtre est assommé, puis égorgé, coupé en quatre, et une partie de son corps est exposée à chaque porte de la ville. Ce supplice eut encore lieu sous le pontificat de Léon XII. C'est à dater de l'avénement de ce pape que les plaidoyers dans les affaires ecclésiastiques et laïques ne se font plus en latin, mais dans la langue nationale. La torture est abolie depuis longtemps[1]. »

« Les Romains, et en général tous les sujets du pape, offrent le type de la superstition. Ils remplissent scrupuleusement les devoirs extérieurs de la religion; mais, sur ce point, tout est affaire de règle plutôt que de véritable dévotion. La confession est une pratique dont chacun s'acquitte, plutôt par habitude que par humilité chrétienne, plutôt pour mettre sa conscience à l'abri que pour se corriger de ses défauts et de ses vices. Une belle donne rendez-vous à son amant dans une église; mais s'y trouvât-elle seule avec lui, elle ne le regardera point, elle ne lui parlera point, qu'elle n'ait épuisé tous les grains de son chapelet. Le peuple reçoit, à genoux, les bénédictions du pape; mais ce n'est point à Rome que le chef de l'Église est regardé comme participant du pouvoir divin; ce qu'il gagne en autorité

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 364.

Digitized by Google

temporelle, il le perd en puissance spirituelle. Dès que l'octave de Pâques est révolue, les curés exigent de leurs paroissiens des certificats de communion, sous peine de faire figurer les noms de ceux qui n'en présentent point sur le tableau des excommuniés; quels que soient ses principes, tout homme peut mourir avec sécurité : son corps, transporté à l'église, n'y occasionnera aucun scandale; pourvu qu'il paie, il y sera reçu avec les honneurs que la religion réserve, après leur mort, à tous les chrétiens.

« Il est inutile de parler des sigisbés ou des cavaliers servants; ils ont autant de crédit à Rome que dans quelques autres grandes villes d'Italie. Pendant le séjour des Français, le ridicule que ceux-ci avaient jeté sur ces galants leur avait beaucoup nui; mais les mœurs n'y avaient point gagné : les intrigues amoureuses avaient remplacé cette espèce de contrat que le mari passe ici avec le complaisant qu'il choisit pour sa femme. Les étrangers, qui ont observé Rome depuis peu, s'accordent à dire que, sur ce point, les anciennes mœurs redeviennent à la mode : c'est une conséquence naturelle dans un pays où l'éducation ne fait rien pour la régénération des mœurs. Un gouvernement tout à fait pacifique comme celui de Rome, pourrait se consoler de sa nullité politique par la protection et l'encouragement accordés aux lettres, aux sciences et aux arts; mais tout sommeille à Rome. Les sciences y sont moins cultivées que dans tout le reste de l'Italie; cependant cette ville, qui renferme tant de trésors pour l'archéologie, a produit des antiquaires dignes d'être comparés à ceux de l'Allemagne et de la France. Si ses académies littéraires jouissent d'une faible réputation

Digitized by Google

et s'élèvent à peine à la hauteur de nos plus obscures académies de province, c'est à la censure qu'est dû ce résultat. L'école romaine de peinture ne compte plus un seul nom digne des beaux jours d'Italie; et, sans les anciens chefs-d'œuvre dont la ville est remplie, l'Académie des beaux-arts serait tout aussi bien établie ailleurs. Le seul art dans lequel Rome excelle est celui des mosaïques.

« Dans les hautes classes de la société, l'ignorance et le désœuvrement sont aussi répandus ici qu'à Venise ; les jeunes gens qui lisent ne connaissent d'autre lecture que celle des œuvres badines de Voltaire; les jeunes personnes et les femmes, pour se dédommager du temps qu'elles ont passé dans les couvents, ne s'occupent que de lectures aussi frivoles que dangereuses. Le peuple de la ville sait lire et écrire, mais ces connaissances sont très-rares dans les campagnes [1]. »

Après le géographe, écoutons le voyageur : « A Rome, tout est calculé pour charmer l'œil de l'antiquaire et enflammer l'imagination du poëte; mais ces combinaisons ne sont pas moins propres à déchirer le cœur de l'être purement humain, à dissiper les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, espérer l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances; tout rappelle sa folie, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. Les temples de Romulus et de Remus sont maintenant consacrés à saint Cosme et saint Théodore; et les jeux, autrefois célébrés dans le Colysée pour ramener le peuple à sa férocité primitive,

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 369.

Digitized by Google

ont été suivis, dans un autre âge, par des rites institués pour l'affaiblir et le dégrader [1]. »

« Les avenues qui conduisent à Saint-Jean-de-Latran n'ont point d'égales dans l'histoire de la désolation. On aperçoit d'abord une longue rue inhabitée, ou, si l'on voit çà et là quelque visage pâle et amaigri s'avancer à travers une fenêtre sans châssis, sa vue ne fait qu'ajouter un trait de plus à l'image de dégradation morale et de misère matérielle qu'on a sous les yeux, en prouvant que ces édifices ruinés, autrefois la demeure du luxe et de la puissance, ne sont plus que des refuges pour des êtres infortunés ou les plus abjects. La *mal-aria* règne en ce lieu sans que la population humaine, sa plus grande ennemie, s'oppose à ses progrès, les institutions ecclésiastiques la diminuant journellement. Cependant, ce lieu avait été choisi, il y a quelques centaines d'années, à cause de sa réputation de salubrité, pour la résidence des papes et des cardinaux. Ce désert de muraille vient aboutir à une grande place, silencieuse et toute couverte de mousse, au centre de laquelle se déploie la massive et somptueuse architecture de l'église et du palais de Saint-Jean-de-Latran [2]. »

« On devrait s'en approcher en pèlerins par un chemin lent et difficile, et chercher ce temple immense où la majesté, la puissance, la gloire, la force et la beauté se déploient à l'envi l'une de l'autre, en parcourant à pied les divers détails de misère, de désordre et de dégradation qui distinguent toutes ses avenues, et qui sont les éléments dont sa splendeur est composée. Il règne autour de toutes les autres grandes basiliques de

[1] Lady Morgan, t. III, p. 244, 245. — [2] *Idem*, p. 262, 263.

Digitized by Google

Rome une région de désolation ; et Saint-Paul et Saint-Jean-de-Latran, s'élevant sur les horribles frontières des déserts infectés qu'elles dominent, sont comme des temples dédiés à la *mal-aria* ; mais les approches de Saint-Pierre ont un autre caractère. Chaque avenue étroite offre une population pressée, marquée de tous les traits de l'indigence et de la démoralisation. Chaque habitation, obscure et dilapidée, est encombrée de tenanciers qui ne devraient pas se trouver aussi près d'un édifice religieux. C'est ainsi qu'on aborde les autels de Saint-Pierre. Là sont les rues les plus sales de la plus sale cité de l'Europe. Là, des visages que l'amour a marqué de son sceau, paraissent également défigurés par la malpropreté et par une parure indécente ; et de jeunes beautés plébéiennes, assises sur le seuil de quelque fabrique ruinée, ôtant le poinçon qui retient des tresses qu'il est dangereux de détacher, confient leur belle tête à l'inspection d'une vieille servante, et sourient à l'étranger avec toute la complaisance d'une du Barry, quand elle fait sa toilette pour le bien public, entourée des dignitaires de l'Église qui se disputent l'honneur de lui rendre quelques services. Les rues qui conduisent directement à Saint-Pierre offrent, de loin en loin, un palais dévasté, mêlé à des bâtiments ignobles; mais la façade de marbre en est toujours défigurée par les étendages des blanchisseuses ; et une forte odeur d'eau de savon indique une tension à la propreté, dont les effets ne se montrent que par la vapeur savonneuse qui sort des fenêtres des blanchisseurs dans les plus belles rues [1]. »

[1] Lady Morgan, t. III, p. 272, 273, 274.

Digitized by Google

« Le respect pour le Saint-Siége est presque entièrement éteint en Italie, où le trône pontifical est regardé comme la première cause de la dégradation politique du pays. Dans presque toutes les églises catholiques, même celles d'Espagne et de Portugal, des efforts ont été faits pour secouer le jour de l'autorité papale [1]. »

« Les cardinaux gouvernaient par cabales, et toutes les places étaient obtenues par leurs maîtresses ou leurs laquais, classe qui venait immédiatement après celle des cardinaux dans l'ordre de la puissance. Les princes ou patriciens (il y en avait des deux espèces) riches, livrés à l'oisiveté, ignorants et avares, étaient entourés de misérables suivants de l'opulence et de la grandeur, dont le nombre est toujours très-grand dans les pays mal gouvernés. Le peuple, dénué d'habitudes domestiques, menait presque la vie des sauvages, et se trouvait satisfait avec du pain pour aliment et l'église pour amusement. La dépendance était encouragée par l'orgueil, la pauvreté était prêchée comme une vertu, et l'on en faisait un état. Le parasite suivait le prince, et le mendiant suivait le prêtre. Les femmes de tous les rangs se divisaient en deux classes : les vestales et les concubines; elles étaient enfermées dans des couvents ou lancées dans la société, libres de tous les devoirs maternels et des liens du mariage, maîtresses d'amants mariés, épouses des amants des autres femmes. Les passions, dans toutes les classes, n'étaient ni contenues par les lois, ni dirigées par l'éducation; et tous les crimes pouvaient être rachetés par la puissance. Le

[1] Lady Morgan, t. III, p. 390.

Digitized by Google

meurtre était taxé depuis un panier de figues jusqu'à une bourse d'or, et le meurtrier trouvait un asile, depuis le grand autel de l'église jusqu'au cabinet du palais.

« Des assassinats étaient commis toutes les nuits, et la main qui se chargeait de frapper pour de l'argent, indifférente sur sa victime, se trompait souvent et s'excusait en assurant que *c'était une méprise*.

« Les seuls liens qui unissaient la société étaient ceux du vice ; c'était l'intérêt qu'inspirait une table de jeu, ou les intrigues d'un amour illicite. Tous étaient dévoués au premier, et les maris eux-mêmes aidaient quelquefois leurs femmes à se débarrasser d'un sigisbé importun, dont la présence s'opposait à une liaison plus profitable au ménage [1]. »

« La chute de Rome est l'ouvrage du despotisme et de la corruption ; et les efforts et les espérances des souverains alliés, de leurs dépendants, tendent à l'empêcher, comme le reste de l'Italie, de se relever de son abaissement [2]. »

Reposons-nous de la vue des misères morales de Rome par le spectacle moins repoussant des misères matérielles de Gênes, la seconde ville que nous devons étudier. Celles-ci auront l'avantage de nous faire soupçonner les autres sans les mettre sous nos yeux : « J'étais comme étourdie à Gênes par les odeurs inaccoutumées, la saleté inexplicable de cette ville, qui passe pour la plus propre des villes d'Italie ; par ces ruelles plus étroites et plus dégoûtantes qu'aucune de Saint-Gilles de Londres (quartier irlandais) et du vieux Paris, d'où

[1] Lady Morgan, t. III, p. 403, 404, 405. — [2] *Idem*, p. 429.

Digitized by Google

sortaient et où entraient, non des vagabonds, mais des femmes bien vêtues, avec des voiles blancs et de larges éventails. Tout, dans cette ville de boue, de désordre et de déconfort, sinon de misère, contribuait à m'abattre et à me confondre. Les cours des grandes villas qui s'ouvrent sur des ruelles étroites sont encombrées de chiendent et de mauvaises herbes. Les plus hideuses taches souillent les socles des statues, comme si elles étaient affligées d'une lèpre; les grilles sont rouillées, les barreaux des fenêtres sont ébranlés et tombent. Je parcourus, l'autre soir, un vaste palais appartenant autrefois à la famille Brignolle. Je ne crois pas qu'il y eût, dans la cour, une seule pierre du pavé qui ne fût brisée. Au milieu était une statue si dégradée, qu'il serait difficile de dire quelle fut sa forme première. Les écuries, les remises, les offices étaient également vides; les portes, privées de leurs gonds, ne tenaient plus en place que par leurs loquets; les croisées étaient toutes brisées, et çà et là, le pied heurtait des tas de décombres, provenant du plâtre qui se détachait sans cesse des murs. Je descendis d'un pas discret dans le jardin : là aussi il n'y avait plus que les vestiges d'une ancienne magnificence. L'eau dormait dans ses bassins de pierre; mais une nature luxuriante accusait, çà et là, l'oubli de l'homme. Toutes sortes de créatures rampantes et visqueuses se traînaient paresseusement d'un sentier à l'autre. Gênes est une ville où toutes les contradictions se rencontrent et se heurtent; où, d'une rue de pompeux édifices, vous tombez tout à coup dans un labyrinthe de sales ruelles, exhalant les plus puantes odeurs, peuplées d'un essaim de marmots à demi nus, et d'une populace dégoûtante; spectacle tout à la fois si splendide et si sombre,

Digitized by Google

si plein de vie et si mort, que le vertige s'empare facilement de l'étranger. Un des plus sales et des plus difformes quartiers de la ville est, je crois, celui qui conduit au quai. Devant le seuil des maisons est une sorte d'arceau bas et sombre qui recouvre une manière de vieille crypte. Les pierres ou le plâtre dont cet arceau se compose sont devenus noirs, et toute espèce d'ordure et de débris d'aliments semblent s'accumuler là spontanément. C'est généralement là-dessous que s'établissent les marchands de macaroni et de polenta. Je vous laisse à deviner si la vue de ces échoppes aiguise l'appétit[1]. »

Enfin, jetons un regard sur Naples et sur Venise.

« A Naples, des groupes riant, causant, menaçant ou chantant, sont tous domestiquement (sinon sentimentalement) occupés : les besoins sont satisfaits, les professions sont exercées, on lit le Tasse à haute voix, on se nettoie la tête, on se fait la barbe, le tout au bénéfice du public. Un polichinelle et un prédicateur, l'un à côté de l'autre, appellent au même instant les dissipés et les dévots, et se partagent la multitude, toujours prête à rire, à prier, à s'émouvoir, qui cherche les sensations en proportion de son manque d'idées et qui, livrée sans contrôle à l'influence de ses passions véhémentes par l'absence ou la faible administration des lois, est aussi dénuée de principes moraux, qu'éloignée des causes dont ils dérivent, la propriété et l'éducation. Leur friponnerie, qui produit rarement des actes de violence, excepté dans les temps de commotions politiques, et qui est généralement accompagnée d'esprit et entretenue par la pauvreté, est le vice naturel d'un

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 234, 235, 236.

Digitized by Google

peuple privé de principes de conscience, par un gouvernement dont les lois ont toujours été esclaves du pouvoir et des priviléges, et dont la religion a une absolution toute prête, avec un prix établi pour chaque péché [1]. »

« Ils sont dévoués à une religion qui leur assure leurs *feste popolari*; et ils sont attachés à un gouvernement qui permet leurs violences et leur indolence, et qui, non-seulement autorise leurs bandes dépravatrices, mais s'allie avec elles. Celui qui favorise le mieux le désordre moral et politique, est celui qui conviendra le mieux au bandit des Abruzzes ou au brutal *lazzarone* de Naples [2]. »

« L'égoïsme inhumain du gouvernement réduit la grande majorité d'un peuple à une insensibilité d'esclaves pour les souffrances de leurs concitoyens, et à la dégradation nationale, qui rend les sujets trop ignorants pour comprendre la cause de leurs maux, et trop insouciants pour chercher à les diminuer. L'objet avoué par la dernière croisade était la restauration d'un pareil gouvernement [3]. »

« Les *feste popolari*, ou fêtes religieuses, sont tellement nombreuses, qu'il se passe à peine un jour qui ne soit consacré par quelque cérémonie qui sert d'excuse à la paresse et à la dissipation, et que le gouvernement autorise fréquemment en y prenant part [4]. »

« Des cérémonies, appropriées aux fêtes successives, sont réitérées au point de faire négliger toute occupation utile. Et le plus curieux de tout cela, c'est que ces rites sont célébrés avec des formes si exactement semblables à celles de l'idolâtrie des anciens Grecs, les groupes

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 238, 239, 240. — [2] *Idem*, p. 242, 243. — [3] *Idem*, p. 245. — [4] *Idem*, p. 250.

Digitized by Google

sont si parfaitement ressemblants par le costume et les traits à ceux qui nous ont été conservés dans les sculptures antiques, que même les couronnes de lierre de Bacchus n'y sont pas oubliées. Le pipeau rustique, et la danse avec des mouvements gracieux, des gestes pantomimes, rappellent les bacchantes célébrant des rites qui n'ont aucune affinité avec les époques sacrées de cette religion de longues souffrances et de sacrifices, dont on veut retracer les événements. Il est cependant certain que si d'autres sectes ont pris des routes plus sûres pour aller au ciel, aucune n'en a choisi une plus agréable que celle qui est suivie par les membres de l'Église napolitaine.

« La religion des dernières classes, à Naples, est à peine du catholicisme [1]. »

« Les esprits grossiers et les imaginations ardentes d'un peuple négligé et impétueux, ne comprendraient rien aux doctrines religieuses abstraites. Ils possèdent une croyance tangible, quelque chose qui se voit, qui se touche, qu'on peut adorer et maugréer tour à tour. Le sauvage Calabrois traite son saint tutélaire selon ses mérites, et il lui prodigue les louanges et les honneurs, ou le jette en bas de sa montagne, suivant qu'il le trouve favorable ou contraire à ses vœux. On nous a assuré que saint Gologaro (patron de la Calabre) n'avait le complément de ses membres et de ses traits, que quand de bonnes récoltes l'avaient mis en faveur auprès du peuple. Alors on lui demande pardon de l'avoir maltraité, on rétablit son nez cassé, on repeint à neuf son visage, et on le fait rentrer dans tous ses honneurs. La

[1] Lady Morgan, p. 251, 252.

Digitized by Google

religion d'Angleterre, il y a trois siècles, était presque aussi matérielle. Dès l'instant où la religion prend des formes palpables, on ne peut savoir jusqu'à quel point la folie et le fanatisme peuvent aller. »

Dans l'impossibilité où nous sommes de peindre toutes les classes de la société napolitaine, nous allons nous contenter de dire un mot sur les deux extrêmes, les misères des lazzaroni et les fêtes de la cour : « Avant la révolution, Naples comptait 10,000 moines ou religieuses, et 40,000 lazzaroni ou gens dont l'existence dans la société consiste en une misère extrême, et qui n'ont ni demeures ni propriétés quelconques. Ce fait est le commentaire de toute l'histoire de Naples pendant les trois derniers siècles ; car les lazzaroni ne semblent pas exister comme corps avant l'assujettissement de l'Italie par Charles-Quint. Citoyens de la nature, vivant dans la société, et condamnés par leur pauvreté à ne jouir d'aucun de ses avantages, l'intérêt commun de leur situation précaire les réunit bientôt en un corps, qui devint formidable par le nombre et la position désespérée de ceux qui le composaient.

« En limitant leurs besoins à leurs moyens, ils devinrent cyniques sans le savoir, et leurs habitudes d'indolence et de frugalité mirent en pratique la philosophie de Diogène, sans y ajouter l'ostentation de son tonneau. Ceux qui n'avaient rien ne pouvaient pas être taxés ; ceux qui étaient placés au-dessous de l'opinion ne pouvaient pas la craindre. Les deux *grani*, qui servaient à leur procurer leur ration journalière de *macaroni*, les deux autres, qu'ils employaient à des eaux glacées et à des marionnettes, étaient sûrement et aisément gagnés ; et quelque peu de travail de plus leur donnait le moyen

Digitized by Google

de se pourvoir d'un morceau de toile à voile, avec lequel ils forment toute leur garde-robe (une chemise et des chaussettes, en y ajoutant même leur ceinture et leur bonnet écarlate). Ces besoins satisfaits, il ne leur restait plus qu'à se livrer au délicieux *far niente*, à s'étendre au soleil ou à l'ombre, suivant la saison, à rire indistinctement des amis ou des ennemis, à prier devant une châsse, ou à maudire le scribano qui a trouvé en eux quelque offense dont la pauvreté ne permet pas de se racheter. Les misérables enfants des lazzaroni sont les victimes de la paresse et des vices de leurs parents ; car leurs malheureuses mères, dans leurs abris, ou plutôt dans leurs repaires, aigries par leurs privations et la détresse, s'en vengent sur les pauvres créatures qu'elles ont mises au monde, et leur font endurer les effets d'une perpétuelle irritation.

« Le gouvernement ne fait aucun effort pour une classe nombreuse et formidable qui dévore l'Etat comme un cancer placé dans son sein. On n'a ouvert aucune source d'industrie ; on a arrêté les manufactures par des restrictions, et l'on se contente de sourire aux lazzaroni et de parler leur langage [1]. »

Nous sommes descendus au dernier degré de l'échelle sociale, montons à son sommet. Là-bas des misères, ici des fêtes. Pour mieux nous tenir dans notre sujet, nous choisissons une fête religieuse : « La scène d'Élie, dans la cour du roi, est très-curieuse. Le roi l'accuse d'hérésie et de sédition ; en un mot, d'être un réformateur radical, qui trouble les anciennes lois et la religion établie dans l'État, et confirmée par des siècles,

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 253, 254, 255, 256, 257.

Digitized by Google

religion qui avait couvert la terre d'une constante prospérité. A tout cela, Élie répond que sa mission vient du Ciel, qu'il est envoyé pour détruire la religion régnante, et qu'il fera des miracles pour prouver la vérité de ses assertions qui ne laisseront aucuns doutes dans l'esprit du roi. Là-dessus, le grand-prêtre de l'idole, Achab, est appelé pour soutenir son maître : à sa vue, Élie ne peut contenir sa colère, et un dialogue, qui excite les transports de l'assemblée, a lieu entre ces personnages. Élie, dans une attitude menaçante, appelle son antagoniste *scellerato impio*. Le grand-prêtre le traite à son tour de *scellerato ingaunatore;* et il ne leur reste plus qu'à se gourmer, quand le roi, pour sauver un scandale à l'Église, les sépare avec peine, et l'on convient qu'ils se trouveront l'un et l'autre dans une certaine caverne où leur supériorité respective sera décidée par des miracles. Cette scène découvre les tromperies du faux prophète, qui reste *tutto confuso*, quand on trouve dans la grotte tous les matériaux de ses miracles, consistant en bâtons, allumettes, poix, etc. Cependant, une longue prière du vrai prophète, non-seulement fait tomber le feu du Ciel qui consume le roi, la reine et l'héritier présomptif de la couronne, mais qui fait paraître en même temps un bel ange de toute grandeur, se balançant dans l'air entre quatre poulies. Le prophète s'assied alors dans un fauteuil pour sa translation ; cependant, avant de partir, il s'avance sur le bord du théâtre, pour annoncer le spectacle du jour suivant ; puis, se plaçant sur son siége, il jette une vieille redingote sur la tête de son successeur, qui, par sa mine et son costume, ressemble parfaitement aux fripiers qui parcourent les rues de Londres.

Digitized by Google

« Le théâtre était rempli de femmes avec leurs enfants, de familles entières de la dernière classe de la bourgeoisie, sans excepter le petit laquais et la bonne; car on se fait une espèce de devoir religieux d'assister aux drames sacrés en Carême; et ce que les étrangers trouvent singulier et même profane dans ces représentations, est écouté avec respect et intérêt par les gens du pays. Quand le faux prophète pria ses faux dieux, et qu'Élie lui dit d'un ton moqueur : *Piu forte, non t'ascoltano* (crie plus haut, ils ne t'entendent pas), les spectateurs claquèrent des mains, et s'écrièrent : Bravo, Élie! bravo [1]! »

A propos de Naples, citons quelques lignes de Malte-Brun sur la seconde partie du royaume, la Sicile : « Dans les classes au-dessus du commun, l'orgueil et la vanité sont le mobile de toutes les actions; les femmes ne vont point à pied, et celles qui n'ont pas d'équipage restent chez elles; les dames du bon ton se font accompagner à l'église par un valet à livrée, qui porte les heures et le coussin; celles qui n'ont point de domestique en louent un, et l'on assure même que des maris complaisants ont quelquefois, par économie, endossé la livrée, afin de faire passer leurs femmes pour des dames de qualité. Le luxe des riches se fait ici remarquer dans le nombre et la beauté des chevaux et dans l'élégance des équipages. Quant aux mœurs, les hautes classes ne paraissent point sacrifier la réalité aux apparences : une femme parle avec autant d'indifférence de ses liaisons, de ses intrigues, que de ses devoirs, et de ses amants, que de son mari [2]. »

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 293 à 295. — [2] Malte-Brun, t. VII, p. 422.

Digitized by Google

Enfin, arrivons à la quatrième et dernière ville que nous avons promis de parcourir, à Venise : « Si le voyageur, dit lady Morgan, quittait autrefois les lagunes et les divertissements de la place Saint-Marc, avec les mêmes illusions qu'il y avait apportées, ce moment est passé : des images de ruine et de désolation se rencontrent dans tous les détails moraux et physiques, dissipent toutes les visions de l'imagination, et jettent dans l'âme une tristesse qui la fait sympathiser avec le malheur de cette ancienne et superbe reine de la mer[1]. »

« Ce lieu, où seize mille ouvriers travaillaient, où trente-six mille matelots étaient quelquefois rassemblés; ces vastes chambres où des centaines de femmes travaillaient aux voiles des vaisseaux, contribuant ainsi aux conquêtes vénitiennes; tout est maintenant solitaire et abandonné; rien ne rappelle le grand arsenal de la République, le puissant armement naval lancé de ses spacieux bassins[2]. »

« Cinq mille ouvriers étaient constamment employés dans l'arsenal de Venise; et maintenant, sept à huit cents suffisent amplement pour les travaux : dispersés dans cette immensité, ils y laissent l'apparence d'un désert. L'état de la société, des mœurs, des manières vénitiennes, depuis la décadence de la République par l'abaissement de son commerce et le despotisme croissant de son gouvernement, n'a été que trop fréquemment et trop fidèlement décrit dans les ouvrages des voyageurs et des historiens, depuis le railleur Amelot jusqu'à l'impartial Daru, et la somme de ses corruptions a été philosophiquement démontrée par le dernier, dans une

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 371. — [2] *Idem*, p. 410.

Digitized by Google

observation qui en dit plus que des volumes[1]. Les couvents, les casino, la tyrannie politique, la superstition, sont les ennemis des vertus annoncées par les physionomies enchanteresses des Vénitiennes[2]. Sans nous arrêter sur les circonstances fatales mais inévitables qui accompagnent la dégénération d'un peuple et un gouvernement usé, et qui sont en même temps les causes et les conséquences de la décrépitude nationale, il suffit de remarquer que la pusillanimité, la corruption, l'absence du patriotisme, sont plutôt des maux héréditaires que des vices personnels, et qu'il n'existe aucune condition plus misérable et plus digne de compassion que celle de l'homme qui naît sous des combinaisons politiques défavorables au développement de l'indépendance et des vertus publiques[3]. »

« Le gouvernement autrichien de Venise est donc, non-seulement un despotisme pur, mais une agrégation étudiée et intentionnée de tous les abus qui tendent à opprimer, à briser l'esprit des sujets, à éteindre l'industrie et l'espérance.

« Les procès criminels sont conduits dans le plus grand secret : l'accusé ne peut pas avoir de défenseur, et on lui laisse ignorer son accusateur. Il peut être détenu six mois sans procès ; et, quand on le rend à la société, il y rentre avec la conviction qu'il a un secret ennemi dont il ne peut prévoir ni prévenir les futures machinations[4]. Le refus d'un avocat pour l'accusé n'est point un oubli ; ce sujet a été la matière d'une discussion formelle, et le conseil aulique de Vienne s'est décidé sérieusement et volontairement à refuser une faveur

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 411. — [2] *Idem*, p. 412. — [3] *Idem*, p. 416. — [4] *Idem*, p. 418.

Digitized by Google

que le bon sens et l'honnêteté naturelle font reconnaître à tous les hommes comme un droit[1]. La conséquence de ce mode de gouvernement cruel et tyrannique, c'est que le numéraire disparaît peu à peu; une monnaie basse et à peu près sans valeur est presque tout ce qu'on voit circuler à Venise; et c'est en si petite quantité, que, pendant notre séjour, le change d'une pièce de cinq francs exigeait trois sous de retour. L'agio sur l'or y était aussi beaucoup plus fort que dans aucune autre ville d'Italie. Les Vénitiens, ainsi dépouillés de leurs derniers sequins, sont incapables d'entreprendre les grands ouvrages publics absolument nécessaires pour la conservation de leur ville. Les lagunes se remplissent graduellement, et les maisons tombent dans les canaux, par l'impossibilité de réparer les pilotis. La population, qui était de 140,000 âmes, est réduite à 100,000. Le commerce de Venise annulé, ses ressources coupées, et ses richesses dilapidées. Il est naturel de supposer que des sentiments bien amers règnent dans le peuple, à l'égard de ses injustes oppresseurs, et que des soupçons mutuels et bien fondés multiplient les espions, et contribuent, avec la puissance croissante de la noblesse, à rompre les liens de la société[2]. »

« L'histoire de Venise a obtenu la popularité d'une légende. Elle commence brillamment : quelques esprits indépendants, après avoir en vain cherché autour d'eux un asile contre le despotisme, ne trouvant aucun point sur la terre pour se mettre à l'abri de ses atteintes, se rassemblent au milieu de la mer, et on les laisse tranquilles possesseurs d'un terrain couvert de vase et de

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 419. — [2] *Idem*, p. 420, 421.

Digitized by Google

plantes marines. Ils sont pauvrés, mais libres; ils souffrent beaucoup, et ne jouissent de rien que de l'indépendance. Enfin, ils parviennent à l'opulence et à l'importance nationale, sous l'influence énergique de la nécessité. Alors commence la puissance, la domination extérieure; et la gangrène de la ruine nationale empoisonne déjà la constitution de l'État et ses institutions sociales, sous les formes variées de l'ambition, du luxe, de l'ostentation, de la corruption des mœurs, de la licence dans les manières. Le pouvoir, concentré dans un petit nombre, pèse sur le plus grand; un sénat national se change en inquisition politique; le soupçon devient le principe dominant, et les espions, les agents essentiels du gouvernement[1]. »

De ces études spéciales sur les villes italiennes, élevons-nous maintenant à la contemplation de leur ensemble. Pour cela, suivons un illustre voyageur : « Partout, en Italie, dit l'abbé de Lamennais, en ces jours mauvais, quelque spectacle douloureux, quelque stigmate de servitude. La misère publique, s'y révélant sous mille aspects hideux, y forme un contraste presque général avec la richesse native du sol. Paresse, apathie, langueur, ignorance, insouciance, voilà ce qui frappe d'abord. La religion elle-même, dont les magnificences passées ravissent d'étonnement, semble n'avoir travaillé, pendant dix siècles, qu'à se bâtir un vaste sépulcre. Douze ou quinze franciscains errent aujourd'hui dans l'immense solitude de ce couvent d'Assise, jadis peuplé de six mille moines[2]. »

« Il s'élève de Rome je ne sais quelle vapeur de tom-

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 422, 423. — [2] Lamennais, p. 10 à 12.

Digitized by Google

beau qui calme et endort, et berce l'âme dans les rêves du dernier sommeil. On peut venir là pour y mourir, mais non pour y vivre; car, de vie, à peine y en a-t-il une ombre; nul mouvement, si ce n'est le mouvement caché d'une multitude de petits intérêts qui rampent et se croisent au sein des ténèbres, comme les vers au sein du sépulcre. Pouvoir et peuple vous apparaissent comme des fantômes du passé. La cité reine, assise au milieu d'un désert, est devenue la cité de la mort, qui y règne dans toute sa puissance et sa majesté formidables. Le repos, l'oisiveté, le sommeil, interrompus de temps en temps par des spectacles qui émeuvent les sens, voilà le bonheur tel que le conçoivent des hommes. Nulle vie publique, rien dès lors qui provoque une noble activité, rien de social. Le régime établi repoussé de toute part, dans le vil intérêt privé, espèce de dérision de la Rome antique. Sur le palais du gouverneur, charge toujours confiée à un prélat, on lit le fameux monogramme S. P. Q. R., dont la plus exacte traduction est encore celle de ce Français : *Si peu que rien*[1]. »

« Je n'ai à peindre, continue le même écrivain, avec des nuances locales, que des effets partout semblables d'un despotisme illimité, l'oppression des esprits refoulés sur eux-mêmes par un pouvoir brutal qui intimide la pensée, à quelque degré qu'elle se manifeste, l'absence absolue de garanties pour les propriétés et pour les personnes, la violence et la corruption, l'arbitraire dans le gouvernement toujours en défiance et en crainte; dans le peuple, condamné à végéter sous la baïonnette du soldat et l'œil de l'espion, une prodigieuse misère physique, morale,

[1] Lamennais, p. 90, 91.

Digitized by Google

intellectuelle, et un abaissement si profond, qu'il a presque cessé de le sentir. Italie ! Italie ! tes vieux morts se sont levés ; des pentes de l'Apennin, les pâtres les ont vus, le front triste, les cheveux couverts de la poussière du sépulcre, promener leurs fiers regards sur cette terre jadis si glorieuse, si libre ; et, comme s'ils ne l'avaient point reconnue, secouant la tête avec un sourire amer et formidable, ils se sont recouchés dans la tombe [1]. »

« En perdant et la liberté et les vertus civiques, la Toscane semble avoir perdu le génie de la science et le génie des arts. On a versé à ce peuple un breuvage assoupissant, et sa tête s'est penchée, et il s'est endormi dans son antique gloire. Au milieu de ses grandeurs passées, on croirait voir le fellah couché sur le seuil des temples de Thèbes et d'Héliopolis, ou des nécropoles des Pharaons [2]. »

« A chaque pas (dans Ferrare), de tristes symptômes d'une incurable décadence. Nous avons vu, dans un couvent transformé en caserne, un Croate attacher la crèche de son cheval aux murs d'un réfectoire, orné de fresques d'une beauté remarquable. Le barbare stupide, envoyé d'une contrée lointaine pour maintenir ce que les princes appellent leurs droits, siffle, étendu nonchalamment, et ne sait pas même de quelle destruction il est l'instrument. Aussi, dans un étroit espace, on a devant soi la vive image des plus extrêmes misères de l'humanité, misère de la puissance, misère du génie, misère du peuple languissant et mourant sous une double oppression. Ceux qui errent dans ces lieux ne

[1] Lamennais, p. 103. — [2] *Idem*, p. 112.

Digitized by Google

pouvaient plus guère avoir qu'une pensée, être occupés que d'un monument, ils l'ont construit, et c'est un cimetière. Livres, papiers, lettres même, tout est examiné à la douane avec un soin minutieux et une sévérité soupçonneuse; pas une seule des inquisitions irritantes et basses qu'ont pu inventer les frayeurs politiques, unies à la rapacité fiscale, n'est épargnée au voyageur [1]. »

« Je ne sache rien d'attristant et aussi d'instructif, comme le spectacle de Venise, tombée sous la domination étrangère. La population, réduite de moitié, travaille péniblement à s'assurer une chétive subsistance que lui dispute l'avarice de son maître. Le commerce qui fit sa richesse, est passé sur l'autre rive de l'Adriatique; une police justement redoutée, puisqu'elle peut, sur un simple soupçon, vous conduire au fond d'un de ces cachots que le despotisme a multipliés, répand la défiance dans toutes les relations, l'arbitraire dans les lois, dans l'administration, dans les tribunaux. Quelques palais, sur des prétextes qui ne manquent jamais au fort contre le faible, ont été confisqués, presque tous se dégradent rapidement [2]. »

« Une morne douleur saisit la vue lorsqu'on arrête ses regards sur cette Rome, jadis si grande, et aujourd'hui si déchue, si faible. Triste débris des âges au milieu de tant d'autres débris, ombre silencieuse du passé, assise près d'un tombeau. Qu'est devenue son antique puissance? Ceux qui baissaient la tête aux moindres de ses commandements lui dictent des ordres avec un rire moqueur. Elle croit en eux, et ils ne croient plus

[1] Lamennais, p. 114, 115. — [2] *Idem*, p. 117.

Digitized by Google

en elle. Ce qui frappe d'abord, dans la Rome actuelle, c'est le défaut presque absolu d'action, et sa dépendance humiliante des souverainetés temporelles. D'immenses questions ont été remuées dans le monde, elles préoccupent tous les esprits ; qu'a-t-elle fait? rien. Une révolution s'opère au sein de la chrétienté, les peuples émus brisent leurs vieilles lois, leurs institutions antiques, appellent à grands cris un ordre nouveau ; qu'a-t-elle fait? rien [1]. »

« Ce qui se fait le plus désirer dans toutes les classes, c'est la connaissance de l'état présent de la société en Europe, et, hors de l'Europe, des causes réelles des événements, de la tendance intime des choses. A cet égard, Rome est en arrière, et dangereusement en arrière des nations sur lesquelles il serait pressant, pour le bonheur de l'humanité, qu'elle exerçât son influence, elle n'existe encore que dans le passé, dans un passé qui ne renaîtra point, et de là son isolement [2]. »

« Toutes les sources de l'instruction nécessaire, pour acquérir, au siècle où nous sommes, quelque ascendant moral sur les peuples, étant fermées au clergé d'Italie, renfermé dans l'étude d'une sèche scolastique ; il est évident qu'il doit être presque entièrement dépourvu d'action sur certaines classes de la société, et les plus importantes. Malheureusement, à ce mal s'en joint un plus grand. Je ne parle pas des mœurs relâchées, ou des habitudes mondaines d'une portion du clergé [3]. »

Mais, sortons de ces villes infectes, et voyons si nous respirerons dans les campagnes une atmosphère morale plus pure que celle des cités romaines. Sur ce

[1] Lamennais, p. 210, 212. — [2] *Idem*, p. 215, 216. — [3] Lamennais, *Affaires de Rome*, p. 223.

Digitized by Google

sujet, écoutons Charles Didier : « Au lieu des champs verdoyants qui charmaient les yeux de Pline (aux environs de Civita-Vecchia), il ne verrait maintenant qu'un sol malsain, sans arbres, sans culture, presque sans terre végétale. On fait plusieurs lieues dans ces ingrates solitudes. Les seules habitations de ces tristes plages sont des tours de garde, élevées de distance en distance, pour la défense des côtes ; les soldats qui y tiennent garnison ont bien de la peine à se défendre contre la fièvre qui les assiége et qui les mine ; leurs chairs molles et pendantes, leur teint hâve, leur démarche languissante, disent assez qu'ils portent le venin dans leurs veines ; ceux que la fièvre ne tue pas, la faim souvent les achève, car ces mornes déserts sont frappés de toutes les plaies à la fois. Poussé par la faim, j'entrai dans une tour de garde ; mais, au lieu du dîner pastoral que je m'étais promis, je n'y trouvai que du vin aigre, et du pain si dur, qu'on le coupait à la hache. Cette misère même était du luxe ; Santa-Mamiella est renommée pour son abondance ! Si la chère fut maigre, l'accueil le fut bien davantage. La métayère daigna à peine jeter les yeux sur moi ; elle condescendit pourtant à me montrer du pied un escabeau boiteux, et à me servir, sur une table de sapin qui ne fut jamais lavée, le repas succulent que je viens de vous décrire. On n'eût pas jeté la pâture à un mendiant importun d'une manière plus disgracieuse. » Mais silence ! « Nulle part, le couteau n'est aussi prompt à venger l'orgueil offensé que dans les campagnes de Rome [1]. »

« Aqueducs taris et rompus, voies antiques où per-

[1] Didier, p. 23 à 30.

Digitized by Google

sonne ne passe, temples sans dieux, villes sans hommes, tombeaux sans morts, campagnes dépeuplées, air empoisonné, forêts muettes, marais fétides, ports comblés, grèves abandonnées, mers désertes, voilà ce qu'est toute ta gloire, ô Rome! le soleil éclaire du haut de tes cieux; tant d'éclat sied-il à tant de désolation? Que t'aura servi, reine déchue, d'ensevelir ta honte et ta vieillesse dans la solitude, si le soleil, impitoyable témoin des vicissitudes humaines, vient chaque jour insulter par ses pompes à ta misère, comme si chaque jour il venait te demander compte de ton passé [1] ! »

« J'ai traversé plusieurs des villages abruzzais; rien, sous le soleil, ne peut donner l'idée d'un tel dénûment, d'une telle désolation; on les prendrait pour des lieux maudits où la peste aurait passé. S'il n'y a pas la peste, il y a la famine. Quelques femmes, des vieillards moribonds, des enfants au berceau sont les seuls habitants des chaumières; pas un visage d'homme ne les anime, pas un bras d'homme ne les défend. Des charrues renversées sont éparses dans des cloaques qu'on appelle rues, et où se traînent, pêle-mêle, les pourceaux et les enfants.

« Les princes italiens voient ces calamités, et leur brutale incurie ne sait appliquer aucun remède à de si grands maux. L'Église n'est ni plus habile ni plus humaine; tout ce qu'elle fait pour les moissonneurs qui viennent cultiver et moissonner ses domaines, c'est de les enterrer quand ils y meurent. Il est affreux de dire qu'on ne meurt pas seulement de mauvais air, dans ces solitudes empoisonnées, on y meurt aussi de faim, et cela, non-seulement dans la campagne, mais jusque dans

[1] Didier, p. 137 à 139.

Digitized by Google

la capitale du monde chrétien. J'ai vu moi-même un homme des montagnes évanoui d'inanition sous le portique du magnifique palais Marsini. Un autre expirait sur les marbres même de Saint-Pierre. Le prêtre célébrait la messe, les cent douze lampes d'argent brûlaient au tombeau de l'apôtre, et un chrétien mourait de faim au pied de cet autel tout brillant d'or et de pierres précieuses. Voilà ce qu'on a fait à Rome de la religion du Crucifié [1]. »

« Aussi loin que la vue peut porter (entre Rome et Ostie), on ne découvre pas une habitation, pas un habitant. Je me trompe, j'aperçois une hutte de roseaux à la lisière du bois, et deux enfants nus, livides, enflés par la fièvre, qui se roulent dans la poussière comme des sauvages du Tombouchtou. Les croix de bois, plantées au bord du chemin, marquent les lieux ensanglantés par le meurtre; la vie a disparu sur cette terre épuisée, et si deux hommes s'y rencontrent, il est à croire que l'un est là pour assassiner l'autre. Au fond du paysage fétide et désolé se dresse un vieux donjon crénelé, mais croulant, autour duquel sont entassées, au hasard, quelques masures enfumées, lézardées, sans air, sans jour, désertes pour la plupart, et abandonnées aux reptiles. Quelque chose qu'on appelle une place, et qui n'est qu'un nid d'immondices, donne accès à une méchante petite église dédiée à la mère de saint Augustin; tout cela est enfermé et comme emboîté dans une muraille, enroulée aux trois quarts, et percée d'une grande porte qui a la prétention d'être une porte de ville, et cette ville s'appelle Ostie.

[1] Didier, p. 158 à 161.

Digitized by Google

« Les habitants répondent aux habitations. Ostie est une espèce de Botany-Bay, où, sur trois hommes, deux sont galériens, et le troisième est digne de l'être. Quels bouges, grand Dieu! dans quel idiôme vous peindre ces réceptacles hideux, infects, horribles, où la lumière du soleil ne pénètre jamais, mais où, en revanche, la fumée de l'âtre reste toujours! Les quatre murs n'ont, pour dissimuler leur nudité, que la saleté qui les souille; le mobilier se compose d'une planche à trois ou quatre pieds, qui sert de table le jour, et de lit la nuit. La pauvreté de nos plus pauvres paysans est de la richesse auprès de la richesse romaine [1]. »

Charles Didier n'est pas le seul à nous peindre la campagne de Rome sous ces sombres couleurs. Voici quelques lignes de la *Revue Britannique*, dignes de terminer ce tableau : « Les Montagnoli, dans l'Italie, rivalisent avec les Transteverini en ignorance, en fanatisme et en licence. C'est en eux cependant que se résume la nationalité de Rome. Ils en sont les véritables types. Ils passent leurs jours dans l'oisiveté : l'hiver, enveloppés dans leurs manteaux et se chauffant au soleil; l'été, couchés à l'ombre, la face contre terre, et ne se réveillant guère de cet état de torpeur que pour aller boire dans les cabarets et se livrer, avec leurs camarades, à la passion du jeu. De là, des altercations, des voies de fait, et souvent des meurtres; l'église voisine offre un asile inviolable, où le coupable reste en sûreté jusqu'à ce qu'il puisse s'évader, s'il n'est pas assez riche pour faire, à prix d'argent, sa paix avec les parents de sa victime, à moins que ceux-ci n'obtiennent, du grand péniten-

[1] Didier, p. 198 à 202.

Digitized by Google

cier, l'autorisation de le faire arrêter dans l'enceinte sacrée. C'est aux gens de cette classe de ses sujets que le pape est toujours le plus populaire, soit qu'il cherche, comme Grégoire, à arrêter le torrent des innovations, soit qu'il espère, comme Pie IX, en diriger le cours à son gré [1]. »

Telles sont les mœurs en Italie. Où ce peuple les a-t-il puisées? dans son éducation. Étudions donc celle-ci.

Éducation. — Le libre développement de l'esprit n'éprouve pas peu d'obstacles de la part du pouvoir. Il n'est rien, au contraire, qu'il ne fasse pour l'empêcher. S'il tue la prospérité matérielle, c'est indirectement; mais la pensée, la science, il les craint pour elles-mêmes; il sait que, tôt ou tard, elles enfantent la liberté. De là, un système monstrueux de prohibition et de censure, pour perpétuer l'ignorance des masses et même des classes élevées. L'état des mœurs est généralement déplorable en Italie, moins, toutefois, qu'en Espagne. L'absence de vie intellectuelle, l'oisiveté, l'ennui, poussent les hommes à chercher, dans les jouissances des sens, une brutale distraction qui les dérobe au sentiment d'une existence sans but sur la terre [2]. »

M. de Sismondi va nous faire assister, en quelque sorte, à un cours d'éducation italienne : « Un jeune homme italien, dit-il, ne pense pas, et ne sent pas même le besoin de penser. Son oisiveté profonde serait un supplice pour un homme du Nord. Cette oisiveté s'est changée, par l'habitude, en un besoin, presque en un plaisir. La journée de l'enfance a été remplie, comme si

[1] *Revue Britannique*, 1848, janvier-février, p. 299. — [2] Lamennais, p. 119, 120.

Digitized by Google

l'on voulait se mettre en garde contre l'exercice de ses facultés rationnelles. Les moines, qui dirigent toutes ses occupations, ont retranché toute ferveur de ses prières, toute attention de ses études, toute invention de ses plaisirs, tout épanchement de ses liaisons. Les exercices de piété occupent une partie considérable des heures de l'écolier ; mais il suffit que, par le son de sa voix, il fasse machinalement acte de présence. Tandis qu'un exercice de dévotion fort court aurait servi d'avertissement à sa conscience, les rosaires qu'il répète jusqu'à trois fois par jour sans les entendre, l'accoutument à séparer absolument sa pensée de son langage ; c'est un exercice de distraction, si ce n'en est pas un d'hypocrisie.

« Un temps cependant est accordé, en Italie, dans les écoles et dans les séminaires, aux délassements et aux exercices ; mais la discipline monastique suit l'écolier dans le moment qu'on prétend accorder à ses ébats. Tous les jours, à la même heure, la longue procession des écoliers sort des séminaires ; deux prêtres les précèdent, d'autres sont entremêlés dans leurs rangs, d'autres ferment la marche. Jamais ils ne redoublent le pas, jamais ils ne le ralentissent ; jamais ils ne cueillent une fleur ou ne suivent l'industrie d'un insecte, ou n'examinent le tissu d'une pierre ; jamais ils ne se rassemblent en groupe pour jouer, pour discuter, pour parler avec confiance ; l'autorité monastique est soupçonneuse ; on lui a appris à se défier de l'homme et à ne voir que corruption dans le siècle. Il n'y a rien que le pédagogue ne croie devoir craindre, et pour la discipline de son école, et pour sa propre autorité. Les liens d'amitié entre ses disciples seraient un commencement de con-

Digitized by Google

spiration à ses yeux, il se hâte de les briser; les confidences seraient des leçons de corruption, il les rend impossibles; l'esprit de corps des écoliers mettrait des bornes à son autorité, il l'attaque comme une révolte; il récompense les délations, il accorde toutes ses faveurs à celui qui lui sacrifie son camarade.

« Malheureuse jeunesse qui est ainsi élevée! Qu'aurait-elle pu apprendre dans ses écoles, si ce n'est à se défier des autres hommes, à flatter et à mentir! Que lui reste-t-il de toutes ses études, si ce n'est le dégoût de ce qu'elle a appris et l'incapacité de se livrer à des occupations nouvelles? Son travail n'a pu produire en elle que l'inertie de la pensée; la distribution des peines et des récompenses n'a pu lui inspirer que de l'hypocrisie. Ses moines lui ont inspiré la défiance d'elle-même et la lâcheté. Les vices qu'on reproche à la nation italienne ne viennent pas d'elle-même, mais de ses institutions.

« Ce sont des élèves formés par l'éducation monastique que la législation italienne reçoit au sortir des écoles, pour les façonner au joug et en faire des sujets obéissants. Jamais ils n'ont cherché l'origine d'aucune espèce d'autorité, tandis que tout, dans ce monde et hors de ce monde, leur a été représenté comme reposant sur l'autorité. Leur esprit est devenu trop paresseux pour pouvoir jamais remonter à la source de ce qu'il se soumet à croire. Conduits en aveugles dans toute leur éducation, obéissants en aveugles à leurs prêtres, ils ont été tout prêts à offrir la même obéissance à leurs princes. Ce n'est point un dévouement héroïque pour certaines familles, qui est devenu l'esprit de tel ou tel peuple italien, c'est une obéissance plus indolente, et qui n'a

Digitized by Google

d'autre principe que la fatigue de la lutte et le désir constant de repos. Obéir à qui commande est une maxime proverbiale représentée comme contenant en même temps tous les devoirs politiques et tous les préceptes de prudence [1]. »

Ces principes généraux de l'éducation italienne sont appliqués sur tous les point du pays : « Pavie, dit lady Morgan, dans le temps du savant Giasone Maino, contenait 3,000 étudiants ; mais le nombre des écoliers et la réputation de l'université déclinèrent, et vers la fin du dix-huitième siècle, elle était tellement tombée que, sans égards pour son ancienne renommée, ce grand établissement n'avait ni bibliothèque, ni musée, ni collection ; enfin aucun moyen d'aider au progrès de la science et à l'éducation publique [2]. »

« Avant la Révolution française, les jeunes filles, en sortant des mains de nourrices mercenaires, étaient enfermées dans des couvents où la somme totale des connaissances qui leur étaient enseignées consistait à savoir leur catéchisme et à représenter Adam et Ève en broderie. Les fils étaient mis, dès leur enfance, sous la direction du chapelain de la maison, dans un collége de moines, où on éteignait leur esprit par la bigoterie, comme l'on défigurait leur personne par l'habit monacal, ou la pédanterie et les prêtres. La plupart des cadets restaient pour remplir les rangs de l'Église militante. Le reste sortait du cloître pour végéter dans la paresse et dans la dépendance du premier-né, ou pour se procurer une existence encore plus dégradante, comme *cavaliere servente* de quelque dame riche, que

[1] Sismondi, t. xvi. — [2] Lady Morgan, t. ii, p 38.

Digitized by Google

le déclin de ses charmes forçait à se contenter des attentions du noble et dévoué cadet de famille [1]. »

« Des entraves arrêtent maintenant la marche de l'esprit dans la Lombardie, et le génie, quel que soit son sexe ou sa tendance, aura toujours à les combattre. L'ordre du jour n'est point d'avancer, mais de reculer; la politique actuelle est plus obscure que brillante [2]. »

« A Venise, dit Malte-Brun, les artisans forment plusieurs corporations, et chacune d'elles entretient une école; elles sont au nombre de 16 à 18, la plupart réunies dans des bâtiments somptueux, ornés de tableaux et de statues. Ces institutions pourraient faire croire que le peuple vénitien est plus instruit et plus éclairé qu'un autre : il n'en est rien; il aurait tout au plus l'honneur de n'être point aussi ignorant que d'autres peuples de l'Italie.

« Les bibliothèques publiques sont peu fréquentées, les cabinets de lecture ne se composent que de mauvais romans, et, à l'exception de quelques esprits favorisés des dons de la nature, on ne voit plus que des hommes ordinaires, dans cette ville qui donna naissance aux Algarotti, aux Gaspar Gazzi, aux Goldoni, aux Bembo, et à tant d'autres hommes célèbres. Si les Vénitiens ont peu de littérature, la musique est en revanche leur délassement favori. Voici, suivant un auteur, comment les personnes aisées passent le temps à Venise, de leur propre aveu : « Ils se lèvent à onze heures ou midi, font « quelques visites ou se promènent par la ville jusqu'à « trois heures; ils dînent, dorment une heure quand il « fait chaud, s'habillent et vont au café jusqu'à neuf

[1] Lady Morgan, t. I, p. 349, 350. — [2] *Idem*, p. 370.

Digitized by Google

« heures, puis à l'opéra, qui est un autre casino, puis « encore au café une heure ou deux, et ne se retirent « en été qu'au point du jour. Personne ne lit. Les nobles « vivent obscurément et pauvrement dans un coin de « leur palais; beaucoup d'entre eux dînent chez le res- « taurateur à 2 francs par tête, et les plus économes à « 16 sous, monnaie de France. »

« Malgré la décadence dans laquelle le commerce de Venise est tombé, elle est encore l'un des plus importants entrepôts de l'Italie [1]. »

« A Naples, dans la classe du peuple, la nouvelle génération (c'est-à-dire les enfants) sait lire et écrire. Il est vrai que ce degré d'instruction ne s'étend point hors des murs de la capitale. Les colléges ne sont fréquentés que par les enfants de la bourgeoisie [2]. Les princes de la maison de Savoie tendent à répandre les connaissances utiles dans les hautes classes de la population; mais on paraît avoir totalement oublié le peuple; il languit dans l'ignorance et la superstition; les écoles primaires sont peu nombreuses et peu fréquentées [3]. »

« A Parme, dit M. Genin, depuis quelques années, le gouvernement a confié l'éducation de la jeunesse aux jésuites; ils dirigent, à Plaisance, le Gymnase Saint-Pierre. Or, en 1846, le conseil municipal de cette ville, à propos du budget des dépenses, s'exprime ainsi : Le conseil admet sans réserve les 5,200 livres allouées aux révérends Pères jésuites, chargés, par le gouvernement, de la direction du collége de Saint-Pierre; mais, en obéissant à la nécessité légale d'enregistrer cette dépense, il ne saurait s'empêcher de penser qu'elle ne

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 277. — [2] *Idem*, p. 422 — [3] *Idem*, p. 290.

Digitized by Google

répond plus ni à l'objet qu'on s'était proposé, ni aux espérances qu'on avait conçues. Un devoir impérieux le porte à déclarer que l'état de ce gymnase est un juste motif d'affliction et de plainte pour la ville tout entière, et que l'expérience qu'on a faite jusqu'ici laisse peu d'espoir pour l'avenir.

« Les parents sont consternés de la démoralisation incroyable qui a envahi ces écoles; ils sont consternés de voir que leurs enfants ne font de progrès que dans l'indiscipline et le déréglement [1]. »

Voilà l'éducation de l'Italie; mais qui l'a formée? — La religion romaine. Étudions donc celle-ci, d'autant mieux que nous sommes cette fois dans son sanctuaire.

Religion. — « Après avoir admis l'ensemble des dogmes de l'Église, nous dit M. de Sismondi, la nation italienne les regardait comme ne demandant plus ni examen, ni étude ; elle signalait son respect pour la foi en évitant d'y penser jamais. Les plus dissolus comme les plus réguliers dans leurs mœurs, les plus philosophes comme les plus superstitieux dans leurs croyances, n'élevaient pas un doute sur l'ensemble de la doctrine de l'Église ; mais aussi, à peine excitait-elle en eux un sentiment ou influait-elle sur une action de leur vie. La religion, rendue étrangère à la raison, à la sensibilité, à la morale, à la conduite, n'était plus qu'une habitude de l'esprit, qui imposait de certaines pratiques et prescrivait de certaines pensées. On était accoutumé à résister au pape, à lui faire la guerre, à mépriser ses excommunications. On savait que les mœurs de sa cour

[1] Genin, p. 73.

Digitized by Google

étaient corrompues, que sa politique était perfide, que les passions les plus odieuses pouvaient se cacher sous le manteau de la religion [1]. »

« Ainsi, l'on peut dire que, dans la moderne Italie, la religion, loin de servir d'appui à la morale, en a perverti les principes ; que l'éducation, loin de développer les facultés de l'esprit, les a engourdies ; que la législation, loin d'attacher les citoyens à la patrie, et de resserrer entre eux des liens fraternels, les a remplis de défiance et de crainte, et leur a donné pour prudence l'égoïsme, et pour défense la bassesse [2]. »

« L'assassinat n'est plus, il est vrai, un devoir, mais il n'est pas non plus une honte. C'est une idée avec laquelle chacun est familiarisé. L'Italien le regarde comme une conséquence funeste d'un mouvement impétueux de colère, de jalousie, de vengeance ; il ne sent point dans son cœur la certitude inébranlable qu'il ne sera jamais entraîné à donner un coup de couteau, parce qu'il n'a point été accoutumé à considérer cette action avec l'horreur inexprimable qu'inspire la grande pensée d'un crime [3]. »

« Ce n'est qu'en Espagne et en Italie qu'on rencontre l'habitude vicieuse du blasphème, absolument inconnue aux peuples protestants, et qu'il ne faut pas confondre avec les grossiers jurements que le peuple, en tout pays, mêle à ses discours. Dans tous les accès de colère des peuples du Midi, ils s'attaquent aux objets de leur culte, ils les menacent, et ils accablent de paroles outrageantes la Divinité elle-même, le Rédempteur ou les saints. On trouve des traces de cette

[1] Sismondi, t. XVI, p. 5, 6. — [2] *Idem*, p. 442 à 446. — [3] *Idem*, p. 457.

Digitized by Google

habitude scandaleuse dans le langage et les jurements des autres peuples; mais la volonté d'insulter la Divinité par cette espèce d'attaque ne pouvait se conserver que dans un pays où la superstition, sans cesse aux prises avec l'incrédulité, a rapetissé tous les objets du culte, et les a fait descendre au niveau des hommes[1]. »

« Dans les affections de toute la population romaine, le théâtre et l'Église se partagent la tendresse et l'affluence; seulement pour l'art, pour la musique surtout, les races italiennes professent un culte fervent, et c'est à ce goût des spectacles et des représentations qu'il faut attribuer les empressements, l'exaltation et la furie d'une dévotion si loin de la piété sincère.

« L'habileté du clergé romain a, de tout temps, su adroitement profiter de ces dispositions, et c'est par le double spectacle de la scène et des cérémonies religieuses que les prêtres ont su séduire, étonner et charmer ceux qu'ils voulaient asservir.

« Au fond de tous les actes de la piété de ce peuple, il y a une pensée sensuelle. Grattez la prière qui semble monter vers le ciel, et vous trouverez un intérêt matériel qui la ramène à la terre.

« Autrefois, on poussait l'abandon du maintien jusqu'à prendre sous ces nefs des eaux glacées, des rafraîchissements et du chocolat ; ces usages reparaissent encore, surtout dans l'intérieur des chapelles de certains couvents [2]. »

« Pour l'Église matérielle, les saints, dont la foule superstitieuse invoque l'appui, sont d'un meilleur rapport que la Divinité elle-même, à laquelle n'osent pas

[1] Sismondi, t. xvi, p. 378. — [2] Briffault, p. 463, 464.

Digitized by Google

s'adresser les prières de bas aloi, et les demandes intéressées que le clergé catholique semble tenir en réserve pour les saints. Dans la légende, chacun de ces amis de Dieu, ainsi que les appelle l'Église, a ses attributions spéciales, comme cela arrivait à la tourbe des dieux du paganisme, dont l'Église romaine a si misérablement continué les traditions, dans l'intérêt d'un honteux trafic.

« Rome met ces parades religieuses au nombre de ses amusements. C'est donc à ceux qui traitent si légèrement des choses de la religion qu'il faut imputer le discrédit dans lequel sont tombés aujourd'hui des actes jadis vénérés [1]. »

« Dans les tribunes étagées des églises où s'entassent les femmes que font remarquer leur naissance, leur beauté et aussi leur galanterie, il y a des disputes fréquentes au sujet des places; on entend retentir de grosses et sonores injures, comme celles du marché de la place publique, et d'autres lieux. Les grands dignitaires de l'Église, devant ces scandales, les approuvent et s'y mêlent en quelque sorte par leurs rires, au lieu de les réprimer par leur autorité. A l'église et au théâtre, c'est le même besoin de bruits et de démonstrations turbulentes. Dans les tribunes, on y discute sur l'éloquence d'un orateur chrétien, comme dans les loges on parle des qualités d'un chanteur ou d'une prima donna. Les moments qui précèdent le commencement des cérémonies sont donnés aux saluts bruyants et aux reconnaissances éclatantes qu'échangent entre elles la nef et les tribunes. L'audace des femmes, dans ces

[1] Briffault, p. 167.

Digitized by Google

élans est sans borne; elles nomment tout haut les prélats qu'elles provoquent. Quant à la multitude qui remplit tout entière le vaisseau de l'édifice, elle s'agite, elle cause, elle se promène, elle regarde, elle se montre tour à tour curieuse et insouciante; son maintien est libre, dégagé, exempt de toute contrainte, et loin de toute réserve. On pourrait se croire dans un café du Croso, dans un foyer d'Opéra; mais rien de tout ce que l'on voit et de tout ce que l'on entend ne rappelle la sainteté du lieu [1]. »

« Le moindre inconvénient des superstitions ridicules auxquelles s'unissent, comme nous venons de le voir, le chef de l'Église et le haut clergé, et qui entretiennent chez le peuple l'ignorance et la crédulité, est de remplacer, dans l'esprit des populations, la prévoyance et l'attention par l'insouciance d'un fatalisme funeste, et qui semble remettre à une protection surnaturelle des soins dont la prudente harmonie ne doit jamais se départir. De là, cette indolence particulière au peuple romain, persuadé que tous les saints du Paradis sont occupés à veiller sur les moindres détails de son existence [2]. »

« Aux Italiens de Rome, je n'ai vu déployer d'énergie que dans la fougue de leurs transports superstitieux ou dévots. Incapables de se mouvoir pour une noble cause, ils ont toujours de fortes et promptes émotions au service des jouissances sensuelles. Pour bien juger ces molles et vicieuses dispositions, il faut les suivre, comme je l'ai fait, dans tous les lieux ouverts à la foule; là, on voit clairement tout ce qu'il y a de bas dans les pen-

[1] Briffault, p. 168, 169. — [2] *Idem*, p. 181.

Digitized by Google

chants de ce peuple, dont la trivialité étouffe si souvent l'instinct artistique de l'organisation italienne [1]. »

« Quelquefois, dans les cloîtres, les plus vives qualités de l'esprit et de l'intelligence s'émoussent et se dessèchent sous le froc. Tout entier aux artifices mesquins, à une pâle hypocrisie, aux ambitions intimes et à toutes les misères des rivalités monacales, l'esprit se rétrécit et s'amoindrit, et sous ces influences morbides, le cœur se dessèche et s'atrophie. Un dévouement aveugle et une servilité complète aux intérêts d'une société détachée de la communion générale, bornent, resserrent et compriment les idées et les sentiments dans un cercle restreint, et l'on n'apporte, dans le monde, en y entrant, qu'une organisation affaiblie et impuissante [2]. »

« A Rome, et dans tant d'autres lieux, on demande à Marie de favoriser tout ce que les passions mauvaises engendrent de désirs pervers et insensés. Est-ce que le brigand de l'Espagne et de l'Italie ne met point sous l'invocation de la Madone le meurtre et la rapine? Est-ce que l'impudique courtisane de Rome ne croit pas assez faire en voilant l'image de la Vierge, placée dans son boudoir? Est-ce qu'à la ceinture de l'assassin ne pendent pas le chapelet et le rosaire, à côté du poignard et du stylet? Est-ce qu'au chapeau du bandit ne sont pas attachées les médailles bénites? Est-ce que le scapulaire ne repose pas sur cette poitrine dans laquelle rugit le crime? On oserait à peine demander à un homme ce que les vœux du Romain, dans leur impudence et dans leur sottise, osent demander à l'intercession de la mère de Dieu. Qu'a fait l'Église pour arrêter

[1] Briffault, p. 190. — [2] *Idem*, p. 246.

Digitized by Google

ces égarements? N'a-t-elle pas, au contraire, par ses complaisances, autorisé ces croyances superstitieuses qui lui soumettaient les esprits d'une multitude ainsi affaiblie et dégradée? Ne pourrait-on pas trouver, dans certaines pratiques minutieuses, le germe de ces superstitions? Puis, en reportant la pensée et le regard sur l'influence, le pouvoir et les profits que rapportent au clergé ces exercices qui ont si misérablement changé la cause et le but du culte, ne pourrait-on pas croire qu'il y a eu quelque intérêt dévot à favoriser cette tendance [1]?»

« La population romaine est demeurée fidèle au goût ancien; l'empressement et les ardeurs pour les jeux du cirque reparaissent dans les affections actuelles pour la magnificence des fêtes, les spectacles, les divertissements de toute espèce et les solennités religieuses. Dans l'ivresse de ses plaisirs, Rome oublie tout le reste, et ne sait plus rien de ses souffrances et de ses humiliations. Ces signes sont ceux de l'abaissement et de la décadence [2]. »

« Bas, rampant, timide, insolent, blasphémateur, athée, superstitieux, tirant son feutre et se signant à chaque madone, et jurant contre les chevaux, contre les passants, contre le ciel lui-même, tel est l'Italien [3].

« L'Italie, encroûtée de papisme, est un pays où la superstition règne dans toute sa plénitude, où les esprits sont tous dans la stagnation de la mort, où l'on n'établirait de chimères nouvelles qu'en les entassant sur d'anciennes chimères, où l'on expliqua la chute de Cagliostro dans Rome, par ces mots : Il n'a pas mis de croix sur ses pilules [4]. »

[1] Briffault, p. 174 à 176. — [2] *Idem*, p. 49. — [3] Cambry, t. II, p. 248. — [4] *Idem*, t. II, p. 336.

Digitized by Google

Nous l'avons déjà fait remarquer; dans le catholicisme, le clergé tient une grande place, il constitue en quelque sorte la religion; étudier le premier, c'est apprendre à connaître le second. Il serait trop long sans doute de parcourir les divers degrés de la hiérarchie romaine, mais disons au moins quelques mots des deux extrêmes : le souverain pontife, monarque absolu, et le prêtre, simple chapelain domestique.

« Sans ancêtres, le Pontife de Rome est sans descendants; le présent lui appartient; mais, pour lui, le passé n'existe plus, et l'avenir n'existe pas. De là naissent ces abus et cette insouciance d'une jouissance temporaire. De là ces atteintes portées à la fortune de l'État, que chaque règne amoindrit; de là les familles pontificales enrichies aux dépens du trésor public; de là enfin, ces ruines auxquelles chaque pape usufruitier, dévorant et prodigue, a fait une brèche. Il y a, dans l'histoire de la papauté, un signe funeste. On voit presque toutes les bonnes résolutions des pontifes tourmentées, arrêtées ou contrariées par la brièveté du temps et par la rapidité de leur passage au pouvoir. Les doutes et l'incertitude ne permettent pas à leur esprit une résolution prompte et énergique; ils osent à peine commencer une œuvre qui ne trouvera après eux que des mains pour la détruire. Au milieu de ces bouleversements périssent, étouffés, des projets qui pouvaient recommander un siècle à la reconnaissance du monde. Ceux, au contraire, qui ne voient dans le pontificat qu'une occasion de satisfaire leurs passions, se hâtent de jouir des voluptés que leur présente l'opulence [1]. A Rome, depuis

[1] Briffault, p. 239.

Digitized by Google

que toutes les pensées du pontificat se sont portées vers les choses temporelles, les affaires spirituelles ne sont qu'un accessoire, et la religion, dont le dogme devrait modérer et réprimer ces superbes excès de la vanité temporelle, ne sert plus qu'à entretenir les principes les plus funestes au véritable esprit du christianisme. Il y aurait plus que de la candeur à chercher aujourd'hui, à Rome, la vérité de la morale évangélique, la sincérité du précepte chrétien, et le respect de la doctrine évangélique, toutes choses dont on y prend peu de souci [1]. »

Du sommet de la hiérarchie cléricale, descendons à son dernier degré : « Dans quelques maisons de Rome, parmi les plus nobles, mais surtout chez la haute bourgeoisie, on rencontre un individu qu'on appelle le *prêtre*. C'est ordinairement une façon de factotum qui surveille l'économie intérieure, veille aux cuisines, est le confident de la femme, l'ami du mari et le précepteur des enfants. Il se mêle aussi des intérêts du dehors et s'occupe du soin de la fortune. Rien ne se fait au logis sans le consulter, et sa volonté, toujours dans l'ombre, règne et gouverne, sans jamais se montrer. Sa position n'est point servile, mais il n'est pas non plus dans une position honorée. Il est placé entre le maître et le valet, qui toujours le déteste. Il n'est pourtant pas rare que le prêtre soit le confident des galanteries de la femme, des amours du mari, des soupirs de la jeune fille, des dissipations du jeune homme et des larcins des valets. Alors, son pouvoir est suprême, il tient tous les fils qui font agir ceux dont il lui importe d'asservir la volonté [2]. »

[1] Briffault, p. 435. — [2] *Idem*, p. 443

Digitized by Google

Entre le prêtre, proprement dit, et le laïque, se trouvent les ordres religieux. Ils appartiennent encore au clergé; nous devons donc les mentionner : « Les ordres religieux, dit M. Briffault, ne se recrutent que dans la dernière classe de la société, celle que le défaut de son éducation et la rudesse de ses habitudes rendent la moins disposée à l'instruction et au progrès. Les individus de cette espèce, qui se vouent au cloître, n'ont ordinairement qu'une pensée d'égoïsme étroit. Aux qualités, à la vocation et au savoir qui leur manquent, ils suppléent par l'hypocrisie et par le mensonge d'une dévotion fausse et exagérée. Leurs supérieurs savent adroitement exciter leur zèle, et l'exalter jusqu'à un dévouement fanatique auquel ils peuvent tout demander. Le moine est un instrument qu'une volonté supérieure, mais isolée, comme la sienne, de tous les devoirs de l'État et de la famille, fait mouvoir à son gré.

« C'est dans les derniers rangs de la milice monacale que sont choisis ces fougueux énergumènes et ces apôtres insensés et furieux qui troublent l'esprit et le cœur des simples, et répandent, dans les campagnes, la stupide incrédulité et la perverse intolérance; c'est aussi de ces basses régions du cloître que s'élancent ces nuées de sauterelles voraces qui absorbent et engloutissent la substance du labeur.

« Ces moines sont les plus audacieux propagateurs et les plus intrépides défenseurs de toutes les superstitions qui retiennent le peuple dans l'ignorance et dans l'erreur, et rendent faciles les fourberies et la cupidité. Leur contact avec les classes inférieures, dont ils sortent, et qu'ils égarent, est de tous les instants et toujours funeste. Les moines, pour entretenir chez le peuple les

Digitized by Google

croyances favorables à leurs rapines dévotes, ont pénétré dans toutes les habitudes de l'indigence, à laquelle ils savent enlever son dernier bajocco. Ils sèment la terreur et la désolation dans les cœurs qu'ils devraient rassurer et consoler. Ils exploitent les espérances et les craintes religieuses que leurs impostures ont su accréditer.

« A d'autres étages de la société, on retrouve des moines avec des manières moins brusques. Ils savent s'insinuer dans les familles, capter les dons des vivants et la succession des morts. Ils s'étudient à profiter des confidences du foyer, pour exercer sur la famille une domination occulte, et lever un tribut secret.

« Émissaires perfides et insidieux, ils s'introduisent dans les logis et désignent au cloître les héritiers dont les droits gênent leurs convoitises. Ils surprennent la confiance des parents, et, par les artifices dont ils les entourent, dirigent leur volonté vers un but mystique, toujours propre à l'accroissement de la fortune monacale. Quelquefois, c'est par la discorde qu'ils arrivent à l'accomplissement de leurs vues. Habiles à fomenter les dissensions intestines, ils irritent les enfants contre leurs parents, et ceux-ci contre leurs enfants ; ils se ménagent des intelligences dans les maisons opulentes, en corrompant les valets, qui leur vendent les secrets des maîtres, et favorisent ainsi les plans de leur avarice[1]. »

Après avoir parlé du gouvernement, des mœurs, de l'éducation, de la religion et du clergé, nous aurions, pour achever notre tâche, à parler du commerce et de l'industrie ; mais, hélas! nous en sommes réduits à marquer leur place vide.

[1] Briffault, p. 288 à 290.

Digitized by Google

Commerce. — « Aucune industrie, dit Sismondi, ne peut être poursuivie sans un petit capital; il faut faire une légère dépense pour le moindre apprentissage; on ne peut suivre une profession lettrée sans avoir employé ce capital à une éducation toujours dispendieuse. On ne peut être agriculteur sans avoir des terres, marchand sans avoir des fonds, fabricant sans avoir des outils et des matières premières. La plupart des cadets, exclus, en Italie, de tous ces emplois, par leur pauvreté, vivent dans une constante dépendance et une constante oisiveté. Les quatre cinquièmes de la nation sont condamnés à n'avoir aucune propriété, aucun intérêt dans la vie, aucune espérance, et à ne contribuer par aucun travail à la prospérité de leurs compatriotes [1]. »

« Tandis qu'on ne fait rien pour activer le commerce, dans le Milanais, on fait tout pour le paralyser à l'extérieur; les droits énormes, sur les produits des manufactures étrangères, ne servent qu'à multiplier les sources de licence et de corruption [2]. »

Dans un pays où nous ne trouvons ni commerce ni industrie, où l'agriculture est négligée et les sciences inconnues, le peuple doit nécessairement vivre dans l'inaction, et cette paresse le conduit à la mendicité; la mendicité au vol; le vol au crime. C'est exactement ce qui arrive : « La disposition au *far niente*, dit Malte-Brun, qui distingue l'Italien, n'est pas due principalement à l'influence du climat. C'est à des causes morales plutôt que physiques qu'il faut avoir recours, pour se rendre compte de ce qui a pu changer la masse d'un peuple qui n'a rien conservé de l'activité et de la puissance de

[1] Sismondi, t. xvi, p. 457. — [2] Lady Morgan, t. i, p. 376.

Digitized by Google

ses ancêtres. L'aumône, si sagement érigée en précepte par l'Évangile, mais qui, dans son application, devrait être dirigée avec discernement par les législateurs et par les interprètes des lois divines, n'a pas peu contribué, dans les pays où l'industrie n'a point reçu du gouvernement l'impulsion nécessaire, à encourager la fainéantise, et à faire naître la dépravation, les vices et les crimes même auxquels elle peut conduire les dernières classes du peuple. Qui n'a remarqué avec quelle arrogance le mendiant semble exiger souvent le prix de son importunité? Il croit avoir, par sa misère, des droits aux faveurs qu'il implore. Cette idée le conduit à une autre : c'est que la mendicité est un métier, une sorte d'industrie; la honte, alors, n'a plus accès dans son âme, et si l'aumône lui procure de quoi subsister, il la préfère au travail. Mais, de l'idée de demander sans honte, en suppliant, à celle de demander en menaçant, il n'y a qu'une nuance presque insensible pour l'homme sans morale et sans éducation. Ne nous étonnons donc point que, dans les contrées où la mendicité est un métier, le vol sur les grandes routes soit une profession. Fléaux de l'Italie, la mendicité et le brigandage ne sont guère moins répandus, dans le royaume de Naples, que dans les États de l'Église. Tous portent un fusil et suspendent à leur cou une image de la Vierge ou de l'enfant Jésus[1]. »

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce peuple, qui se refuse au travail, ait fini par envisager cette paresse nationale, cette mendicité habituelle, ce brigandage organisé, comme des professions normales. Pour les lé-

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 415.

Digitized by Google

gitimer, il les a placés sous la protection du Ciel. L'Église fait le commerce ; le prêtre vend le salut sous mille formes; le moine mendie au nom de son couvent. « Ainsi, à Gênes, dit lady Morgan, après le départ des Français, les paresseux, les vauriens vinrent de toutes parts remplir les rues de la capitale ; ceux à qui le dernier gouvernement avait défendu de présenter leur besace et de mendier, prennent maintenant la croix, et, sous la protection de l'Église, se montrent effrontément à la porte du citoyen, exigeant une aumône qu'il est devenu dangereux de refuser[1]. Les Français avaient aussi converti un monastère en manufacture de coton ; mais le travail est tellement antipathique à cette race, que les nonnes furent réintégrées dans leur ancienne demeure, et trois cents ouvriers et leurs familles furent obligés de chercher ailleurs des moyens de subsistance[2]. »

Nous voilà donc revenus à l'industrie et au commerce religieux : « Nous rencontrâmes, ajoute le même auteur, une bande de pèlerins retournant de Lorette dans leurs montagnes natives des Abbruzes. Le bâton, le chapeau avec la coquille, le rosaire et la croix brillante, donnaient l'apparence la plus fantastique à ces dévots, qui marchaient gaiement, déchargés de tous leurs péchés, et disposés (à en juger par les regards farouches des hommes et par ceux des femmes qui avaient une expression tout opposée) à ouvrir un nouveau compte avec la Vierge, à la châsse de laquelle ils venaient de se purifier[3].

« Loretto, la plus sainte et la plus pauvre des cités, est presque entièrement composée de petites boutiques

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 124. — [2] *Idem*, p. 125. — [3] *Idem*, p. 300.

Digitized by Google

et d'édifices ecclésiastiques; les premières sont les bijouteries de l'église, exclusivement consacrées à la vente des jouets religieux, chapelets, rosaires de toutes qualités, depuis les grains de bois et de verre, jusqu'aux rangs d'ambre ou d'autres matières précieuses; crucifix d'étain, de cuivre et d'or, reliquaires et reliques, de fleurs ou de plumes, etc., et de plus, des nez, des yeux, des bras; enfin tous les objets matériels qui peuvent plaire au Ciel et le rendre favorable, et qui sont offerts au dévot pèlerin et au voyageur curieux[1]. »

Changeons de lieu et d'écrivain, nous ne changerons pas de scène : « Les classes inférieures du peuple auraient besoin, à Rome, dit M. Briffault, plus que partout ailleurs, du bien-être que procure le travail; mais l'Église, ainsi que je l'ai vu, entretient l'oisiveté par le nombre de fêtes, elle nourrit, par les espérances chimériques qui s'adressent au Ciel, le dédain et l'insouciance d'intérêts plus réels, et la plus grande partie de la population est livrée, sans défense, aux fléaux qui l'accablent. Ce que ces malheureux pourraient employer à des vêtements convenables, à des habitations saines et à une bonne alimentation, est absorbé par les quêtes, par les offrandes, et par la longue série des exactions dévotes. Le reste se dépense dans l'extravagance et la dissolution des habitudes d'une vie dissipée, et aussi dans les vanités de la parure. Alors on rencontre cette population malade et débile, frappée par la phthisie et par la fièvre, dont les ravages jettent, chaque année, douze à quinze mille malades dans les hôpitaux, et, dans cette ville si pieuse, si remplie des ministres d'une re-

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 304, 305.

Digitized by Google

ligion de charité, il ne se trouve pas de secours suffisants pour soulager ces infortunes[1]. Durant toute la journée, les mendiants se jettent, avec une hypocrite avidité, sur ce qu'on leur donne; mais, le soir, dans leur repaire, ils se livrent à l'orgie. A la mendicité, ces êtres abjects joignent l'intrigue, l'espionnage et les rapines. Les moines-quêteurs, qui appartiennent aux ordres mendiants, se croient autorisés à pénétrer de vive force partout où ils espèrent remplir leur besace ; c'est le complément de la mendicité des rues[2].»

Les moines ont donné les mendiants, les mendiants vont fournir les bandits : « Aux portes même de Rome, la campagne est infestée par les attentats des bandits; c'est du dedans que les brigands du dehors reçoivent les indications qui leur signalent surtout les riches étrangers; ces renseignements sont toujours d'une inconcevable exactitude; la route, la valeur des objets, la désignation des personnes, leur fortune, leur situation et celle de leur famille, tout est soigneusement rapporté par ces notes transmises par toute la partie de la population romaine qui vit aux dépens des étrangers qu'elle livre ainsi à la furie et à la rapacité des brigands.

« Entre les Italiens de Rome, leurs basses perfidies, et l'audace des brigands de la campagne, il y a la différence qui existe entre un voleur de grand chemin et un filou. Il résulte que, du monde entier, entre l'Italie et l'Espagne, les deux régions les plus catholiques de l'Europe, l'Italie est celle dont le brigandage s'éloigne le plus lentement; et que, de toutes les contrées italiennes, les États Romains sont l'endroit où les brigands subsistent

[1] Briffault, p. 203. — [2] *Idem*, p. 207.

Digitized by Google

le plus longtemps sans pouvoir être complétement extirpés. Une meilleure éducation, plus de lumières, moins de crédulité, de bons exemples, et surtout le travail, épargneraient au peuple de Rome ces misères qu'entretiennent et propagent l'ignorance et la superstition, que le clergé catholique cultive dans les cœurs et dans les esprits avec une coupable complaisance[1]. »

« Si vous étiez tenté de mettre cette paresse sur le compte du climat, rappelez-vous les anciens Romains, et lisez ces lignes de Malte-Brun : « La culture, l'industrie et le travail, encouragés en Sicile, pourraient y nourrir, comme au temps des Romains, une population triple de sa population actuelle; mais que d'obstacles à vaincre pour la porter au degré de prospérité dont elle est susceptible! Il faudrait que la noblesse montrât l'exemple d'une si grande réforme, et, ce qui est plus difficile peut-être, qu'elle en sentît tout le prix. La paresse et la fainéantise en souffriraient sans doute, le nombre des moines diminuerait, et l'on pourrait juger si quelques fabriques, dans un pays qui n'en possède pas, ne remplaceraient point, avec avantage, quelques-uns des couvents dont le nombre est hors de proportion avec la population; en effet, on compte dans l'île 28,000 moines et 18,000 religieuses, en tout 46,000 reclus pour 1,650,000habitants, c'est-à-dire 1 reclus sur 35 habitants[2]. »

Si nous pouvions douter encore que tous ces maux fussent les conséquences fatales de l'Église de Rome, il nous suffirait, pour nous en convaincre, de les retrouver dans tous les autres pays essentiellement soumis à ses

[1] Briffault, p. 214, 215. — [2] Malte-Brun, t. VII, p. 452.

Digitized by Google

croyances. Il est de ces expressions qui ne s'appliquent bien qu'à des contrées catholiques, et qui refusent de s'unir à des noms de pays protestants. Essayez donc de dire : les bandes de brigands de l'Angleterre, les nuées de mendiants des États-Unis; vous ne le pourrez pas, votre sens intime se révolte; tandis que vous dites sans effort : les nuées de mendiants d'Irlande ou d'Italie, les bandes de brigands d'Espagne, de Naples ou des États Romains; et, ce qu'il y a de plus concluant, c'est que les mêmes fléaux se retrouvent dans tous les États foncièrement catholiques. Le lecteur se rappelle sans doute que nous avons vu la saleté, la misère, la paresse, en Irlande, au Brésil, en Espagne, comme nous les voyons en Italie. Nous avons rencontré des armées de mendiants en Irlande, en Espagne, comme nous les rencontrons en Italie. Nous avons découvert des bandes de brigands dans l'Amérique du Sud, en Espagne, comme nous les découvrons encore en Italie. Il n'y a qu'une exception : les bandes de brigands ne sont pas en Irlande; cette exception confirme la règle, car, là, c'est l'Angleterre protestante qui fait la police. S'il y reste des assassins impunis, c'est grâce à ce que la population catholique se fait complice du meurtrier en le dérobant aux juges, et cela, par un faux patriotisme, œuvre du prêtre. Toutefois, la misère de quelques millions d'hommes ne pouvant pas être réprimée comme le brigandage, elle continue naturellement à se développer en Irlande comme en Italie.

Mais rentrons dans le silence, et laissons encore parler nos autorités. Nous devions, pour remplir notre cadre, terminer par un tableau de la prospérité de l'Italie; ce tableau va se composer de traits de misère, de saleté,

Digitized by Google

d'ignorance, de brigandage, le tout signé de son auteur, la Superstition.

Écoutons d'abord Malte-Brun, parlant de la Sicile : « Les agents du gouvernement font la contrebande; les moines dirigent l'éducation, gouvernent les familles, et ils n'ont point une conduite plus régulière qu'au seizième siècle. La corruption avait, jusque dans ces derniers temps, encouragé le brigandage en Sicile, comme il l'est sur le territoire de Naples, et quelques parties de l'île passaient pour de véritables coupe-gorges; le gouvernement est enfin parvenu à assurer la sécurité des voyageurs. Dans chaque district, on nomme un *capitano* élu parmi les plus riches propriétaires; on met à sa disposition quatorze cavaliers, bien montés, bien payés, et choisis, pour plus de sûreté, parmi les brigands les plus intrépides. Sous un gouvernement éclairé, les Deux-Siciles présenteraient un spectacle bien différent de celui qu'elles offrent : il serait possible de détruire ce germe de paresse qui répand la misère chez le peuple, et multiplie dans le royaume les couvents des deux sexes. Dans ces dernières années, on portait le nombre de religieux à 11,600, celui des religieuses à 9,300, et celui des ecclésiastiques à 26,300 [1]. »

Voici quelques lignes de M. Cambry, ancien magistrat, sur cette absence de prospérité :

« Malheureux peuples d'Italie, à quel état d'abjection vous ont conduits l'esclavage et la superstition! Quelle infection à Bergame! Comment des hommes peuvent-ils subsister au sein de la malpropreté des rues,

[1] Malte-Brun, t. VII, p. 474, 477.

Digitized by Google

des palais, des églises; où les objets les plus dégoûtants, les plus infects, se trouvent sous vos pas, salissent tous les marbres, où l'air ne peut circuler; peuplades avilies de l'Italie, vous êtes parvenues à déshonorer le plus riche pays du monde; et si des hommes et la liberté ne pénètrent pas dans vos contrées, on verra quelque jour la Toscane déserte et Rome inhabitée [1]. On dirait que la religion romaine ôte à l'homme le tiers de la force et de la vertu qu'il a reçues de la nature [2]: Quelle odeur règne à Padoue! Sous ce beau ciel, dans ces riches campagnes, tout est détruit par la malpropreté, par la sottise et l'ignorance [3]. Le palais Grimani, à Venise, fut un de ceux qui me frappèrent le plus, sur le grand canal. Ces riches fabriques ne servent qu'à faire ressortir la misère, l'état dégradé des maisons qui les avoisinent. Luxe insolent, misère profonde; des princes et des mendiants, des prêtres et des estropiés, sont les contrastes les plus communs de l'Italie. La classe moyenne tremble, rampe, vit de procès, de bassesses et d'escroqueries. La malpropreté règne partout en Italie. Heureux bénédictins! jouissez en silence des délices que l'ignorance et la superstition vous abandonnent; continuez, avec votre Sénat, vos brigues, vos efforts contre l'impertinente raison qui menace le despotisme et le mensonge [4]. »

Enfin, terminons par une citation de lady Morgan : « Ceux que le sort de l'Italie vivante touche profondément, s'occupent à comparer cette campagne, ou plutôt ce paradis, avec les groupes de malheureux couverts de haillons, qui, montrant leurs figures amaigries hors

[1] Cambry, t. II, p. 111, 112. — [2] *Idem*, p. 121. — [3] *Idem*, p. 160. — [4] *Idem*, p. 189 à 191.

Digitized by Google

des repaires obscurs de Passignano, sont les premiers exemples de la condition des sujets de l'État de l'Église [1]. Nous vîmes là un moine qui demandait à des mendiants. Des troupes de moines et de mendiants annonçaient l'entrée de la Toscane, qu'on a supposée, pendant des siècles, sous la domination immédiate de la Divinité, et gouvernée par le vicaire du Christ sur la terre. La nature était toujours la même, toujours bonne et belle! mais un changement visible paraissait sur la physionomie du peuple. La fraîcheur et la convenance toscanes avaient également disparu; quelques femmes, d'une maigreur effrayante, se livraient aux travaux champêtres, ordinairement réservés aux hommes; les hommes, dont on n'apercevait qu'un très-petit nombre, se promenaient nonchalamment, enveloppés jusqu'au menton dans des manteaux noirs et déchirés; les uns et les autres ressemblent exactement aux paysans irlandais, par les formes, l'expression, les marques extérieures de la pauvreté. A mesure que nous passions, tous ces malheureux avançaient leur tête pour demander la charité par une supplication silencieuse : cette habitude de mendicité règne universellement dans les États Romains [2]; ce sol où des temples impériaux, des arcs-de-triomphe bordaient la superbe voie Flaminienne, est maintenant dévasté et dangereusement dépeuplé [3]. Les Français avaient éclairci ces forêts, en y mettant le feu dans quelques endroits, comme le seul moyen de se débarrasser des bandes qui s'y cachaient. Pendant leur gouvernement, ce fléau qui, avec plusieurs autres, a si longtemps infesté cette région dévote, avait été presque

[1] Lady Morgan, t. III, p. 174. — [2] *Idem*, p. 175. — *Idem*, p. 206.

Digitized by Google

détruit, mais il a reparu spontanément à la chute de ce régime [1]. »

« A Neppi, quand la saison du *mauvais air* arrive, tous ceux qui peuvent sortir de leurs maisons laissent ce triste asile aux vieillards et aux infirmes, qui restent là pour mourir ou survivre encore quelque temps aux victimes de ce fléau annuel. C'est à Neppi que le désert commence dans toute son horreur; les arbres et les buissons s'amaigrissent et finissent par disparaître. La campagne de Rome, dès l'extrémité de sa frontière, déploie une stérilité, une désolation complète qui s'étend jusqu'à l'horizon le plus reculé. Aucun palais monastique ne s'élève en ce lieu, aucun moine mendiant ne le parcourt. L'Église a disparu depuis longtemps aux yeux du voyageur.

« On la retrouve à Rome, sous des dômes dorés et des dais de velours; mais là, on ne reconnaît d'autres traces de son existence que la dévastation qu'elle a produite [2]. Le Panthéon est maintenant le comble du mauvais goût. La superstition la plus avilissante se montre dans tous ses ornements; et le temple de tous les dieux a l'air, au premier coup d'œil, d'un magasin de fripperie. Les six chapelles brillantées, avec leurs vierges colossales et leurs saints patagons, qui s'élèvent entre leurs beaux pilastres, sont couvertes d'offrandes qui indiquent, de la manière la plus dégoûtante, les infirmités physiques et morales de ceux qui les ont présentées. Des nez d'étain, des jambes de bois, de vieilles perruques, des cotillons de laine, en défigurant les plus belles proportions de l'architecture, prouvent un état social tota-

[1] Lady Morgan, t. III, p. 207. — [2] *Idem*, p 210.

Digitized by Google

lement dégradé par l'ignorance et la bigoterie, et démontrent la fausseté de cette assertion, que Rome moderne a toujours été le canal par lequel ont été répandus en Europe les plus grands biens dont l'humanité est susceptible, la civilisation, les connaissances et la religion. Ceux qui ont visité son Panthéon le soir de Noël, ou qui ont lu son *Index*, peuvent juger de la vérité de ce fait [1]. »

« Au milieu de la magnificence ecclésiastique, on voyait errer ou se reposer une population dont les visages pâles et amaigris portaient les marques de la plus profonde misère. Les montagnards à la mine hagarde, les laboureurs, qui avaient abandonné leur cabane de paille, dans la campagne, pour jouir de ces saturnales, en dormant sur ces marbres précieux, étaient mêlés avec toute la mendicité de la ville, mettant, pour une nuit, sous l'abri d'un toit, leur tête accoutumée à braver les injures de l'air sous des portiques ouverts. Plusieurs de ces groupes, d'aspect formidable, étaient assis à terre, se rapprochant les uns des autres pour se garantir du froid; et, quand on apercevait leurs yeux noirs et couverts, sous le manteau qui cachait à demi leur vêtement de peau de mouton, on croyait voir un bandit prêt à se jeter sur sa proie [2]. »

« Privés de tout frein moral ou religieux, dégagés de la crainte de l'opinion, et tentés par les séductions les plus puissantes, si tous les Italiens passent leur carnaval plutôt dans la folie que dans la licence, s'ils sont plutôt fragiles que criminels, c'est une preuve, entre mille autres, de la tendance inhérente vers le bien, de l'heureuse

[1] Lady Morgan, t. III, p. 241. — [2] *Idem*, t. IV, p. 14 et 15.

Digitized by Google

organisation naturelle de ce peuple aimable et trahi. L'amour n'est pas un péché, en Italie; ni la loi, ni la religion, ni les usages ne retiennent ses impulsions, ne leur imposent des bornes; et si l'amour n'est pas la seule affaire du carnaval, il en est du moins une des plus considérables; le reste consiste en amusements frivoles, en plaisirs puérils [1]. Les boutiques de Rome sont éclairées avec profusion, et les *pizzicaroli*, ces fidèles alliés de l'Église, offrent des aliments à la méditation des dévots affamés, qui sont prêts à se dédommager de leurs privations par la réplétion. Dans une de ces boutiques, nous avons vu saint Paul entouré d'une gloire de saucisses; l'oiseau de mauvais augure de saint Pierre est suspendu avec l'apôtre qu'il a vainement averti; des madones, curieusement moulées en beurre, et des enfants Jésus en lard, sont préparés pour réchauffer la dévotion de l'homme intérieur; et tous les comestibles de consistance plastique ou de forme malléable sont employés en décorations architecturales ou en symboles de piété [2]. »

« Rome, cet abîme où toutes les richesses de l'Europe se sont englouties, offre maintenant l'image de la plus abjecte pauvreté. Qu'on remarque la désolation silencieuse des rues, la solitude pestiférée des environs; qu'on examine la grandeur dégradée des palais, les ruines accumulées des édifices inférieurs, l'absence totale du commerce, les efforts désespérés des restes de l'industrie, l'abattement des dernières classes, l'air satisfait des prélats, la politesse hypocrite des prêtres, les manières encore plus humbles et plus serviles des lai-

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 27, 28. — [2] *Idem*, p. 64, 65.

Digitized by Google

ques, le dénûment de la multitude de mendiants, et la pénurie des nobles ruinés par la mauvaise administration de leurs immenses propriétés; enfin, qu'on tourne les yeux sur tous les rangs, depuis le pape jusqu'au moine mendiant, depuis le sénateur jusqu'au mendiant laïque, et qu'on se demande à quelle classe de citoyens romains on voudrait appartenir, de préférence aux autres.

« Dans aucune partie de l'Europe, la tyrannie n'est parvenue à régner d'une manière plus durable et plus entière que dans la ville *éternelle;* et la longévité dont elle se vante, en accumulant sur sa tête tous les maux physiques d'une existence trop prolongée, a concentré dans sa constitution toutes les imperfections sociales, les abus, les erreurs, les absurdités de l'autorité et de la prescription [1]. »

Ces habitudes de mendicité sont telles, que nous allons les voir pénétrer presque chez les soldats du pape : « L'aspect des huttes des patroles devient toujours plus misérable, et la condition de leurs habitants paraît de plus en plus triste. Plusieurs de ces soldats de saint Pierre étaient sans souliers, et ne se firent point scrupule de nous demander un paolo. Ceux à qui nous avons parlé à la maison de poste nous firent un récit terrible de leurs souffrances, attestées par leurs visages jaunes et gonflés [2]. »

Au moment de clore cette étude de l'Italie catholique, nous demandons la permission, non pas de porter nous-même un jugement, mais d'en provoquer un de la part

[1] Lady Morgan, t. IV, p. 79. — [2] *Idem*, p. 100.

Digitized by Google

du lecteur, en posant une simple question : Voudriez-vous habiter la Calabre? accepteriez-vous pour femme une Napolitaine et pour votre ami son cavalier servant? Avez-vous jamais projeté d'exercer votre commerce à Venise, votre plume à Rome? Confieriez-vous votre fortune, votre honneur, à ces moines mendiants, à ces prêtres jésuites, voire même à ces cardinaux, assis au théâtre en compagnie de femmes galantes? Je n'hésite pas à le dire, votre réponse est une condamnation du triste et déplorable état de l'Italie. Et qui faut-il accuser de ces maux effroyables? Serait-ce le pays lui-même, le sol, le climat? Non, ici, tout ce qui vient de Dieu est brillant; tout ce qui vient de l'homme, misérable. « La différence qui existe, entre les gouvernements d'Italie et son sol et son climat, devient toujours plus frappante à l'œil du voyageur, à mesure qu'il parcourt rapidement les divers États, à travers des champs fertiles et des vergers chargés de fruits. L'aspect de la nature offre partout les bienfaits de la Providence; et, dans tous les lieux où les hommes sont rassemblés, on voit des marques de la perversité des systèmes qui rendent ces bienfaits inutiles. Des villages ruinés, ou des villes tristes et dépeuplées, contrastent sans cesse avec un ciel toujours brillant et pur, un sol toujours abondant et riche [1]. »

Accuserons-nous la race d'hommes? Mais l'histoire protesterait contre notre accusation. Le nom de Romain réveille les deux idées les plus contraires, selon qu'on l'applique au temps de Rome antique ou de Rome moderne; c'est-à-dire, selon que l'on songe à l'homme naturel en-

[1] Lady Morgan, t. II, p. 183.

Digitized by Google

core païen, ou à l'homme perverti par le romanisme. Les Italiens du moyen-âge, luttant contre la papauté, échappant à sa domination, et vivant en république, témoignent encore de ce que vaut ce peuple. Au reste, nos auteurs ont rendu le plus bel hommage au caractère italien; écoutons M. de Sismondi : « Les Italiens sont abreuvés, dès leur enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, de poisons corrupteurs; leur énergie a été détruite avec soin, leur esprit condamné à la paresse, leur fierté humiliée, leur sincérité corrompue. Une profonde pitié pour cette nation, si richement douée par la nature, si cruellement dépravée par les hommes, doit être le résultat de notre examen. En remontant à la cause étrangère qui a inoculé en elle chacun de ses défauts, on demeure convaincu qu'ils ne sont point inhérents à sa nature, et l'on est plus disposé à lui savoir gré de toutes les qualités qui lui restent encore, de tout ce qu'elle a pu dérober de vertus à l'influence pernicieuse sous laquelle elle est élevée; il n'y a pas un des vices que nous révélons dans les institutions de l'Italie moderne, qui ne doive être considéré comme faisant l'apologie des Italiens [1], »

C'est donc bien à la papauté seule qu'il faut faire honneur, ou plutôt, honte de l'état actuel de l'Italie; c'est son œuvre, son enfant légitime, son élève exclusif et favorisé. Ce qu'est devenue l'Italie, c'est ce que le catholicisme peut faire de mieux. Personne n'a contrarié son action. Au contraire, on l'a mis sur un trône; peuples et princes en ont fait leur idole, et la tête de ce catholicisme, armée d'une triple tiare, tenue pour in-

[1] Sismondi, t. xvi, p. 408.

Digitized by Google

faillible, ce Caïphe romain, accepté pour vice-Dieu, a préparé et consommé l'immense ruine que nous venons de contempler. Il était dans les circonstances les plus favorables; c'est donc bien là tout ce qu'il était capable d'accomplir. Que fût-il devenu, contrarié dans sa marche, persécuté par les monarques? Nous ne saurions le dire, mais nous allons voir ce qu'est devenue la Réforme en France, contrariée dans son développement, persécutée par le Grand-Roi, et nous aurons alors un nouvel et dernier élément de comparaison.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

PROTESTANTISME SUR LA CROIX

EN FRANCE

Le lecteur s'étonnera peut-être que, dans cette série de parallèles entre les nations, nous n'ayons pas mis la France en regard d'une autre contrée, par exemple de l'Angleterre. Avant d'entrer dans notre sujet, nous devons une explication de notre conduite à cet égard.

D'abord, c'est avec une intention bien arrêtée que nous avons évité de comparer la France à l'Angleterre. Le parallèle n'est pas possible [1]; le fût-il, nous ne

[1] « On a voulu établir un parallèle entre la France et l'Angleterre; on a montré que dans le premier de ces deux royaumes on compte moins d'accusés que dans l'autre, et l'on en a conclu que les lumières ne sont pas un bien. On n'a point fait attention que ces deux pays sont régis par des lois différentes et qu'un grand nombre de délits qui, en France, auraient été rangés parmi les affaires correctionnelles, figurent, en Angleterre, parmi les crimes. Il faudrait, pour établir des rapprochements, comparer le nombre des crimes de même nature. Ainsi, depuis le commencement de ce siècle, on n'a

Digitized by Google

l'aurions pas fait. Le but de notre travail n'est pas de flatter telle ou telle nationalité ; mais de manifester une vérité générale profitable à tous les peuples. Or, l'on conviendra qu'ici la question était irritante. L'auteur et le lecteur risqueraient, dès qu'il s'agirait d'eux-mêmes, l'un de tracer, l'autre de parcourir ces pages avec partialité. Ensuite, ce n'est pas dans un moment où les deux peuples s'unissent pour défendre une même cause, ce n'est pas lorsque leur sang va couler sur le même champ de bataille que nous voudrions soulever la moindre question irritante même pour la simple vanité.

Mais nous avions une raison plus puissante encore pour éviter cette comparaison que tant d'autres ont faite ; c'est qu'à notre point de vue spécial la comparaison n'est pas possible. L'Angleterre est bien protestante ; mais la France n'est pas catholique. Elle reçoit le baptême de la main du prêtre, se marie par le ministère du prêtre, ensevelit ses aïeux sous la conduite du prêtre ; mais elle ne s'inspire pas, n'agit pas, en un mot, ne vit pas de catholicisme : « La France, dit M. Quinet, a déclaré à plusieurs reprises, depuis des siècles, qu'elle sépare sa destinée de la destinée de son Église ; elle consent à ne pas changer ; mais elle prend d'avance

compté annuellement, en Angleterre, tout au plus que 25 individus convaincus d'avoir répandu le sang de leurs semblables, tandis que la France compte annuellement six à sept cents malheureux accusés de meurtres ou d'assassinats, dont plus de la moitié montent sur l'échafaud ou vont traîner honteusement leur existence dans les fers. Quelle affligeante comparaison pour la France. Cependant on est loin d'y avoir appliqué la peine de mort aussi souvent qu'en Angleterre. En 1825 on n'a condamné, dans le premier royaume, que 134 individus à la peine de mort ; et, dans le second, pas moins de 1,036, dont, à la vérité, 50 seulement ont été exécutés. »

Recherches statistiq. sur le royaume des Pays-Bas, par Quetelet, p. 31.)

M. Quetelet, qui parle ainsi, n'est ni protestant, ni Anglais. C'est un catholique belge.

Digitized by Google

cette précaution de ne pas lier sa fortune à celle du catholicisme. Elle ne tolère pas d'autre culte ; cependant elle refuse de s'engager à accepter le sien pour idéal de sa vie politique.

« Quelle étrange réserve ! Ou plutôt quelle défiance précoce dans ce que l'on nomme les libertés de l'Église gallicane ! Au moment même où sa foi est la plus vive, la France ne donne au catholicisme que la moitié d'elle-même, comme si elle pressentait déjà que cette croyance n'est pas celle où elle doit s'arrêter. L'Église d'un côté, la France de l'autre. Si la première languit, la seconde ne lui est pas enchaînée ; on conserve au milieu de soi l'esprit du passé, on se réserve de ne pas l'écouter. Étrange convention, pleine de soupçons, et qui seule explique comment notre pays, sans se donner au protestantisme, a pu échapper à ce que Saint-Simon appelle *le chancre rongeur de Rome*[1]. »

Nous le répétons donc, la France, prise dans son ensemble, n'est pas catholique. Si elle est quelque chose en religion, la France est déiste. Voilà pourquoi elle ne peut entrer dans le cadre de nos comparaisons entre le Romanisme et la Réforme.

Toutefois, nous le reconnaissons, quelques-unes de ses provinces, la Bretagne par exemple, sont réellement sous l'influence du clergé romain. Aussi tirerons-nous parti de cette circonstance pour comparer ces parties de la France à d'autres départements français, où le protestantisme compte de nombreux adhérents ; en sorte que notre rapprochement s'établira entre les protestants et les catholiques, les uns et les autres Français.

[1] Quinet, p. 312.

Digitized by Google

A ce point de vue et dans cette limite, notre parallèle aurait donc pu se faire pour la France, comme nous l'avons fait pour la Suisse; mais ici se présentait une autre difficulté. Si l'on excepte ces points extrêmes où le catholicisme et le protestantisme ne se pénètrent pas l'un l'autre, il faut reconnaître qu'ailleurs, au contraire, il existe, bonnes et mauvaises, des influences réciproques qui ne permettent plus de placer catholiques et protestants dans deux camps séparés. La comparaison entre les Français des deux Églises ne doit donc tenir que la seconde place dans notre travail, et laisser la première à l'étude du protestantisme persécuté, comme l'annonce le titre de ce chapitre; et c'est en effet par là que nous allons commencer.

On comprend que nous n'avons pas à faire ici l'histoire des protestants français, mais seulement à rappeler ce qui se rapporte aux persécutions qu'ils ont subies et à la manière dont ils les ont supportées. Pour cela, nous n'aurons qu'à extraire l'ouvrage de M. Ch. Weiss, professeur au lycée Bonaparte.

Pour abréger, nous ne reproduirons le récit des persécutions qu'à dater de « l'Édit de 1620, qui rétablit la religion catholique dans le royaume de Jeanne d'Albret. Le parlement de Pau protesta vainement contre cet édit. Louis XIII déclara qu'il irait le faire enregistrer lui-même; il tint parole, et, après avoir changé entièrement l'organisation de cette province, qui avait été si longtemps le foyer du protestantisme dans le Midi, il revint à Paris, où le peuple salua son retour par des cris d'allégresse [1]. »

[1] *Histoire des réfugiés protestants de France*, par Weiss, t. I, p. 20

Digitized by Google

« La défection de Lesdiguières ayant replacé le Dauphiné sous la main du monarque, il destitua tous les gouverneurs des places fortes qui étaient protestants, et les remplaça par des catholiques. Dans toutes les autres provinces, les réformés restèrent livrés à la haine des gouverneurs, des commandants militaires, des prêtres et de la populace. « La guerre civile couvrit » bientôt après « la France de ruines. Elle se concentra d'abord autour de Castres et de Montauban, et tel fut l'acharnement des troupes royales, que, dans les alentours de ces deux villes, il ne resta bientôt ni blés, ni arbres fruitiers, ni vignes, ni maisons. Tout était devenu la proie des flammes. Tous les protestants qu'on put atteindre dans les deux villes de Toulouse et de Bordeaux furent massacrés sans pitié [1]. »

Voici donc les protestants français dans une position analogue à celle des catholiques irlandais. De part et d'autre, ils sont persécutés par leur gouvernement respectif. Nous savons dans quelle misère tombèrent les catholiques d'Irlande; nous avons vu leur abandon de l'agriculture, leur paresse, leur effrayante pauvreté. Verrons-nous quelque chose de semblable chez les réformés également persécutés? Non. « Exclus peu à peu de tous les emplois de la cour et de presque toutes les charges civiles, les protestants se trouvent dans l'heureuse impuissance de s'appauvrir par le luxe et par l'oisiveté. Obligés de s'adonner à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, ils se dédommagèrent abondamment de cette contrainte. Les vastes plaines qu'ils possédaient dans le Béarn et dans les provinces de

[1] Weiss, t. I, p. 24 et 25.

Digitized by Google

l'Ouest, se couvrirent de riches moissons. En Languedoc, les cantons peuplés par eux devinrent les mieux cultivés, les plus fertiles, souvent malgré le vice du terrain. Grâce à leur travail infatigable, cette province, si longtemps dévastée par les guerres civiles, se releva de ses ruines. On remarquait sur l'Esperou, l'un des sommets les plus élevés des Cévennes, une plaine émaillée de fleurs et remplie de sources qui y entretenaient une fraîche verdure pendant les chaleurs de l'été. Les habitants l'appelaient l'Hort-Diou, c'est-à-dire le jardin de Dieu. Dans le diocèse de Nîmes, le vallon de la Vaunage était renommé pour la richesse de sa végétation. Les protestants, qui y possédaient plus de soixante temples, l'appelaient la petite Canaan. Les habiles vignerons du Berry rendirent à ce pays son ancienne prospérité. Ceux du pays Messin devinrent l'élite de la population de plus de vingt-cinq villages. Les jardiniers de cette même province portèrent leur art à un degré de perfection inconnu jusqu'alors [1]. »

« La bourgeoisie protestante des villes se livra à l'industrie et au commerce, et déploya une activité, une intelligence et, en même temps, une intégrité qui n'ont peut-être jamais été surpassées dans aucun pays. En Guyenne, elle s'empara de presque tout le commerce des vins; dans les deux gouvernements de Brouage et d'Oleron, une douzaine de familles protestantes possèdent le monopole du commerce de sel et de vin, qui s'élève tous les ans de douze à quinze cent mille francs. A Sancerre, par leur travail persévérant et l'esprit d'ordre qui les anime, les protestants deviennent, de

[1] Weiss, t. I, p. 30 et 34.

Digitized by Google

l'aveu de l'intendant, *supérieurs aux catholiques, en nombre, en richesse et en considération.* Dans la généralité d'Alençon, presque tout le commerce passe entre les mains de 4,000 d'entre eux. Ceux de Rouen attirent, dans cette ville, une foule de riches étrangers, surtout de Hollandais, au grand avantage du pays. Ceux de Caen revendent aux négociants d'Angleterre et de Hollande les toiles et les draps fabriqués à Vire, à Falaise, à Argentan, assurant ainsi à cette branche de l'industrie nationale un riche débouché. Le trafic important que Metz entretient avec l'Allemagne appartient presque entièrement aux réformés de ce département, aussi le gouverneur dit-il au ministre de Louis XIV, *qu'ils ont le commerce en dépôt et sont les plus riches du peuple.* « Si tous les marchands de Nîmes, écrivait « Bâville en 1699, sont encore mauvais catholiques, « du moins ils n'ont pas cessé d'être de très-bons négo- « ciants. »

« La France dut également aux protestants le rapide essor que prit alors le commerce maritime à Bordeaux, à La Rochelle et dans les ports de la Normandie. Les réformés français méritaient leur haute réputation de probité commerciale.

« Perdus au milieu d'un peuple qui les observait avec défiance, sans cesse en butte à des calomnies, soumis à des lois sévères qui leur commandaient impérieusement une perpétuelle attention sur eux-mêmes, les protestants forçaient l'estime publique par l'austérité de leurs mœurs et par leur irréprochable loyauté. De l'aveu même de leurs ennemis, aux qualités du citoyen, c'est-à-dire au respect de la loi, à l'application au travail, à l'attachement à leurs devoirs, à l'ancienne frugalité des

Digitized by Google

classes bourgeoises, ils joignaient les qualités du chrétien, c'est-à-dire un vif amour pour leur religion, un penchant marqué à conformer leur conduite à leur conscience, une crainte constante des jugements de Dieu.

« Renommés par leur intelligence et leur activité commerciales, ils ne l'étaient pas moins par leur industrie. Plus portés au travail que les autres sujets, parce qu'ils ne pouvaient devenir leurs égaux que par un travail supérieur, ils étaient encore stimulés et secondés par les principes de leur religion. Ces principes tendaient sans cesse à les instruire et à les éclairer, en ne les conduisant à la foi que par la voie de l'examen. De là des lumières supérieures, qui se répandaient nécessairement sur toutes leurs actions, et rendaient leur esprit plus capable de saisir toutes les idées dont l'application pouvait contribuer à leur bien-être. Les capitaux des réformés les mettaient à même de former et de soutenir de grandes entreprises. Dans les provinces de Picardie, de Champagne, de Normandie, en Ile-de-France, en Touraine, dans le Lyonnais et dans le Languedoc, ce furent eux qui créèrent les plus importantes manufactures, et l'on s'en aperçut bien à leur décadence rapide après la révocation de l'édit de Henri IV.

« Les protestants se distinguèrent dans l'industrie récente des manufactures de bas, et la propagèrent surtout dans le Sedanais et dans le Languedoc. Une partie de cette province, le Haut-Gévaudan, contrée montagneuse, stérile et presque entièrement habitée par les réformés, trouva une ressource inattendue et précieuse dans les manufactures de cadis et de serges. Tous les paysans en avaient des métiers chez eux, et y consacraient tout le temps qu'ils ne donnaient pas à la cul-

Digitized by Google

ture de leurs terres. L'aisance régnait dans ce petit pays, et se répandait de là dans les contrées voisines.

« Les belles manufactures des papiers d'Auvergne et d'Angoumois étaient également entre leurs mains. Celles d'Ambert produisaient le meilleur papier de l'Europe. Les plus belles impressions de Paris, d'Amsterdam, de Londres, se faisaient sur du papier d'Ambert. Cette manufacture faisait subsister un très-grand nombre de familles. On comptait, dans l'Angoumois, jusqu'à soixante moulins travaillant, et ses papiers rivalisaient avec ceux de l'Auvergne.

« Ce furent les protestants qui dotèrent la France des magnifiques manufactures de toile qui enrichirent si longtemps nos provinces du Nord-Ouest. Les tanneries de la Touraine étaient renommées dans toute la France. Les protestants en avaient établi plus de quatre cents dans cette industrieuse province. Les fabriques de soie de Tours et de Lyon, si florissantes au milieu du dix-septième siècle, devaient presque tout leur éclat à l'industrie des ouvriers protestants [1]. »

« La partie protestante de la bourgeoisie française ne se livra pas seulement à l'industrie et au commerce : elle entra dans toutes les carrières libérales. Un grand nombre de réformés se distinguèrent, comme médecins, comme avocats, comme écrivains, et contribuèrent puissamment à la gloire littéraire du siècle de Louis XIV. Henri Basnage, le savant commentateur de la coutume de Normandie, qui régna au barreau pendant cinquante ans ; Lémery, qui remplit, avec une rare distinction, dans le parlement de Rouen, les fonc-

[1] Weiss, t. I, p. 32 à 42.

Digitized by Google

tions de procureur; Valentin Courat qui fut le centre d'une société de gens de lettres, dressa, lors de la fondation de l'Académie française, les lettres-patentes, rédigea les règlements de ce corps en 1635, et en fut le premier secrétaire; madame Dacier, Gui Patin, à la fois littérateur, médecin et philosophe; Pierre Dumoulin, qui n'était pas inférieur aux meilleurs de nos prosateurs classiques. » Tous ces esprits distingués étaient protestants. Le ministère évangélique eut aussi ses hommes remarquables : « Daillé, dont un académicien catholique disait que ses sermons étaient très-savants, très-éloquents et très-polis; Drelincourt, renommé pour la prédication populaire; Allix, dont on vantait le savoir; Mestrezat, auquel le cardinal de Retz rend un témoignage si flatteur dans ses Mémoires; Claude, qui, plus que tout autre, fut jugé digne, par la rare vigueur de son esprit, par sa logique serrée et quelquefois par son éloquence, de combattre à la tête de son parti; Michel Lefaucheur, à Montpellier; Pierre Dubosc, à Caen; David Ancillon, à Metz; et dans la Normandie, les Dufeugueray, les Lhérondel, les de Larroque, et plus tard les de Langle, les Legendre, et surtout Jacques Basnage, qui publia tant de savants ouvrages qu'admira son siècle, et que le nôtre estime encore.

« Les synodes favorisaient ce mouvement littéraire; ils surveillaient, avec un soin jaloux, les Académies de Saumur, de Montauban, de Sedan, de Nîmes, dont la réputation s'étendit jusqu'à l'étranger; si bien que, non-seulement beaucoup de prédicateurs hollandais, mais même des princes de la maison de Brandebourg, vinrent s'y former. Joachim Sigismond étudia à Sedan; Jean George à Saumur; de Montauban sortirent les

Digitized by Google

Garissolle, les Chamier, les Bérault; de Saumur, les Cappel, les Amyraut, les Saint-Maurice, les Desmarets, les Tannegui Lefèvre; de Sedan, les Du Rondel, les Bayle, les Jurieu, les Dumoulin.

« Dans toutes les principales villes du royaume, les protestants entretenaient des colléges dont les plus florissants étaient ceux de Nîmes, de Bergerac, de Béziers, de Die, de Caen, d'Orange. Une partie de la noblesse protestante prenait part à ce mouvement littéraire qui fut la gloire la plus pure et la plus durable du siècle de Louis XIV. Le duc de Montausier, le marquis de Dangeau, les comtes de Lude, les Saint-Blancard, les seigneurs de Cerisy, le comte de Gassion, le maréchal Guébriant, le maréchal de Rantzau, le duc de La Force, le duc de Rohan, le maréchal de Châtillon, tous ces généraux illustres, et une foule d'officiers qui combattaient sous leurs ordres, appartenaient à la religion réformée [1]. »

« A la vue de cette prospérité protestante, les ennemis de la réforme crurent sans doute n'avoir pas frappé assez violemment leur victime; ils relevèrent donc la massue de la persécution sur cette tête endolorie qui semblait devoir guérir. Alors « parut un arrêt du conseil, qui enjoignit aux protestants du Languedoc de ne plus enterrer leurs morts qu'à la pointe du jour ou à l'entrée de la nuit. En 1663, on déchargea les nouveaux convertis du paiement de leurs dettes envers ceux de la religion. L'ancienne rigueur des lois contre les relaps fut rétablie. On revit le hideux spectacle de cadavres traînés sur la claie, au milieu des outrages de

[1] Weiss, t. I, p. 44 à 50.

Digitized by Google

la populace. Tous ceux qui avaient refusé les sacrements de l'Église étaient condamnés à ce supplice. En 1664, toutes les lettres de maîtrise, accordées à des protestants, furent annulées. Un nouvel arrêt défendit de recevoir comme lingère toute femme qui ne professerait point la religion catholique. En 1665 on autorisa les curés à se transporter, assistés du magistrat du lieu, chez les mourants, pour les exhorter à se convertir, à les instruire et à les confesser, malgré les réclamations que pourrait opposer la famille. Déjà plusieurs carrières étaient fermées aux protestants. La loi entraînait souvent la ruine de leur fortune, et portait le trouble dans leurs familles, en les poursuivant, jusque sur le lit de mort, de controverses odieuses. Dès lors, il n'y eut pas de mois qui ne fût marqué par une nouvelle rigueur. On défendit aux protestants de s'expatrier; on rappela ceux qui s'étaient établis à l'étranger. Il fut interdit aux médecins de Rouen de recevoir dans leur corps plus de deux réformés. On défendit aux maîtres d'école d'enseigner aux enfants des religionnaires autre chose qu'à lire, à écrire et à chiffrer. En 1671, on leur interdit d'avoir plus d'une école, ou plus d'un maître, dans les lieux où l'exercice de leur religion était encore permis.

« Ainsi les protestants étaient frappés dans l'exercice journalier de leur religion, dans l'éducation de leurs enfants, dans la discipline de leurs familles. » Après la suppression des chambres mi-protestantes, il ne fut pas rare d'entendre, dans les affaires purement civiles, la partie catholique invoquer cet argument : « Je plaide contre un hérétique; » et lorsque le religionnaire se plaignait d'une sentence injuste : « Vous avez le re-

Digitized by Google

mède entre vos mains, lui répondait froidement le juge, que ne vous convertissez-vous? »

« Tantôt on interdisait l'exercice du culte dans une ville où un évêque se trouvait en visite; tantôt on soutenait qu'on ne pouvait, sans scandale, laisser subsister un prêche dans le voisinage d'une église. On le faisait abattre, et on ne permettait de le reconstruire que dans un lieu bien incommode et surtout bien éloigné. Pour ajouter à ces vexations calculées, on défendit aux ministres de tenir les écoles des enfants ailleurs que dans le pourtour de l'édifice sacré, et l'on contraignit ainsi leurs jeunes élèves à faire, chaque jour, deux véritables voyages pour s'y rendre et pour retourner chez eux. Un édit du 17 juin 1681 permit aux enfants de rentrer dans le sein de l'Église, dès l'âge de sept ans. Cette loi eut des conséquences terribles. Elle ruina l'autorité paternelle dans les familles protestantes. Il suffisait maintenant qu'un envieux, un ennemi, un débiteur, insolvable peut-être, allât déclarer en justice qu'un enfant voulait se faire catholique, qu'il avait fait le signe de la croix, ou baisé une image de la Vierge, ou manifesté l'intention d'entrer dans une église, pour qu'on l'enlevât à ses parents, forcés, en outre, de lui payer une pension proportionnée à leurs facultés présumées. Mais de pareilles estimations étaient nécessairement arbitraires, et il en résultait souvent que, pour le malheureux père, la perte de son enfant était suivie de celle de tous ses biens.

L'Académie de Saumur, qui subsistait depuis quatre vingts ans, et qui était la plus célèbre de toutes les académies protestantes, fut supprimée en 1681, sous prétexte que sa fondation n'avait pas été autorisée par

Digitized by Google

lettres-patentes. On voulait effacer, chez les protestants, cette distinction d'esprit et cette culture littéraire qui inspiraient tant de jalousie à leurs adversaires.

« Aux avocats, on interdit de plaider, sous prétexte qu'ils abusaient de leur crédit pour empêcher la conversion de leurs clients. A tous ceux qui possédaient encore des emplois à la cour, ou des offices de judicature, ou des études de procureurs et de notaires, on ordonna de vendre leurs charges dans le délai de deux mois. Aux médecins, on défendit l'exercice de leur état, sous prétexte qu'ils n'avertissaient pas leurs malades catholiques, lorsque le moment était venu de leur administrer les sacrements. On étendit cette défense aux chirurgiens, aux apothicaires, et jusqu'aux sages-femmes, accusées, dans les accouchements périlleux, de sacrifier l'enfant à la mère, au risque de le laisser mourir sans baptême. Les imprimeurs et les libraires eurent ordre de renoncer à leur profession, sous peine de 3,000 francs d'amende. Pour faire perdre aux pasteurs l'influence morale qu'un long séjour et une vie sans tache pouvaient leur donner, on leur défendit d'exercer le ministère plus de trois ans de suite dans le même lieu. »

Jusqu'ici on ne s'était attaqué qu'à leurs biens, à leur liberté; on va maintenant s'attaquer à leur personne. « On envoya des dragons dans les villes du Poitou qui renfermaient le plus de huguenots. On ne les logea que chez eux, et même chez les plus pauvres et chez les veuves. Dans plusieurs bourgades, les curés les suivaient dans les rues en criant : Courage, Messieurs, c'est l'intention du roi que ces chiens de huguenots soient pillés et saccagés. Les soldats entraient dans les maisons l'épée

Digitized by Google

haute, quelquefois en criant : Tue ! tue ! pour effrayer les femmes et les enfants. Quand l'argent venait à manquer aux habitants, quand le prix de leurs meubles était consommé, et que les ornements de leurs femmes étaient vendus, les dragons les saisissaient par les cheveux pour les mener à l'église, ou ils employaient les menaces, les outrages et jusqu'aux tortures, pour les obliger à se convertir. Aux uns ils brûlaient lentement les pieds et les mains ; aux autres ils rompaient les côtes, les bras et les jambes à coups de bâton. Plusieurs eurent les lèvres brûlées avec un fer rouge. D'autres furent jetés dans un cachot humide avec menace de les y laisser pourrir.

« Les soldats du Béarn, excités par le fanatique marquis de Boufflers, se montrèrent plus cruels encore que ceux du Poitou. On les mena de ville en ville, de village en village ; on leur commanda de faire veiller ceux qui ne voudraient pas se rendre à d'autres tourments. Les soldats se relayaient pour ne pas succomber eux-mêmes au supplice qu'ils faisaient souffrir aux autres. Le bruit des tambours, les blasphèmes, les cris, le fracas des meubles qu'ils jetaient d'un côté à l'autre, étaient les moyens dont ils se servaient pour les priver de repos. Les pincer, les piquer, les tirailler, les suspendre avec des cordes, leur souffler dans le nez la fumée du tabac, et cent autres cruautés, étaient le jouet de ces bourreaux. Les officiers n'étaient pas plus sages que les soldats ; ils crachaient au visage des femmes, ils les faisaient coucher, en leur présence, sur des charbons allumés, ils leur faisaient mettre la tête dans des fours dont la vapeur était assez ardente pour les suffoquer. En distribuant les logements, on eut soin de sé-

Digitized by Google

parer les officiers des soldats, pour que ces derniers ne fussent arrêtés par aucun sentiment de bienséance.

« La plus grande partie du commerce et des manufactures étant entre les mains des protestants, leurs maisons garnies de meubles de prix, leurs magasins remplis de marchandises, toutes ces richesses furent livrées à la merci des garnisaires et détruites. Les soldats ne se contentaient pas de prendre ce qui était à leur convenance, ils déchiraient et brûlaient ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Les uns faisaient coucher leurs chevaux dans des draps de toile de Hollande, les autres convertissaient en écuries des magasins remplis de ballots de laine, de soie, de coton. On voulait faire sentir les dernières rigueurs à ceux qui, selon l'expression de Louvois, aspiraient à la sotte gloire d'être les derniers à professer une religion qui déplaisait à Sa Majesté.

« Les victimes étaient descendues avec des cordes dans les prisons du château Trompette, à Bordeaux, et on les remontait chaque jour pour leur donner le fouet, le bâton ou l'estrapade. Plusieurs, après quelques semaines, sortirent des cachots de Grenoble sans cheveux et sans dents. A Valence, on les jetait dans des espèces de puits où, par un raffinement de cruauté barbare, on laissait pourrir des entrailles de brebis.

« La cruauté était poussée à ses dernières limites contre ceux des réformés qui avaient été condamnés aux galères. « Au milieu de l'espace occupé par les bancs de ces rameurs, dit l'amiral Baudin, régnait une espèce de galerie appelée la coursive, sur laquelle se promenaient continuellement des surveillants, armés chacun d'un nerf de bœuf, dont ils frappaient les épaules des malheureux qui, à leur gré, ne ramaient pas avec

Digitized by Google

assez de force. Les galériens passaient leur vie sur leurs bancs, ils y mangeaient, y dormaient, sans pouvoir changer de place plus que ne le leur permettait la longueur de leurs chaînes, et n'ayant d'autre abri qu'une toile contre la pluie, les ardeurs du soleil ou le froid de la nuit [1]. »

Ces épouvantables persécutions réussirent-elles, mieux que les premières, à briser l'énergie des protestants? Elles n'eurent d'autres résultats que d'éloigner du royaume la prospérité que leurs adversaires voyaient d'un œil irrité et jaloux. Les réformés devinrent les réfugiés. Nous allons les suivre à l'étranger, et nous verrons l'arbre transplanté, porter désormais ses fruits au dehors, comme jadis au dedans. La vérité n'est pas une sève, active sur un terrain, languissante sur un autre; mais descendue du ciel, comme la rosée, elle fait fleurir tous les terrains. Suivons les protestants armés de la Bible dans tous les royaumes, et partout nous les retrouverons triomphant de la misère, répandant les lumières, donnant des exemples de moralité.

Et d'abord, les militaires de distinction, que la révocation de l'édit de Nantes fit perdre à la France, furent considérablement nombreux. « Le prince de Tarente prit service dans l'armée de Hollande, le duc de la Trémouille dans celle de Perse, le comte de Roye dans celle de Danemark. L'électeur de Brandebourg en reçut plusieurs dans ses États. Les comtes de Beauveau et de Briquemault, et après eux Henri d'Hallard, officier distingué, Pierre de La Cave, gouverneur de Pillau, Du Plessis-Gouret, commandant de Magdebourg et de Span-

[1] Weiss, t. I, p. 50 à 100.

Digitized by Google

dau, le comte Henri de Montgommery, le colonel Dolé-Belgard, les comtes de Comminges, de Cadal, de Gressy. On peut élever à près de six cents les officiers qui se retirèrent dans le Brandebourg après la révocation, parmi lesquels se trouvent encore le marquis de Varennes, qui avait eu le roi pour parrain ; Jaïl de Cournuaud, originaire d'une famille noble de la Guyenne, et le lieutenant-général Rouvillas de Veyne.

« En 1685, un grand nombre de cadets s'enfuirent des villes frontières, et se répandirent dans la Hollande et dans le Brandebourg. Le prince d'Orange et Frédéric-Guillaume en formèrent des compagnies entières. Les listes de ces cadets nous présentent des noms qui n'étaient pas sans illustration : les Fouquet, les Beaufort, les Beauchardés, les La Salle, les Du Perrier, les Du Portal, les Montfort, les Saint-Maurice, les Saint-Blancard ; mais le plus illustre de tous les officiers supérieurs qui sortirent de France, fut le maréchal de Schomberg.

« Ensuite, les réfugiés comptaient plusieurs ingénieurs dont les plus illustres, dans le Brandebourg, furent Jean Cayart, élève de Vauban, que Louis XIV et Louvois avaient comblé de leurs éloges, et qui avait été chargé de fortifier Verdun, et Philippe de la Chiese qui creusa le canal de Muhlrose, et établit ainsi une communication entre la mer du Nord et la mer Baltique. Des gentilshommes renommés par les fonctions qu'ils remplirent dans les ambassades et dans la direction des affaires, tant civiles qu'ecclésiastiques. Olivier de Marconnay, Jacques de Maxuel, Philippe Choudens, Louis de Montagnac, ancien conseiller du roi au présidial de Béziers ; Henri de Mirmand, le baron de Faugières, Blanc de

Digitized by Google

Larrey, le marquis de Chandieu, François d'Agoust, Éléazar de La Primaudaye, le baron Philippe de Jaucourt [1]. »

Enfin les négociants et les industriels dans tous les genres se répandirent sur tous les points du monde. « La ville de Magdebourg, entièrement ruinée par la guerre de Trente Ans, reçut une colonie de réfugiés qui contribua à la repeupler, et qui en fit bientôt un riche centre d'industrie. Trois frères, André, Pierre et Antoine Du Bosc, originaires de Nîmes, Jean Rafinesque, d'Uzès, et Jean Maffre, de Saint-Ambroise, y formèrent une manufacture de draps de serge de Rouen, d'espagnolettes et de droguets. André Valentin, de Nîmes, et Claparède, de Montpellier, y fabriquèrent des étoffes de laine. Antoine Pellou et Daniel Pernet, originaires de la Bourgogne, y établirent une manufacture de chapeaux de laine et de castor. La fabrication des bas y fut apportée par six réfugiés du Vigan. La colonie de Brandebourg devint florissante après l'arrivée de plusieurs manufacturiers de la Normandie qui fabriquèrent des draps de Mûniers, d'Elbeuf et d'Espagne. Cette fabrique fut surtout redevable de sa renommée à Daniel Le Cornu, de Rouen. Francfort-sur-l'Oder reçut plusieurs manufacturiers de la même ville, qui fondèrent de belles fabriques de laine avec l'aide de Luc Cassart, leur compatriote, qui avait été teinturier aux Gobelins [2]. »

« La réputation de probité que les réfugiés s'étaient faite et cette piété pratique qui les distinguait presque tous, leur conciliaient partout la confiance, et leur don-

[1] Weiss, t. I, p. 138 à 148 — [2] *Idem*, p. 156, 157.

Digitized by Google

naient un crédit qui assurait le succès de leurs entreprises, malgré l'exiguité des fonds dont ils disposaient le plus souvent. Peu à peu ils acquirent des fortunes qui leur permirent de chercher, pour leur industrie, des marchés plus lointains. Ils établirent des relations avec la Pologne, la Russie, le Danemark, la Suède, et les comptoirs qu'ils créèrent à Copenhague, à Hambourg, à Dantzik ouvrirent, pour tout le Brandebourg, une source inépuisable de richesses.

« Après les manufactures de laine, une des plus belles industries que les réfugiés apportèrent dans le Brandebourg fut celle des chapeaux. Aussi l'Électeur accueillit-il, avec un empressement marqué, ces étrangers industrieux qui venaient doter ses États d'une industrie nouvelle, y retenir des sommes considérables, et y attirer bientôt l'argent du dehors. L'art du tanneur fut perfectionné dans le Brandebourg par les réfugiés. Ils fondèrent des tanneries à Berlin, à Magdebourg, à Stettin, à Postdam, et bientôt ils suffirent si bien aux besoins de cette contrée, que l'importation des cuirs de Silésie et des États du Nord y cessa entièrement. L'art du chamoiseur, du mégissier, celui du gantier surtout furent aussi introduits dans le Brandebourg par les réfugiés, qui établirent en outre des manufactures de soieries, de velours, de brocarts d'or et d'argent ; ils fabriquèrent des rubans, des galons et d'autres articles de mode que l'on avait tirés jusqu'alors de Paris. La fabrication des tapis devint un objet de commerce qui exerça l'industrie de ces protestants exilés. L'art de la verrerie fut perfectionné par eux, et ils y ajoutèrent une manufacture de glaces qui fut la première établie dans la province. Les glaces de Neustadt égalèrent celles de

Digitized by Google

Venise et de France et trouvèrent un débit considérable en Allemagne.

« La persécution attira dans le Brandebourg une foule d'ouvriers habiles dans tous les genres de travaux : des mineurs du comté de Foix et du Dauphiné qui exploitèrent des mines de fer et de cuivre dont le gouvernement ne s'était encore que faiblement occupé; des artisans expérimentés dans le travail des métaux, des armuriers, des fourbisseurs, des serruriers, des couteliers. Dès les premières années qui suivirent la révocation, Berlin vit accourir dans ses murs des orfèvres, des bijoutiers qui fondèrent des établissements considérables et donnèrent naissance à un commerce qui ne cessa de grandir pendant le dix-huitième siècle. A cette même source se rattachent, l'art de la gravure, l'art du lapidaire, introduits par des ouvriers du Languedoc; l'usage des horloges et celui des montres ne se répandit qu'après l'arrivée des ouvriers horlogers de France. La broderie fut importée à Berlin par quatre frères de Paris. Les premières manufactures de toile peinte eurent la même origine. L'industrie de la gaze arriva de la Picardie, de la Normandie et de la Champagne [1]. »

« A l'origine, les réfugiés ne vendaient qu'en détail, recherchant moins la fortune qu'une subsistance honnête. Ils n'avaient alors ni caissiers, ni teneurs de livres, ni commis. C'était le marchand lui-même, c'étaient sa femme et ses enfants qui remplissaient ces fonctions. Cette simplicité de mœurs, cette économie furent le fondement de plus d'une grande fortune. A mesure qu'ils

[1] Weiss, t. I, p. 160 à 166.

Digitized by Google

virent augmenter leurs richesses, ils aspirèrent à étendre leurs relations. Bientôt ils ne se bornèrent plus au commerce intérieur, mais ils fréquentèrent les marchés de l'étranger. Le commerce de quincaillerie, qui prit depuis de si grands accroissements, dut son origine aux réfugiés. A mesure que l'industrie nationale se ranimait sous leur impulsion puissante, le commerce trouvait de nouvelles ressources [1]. »

« L'agriculture ne dut pas moins de progrès aux réfugiés que l'industrie et le commerce. Avant leur arrivée, dans toutes les parties du Brandebourg l'œil attristé du voyageur s'arrêtait sur de vastes plaines incultes, et sur des terres qui restaient en friche faute d'habitants. La colonie de Bergholz leur fut redevable du haut degré de prospérité auquel elle parvint dans la suite. Les village de Gros et de Kleinziethen, incendiés dans la guerre de Trente Ans, furent rebâtis par eux, et les campagnes environnantes défrichées pour la première fois depuis cette époque calamiteuse. Le comté de Ruppin, qui comptait à peine quelques habitants, fut remis en culture par des laboureurs français. La culture la plus considérable dont les réfugiés enrichirent le Brandebourg fut celle du tabac. Un service spécial que » ces hommes laborieux « rendirent au pays qui leur donnait asile, fut d'y perfectionner et d'y créer, en quelque sorte, l'art du jardinage. Ils transformèrent en vastes jardins les faubourgs de Berlin qui n'étaient encore que des campagnes incultes. Jamais les Berlinois n'avaient été témoins de pareils prodiges [2]. »

« La colonie de Cassel fut la principale colonie des

[1] Weiss, t. I, p. 167 à 169. — [2] *Idem*, p. 171 à 175.

Digitized by Google

émigrés. Cette ville dont la population était alors de 18,000 habitants, établis dans des maisons de bois grossièrement construites, dut à ses nouveaux hôtes l'état florissant auquel elle s'éleva bientôt. Ils y créèrent de nombreuses industries ignorées alors dans cette partie de l'Allemagne. Une foule de marchandises, encore inconnues aux indigènes, furent exposées dans de riches magasins, et Cassel en retira de tels avantages que, dès l'an 1688, l'ancienne ville ne suffit plus à la population toujours croissante [1]. »

« Les réfugiés du Brandebourg » encore aujourd'hui « sont renommés par leur tempérance. Tous vivent dans l'aisance qu'ils doivent à leur travail. On ne voit pas un seul pauvre parmi eux. Hospitaliers envers les étrangers, ils ont ouvert un asile aux malheureux débris des armées françaises vaincues à Leipsick [2]. »

« Il paraît certain que la révocation de l'édit de Nantes répandit dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne environ 70,000 manufacturiers et ouvriers, dont la plupart étaient originaires de la Normandie, de la Picardie, des provinces maritimes de l'Ouest, du Lyonnais et de la Touraine. Les Anglais leur doivent l'introduction de plusieurs industries nouvelles qui contribuèrent bientôt à la richesse publique, et le perfectionnement de beaucoup d'autres qui étaient restées dans l'enfance. Ce furent les réfugiés qui leur apprirent à fabriquer les qualités supérieures de papier, et qui leur enseignèrent, en outre, à produire la soie, les brocarts, les satins, les velours, les tissus légers de laine et de lin, les horloges, les montres, les cristaux, la cou-

[1] Weiss, t. I, p. 239. — [2] *Idem*, p. 345.

Digitized by Google

tellerie, la quincaillerie, les serrures françaises, les instruments de chirurgie. De toutes les industries dont les réfugiés dotèrent ce royaume, nulle ne prit un plus magnifique essort que celle des soieries. L'Angleterre et l'Irlande offrirent alors l'exemple à jamais mémorable d'une industrie empruntée à l'étranger, exploitant des matières tirées du dehors, et qui n'en parvint pas moins à égaler, et quelquefois à surpasser les produits des contrées où elle était cultivée depuis longtemps.

« Les industries portées en Angleterre par les réfugiés, et l'immense développement que prirent les manufactures anglaises, privèrent la France d'un bénéfice annuel de 1,880,000 livres sterling (près de 50 millions de francs) provenant de l'ancienne exportation. Le commerce anglais profita ainsi de l'impulsion communiquée à l'industrie nationale par les réfugiés, et le commerce extérieur de la France reçut une funeste atteinte dont il ne s'est pas encore relevé [1]. »

« Les colonies américaines furent largement rémunérées de leur hospitalité sagement généreuse, par les services que leur rendirent les exilés. Les terres incultes des rives du fleuve Saint-James furent transformées par eux en champs couverts de riches moissons. Dans toute la Virginie on vantait l'état florissant de leurs fermes-modèles des alentours de Mannikin. Dans l'État de New-York, les fondateurs de New-La Rochelle ne reculèrent devant aucune fatigue pour rendre productives les terres vierges des bords de la rivière de l'Est. Hommes, femmes et enfants travaillèrent sans relâche, et

[1] Weiss, t. I, p. 321 à 336.

Digitized by Google

parvinrent à conquérir des campagnes riantes sur une nature sauvage. Dans la Caroline du Sud, ils élevèrent de magnifiques plantations sur les rives du Cooper. La colonie agricole des bords du Santee surpassa toutes celles que les Anglais formèrent dans cette même contrée, quoiqu'ils y apportassent tout d'abord des fortunes considérables et tout ce qui était nécessaire pour le succès de leurs plantations. Les Français fugitifs possédaient à peine les choses indispensables à la vie ; la plupart n'étaient pas même accoutumés à ce genre de travail, et ils avaient, en outre, à lutter contre un climat d'une insalubrité proverbiale. Mais, stimulés par le besoin, sobres, industrieux, empressés de se soutenir les uns les autres, il réussirent plus rapidement et d'une manière plus complète. Le voyageur anglais Lawson, qui visita leurs établissements en 1701, admira la propreté et la décence de leur mise, l'heureux aménagement de leurs maisons solidement construites, et tous les signes extérieurs d'une aisance qui l'emportait de beaucoup sur celle des autres colons. Il vit avec étonnement un pays, naguère couvert de marécages formés par les débordements du fleuve, se changer à vue d'œil et prendre l'aspect des parties les mieux cultivées de la France et de l'Angleterre. Les Français de la colonie vivent, dit-il, comme une tribu, comme une famille. Chacun se fait une loi d'assister son compatriote dans ses besoins et de veiller à sa fortune et à sa réputation avec le même intérêt qu'à la sienne propre. Les malheurs qui frappent l'un d'eux sont partagés par tous les autres, et chacun se réjouit des progrès et de l'élévation de ses frères.

« L'arrivée de ces hommes honnêtes et laborieux

Digitized by Google

fut une heureuse acquisition pour la colonie nouvellement fondée de la Caroline. De même qu'en Angleterre, les traditions d'élégance et de bon goût, apportées par les ouvriers émigrés en 1685, furent sans cesse ravivées par l'arrivée de nouveaux fugitifs[1]. »

Écoutons, à ce sujet, non plus un historien, mais un témoin oculaire, M. Baird, Américain : « Les protestants français devaient entrer pour une grande part dans la population des colonies américaines; et il en résulte que leur sang précieux coule dans les veines de bien des citoyens actuels de l'Amérique du Nord. On sent d'ailleurs quel bienfait ce dut être pour les colonies que cette accession d'hommes distingués en général par une piété simple et franche, et dont la présence en Amérique attestait la foi vive et ferme. C'est à leur postérité qu'appartiennent plusieurs des meilleures familles de New-York, du Maryland, de la Virginie, des Carolines et d'autres États encore.

« Des sept présidents qu'eut le Congrès durant la guerre de la Révolution, il n'y en eut pas moins de trois qui descendaient des huguenots, et tous trois étaient des hommes distingués : Jay, Laurens et Boudinot. Jamais hommes ne reconnurent mieux l'hospitalité qui leur fut accordée. Les noms des Français réfugiés paraissent avec distinction dans les grands corps de l'État, sur les siéges de nos tribunaux, et dans la chaire sacrée. Personne, en Amérique, ne saurait rougir d'avoir parmi ses ancêtres quelqu'un de ces respectables huguenots; car, on en a fait plus d'une fois l'observation, et je la crois fondée, rien n'a été plus rare que

[1] Weiss, t. I, p. 393 à 397.

Digitized by Google

de les voir figurer sur les bancs des accusés devant une cour de justice [1]. »

« En Hollande, comme en Angleterre et en Allemagne, les réfugiés exercèrent une puissante influence sous le rapport de la politique et de la guerre, de la littérature et de la religion, de l'industrie et du commerce [2]. L'histoire naturelle, la médecine, la physique, et surtout les sciences exactes, si généralement cultivées en France depuis Pascal et Descartes, durent en partie aux réfugiés la forte impulsion qu'elles reçurent en Hollande [3]. L'industrie et le commerce des Pays-Bas furent redevables aux réfugiés d'un accroissement immense et bien supérieur à celui de l'agriculture. Les fabricants qui se fixèrent dans les Provinces-Unies dotèrent leur patrie adoptive de plusieurs manufactures nouvelles, aidèrent au rétablissement de celles qui étaient en décadence, et communiquèrent au commerce national la plus vive impulsion [4]. »

« La ville d'Amsterdam, jusqu'alors uniquement livrée au commerce maritime, se peupla de manufacturiers et d'artisans habiles. Elle vit affluer dans ses murs une foule de brodeurs en soie et en fil, de dessinateurs de points et d'étoffes à fleurs, de sergiers, de droguetiers, de fileurs d'or et d'argent lyonnais, de fabricants de toiles, originaires d'Aix en Provence. Un grand nombre d'articles que l'on achetait précédemment en France y furent fabriqués désormais par les réfugiés : des serges du roi, des serges à la Dauphine, des étamines, des taffetas simples et doubles de toutes les couleurs, des crépons de laine et de soie, des éventails, des

[1] Baird, t. I, *De la Religion aux Etats-Unis*, p. 178, 179. — [2] Weiss, t. II, p. 130. — [3] *Idem*, p. 101. — [4] *Idem*, p. 130.

Digitized by Google

caudebecs, des broderies en or et en argent, en fil et en soie, des dentelles, des piqûres, le point à la reine, les brocarts, les rubans, les gazes à fleurs, les gazes unies, les chapeaux de castor. Lorsque la ville reçut son dernier agrandissement, les nouvelles maisons se peuplèrent, en grande partie, d'ouvriers français, et surtout de chapeliers. Toutes ces industries, écrivait Scion au magistrat d'Amsterdam, se sont établies en deux ans de temps et sans dépense, au lieu que vos prédécesseurs n'avaient jamais pu en venir à bout avec toutes leurs applications, et que les plus grands ministres du roi très-chrétien y ont employé plusieurs millions. Cela remplit de plus en plus la ville d'habitants, accroît ses revenus publics, affermit ses murailles et ses boulevards, y multiplie les arts et les fabriques, y établit les nouvelles modes, y fait rouler l'argent, y élève de nouveaux édifices, y fait fleurir de plus en plus le commerce, y apporte encore plus l'abondance de toutes choses, et s'en va y attirer, de partout, à l'emplette, l'Allemagne, les royaumes du Nord, l'Espagne, la mer Baltique, les Indes occidentales et îles de l'Amérique, et même l'Angleterre. Cela contribue enfin à rendre Amsterdam l'une des plus fameuses villes du monde.

« Les fabriques établies par les réfugiés accrurent la prospérité de cette ville avec une rapidité qui frappa l'Europe d'étonnement. On peut en juger par le rapport adressé, en 1686, à l'Électeur de Brandebourg, par son ambassadeur en Hollande. Le succès prodigieux des manufactures françaises, jugé longtemps impossible ailleurs qu'à Tours et à Lyon; la baisse de prix des étoffes de soie, que l'on vendait autrefois 50 sous et qui

Digitized by Google

étaient tombées à 36 ; celle des castors, que l'on payait jadis 10 écus et qui n'en coûtaient que 6, tels furent les bienfaits que cette ville dut à son hospitalité généreuse, et que l'envoyé de Frédéric-Guillaume signala à son maître.

« Mais nulle part l'industrie française ne prit un développement plus remarquable qu'à Leyde et à Harlem. Les manufactures n'y parvinrent à leur dernier degré de perfection qu'à l'arrivée des protestants de France. Depuis cette époque, elles produisirent les draps les plus fins, les plus beaux camelots et les serges les plus estimées de la Hollande. Elles acquirent une réputation européenne, et l'élévation des salaires attira jusqu'à des soldats catholiques des armées de Louis XIV, qui désertèrent et vinrent s'établir à Leyde en qualité d'ouvriers.

« Harlem, qui avait également reçu au nombre de ses citoyens une foule d'artisans originaires de Flandre, dut aussi l'accroissement et le perfectionnement de ses manufactures aux réfugiés français que la beauté du site et la salubrité du climat y attirèrent plus qu'ailleurs. Ils y introduisirent les fabriques de peluches, principalement des peluches à fleurs, connues dans le commerce sous le nom de *caffas*. La prodigieuse étendue du commerce de la Hollande donna aux peluches, aux étoffes de soie à fleurs, dites les *belles triomphantes,* aux étoffes de soie mêlées de laine, une réputation qui assure partout leur placement. Ces produits de l'industrie des réfugiés acquirent une renommée si grande que l'on vit des velours à ramage, fabriqués à Milan, envoyés en Hollande, puis renvoyés et vendus à Milan pour velours hollandais.

Digitized by Google

« Cinq cents ouvriers, Français pour la plupart, avaient aidé le Hollandais Jacques Van Mallen à créer à Utrecht, un magnifique établissement de soies moirées. Cette ville vit s'établir encore dans ses murs d'importantes fabriques de velours. Commencées ou dirigées bientôt par des réfugiés, elles donnèrent à leurs produits une solidité et un éclat que n'atteignirent pas les manufactures d'Amsterdam. Les fabricants français, et surtout ceux d'Amiens, qui s'appliquaient à les imiter, ne trouvèrent plus bientôt à débiter les leurs, qu'en les vendant sous le nom de velours d'Utrecht. Enfin, les anciennes fabriques de draps de cette ville, principalement celles de draps noirs, furent perfectionnées par les réfugiés. Elles passèrent pour la plupart entre leurs mains, et leur durent une longue période de prospérité.

« Ainsi, presque toutes les villes des Provinces-Unies reçurent des réfugiés un surcroît de richesse, grâce aux industries qu'ils y importèrent ou qu'ils y vinrent améliorer. Non-seulement ils créèrent des manufactures nouvelles et relevèrent celles qu'ils y trouvèrent établies, ils firent plus encore; ils surent, par leur travail intelligent, perfectionner jusqu'aux arts mécaniques, jusqu'aux plus humbles métiers. Ils enseignèrent aux Hollandais des procédés supérieurs à ceux que ce peuple avait employés jusqu'alors, pour raffiner les sucres, les sels, le soufre, la résine, pour blanchir la cire, pour fabriquer le savon, etc., etc. Ainsi, par le fini de leurs ouvrages, les manufacturiers et les artisans réfugiés acquirent une vogue qui retint dans le pays, des sommes considérables dont la France, et Paris surtout, cessèrent de profiter; ils assurèrent l'estime publique à des apti-

Digitized by Google

tudes manuelles, méprisées jusqu'alors, et élevèrent ainsi la condition des classes moyennes, qui grandirent à la fois en bien-être et en considération [1]. »

« L'activité que déployèrent les réfugiés, pour lesquels commençait une existence toute nouvelle, excita l'émulation la plus vive parmi les Suisses, et produisit les résultats les plus surprenants et les plus heureux. L'agriculture, d'abord, dut de notables progrès à l'intelligence de ces paysans du Languedoc et du Dauphiné qui, eux aussi, avaient quitté leurs chaumières, pour trouver la liberté religieuse sur le sol étranger. La nourriture journalière des habitants était uniforme et grossière. Les réfugiés transformèrent entièrement les champs qu'ils reçurent en partage. Ils créèrent des jardins modèles, que les Vaudois imitèrent bientôt. La direction des écoles de charité tira parti du voisinage de ces agriculteurs habiles. Elle mit plusieurs de ses élèves en apprentissage chez eux.

« La présence des réfugiés servit encore à développer l'industrie et le commerce dans presque toutes les villes où ils se fixèrent. Non-seulement ils exercèrent des industries nouvelles, qui répandirent la prospérité à Lausanne, mais il y ouvrirent les premiers des magasins et des boutiques, et substituèrent ainsi le commerce régulier au trafic d'occasion qui, seul, avait été jusqu'alors en usage dans cette contrée [2]. »

« Si la Suisse romande dut aux réfugiés une politesse supérieure, des mœurs plus élégantes et l'inappréciable bienfait d'une première revendication du principe de la liberté religieuse, elle n'eut pas moins à se féliciter

[1] Weiss, t. II, p. 134 à 144. — [2] *Idem*, p. 214.

Digitized by Google

de leur heureuse influence sur le progrès des arts, des sciences et de la littérature [1]. »

« Ainsi, sous le rapport religieux et littéraire, comme sous le rapport politique, comme sous celui de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, les réfugiés exercèrent une influence heureuse sur les destinées de la Suisse protestante, et réagirent même, dans une certaine mesure, sur celle de leur ancienne patrie. L'action salutaire de ces hommes d'élite s'est continuée ainsi que celle de leurs descendants, pendant tout le dix-huitième siècle, et ne s'est pas encore arrêtée de nos jours. Les progrès de l'agriculture dans le pays de Vaud, sont en partie leur œuvre; l'état florissant des campagnes qui avoisinent Lausanne, prouve assez la supériorité des procédés de culture qu'ils introduisirent dans cette contrée. Les industries qu'ils apportèrent, sont devenues, pour la Suisse française, et pour le canton de Berne, une source de richesses qui ne s'est pas tarie depuis. Les belles manufactures de soie, dont ils dotèrent leur nouvelle patrie, n'ont cessé de se perfectionner entre leurs mains, et de fournir du travail à une multitude d'ouvriers indigènes français [2]. »

« Les réfugiés contribuèrent puissamment aux progrès de l'agriculture dans la monarchie danoise. Quelques-uns s'établirent en Irlande, et y portèrent la culture du lin et du chanvre; les autres, fixés dans la Péninsule danoise, dans les îles de la Baltique et dans le Holstein, y propagèrent les procédés supérieurs de l'agriculture française, et y introduisirent plusieurs cultures nouvelles. La roi Frédéric IV réussit, par ses pro-

[1] Weiss, t. II, p. 242. — [2] *Idem*, p. 267.

Digitized by Google

messes, à établir à Frédéricia une colonie de ces hommes habiles. Cette petite colonie ne trompa pas l'attente de son royal fondateur. En dépit des obstacles, elle ne cessa pas de prospérer et de se multiplier, au point qu'à la fin du dix-huitième siècle, elle formait une société de plus de cent familles, composées de cinq à six cents personnes, qui s'imposaient à l'estime publique par leur génie laborieux et actif. La ville de Frédéricia leur dut l'état florissant auquel elle s'éleva bientôt; on pouvait s'en convaincre aisément au milieu du dix-huitième siècle. Il suffisait de comparer le spectacle magnifique de ces campagnes avec celui des champs situés autour des autres villes danoises, qui devaient également leur subsistance à l'agriculture. La différence était frappante. Aux réfugiés seuls revenait la gloire d'avoir produit ce changement heureux; car, avant leur arrivée, aucune partie du royaume ne présentait un aspect aussi riant [1]. »

« Les réfugiés français en Danemark donnèrent, pendant tout le dix-huitième siècle, et jusqu'à nos jours, l'exemple des mœurs les plus sévères, de la moralité la plus irréprochable, de la charité la plus touchante. Tous les émigrés se faisaient remarquer par leur amour du travail et par leur vie frugale. Il ne fallait rien moins que ces habitudes d'ordre et cette économie rigoureuse pour les soutenir à l'origine, et pour les aider à s'élever peu à peu à ce degré d'aisance qui récompensa leurs efforts.

« Il faut ajouter que la colonie de Frédéricia s'est toujours efforcée de retenir ses jeunes gens près du foyer

[1] Weiss, t. II, p. 295 à 297.

Digitized by Google

domestique. Ils vivaient sous les yeux de leurs proches, loin de tout exemple de corruption, et leurs habitudes simples et austères assuraient la fécondité des mariages auxquels l'inclination avait infiniment plus de part que le calcul. Les jeunes filles, de leur côté, étaient plus disposées à se bien conduire, par l'espoir d'être bientôt établies. Étrangers au libertinage, qui vicie à la fois le corps et l'esprit, exempts du luxe qui crée des besoins nouveaux, et empêche souvent l'homme de songer au choix d'une épouse, les colons se mariaient de bonne heure, et s'assuraient ainsi une postérité saine et nombreuse. Des essaims d'enfants suivaient, dès le matin, les pères à l'ouvrage, chargés des instruments du labour, assurés de leur subsistance, nullement inquiets de l'avenir; plus ils avaient de bras pour les aider, et plus ils entreprenaient de travaux, qui contribuaient à leur bien-être, et leur permettaient de tenir, dans la société, un rang proportionné à leurs modestes désirs [1].»

Enfin, suivons les réfugiés protestants jusqu'au fond de l'Afrique, loin de toute civilisation, et là nous les verrons prospérer encore, autant que les circonstances extrêmes peuvent le permettre. « Vers la fin du dix-septième siècle, des réfugiés français formaient une agglomération d'environ 3,000 hommes, établis dans l'intérieur des terres, à douze lieues au nord du Cap, dans une colonie hollandaise, et au milieu d'une vallée qu'on nomme encore aujourd'hui la vallée des Français. Les membres de cette tribu française ont toujours eu pour chef un vieillard choisi parmi les anciens de la communauté, et sans l'avis duquel ils ne tentent au-

[1] Weiss, t. II, p. 307 à 309.

Digitized by Google

cune entreprise importante. Ce gouvernement patriarcal, si conforme aux idées démocratiques des premiers calvinistes, a été favorable à l'industrie. Il n'a pas été moins utile au maintien de la pureté des mœurs, de la simplicité des usages, de la foi et de la piété, qui se sont conservés intacts parmi les descendants de ces familles expatriées. Il existe un quatrième village, le plus considérable de tous, celui de la Perle, dont les habitants, exclusivement adonnés à la vie agricole, sont les plus riches de cette ancienne possession hollandaise, qui appartient aujourd'hui aux Anglais.

« Cette population est restée fidèle aux principes rigides et à la piété fervente de ses ancêtres. Le voyageur qui entre sous leur toit hospitalier, trouve immanquablement posée sur leur table quelqu'une de ces grandes Bibles in-folio, que les réformés se transmettaient en France de père en fils, comme un patrimoine sacré, comme un trésor inestimable. Un usage touchant s'est conservé parmi ces hommes simples et austères ; chaque soir et chaque matin, ils se réunissent en famille, pour célébrer le culte en commun. Là, point de formulaires, point de cérémonies pompeuses. Ils se contentent de prier de l'abondance de leur cœur, et de lire quelque chapitre de la Bible. Tous les dimanches, au lever du soleil, les fermiers se mettent en route dans leurs voitures rustiques, pour assister au service divin, et le soir ils retournent paisiblement dans leurs demeures. Le jeu est inconnu parmi eux, et la corruption raffinée de la civilisation européenne ne les a pas atteints. Ils aiment et cultivent les arts utiles et l'instruction pratique. Ils cherchent à la répandre parmi les anciens esclaves, qu'ils ont toujours traités avec douceur, et consacrent

Digitized by Google

volontiers leurs efforts à propager l'Évangile parmi les populations idolâtres qui les entourent [1]. »

En résumé, « dispersés dans le monde entier, les réfugiés devaient, à leur insu, devenir les agents de la volonté mystérieuse de la Providence. Ils étaient destinés, surtout en Amérique, à féconder les germes et à favoriser le triomphe de cet esprit d'indépendance, réglé par la loi, dont les États-Unis nous offrent aujourd'hui les magnifiques résultats; en Europe, à développer pour la Prusse, à accroître pour la Hollande et l'Angleterre les éléments de puissance et de prospérité que contenaient ces trois pays, dont la grandeur actuelle est, à quelques égards, leur œuvre. N'ont-ils pas concouru, dans les circonstances les plus décisives, à les défendre par les armes et à les aider à repousser l'invasion du dehors? N'ont-ils pas contribué, dans une certaine mesure, à les maintenir dans cette ligne de conduite qui les met, depuis si longtemps, à l'abri du despotisme, les préserve des dangers de l'anarchie, et, en les empêchant d'être troublés par des révolutions, leur assure l'inappréciable bienfait d'institutions à la fois stables et libérales? Ne les ont-ils pas enrichis en perfectionnant leurs manufactures, en les dotant d'industries nouvelles, en stimulant leur activité commerciale, en leur apportant les procédés supérieurs de l'agriculture française? N'ont-ils pas, en y propageant la langue et la littérature de la France, élevé le niveau de la culture intellectuelle, et, par suite, de la moralité publique? N'ont-ils point, par leurs propres écrits, répandu le goût des lettres, des sciences et des arts?

[1] Weiss, t. II, p. 155 à 159.

Digitized by Google

N'ont-ils pas, enfin, donné l'exemple de l'urbanité dans les relations sociales, de la politesse dans le langage, de l'austérité dans les mœurs, de la charité la plus inépuisable dans leurs rapports avec les classes souffrantes [1] ? »

« Chose admirable ! ce peuple, exclu depuis plus d'un siècle de tous les emplois, entravé dans toutes les carrières, traqué dans les bois et les montagnes, sans écoles, sans famille reconnue par la loi, sans héritage assuré, n'avait rien perdu de son antique énergie ; il était digne, par ses lumières, par sa moralité, par ses vertus civiques, de la grande réparation que lui réservait la Révolution [2]. »

Maintenant nous reprenons notre question : comment se fait-il que la persécution qui, dit-on, envoya les Irlandais catholiques mendier et souffrir sur tous les continents, ait, au contraire, envoyé les réfugiés protestants prospérer sur ces mêmes points, à côté de ces mêmes persécutés? Pourquoi, pour rappeler un exemple que nous avons déjà étudié, les descendants des Huguenots sont-ils l'aristocratie morale de *White-Chapel*, voisins des Irlandais qui en sont la honte? Pourquoi les descendants réformés français sont-ils grands propriétaires, négociants, banquiers, à Dublin, et les Irlandais, ouvriers et mendiants à Londres? Tout simplement parce que la vérité était d'une part, et l'erreur de l'autre ; Dieu, ici, et le pape là ; à moins qu'on ne prétende qu'il n'y a point de Dieu et qu'il soit indifférent d'être dans l'erreur ou dans la vérité !

Mais nous n'avons prouvé que la moitié de notre thèse.

[1] Weiss, t. II, p. 348. — [2] *Idem*, p. 326.

Digitized by Google

On pourrait nous dire que les réfugiés n'ont prospéré au dehors que parce qu'ils y étaient à l'abri de la persécution. Voyons donc ce que sont devenus les huguenots restés exposés à ses coups. Que sont aujourd'hui les protestants français en France? Cherchons la réponse à cette question sur les trois points qui constituent toutes nos comparaisons : le bien-être, les lumières et la moralité.

Bien-être. — Persécutés pendant des siècles, dépouillés de leurs biens, les protestants français devraient être, aujourd'hui, non pas au niveau, mais bien au-dessous du reste de la nation à l'égard de la richesse. En est-il ainsi? Si nous ne voulions consulter que l'opinion publique, nous pourrions dire que la conscience du lecteur a déjà répondu, et terminer ici sur ce sujet ; mais nous désirons ne rien affirmer, pas même l'évidence, sans nous appuyer sur des documents. Ceux que nous nous sommes procurés sur ce point sont authentiques et de la plus haute importance dans la question. Comme la source où nous avons puisé n'est pas publique, nous demandons à expliquer comment nous l'avons découverte.

La fortune des citoyens ne peut se constater, en France, ni par la propriété, ni par le commerce, car elle se compose souvent de rentes qui échappent à toute appréciation. La patente, elle-même, parmi les négociants, serait une mesure inexacte, puisque tous n'en paient pas. Le critère le plus certain est l'imposition mobilière; elle seule est proportionnée à la fortune; car, en général, chacun jouit d'un train de maison proportionné à son aisance. Cela ne fût-il pas toujours exact, nous pourrions le tenir ici pour tel, puisque

Digitized by Google

nous mettrons ce même poids tour à tour sur les deux plateaux de la balance catholique et protestante.

Pour établir notre comparaison il faudrait donc connaître la cote mobilière de tous les protestants de France, ce qui est pour le moment impossible, même au gouvernement, qui, jusqu'à ce jour, n'a pas indiqué la religion dans les recensements de population, et qui ne publiera jamais les détails des impositions. Enfin, voulût-il le faire, ce serait un travail immense! Mais ce qui ne peut s'accomplir pour la France entière, devient praticable pour un seul département. Nous l'avons fait nous-même pour le département de la Seine, d'après des documents que nous nous sommes procurés; et voici comment.

En 1852, l'Église réformée de Paris ayant à renouveler son consistoire, a fait dresser la liste de tous ses paroissiens-électeurs. Cette liste, non pas manuscrite, mais *lithographiée*, est entre nos mains; du reste, bien quelle ne soit pas dans le commerce, il en existe plusieurs exemplaires. Nous avons transmis cette liste, où se trouvent les noms et les adresses des protestants, à la préfecture de la Seine, et nous avons obtenu qu'à côté de chaque nom on apposât le chiffre de la cote mobilière. Ce travail fait, nous avons demandé à connaître la moyenne de ce genre d'impôt payé par tous les habitants de Paris. Ce chiffre nous a également été fourni. Muni de ces documents, nous avons additionné les sommes payées par les imposés protestants de la liste paroissiale; nous avons divisé le total par le nombre des imposés, et finalement, nous avons obtenu la moyenne protestante que nous plaçons ici en regard de la moyenne générale.

Digitized by Google

Impositions mobilières dans la ville de Paris.

Moyenne payée par tous les habitants de Paris.	33 fr. 14 c.
Moyenne payée par les protestants.	87 fr. 01 c.

Ainsi, d'après cette base, la fortune des protestants français serait aujourd'hui non loin du triple de celle des catholiques de la même nation! Et si l'on tient compte de cette circonstance, que la moyenne générale est enflée par la part qu'y prennent les impositions triples des protestants, formant environ le vingtième de la nation, on verra que ce que nous venons de présenter comme un chiffre approximatif est en réalité un chiffre très-exact.

Ainsi, nous le répétons, en prenant pour base la cote des impositions mobilières du département de la Seine, les protestants français possèdent trois fois plus de richesses que leurs compatriotes catholiques romains.

Le travail qui précède nous est propre, c'est pourquoi, tout authentique, tout incontestable qu'il est, nous désirons le contrôler par les travaux d'autrui. On comprend que, dans un sujet si neuf, nous n'avons aucun document direct à produire; mais on comprend aussi qu'une pièce qui ne viendra qu'indirectement à l'appui de notre découverte aura d'autant plus de valeur qu'il sera plus évident dès lors qu'elle n'a pas été rédigée en vue de notre sujet. C'est à ce titre que nous donnons l'indice suivant.

C'est un fait bien connu que les départements du Gard et du Rhin sont ceux qui renferment le plus de protestants. Il n'est pas moins connu que le Finistère et le Morbihan sont, non-seulement exclusivement catholiques romains, mais encore les plus complétement

Digitized by Google

soumis à l'influence du clergé. Or, quelle place ces départements occupent-ils sur la liste des patentables?

« Dans le Haut-Rhin il y a . 38 patentables sur 1,000 habit.
Dans le Gard également . . . 38 — — —
Dans le Finistère on compte 17 patentables sur 1,000 habit.
Et dans le Morbihan . . . . 18 patentables sur 1,000 h. [1] »

Il y a donc, dans les deux départements essentiellement réformés, *plus du double* des patentables que dans deux, exclusivement catholiques; confirmation de notre calcul précédent, qui élevait la fortune des protestants de Paris *presqu'au triple* de celle de leurs concitoyens.

Voici la même vérité prouvée par une troisième démonstration. Les données suivantes nous sont fournies par un ancien maire de Nîmes : « A l'époque du recensement de 1846, la population agglomérée de la ville de Nîmes était de 50,000 âmes; catholiques 35,000; protestants 15,000. Les électeurs payant au moins 200 francs de contributions étaient au nombre de 816, dont 389 protestants. » C'est près de la moitié au lieu du tiers, qui serait le nombre proportionnel. » Sur les 300 plus imposés à la patente, 202 sont protestants; » c'est le nombre proportionnel *doublé*.

Au reste, c'est un aveu fait par l'écrivain le plus hostile au protestantisme que nous ayons jamais lu, M. Rubichon reconnaît « qu'un grand nombre des protestants français se trouvent à la tête de nos manufactures et de notre commerce, et qu'ils sont nécessairement plus riches que le même nombre de catholiques français [2]. »

La *Revue des Deux-Mondes*, que personne n'accu-

[1] Schnitzler, t. III, p. 171 et 172. — [2] *De l'action du clergé dans les sociétés modernes*, par Rubichon, p. 96.

Digitized by Google

sera de partialité en faveur du protestantisme quand on aura lu ses articles sur les missions protestantes, la *Revue des Deux-Mondes*, dans son numéro du 15 octobre 1853, contient les lignes suivantes sur le même sujet : « Le développement de l'instruction varie un peu, à Mazamet, suivant les cultes. Sur 10,000 habitants, 4,000 à peu près appartiennent au culte réformé. Tous les chefs d'industrie, excepté un, sont protestants, tandis que la majorité des ouvriers est catholique. Il y a moins d'instruction parmi ces derniers que parmi les familles laborieuses de la religion protestante. Cette dernière population, jouissant de plus d'aisance que les autres, a pu donner plus de soin à l'instruction [1]. »

On pourrait en dire autant de Nîmes, de Marseille, de Lyon, de Bordeaux ; mais ne pouvant poursuivre cette étude sur toutes les villes de France, nous devons nous en tenir aux documents significatifs que nous avons donnés sur la ville de Paris, et que nous tenons à la disposition de quiconque voudrait vérifier nos assertions.

Notre dernière citation lie la question des lumières à celle du bien-être ; passons donc à notre second point.

Lumières. — Sur ce point, nos documents ne seront pas moins précis ; ils auront de plus l'avantage de rendre, en quelque sorte, la vérité visible et palpable.

Les protestants, bien que répandus sur tous les points de la France, peuvent se partager en deux groupes distincts et assez considérables : ceux de l'Église luthérienne, en Alsace ; ceux de l'Église réformée, dans le Gard et les départements voisins, la Drôme, l'Ardèche, l'Hérault. Sans doute l'Alsace n'est pas toute protes-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1853, 15 octobre, p. 369.

Digitized by Google

tante, mais c'est là que les protestants sont le plus nombreux et où, dès lors, ils ont le plus de chances de modifier la statistique de l'instruction. Nous en disons autant du Languedoc. Si, dans l'impossibilité où nous sommes de faire la part exacte de chacune de ces provinces, nous les considérons, ici, comme protestantes, on remarquera que cette erreur est à l'avantage du catholicisme. En effet, si les départements exclusivement catholiques étaient plus éclairés que les départements mixtes, nous pourrions penser que la lumière vient de la foi romaine; mais si le contraire arrive, il faut bien que la supériorité des départements mixtes vienne de leur élément protestant; et dès lors, en les faisant entrer dans notre calcul comme entièrement réformés, notre inexactitude tourne évidemment au profit de la cause catholique [1].

D'après M. Schnitzler, les six départements qui présentent le plus d'élèves dans les écoles primaires, sont : Meurthe, Bas-Rhin, Haut-Rhin, Haute-Saône, Vosges, Moselle. Or, ces six départements sont précisément ceux qui contiennent la grande masse des luthériens de l'Alsace !

D'après le même auteur, les six départements qui comptent le moins d'écoliers sont : Allier, Indre-et-Loire, Haute-Vienne [2], Morbihan, Corrèze, Côtes-du-Nord. Précisément aussi ceux qui contiennent et la po-

[1] Compter les élèves des écoles protestantes, serait une méthode erronée pour la France, car ce serait négliger ceux des écoles mixtes. C'est ce qu'a fait l'almanach protestant. Aussi arrive-t-il en 1844, pour le royaume, à un résultat tout opposé à celui de 1842, pour le Gard. Cela peut servir de texte à une exhortation déclamatoire, mais non d'appui à la vérité.

[2] Les églises et les écoles protestantes, créées dans ce département, sont plus récentes que la statistique de Schnitzler.

Digitized by Google

pulation la plus exclusivement catholique, et les catholiques les plus zélés !

Mais à quelle distance sont ces deux extrêmes ?

« Du côté protestant on compte 1 élève pour 6 habitants.
Du côté catholique on compte 1 — 25 habitants [1]. »

Ici le contraste peut être mis sous les yeux du lecteur. M. le baron Charles Dupin a dressé une carte figurative de l'instruction primaire en France. Chaque département est plus ou moins ombré, selon qu'il y règne plus ou moins d'ignorance. Un chiffre placé sur cette ombre indique combien il faut compter de personnes pour en trouver une sachant lire. Ainsi, plus le chiffre est élevé, plus l'ignorance est profonde.

Cela posé, nous allons reproduire exactement ici les départements dont nous venons de parler ; le lecteur comparera. Nos reproductions sont parfaitement exactes, ce sont des *fac-simile*. Nous avons même laissé blanc le dos des feuillets, pour ne pas risquer d'accroître la noirceur des teintes.

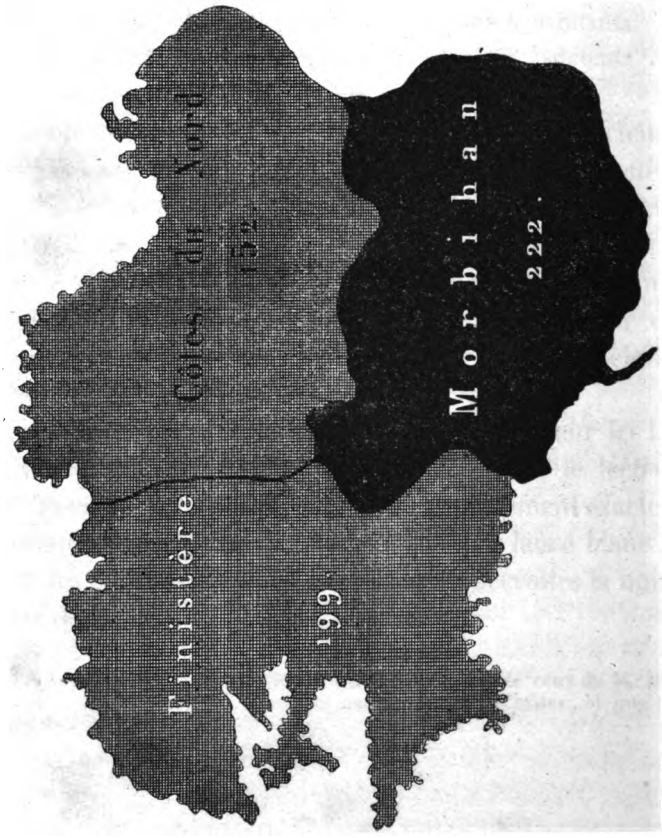
[1] Schnitzler, t. II, p. 345 et 346. Ces chiffres diffèrent de ceux de M. Dupin parce que ces derniers ne portent que sur les élèves mâles, et que les dates diffèrent aussi.

Digitized by Google

Digitized by Google

FAC-SIMILE EXTRAIT DE LA CARTE DE M. DUPIN.

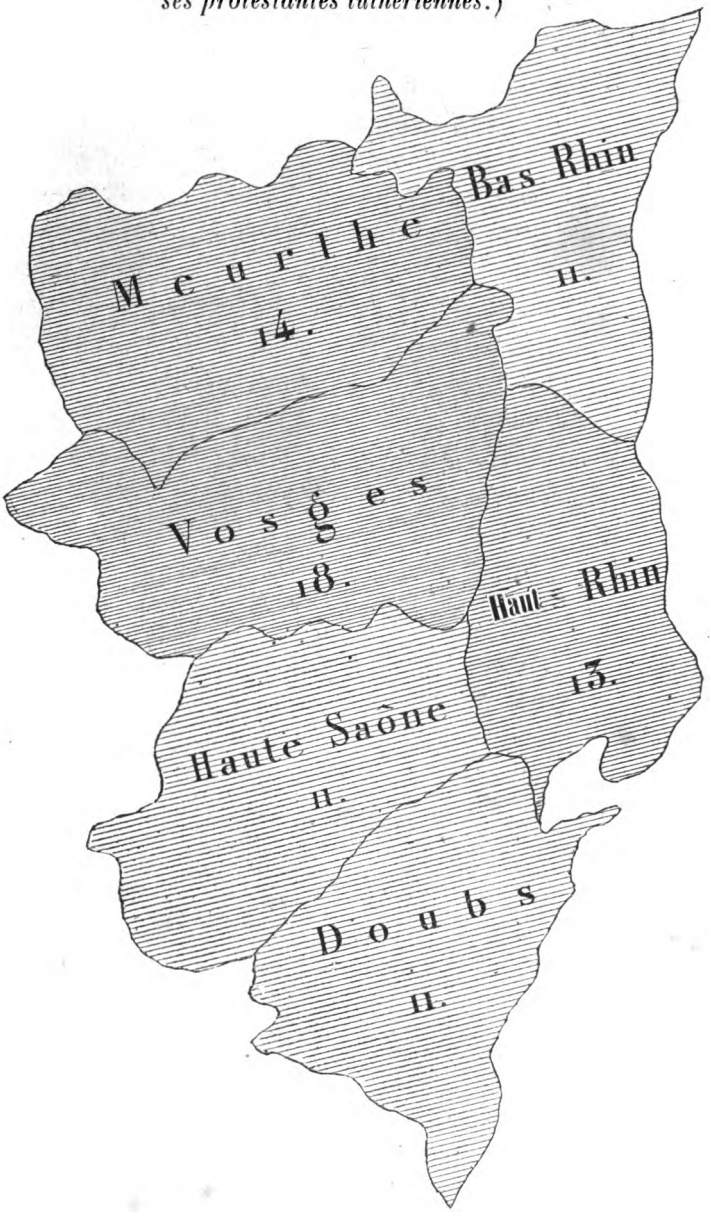
(*Départements essentiellement catholiques.*)



Digitized by Google

FAC-SIMILE EXTRAIT DE LA CARTE DE M. DUPIN.

(*Départements contenant la grande agglomération des églises protestantes luthériennes.*)



Digitized by Google

Digitized by Google

Voilà pour l'Église luthérienne. Voyons maintenant ce qu'il en est pour l'Église réformée.

Si vous jetez un coup d'œil sur la carte de M. Dupin, vous trouverez, vers le centre, une masse ténébreuse effrayante. Ce sont les départements du Cantal, du Puy-de-Dôme, la Corrèze et la Haute-Loire.

Or, si l'on en excepte trois petites églises de village, ces départements sont exclusivement catholiques romains.

Maintenant, portez vos regards autour de ce centre ténébreux et vous le trouverez comme ceint d'une auréole de lumière composée des départements où se trouve la masse la plus compacte de l'Église réformée. Nous avons donc, ici, le même contraste que nous présentaient tout à l'heure l'Est et l'Ouest, l'Alsace et la Bretagne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

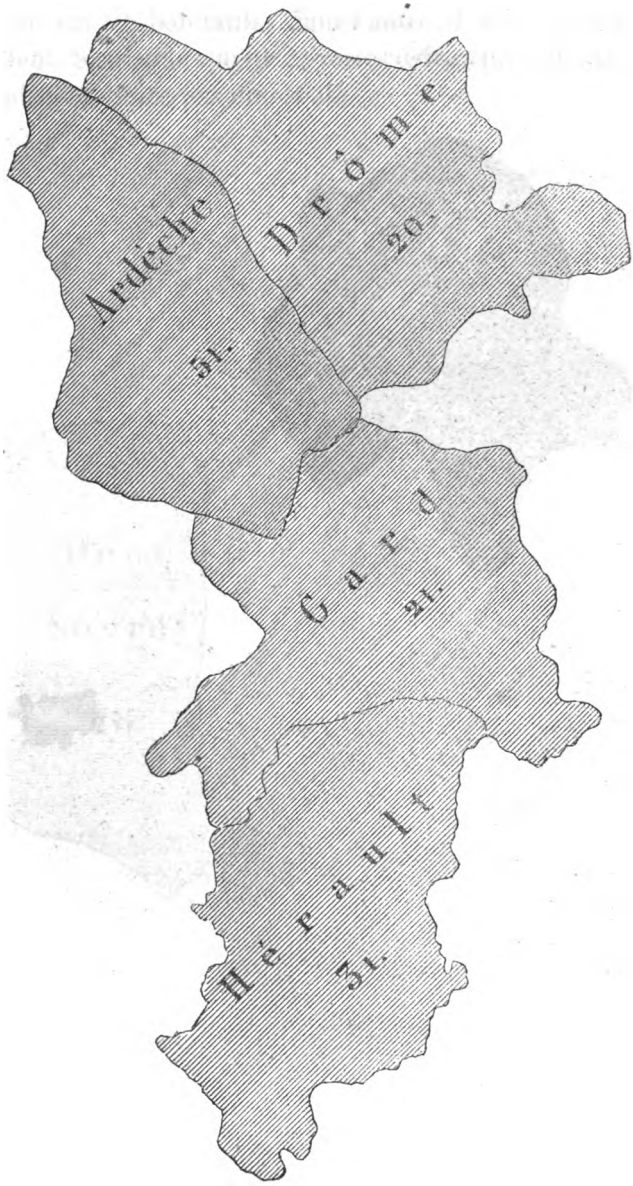
FAC-SIMILE EXTRAIT DE LA CARTE DE M. DUPIN.

(Contenant les départements du centre exclusivement catholiques.)

Digitized by Google

FAC-SIMILE EXTRAIT DE LA CARTE DE M. DUPIN.

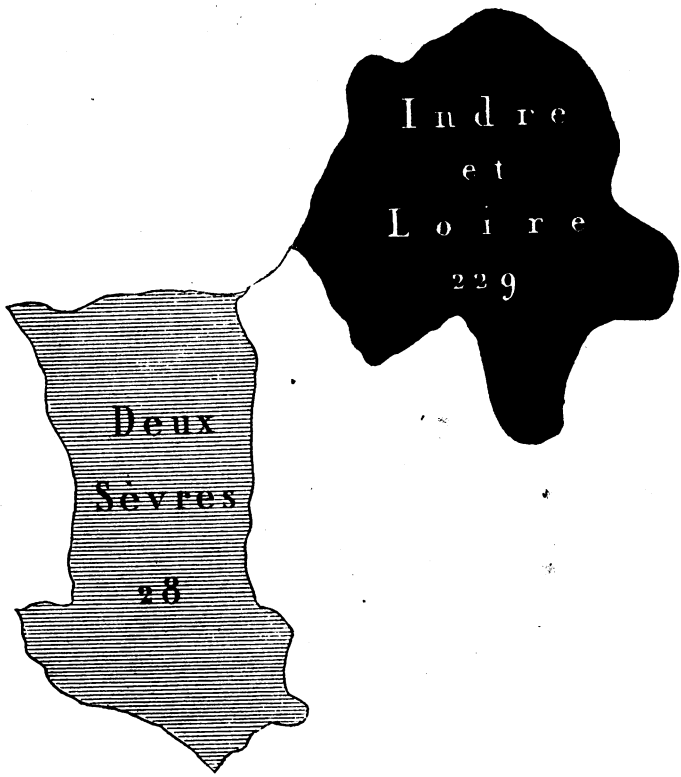
(*Départements contenant la grande agglomération des églises protestantes réformées.*)



Digitized by Google

Digitized by Google

Enfin, la carte de M. Dupin présente un troisième contraste; c'est celui de deux départements presque voisins : les Deux-Sèvres et Indre-et-Loire; dans l'un, 1 élève sur 28 habitants; dans l'autre, 1 sur 229. Or, les Deux-Sèvres comptent 21 vastes églises protestantes, et Indre-et-Loire pas une seule.



Digitized by Google

Digitized by Google

Ainsi, l'expérience trois fois répétée (sur des départements agglomérés comme sur des départements isolés) ramène toujours la même conclusion.

Le résultat auquel nous sommes arrivé par nos propres études se trouve confirmé par les lignes suivantes, dont le lecteur sentira maintenant mieux la portée :

« *Départements offrant le maximum de l'ignorance :*

Finistère (cath.), 709 sur 1,000; Côtes-du-Nord (cath.), 702.

Départements offrant le minimum de l'ignorance :

Bas-Rhin (prot.), 64 sur 1,000; Doubs (prot.), 109; Haut-Rhin (prot.), 139[1]. »

Du reste, ce n'est pas nous, c'est un professeur catholique qui l'affirme. M. Lorain, fonctionnaire dont personne ne contestera les lumières, s'exprime comme suit dans son *Tableau de l'Instruction primaire en France, d'après des documents authentiques :* « Un fait qui mérite de stimuler le zèle des autres communions chrétiennes, c'est que les partisans du culte réformé sont infiniment plus avancés que nous sous le rapport de l'instruction primaire. Je ne parle point ici des villes où on peut supposer que la présence des personnes considérables de cette religion influe puissamment sur le bien-être des enfants et la direction des écoles, mais jusque dans les villages les plus reculés, les plus obscurs, les plus solitaires, l'influence des formes austères du protestantisme se fait sentir dans le soin religieux avec lequel ils envoient leurs enfants aux écoles; et, plus d'une fois, en parcourant sur la carte d'un département toutes ces communes vides d'écoles, ce grand désert de l'instruction primaire, au fond de quelque

[1] Schnitzler, t. II, p. 368.

Digitized by Google

vallée bien lointaine et bien ignorée, m'attendait une véritable oasis [1]. »

« Les catholiques et les protestans (de la Charente) ont oublié les combats de leurs pères. Les protestants ont plus de piété que les catholiques.....

« Toutes choses égales, d'ailleurs, j'ai reconnu que la civilisation et l'enseignement étaient moins avancés, dans la Drôme, chez les populations catholiques que chez les protestantes.

« Le culte protestant est florissant dans l'arrondissement de Florac (Lozère). La civilisation y est plus avancée que dans Mende (catholique); toutes ou presque toutes les communes sont pourvues d'instituteurs.

« Les meilleures écoles (dans le Bas-Rhin) appartiennent au culte protestant. A Strasbourg, dans le canton d'Oberhausenbergen, que j'ai visité, presque toutes les meilleures écoles appartiennent au culte protestant. Cette supériorité des écoles protestantes sur les catholiques provient principalement, comme je l'ai déjà dit dans un autre rapport, de ce que les enfants protestants fréquentent l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient été admis à la première communion, tandis que les catholiques cessent d'y aller dès l'âge de douze ans, qui est celui où ils font ordinairement leur première communion. »

« En résumé, dans l'arrondissement de Niort (Deux-Sèvres), canton de Saint-Maixent, les quinze communes présentent un effectif de 28 écoles, presque toutes protestantes. Cette situation brillante est due à l'influence des idées de progrès, généralement adoptées par les

[1] Lorain, p. 54, 55.

Digitized by Google

chrétiens du culte réformé, et chaleureusement encouragées par leurs ministres [1]. »

« La supériorité des écoles protestantes sur les écoles catholiques provient de plusieurs causes : 1° les enfants du culte protestant fréquentent, pour la plupart, leurs écoles toute l'année, tandis que les écoles catholiques sont presque désertes pendant les mois d'été; 2° les enfants protestants ne cessent d'aller à l'école qu'à l'âge de quatorze ans, et les enfants catholiques n'y paraissent plus dès qu'ils ont fait leur première communion, c'est-à-dire dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ou treize ans; 3° les pasteurs protestants montrent généralement plus de zèle que les curés catholiques pour seconder, encourager et surveiller les instituteurs [2]. »

On trouve, dans le même auteur, non-seulement l'explication de la supériorité des écoles protestantes, mais encore celle de l'infériorité des écoles catholiques. Il la signale dans la conduite précisément contraire à celle qu'il vient d'attribuer aux pasteurs protestants, c'est-à-dire dans la répugnance du clergé romain pour l'instruction, du moins pour une instruction qui n'est pas exclusivement dirigée par lui. Naturellement la répugnance de ce clergé se retrouve chez ses subordonnés, les *Frères de la doctrine chrétienne*. M. Lorain fait de grands efforts pour ménager et les Frères et le clergé, qu'il voudrait gagner à la cause d'une instruction libérale; et toutefois, au milieu de ses ménagements, il ne peut s'empêcher de laisser voir sa pensée intime. Quelques courtes citations la révéleront au lecteur : « Nous ne connaissons pas assez bien, dit-il, la

[1] Lorain, p. 264, 265. — [2] *Idem*, p. 264.

Digitized by Google

constitution intime de cette congrégation (les Frères de la doctrine chrétienne), la main suprême qui les gouverne, leurs engagements avec le pouvoir ecclésiastique et peut-être pontifical, pour donner, à cet égard, les renseignements que réclamerait naturellement la curiosité de nos lecteurs, et nous croyons que le secret en est assez bien gardé pour que l'on en ait été, jusqu'à présent, réduit à des conjectures. Leurs principes et leur direction auront longtemps, aux yeux de bien des gens, le tort de rester enveloppés de mystères [1]. »

« Les Frères se sont résignés, malgré l'esprit de conservation qui les distingue, à introduire, dans leur méthode, des améliorations importantes ; la concurrence les a avertis, et ils ont compris leur intérêt [2]. »

« Dans l'arrondissement d'Angers (Maine-et-Loire), les Frères ont refusé les livres envoyés par l'Université, et ils se sont obstinés, jusqu'à ce jour, à ne pas faire connaître à l'Académie leurs nombreuses mutations par lettres d'obédience, d'où il résulte une impossibilité matérielle de connaître le personnel de ces établissements [3]. »

Comme on peut s'y attendre, les institutrices soumises à la domination cléricale sont encore au-dessous du niveau intellectuel des instituteurs. Voici, à leur égard, le témoignage de plusieurs inspecteurs, cité par M. Lorain : « Tous les villages (de la Haute-Loire) ont leur *béate* ; les ennemis de l'émancipation intellectuelle, les prêtres, y exercent une bien funeste influence. L'enseignement y est dans un état déplorable. Presque partout, j'ai trouvé l'enseignement populaire confié à une

[1] Lorain, p. 77 et 85. — [2] *Idem*, p. 82. — [3] *Idem*, p. 322.

Digitized by Google

fille dévote que, dans chaque village, on nomme la béate, et qui donne de si détestables principes de la seule chose qu'elle enseigne, la lecture, que les leçons, pour les jeunes gens qui viennent ensuite à la ville, sont un empêchement plutôt qu'un secours pour apprendre à bien lire.

« Dans chaque petit village ou hameau un peu grand, on trouve des institutrices nommées *béates* ou *roubiaques*. Ce sont de pieuses et assez ignorantes filles, qui apprennent à faire de la dentelle, à lire, et quelquefois à écrire. Ces béates vivent de peu, ne coûtent rien, donnent aux enfants des deux sexes les premières notions de leur religion ; cela suffit aux ecclésiastiques, et, par conséquent, aux parents qui sont, sous ce rapport, entièrement sous leur dépendance [1]. »

Et remarquez que ce n'est pas à la paresse des instituteurs ou des institutrices qu'il faut attribuer leur ignorance et celle de leurs élèves, mais à la volonté bien arrêtée du clergé ; ce n'est pas une négligence, c'est un système : « L'autorité doit veiller soigneusement, dit M. Lorain, sur les sourdes et continuelles intrigues que la majorité des curés opposent à toute amélioration dans l'instruction, dont le monopole est l'objet constant de leur ambition. »

« Au lieu de seconder les vues du gouvernement (dans la Mayenne), pour l'amélioration et la propagation de l'instruction primaire, les curés font tous leurs efforts, et profitent de toute leur influence, pour empêcher les conseils municipaux de voter les fonds nécessaires à l'établissement d'une école communale.

[1] Lorain, p. 326, 327.

Digitized by Google

Ils dominent exclusivement dans toutes les campagnes [1]. » En résumé, les écoles catholiques sont moins nombreuses et moins bonnes que les écoles protestantes. Cette double différence tient, dit M. Lorain, à ce que « les pasteurs protestants montrent plus de zèle que les curés catholiques pour encourager les instituteurs. »

Mais l'infériorité ne s'arrête pas aux élèves des écoles primaires, elle s'étend aux élèves des écoles normales, et jusqu'à ceux des écoles de théologie. Qu'on en juge. Comme c'est l'influence du catholicisme que nous cherchons à démêler dans l'instruction, distinguons entre les écoles normales laïques, qui sont sur divers points de la France, et les écoles normales ecclésiastiques qui n'existent pas. En effet, la nouvelle loi qui réalise si bien le vœu du clergé, dispense de toute fréquentation d'une école normale, et même de tout examen, l'élève qui fait simplement cinq ans de stage auprès d'un instituteur.

Or, remarquez comme cette loi s'applique parfaitement aux besoins des Frères de la doctrine chrétienne : d'après leurs instituts, ils doivent aller toujours deux à deux, si bien qu'ils n'ont aucune dépense a faire pour placer à côté de chaque instituteur réel un simple aspirant, toujours assez instruit pour maintenir l'ordre dans la classe, et qui n'a qu'à laisser couler le temps, pour obtenir son brevet de capacité. La loi s'adapte si bien au vœu du clergé, qu'on la croirait calculée tout exprès pour lui plaire. Aussi doit-on s'attendre sous son empire, à voir tomber les écoles normales laïques, dont les élèves les plus capables ne peuvent plus soutenir une telle concurrence; et quand le dernier aura disparu,

[1] Lorain, p. 402.

Digitized by Google

nous aurons exclusivement, sur toute l'étendue de la France, des écoles catholiques sous l'influence directe du clergé, et dont les maîtres auront fait, non des études, mais un stage... chez les Frères !

Mais laissons les Frères pour arriver aux instituteurs laïques. A chaque examen de la Sorbonne se présentent des candidats catholiques et protestants, et chaque fois on constate un résultat analogue au dernier; en novembre 1853, il y avait 49 aspirants catholiques et 6 protestants. Sur les 49 romains, 2 seulement ont obtenu le brevet; tandis que sur les 6 réformés, 4 ont été brevetés : supériorité mésurée par le rapport de 1 à 2.

On le voit, les instituteurs sont ce que les élèves pouvaient déjà nous faire présumer. Les conducteurs spirituels du peuple vaudront-ils mieux ? Pour le savoir, étudions les écoles de théologie : « Six facultés de théologie catholiques, dit M. Schnitzler, existent, à Paris, Aix, Bordeaux, Lyon, Toulouse et Rouen; deux protestantes, à Strasbourg et à Montauban. Les facultés catholiques existent plus pour la forme que comme des réalités utiles, et appréciées à leur juste valeur. Dans un excellent rapport sur l'instruction publique, présenté à la chambre des Députés, en 1836, un conseiller de l'Université a signalé « le déplorable état et la solitude absolue où elles sont réduites. » « Aujourd'hui, dit M. Dubois [1], rien ne peut vivre que par la science, la science forte, étendue, complète; la religion subit cette loi du siècle comme les institutions humaines. Et, en vérité, quand on considère ce qu'est devenu, depuis quatre-vingts ans, en France, l'enseignement du dogme, de la

[1] Dubois, p. 70.

Digitized by Google

discipline, de l'histoire du christianisme, on se sent saisi d'effroi et de honte en même temps ; à ne considérer les choses que du côté purement humain, c'est un triste abaissement de nos écoles en face des écoles étrangères, que nulle part les idées, les croyances, les institutions qui sont le fond de toute histoire et de toute civilisation depuis dix-huit siècles, ne soient ni enseignées ni professées selon leur dignité et leur rôle en ce monde [1]. » « On ne risque pas de se tromper en affirmant que le nombre des auditeurs dans les facultés de théologie se réduit à peu près à celui des élèves des facultés protestantes. Cependant, il y a habituellement plus de 7,000 élèves dans les grands séminaires, et ce nombre allait, en 1837, jusqu'à 7,888 [2]. »

On nous objectera que les séminaires remplacent les facultés de théologie. Sans doute ; mais cela ne fait que déplacer la difficulté : pourquoi vouloir former les futurs conducteurs de l'Église dans des séminaires où personne ne peut contrôler l'instruction qui s'y donne, pas même l'État? Ici nous touchons à une question délicate ; on ne peut y répondre qu'en latin ! Cette réponse se trouve entre nos mains, malgré les lignes qui se lisent en tête du volume que nous allons citer :

« Avis essentiel.

« Toute demande de cet ouvrage doit être accompagnée d'une autorisation de M. le supérieur du grand séminaire du diocèse, ou d'un vicaire-général ; sans cette formalité indispensable il n'en sera délivré aucun exemplaire. »

[1] Schnitzler, t. II, p. 318. — [2] *Idem*, p. 319.

Digitized by Google

Comme la pudeur nous interdit de citer cet ouvrage même en latin, nous nous contenterons de donner ici quelques lignes de la table des matières :

« De fornicatione.

« De meretricio.

« De incestu.

« De clericis ad turpia sollicitantibus.

« De pollutione.

« An liceat gaudere de pollutione inculpabiliter contingenti.

« De sodomiâ.

« De bestialitate [1]. »

Et le livre entier roule sur ces matières. On nous saura gré de ne pas l'analyser, dût-il nous donner cent et cent fois raison !

Toutefois la fin du volume, bien que traitant le même sujet, jette un jour indirect sur les enseignements que nous révélerons pour faire encore mieux comprendre pourquoi l'on aime mieux les souffler à l'oreille derrière les portes murées d'un séminaire que de les faire entendre publiquement à la Sorbonne. Comment, par exemple, en face d'étudiants en médecine, après avoir déclaré qu'il ne faut pas ouvrir le cadavre d'une femme morte pour baptiser le fœtus contre *la volonté des parents;* comment oserait-on ajouter : « Si toutefois on « pouvait persuader aux personnes qui doivent garder « ou ensevelir la défunte d'en faire secrètement l'ou- « verture pour essayer de sauver l'enfant, ce moyen « pourrait être tenté, mais demanderait les plus grandes « précautions [2] ? » Comment, en présence des élèves de

[1] *Dissertatio in sextum Decalogi præceptum*, etc., *auctore*, J.-B. Bouvier. Paris, 1849. — [2] *Idem*, p. 208.

Digitized by Google

l'École de droit, oserait-on dire que « le minis-« tère public a poursuivi et fait condamner à l'amende « des personnes qui avaient fait cette opération (l'opé-« ration césarienne) avec de grandes précautions, sous « PRÉTEXTE qu'elles avaient indûment pratiqué un acte « de chirurgie? » Et chose incroyable! après avoir constaté l'illégalité de l'opération faite par une autre main que celle du chirurgien, l'auteur continue et donne aux hommes étrangers à la médecine des directions pour accomplir l'opération! « Les chirurgiens ont « des instruments, dit-il, et les autres personnes n'en « ayant pas doivent se servir de celui qu'elles auront « sous la main [1]! » Comment au milieu des anciens auditeurs de MM. Michelet et Quinet, auteurs des *Jésuites* et du *Prêtre*, pourrait-on dire que lorsqu'une fille enceinte est en danger, il suffit, pour autoriser à faire l'autopsie de son corps, d'une lettre, non écrite par elle, non signée par elle, mais seulement par elle remise! et cela aussitôt après sa mort [2]? »

Ah! nous comprenons bien qu'on cache au fond des séminaires de tels enseignements! Nous comprenons qu'on en ait honte et pour leur impureté et pour leur criminelle illégalité!

Mais nous touchons ici à la question morale, troisième et dernier point qui nous reste à traiter.

MORALITÉ. — Notre étude des nations cathóliques et protestantes n'a pour but ni d'humilier les unes ni d'exalter les autres; notre intention unique est de démontrer ce que valent les doctrines, par les hommes qu'elles ont formés. Cela est facile pour le bien-être qui se touche, pour les

[1] *Dissertatio in sextum Decalogi præceptum*, etc., *auctore*, J.-B. Bouvier. Paris, 1849, p. 209. — [2] *Idem*, p. 211.

Digitized by Google

lumières qui se voient, mais plus difficile pour la moralité dont la valeur n'est appréciable que par les motifs. Une conduite décente peut être inspirée par la crainte de l'opinion comme par le respect de la conscience ; c'est à cette différence que nous donnerons d'abord notre attention.

Le catholicisme ne se produit pas aujourd'hui en France ce qu'il s'y montrait jadis, ni ce qu'il est partout où il règne sans rival. Au milieu de nous, la Réforme a réformé l'Église romaine elle-même, non pas dans le fond sans doute, mais à l'extérieur. Cette amélioration a été sensible surtout dans les mœurs du clergé, et nous la constatons pour faire apprécier la valeur des deux doctrines : l'une, sans y songer, donne une leçon ; l'autre, sans le vouloir, est contrainte de la subir.

Mais cette amélioration morale des catholiques par les protestants est-elle une pure supposition de notre part ? Il nous suffirait d'en appeler à la conscience publique. Nous aimons mieux invoquer encore des documents.

Voici d'abord une lettre d'un ministre de Louis XIV, engageant le clergé catholique à ne pas éloigner les protestants de la sainte Église, par leur mondanité et leur avarice habituelles :

(*A Mgr l'archevêque de Paris.*) « Du 6 nov. 1685, à Fontainebleau.

« Monsieur,

« On s'est plaint au roy que les théatins, sous prétexte d'une dévotion aux âmes du purgatoire, faisoient chanter un véritable opéra dans leur église, où le monde se rend à dessein d'entendre la musique ; que la porte en est gardée par deux suisses ; qu'on y louë les chaises dix sols ; qu'à tous les changements qui se font et à tout ce qu'on trouve moyen de mettre à cette dévotion, on fait des affi-

Digitized by Google

ches comme à une nouvelle représentation. Sur quoy Sa Majesté m'ordonne de vous écrire pour sçavoir de vous s'il y a quelque fondement à cette plainte, et pour vous dire que, dans le mouvement où sont les religionnaires pour leur conversion, il serait peut-être à-propos d'éviter ces sortes de représentations publiques que vous sçavez faire de la peine, et qui peuvent augmenter l'éloignement qu'ils ont de la religion. »

Voici maintenant une autre épître, où le coadjuteur de Rouen se plaint du scandale que les débauches des confréries donnent aux Réformés.

(*A M. de Chasteauneuf.*) « 11 décembre 1685.

« Monsieur,

« M. le coadjuteur de Roüen escrit qu'un des principaux obstacles qu'il a trouvé dans la conversion des pré tendus Réformez a esté le scandale causé par des confréries de Roüen, dans lesquelles ceux qui deviennent maistres de ces confréries, sont obligez de faire tous les ans des dépenses considérables pour des festins qui ne sont que des occasions d'yvrognerie, et dont cependant ils ne peuvent se dispenser, parce qu'ils ne sçauroient sans cela parvenir aux charges de la ville. Le roy m'ordonne de vous en envoyer ce mémoire, afin qu'il vous plaise en escrire à l'intendant pour avoir son advis, et trouver le moyen de supprimer les confréries. *R. S.*[1] »

Il y a donc eu progrès dans la moralité catholique, surtout dans celle du clergé romain, par l'influence même des réformés. Maintenant, constatons ce qu'est aujourd'hui cette moralité, du moins comparativement.

On comprend que nous ne pouvions fournir ici que

[1] *Bul. de la Société de l'Hist. du Protest. français*, juillet et août 1853.

Digitized by Google

des données incomplètes. Catholiques et protestants sont tellement mêlés dans la population française, qu'il est impossible d'y reconnaître leur part d'action respective. C'est sur les lieux où deux classes ne sont que juxta-posées qu'on peut tenter une investigation ; par exemple, dans les statistiques, les hospices et les prisons. Disons un mot sur chacun de ces points :

M. de Guerry, bien connu pour ses ouvrages de statistique morale sur la France, a constaté en peu de mots des résultats bien dignes d'attention. Il établit que les départements où le clergé catholique est le plus répandu, sont aussi ceux : 1° où « les attentats contre les personnes sont le plus communs ; » 2° où (à l'exception de la Bretagne, l'Alsace, la Lorraine et la Vendée) « il y a le plus d'enfants illégitimes ; » 3° enfin, « où se rencontrent le plus de dispositions (testamentaires) en faveur des pauvres. » Or, M. de Guerry nous avertit qu'il a regardé « les dons aux Frères de la Doctrine chrétienne et aux Sœurs de la Charité comme faits indirectement aux pauvres et aux écoles ! » Et pour qu'on puisse mesurer la part que les établissements religieux et du clergé puisent ainsi dans ces legs, dits pour les pauvres, M. de Guerry ajoute, que « ces dispositions forment presque la moitié du nombre total des donations et des legs. » Enfin, M. de Guerry établit, par des calculs rigoureux d'une statistique officielle, que dans les années qui ont suivi 1820, « le nombre des legs et donations au clergé s'est élevé presque au double ; tandis que, dans la même période, les dons aux pauvres n'ont augmenté que de 45 pour cent ou de moitié moins[1]. » Et encore, M. de Guerry appelle-t-il dons aux pauvres ceux faits aux Sœurs de la Charité !

Que d'enseignements dans ce petit nombre de faits !

Digitized by Google

Laissons au lecteur le soin de les apprécier, et passons à ceux que le même auteur donne sur les protestants.

M. de Guerry constate un fait que nous devons d'abord signaler, parce qu'il indique une bienfaisance amie des lumières : « C'est parmi les protestants que les écoles trouvent proportionnellement le plus de bienfaiteurs. » Toutefois, M. de Guerry arrive à un autre résultat, qu'il expliquera lui-même ; c'est que les protestants donnent moins aux pauvres que les catholiques. On comprend qu'il en soit ainsi dans une statistique où l'on fait entrer comme donné aux pauvres ce qui va aux Frères de la Doctrine et aux Sœurs de la Charité. Les protestants ne donnent jamais ni aux pasteurs, ni aux instituteurs, ils trouvent plus sage de donner aux églises et aux écoles, et ce sont les consistoires, corps laïques, qui reçoivent et administrent ces dons. Si les legs faits aux Frères et aux Sœurs n'avaient pas été mis sur la liste des pauvres, la somme eût été tout autre, puisque « ces dispositions forment presque la moitié du nombre total des donations et des legs. »

Mais M. de Guerry lui-même explique cette anomalie, en ajoutant : « Il est juste de faire observer que si les protestants donnent moins aux pauvres que les catholiques, il arrive souvent qu'en donnant à leurs coreligionnaires, ils n'oublient pas nos établissements de bienfaisance. » Ainsi les dons aux pauvres faits par les protestants, dont parle ici M. de Guerry, sont uniquement ceux faits à leurs coreligionnaires ; et si l'on y joignait ceux qu'il n'a pas comptés dans la comparaison, les dons faits aux établissements de bienfaisance catholiques, il se trouverait que la proportion serait encore renversée.

Enfin, signalons un dernier fait. De tout ce qui précède, il résulte que les protestants donnent plus aux

Digitized by Google

écoles, et les catholiques plus au clergé. Maintenant veut-on savoir qui donne avec le moins d'ostentation? Qu'on lise seulement cette remarque de M. de Guerry : « Les donateurs, dont le nom reste inconnu, sont *cinq fois* plus nombreux parmi ceux qui donnent aux écoles que parmi ceux qui disposent en faveur du clergé. »

Au lecteur le soin de faire des réflexions. De la statistique passons aux hospices.

Reprenons la ville de Nîmes où les protestants forment les trois dixièmes de la population, et où les deux camps sont exceptionnellement si bien séparés qu'il n'y a pas risque de confusion. Nous avons des renseignements puisés à des sources officielles, ecclésiastiques et municipales, que nous produirions au besoin. D'après ces documents, voici le tableau des enfants naturels nés dans les deux communions pendant cinq années :

En 1849	— 146	enf. naturels dont	134	cathol. et	12	protest.
1850	— 155	—	148	—	7	—
1851	— 148	—	138	—	10	—
1852	— 119	—	107	—	12	—
1853	— 136	—	131	—	5	—
	704		658		46	

C'est un quatorzième au lieu d'un tiers, c'est-à-dire quatre fois plus d'immoralité du côté de Rome.

Dans ce tableau ne figurent pas les enfants exposés dont l'origine reste inconnue. Mais ici la disproportion doit être encore plus grande, parce que ces enfants étant élevés catholiques dans l'hospice, les filles-mères protestantes doivent répugner plus que les autres à y mettre leurs enfants. Voici la contre-épreuve de ce qui précède. Où l'on trouve plus de vice, on doit s'attendre à plus de misère. On compte à l'Hôtel-Dieu de la même

Digitized by Google

ville (non compris les lits militaires) 176 lits, dont

152 occupés par des catholiques.
23 — protestants.

De même à l'hospice de l'Humanité, destiné aux vieillards, se trouvent 229 lits, dont

195 occupés par des catholiques.
35 — protestants.

En réunissant les deux hospices nous aurons :

347 pauvres catholiques.
60 pauvres protestants.

Le premier nombre ne devrait être que double du second pour être proportionnel à la population ; or, il est près de six fois plus fort !

Il est vrai que Nîmes renferme une maison de santé protestante où sont reçus gratuitement les nécessiteux. Mais le nombre des malades y est comparativement petit ; du reste, cet établissement ne fait que mieux ressortir la richesse et la bienfaisance de ceux qui le soutiennent pour éviter l'envoi des malades de leur communion aux hospices communs où les lits qui leur sont destinés sont souvent inoccupés.

Si d'une ville nous passons à un département où les protestants soient le plus nombreux, nous trouverons, d'après la *Statistique générale de la France, publiée sous l'autorisation de M. le ministre de l'intérieur, par Alex. Ferrière,* que « les protestants des Deux-Sèvres se distinguent par beaucoup d'union, par une morale pure et par une industrie plus active [1] ; » dans la Moselle, que « quelques familles d'anabaptistes se distinguent par la simplicité de leurs mœurs. Patients,

[1] *Statistique générale de la France,* par Alexandre Ferrière, p. 45.

Digitized by Google

soumis, dociles, ils évitent les procès et les contestations. La République n'a pas de sujets plus paisibles [1]. »

Mais élevons-nous encore du département à l'État tout entier, et citons des faits plus généraux.

Pour obtenir des documents à l'abri de toute contestation, nous sommes allé les puiser à des sources officielles. Comme nous avions déjà consulté les archives du département de la Seine, nous avons mis à contribution celles du ministère de l'instruction et des cultes, celles du ministère de l'intérieur, et enfin celles du ministère de la marine et des colonies. Pour que nos renseignements fussent plus récents, nous sommes allé les chercher, non dans la poussière des bibliothèques, mais dans les bureaux des ministères. Les uns nous ont été donnés imprimés, d'autres manuscrits, d'autres de vive voix. Nous tenons les preuves à la disposition de quiconque voudrait les examiner. Cela dit, nous entrons en matière.

La première recherche à faire était celle du rapport numérique des populations catholique et protestante en France. Deux opinions se partagent les esprits : d'après l'une, il y aurait en France 2 millions de protestants; d'après l'autre, seulement 1,500,000. Aucun travail officiel n'a été publié sur ce sujet. Les recensements faits en 1851, d'un côté par l'autorité civile, de l'autre par les consistoires, laissent exister une incertitude qui sans doute ne permettra pas la publication des résultats [2].

[1] *Statistique générale de la France*, par Alexandre Ferrière, p. 24.

[2] Il est bon de dire, ici, comment s'est opéré le dernier recensement, afin de faire comprendre combien le mode en a été désavantageux à l'estimation de la population réformée. Quiconque ne s'est pas déclaré juif, protestant ou mahométan a été porté comme catholique! En suivant la marche inverse on trouverait probablement, en France, non pas un, mais des millions de protestants! Autre preuve de l'imperfection du mode suivi : Veut-on savoir combien il y a d'individus dans tout le département de la Seine dont la religion ait été portée comme inconnue? Un! Oui, un! Évidemment il y en a des millions qui n'ont pas répondu personnellement.

Digitized by Google

Toutefois voici les nombres que nous avons puisés à une source officielle :

Population catholique. .	34,741,658
Population protestante. ,	1,538,181

D'après ces chiffres les protestants sont aux catholiques à peu près dans le rapport de 1 à 22; mais, pour rendre nos conclusions inattaquables, nous prendrons pour base de nos calculs tantôt le rapport de 1 à 20, tantôt celui de 1 à 25, choisissant toujours celui que la nature de la comparaison rendra le plus favorable au catholicisme romain. Entrons maintenant dans le sein de la question qui nous reste à traiter : la moralité. Nous l'avons déjà dit, la moralité se mesure malheureusement par son côté négatif; pénétrons donc dans les prisons, et d'abord dans les maisons centrales. D'après nos renseignements pris au ministère de l'intérieur, il y avait

« *Au 1^er^ mars* 1854.

Protestants.	503
Catholiques	19,943 [1] »

En nombres ronds, c'est le rapport de 1 à 40; d'où il résulte que, proportion gardée des populations générales, les détenus catholiques sont presque deux fois plus nombreux que les prisonniers protestants. Voilà pour les maisons centrales; voyons se qui se passe aux bagnes.

Ici nos documents imprimés émanent du ministère de la marine. En voici le titre exact :

« *Ministère de la marine et des colonies. Statistique des Bagnes. Année* 1852. *Paris, imprimerie impériale.* 1854. »

[1] On pourrait objecter que quelques protestants se déclarent catholiques en entrant dans la prison pour échapper à la défaveur qu'ils supposent peser sur la minorité; mais comme d'autre part, bien des catholiques se disent protestants pour échapper au prêtre aumônier, il y a plus que compensation. Nous pourrions citer des faits qui justifient pleinement cette dernière assertion.

Digitized by Google

Au tableau n° 16, nous lisons ce qui suit :

« *Répartition de l'effectif de la chiourme d'après la religion des condamnés.*

Catholiques.	. . . . .	6,415	
Luthériens.	35		
Calvinistes.	143	. . .	180 »
Anglicans.	2		

En divisant 6,415 par 180, on a pour quotient tout près de 36 et non 25, chiffre déjà exagéré du rapport des catholiques aux protestants. En appelant moralité l'absence du crime, les protestants ont donc ici une supériorité morale mesurée par la supériorité numérique de 36 sur 25. C'est à peu près ce que nous avions trouvé dans les maisons centrales; ici 36, là 40 comparés à 25.

Reprenons le problème sous une autre forme. Nous avons vu que les trois départements du Gard, de l'Hérault et de la Drôme renferment l'agglomération la plus considérable des réformés; et qu'au contraire les trois départements voisins, le Puy-de-Dôme, le Cantal et la Haute-Loire, sont exclusivement catholiques. Comparons ces deux groupes pour le nombre que chacun fournit aux bagnes, en tenant compte de leurs populations respectives. Ces populations n'étant pas indiquées dans la statistique que nous analysons, nous en empruntons les chiffres à la *Géographie* de Balbi.

Puy-de-Dôme	573,000 hab.	94 galériens.	
Cantal. . .	259,000	— 72	—
Haute-Loire.	292,000	— 70	—
	1,124,000	h. 245 gal. soit 1 cond. sur 4,546 h.	
Gard.	357,000 habit.	65 galériens.	
Drôme	300,000	— 44	—
Hérault. . . .	346,000	— 58	—
	1,003,000 hab.	167 gal. soit 1 cond. sur 6,005 h.	

Digitized by Google

En négligeant les fractions de part et d'autre, nous avons donc en faveur des protestants une supériorité égale à celle de 60 sur 45; c'est-à-dire qu'aux bagnes on compte, proportion gardée des populations, un quart de plus de catholiques romains.

Ce résultat n'est pas aussi favorable aux réformés que le précédent. Cela devait être, car dans ce second calcul, nous avons pris trois départements en bloc comme s'ils étaient complétement protestants, ce qui n'est pas exact; tandis que dans le premier, nous avions compté seulement des individus dont la religion était bien constatée. C'est donc le premier rapport qui est le vrai. L'élément de l'erreur peut être apprécié. Supposez que les trois départements, au lieu d'être mi-protestants, le fussent complétement, l'avantage moral serait doublé, et alors la comparaison avec les trois autres départements exclusivement catholiques nous ramènerait le résultat de notre calcul par individus : une supériorité protestante, non plus d'un quart, mais de moitié. Vérification mathématique à une unité près des nombres déjà trouvés, 36 et 25.

Nous avons insisté sur ce point pour montrer combien la vérité est facile à rencontrer quand on est bien sur son chemin.

En consultant le tableau n° 13, où les galériens sont classés selon leurs professions, nous y avons trouvé neuf ecclésiastiques; mais leur religion n'est pas indiquée; toutefois voici un signe révélateur : sur ces neuf, cinq sont condamnés pour attentat à la pudeur! N'est-ce pas un terrible argument contre le célibat forcé? Rien là de surprenant : une discipline ecclésiastique ne refait pas la nature humaine.

Digitized by Google

M. Kératry s'étonnerait non de la présence, mais du petit nombre de ces criminels : « Le clergé du catholicisme, dit-il, donne le scandale de son appui aux membres de son ordre qui ont forfait au saint ministère. De là ces arrêts de cour qui, par leur inexécution, reprochent au gouvernement une sorte de connivence avec les coupables, et des arrêts d'absolution dont les considérants jettent des doutes aussi fâcheux sur la pureté des mains occupées au service de l'autel, qu'il est affligeant d'avoir à les déposer sur les registres de la magistrature. La révision des règlements de discipline épargnerait des scènes déplorables dont on ne peut adresser le reproche aux autres communions, et on y gagnerait encore un gage de sécurité sur les intentions d'une chose malheureusement trop en dehors de notre ordre social. Grégoire VII savait bien ce qu'il faisait en mettant une barrière au mariage des ecclésiastiques ; il leur donnait le clergé pour famille, un prêtre pour souverain, et Rome pour patrie. C'était enlever d'un seul coup aux nations leurs sûretés morales et civiles : aussi sait-on ce qui en est résulté dans tout l'empire du catholicisme[1]. »

Mais le renseignement le plus précieux que nous ayons trouvé dans cette statistique des bagnes, embrasse la question dans son ensemble, et bien qu'il se rapporte à l'Europe et non à la France, nous le signalerons parce qu'il entre parfaitement dans notre sujet. Il s'agit des condamnés d'origine étrangère. Nous allons comparer entr'eux les nombres de galériens que nous ont fournis les différentes nations, en tenant compte et de l'importance des populations et de leur éloignement de nos contrées. En

[1] *Du Culte*, par Kératry, p. 70.

Digitized by Google

effet, on comprend que plus un pays sera distant de la France, moins il y aura de chances pour que ses habitants soient venus se faire condamner au milieu de nous. Choisissons donc, pour les mettre en parallèle deux à deux, les nations qui sont également éloignées de nous et dont les populations sont à peu près égales. Ensuite, pour approcher encore plus de la vérité, nous prendrons la moyenne de chaque côté.

L'Autriche et l'Angleterre, toutes deux puissances de premier ordre, sont séparées de nous, l'une par un bras de mer, l'autre par un petit État; on peut donc les comparer dans notre sujet. Or, voici leurs nombres dans la statistique des bagnes français :

« Autriche (catholique). . . 11 condamnés.
Grande-Bretagne (protestante) 2 condamnés. »

C'est cinq fois plus de coupables d'un côté que de l'autre. Passons.

L'Espagne et la Prusse nous touchent; leurs populations ne sont pas très-différentes; on peut aussi les mettre en parallèle; et voici ce qui les concerne :

« Espagne (catholique). . . 96 condamnés.
Prusse (protestante) . . . 15 condamnés. »

C'est six fois plus de coupables venus des pays catholiques romains.

La Bavière et les Pays-Bas peuvent aussi se comparer pour la distance et la population. Nous lisons à leur sujet :

« Bavière (catholique) . . . 14 condamnés.
Pays-Bas (protestants). . . 3 condamnés. »

C'est près de cinq fois plus de condamnés du côté catholique.

Digitized by Google

Le Danemark est plus éloigné et moins peuplé que la Belgique. Pour rétablir l'équilibre, nous doublerons le nombre des condamnés de la première contrée, et nous aurons :

« Belgique (catholique) . . . 36 condamnés.
Danemark (pr.) (nombre doublé). 20 condamnés. »

C'est presque un nombre double de criminels, toujours du même côté.

La Suisse contient une forte minorité catholique; comptons-la cependant comme protestante, et, si notre principe est vrai, nous devons nous attendre à trouver ici un avantage moins considérable en faveur de la nation que nous comptons à tort comme toute réformée :

« États sardes (catholiques). . . 58 condamnés.
Suisse (protestante). . . . . 39 condamnés. »

Résultat qui justifie notre prévision.

Enfin voici le dernier terme et le plus curieux de la comparaison.

Les États du pape sont beaucoup plus éloignés de la France que le Wurtemberg; mais leur population est le double de celle de ce petit royaume. Ces deux circonstances marchent en sens contraire, se compensent, et la comparaison reste équitable :

« États romains. . . . . 80 condamnés.
Wurtemberg. . . . . 7 condamnés. »

C'est onze à douze fois plus de criminels fournis à la France par Sa Sainteté que par un prince protestant! Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende!

Maintenant, pour être encore plus exact, tenons un compte rigoureux des populations, et prenons la moyenne des condamnés.

Digitized by Google

NATIONS CATHOLIQUES.	Population.	Condamnés.	NATIONS PROTESTANTES.	Population.	Condamnés.
Autriche	32,000,000	11	Grande-Bretagne.	23,400,000	2
Espagne	13,900,000	96	Prusse	12,164,000	15
Bavière.	4,070,000	14	Pays-Bas	2,558,000	3
Belgique	3,560,000	36	Danemark.	1,950,000	10
États sardes . .	4,300,000	58	Suisse	1,980,000	39
États romains. .	2,590,000	80	Wurtemberg . . .	1,520,000	7
			États-Unis [1] . . .	23,000,000	3
	60,420,000	295		66,572,000	79

On le voit, bien que la population protestante soit la plus élevée, ses condamnés sont entre trois et quatre fois moins nombreux. Ce résultat général constate l'exactitude des résultats partiels que nous avions déjà trouvés, et tous réunis viennent à l'appui de ce que nous avons dit jusqu'ici sur les diverses nations.

Nous avons étudié les maisons centrales et les bagnes; mais il est des coupables qui échappent à toutes les prisons; ce sont les suicidés. Voyons toutefois s'il ne serait pas possible de constater leur religion. M. De Guerry nous en fournit, à son insu, un moyen d'autant plus précieux qu'il porte en lui-même la condamnation de la doctrine religieuse qui favorise ce crime.

Nous avons déjà vu que les fautes qu'on peut racheter n'effraient guère le coupable, et que le voleur italien, comme la prostituée espagnole, rassurent leur conscience en partageant leur gain avec la vierge Marie. L'histoire nous raconte que plus d'un criminel, comme Ravaillac,

[1] Nous portons ici les États-Unis, que nous n'avions pu mettre en regard d'aucun pays dans nos parallèles, parce que leur terme naturel de comparaison se trouvait inclus dans le royaume d'Espagne sous le nom de colonies espagnoles. Du reste, leur adjonction à la liste élève le total protestant de plus de 6 millions au-dessus du total catholique.

Digitized by Google

ont communié pour se préparer au crime qu'ils comptaient ainsi racheter. Nous trouvons quelque chose de semblable chez les suicidés. M. De Guerry dresse une longue liste des cas où ce crime a été commis sous la sauvegarde de la religion romaine : tantôt c'est un homme qui se pend en demandant pardon à Dieu, tantôt une femme qui s'empoisonne en recommandant de dire des messes à son intention. D'autres fois on découvre sur le suicidé des amulettes, des images qui révèlent sa pensée. Le plus grand nombre expriment leur espérance d'aller au ciel parce qu'ils ont souffert sur la terre; ils profitent de ce sacrifice apparent de la vie pour le présenter comme un sacrifice expiatoire, selon cette doctrine catholique que quiconque souffre peut offrir ses douleurs comme agréables à Dieu! Mais laissons parler le savant statisticien : « Cette manifestation de sentiments religieux, à l'instant même où l'on va commettre une action que la religion condamne comme un crime, surpendra sans doute, et paraîtra difficile à expliquer. Quoi qu'il en soit, de pareilles contradictions ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le penser. Plusieurs suicides se signent avant de se donner la mort, d'autres se mettent à genoux et font leurs prières, enfin il en est sur lesquels on trouve des chapelets et des livres de dévotion [1]. »

Pourrait-on citer un seul cas où un protestant se soit autorisé de sa Bible pour se donner la mort?

Au terme de chacun de nos parallèles revient toujours cette question : Est-ce bien à la foi religieuse, pure ou erronée, qu'il faut faire remonter ces différences dans la civilisation des peuples? Il semble qu'ici l'affirmative soit

[1] De Guerry, p. 68.

Digitized by Google

encore plus incontestable qu'ailleurs, les deux termes de la comparaison étant pris sur le même sol, au sein d'une même nation, et sous les mêmes lois. Cependant nous voulons rendre cette vérité plus évidente encore par une citation qui nous mettra sous les yeux le catholicisme français, non pas celui qui se pratique dans Paris incrédule, mais celui de Bretagne où le clergé règne sans contradicteur. Nous empruntons ces lignes à un auteur catholique qui a vu ce qu'il raconte.

« Voulez-vous prendre une idée complète de l'empressement et du succès du clergé à éclairer le peuple, et faire avancer la civilisation? Je ne mettrai pas sous vos yeux le tableau de l'abaissement de l'Espagne et de l'Italie, sous la domination cléricale; je ne vous prierai pas de considérer la prospérité de la catholique Irlande, victime de ses prêtres, autant que des Anglais. Je vous dirai seulement : voyez à deux pas de nous, la Bretagne. Là le clergé domine à son aise; nul ne contrarie son action, il est libre de la liberté qu'il demande; il règne en despote, aussi quel dénûment du corps et de l'âme!

« J'ai visité le célèbre *pardon* de sainte Anne d'Auray en Bretagne; on y vient de quinze ou vingt lieues à la ronde; ces pauvres gens se couchent pêle-mêle sous des cerceaux fichés à terre et recouverts de draps, salis, fatigués par une longue route et des chemins détestables... Force boutiques de chapelets et d'images dévotes, point de livres, même de livres d'église, cela supposerait qu'on sait lire; à quoi bon savoir lire? pour prier, le rosaire suffit. Vous verrez bon nombre d'hommes et de femmes faire, sur leurs genoux, le tour de l'église; pour quelque bagatelle ils vous offriront de le faire à votre intention, ils en prendront la peine, et vous aurez du mérite au ciel pour 5 ou 6 sous.

Digitized by Google

« Votre oreille est frappée d'abord d'un son métallique qui ne se ralentit ni ne s'interrompt jamais; c'est une cascade de gros sous tombant dru comme une pluie d'averse en deux tonneaux placés de chaque côté du chœur, et derrière lesquels un prêtre se tient debout, faisant baiser la patène à chaque pèlerin qui s'avance, un cierge d'une main, et de l'autre son offrande. Un sacristain lui allume son cierge au moment où il va baiser la patène, et sitôt le baiser donné, un second sacristain lui prend le cierge, le souffle et le met à part, pour l'église... Jamais l'idée ne viendrait à ces paysans de réfléchir, de raisonner sur ce fait. Le prêtre l'a dit, tout est vrai, tout est bien.

« Chaque église bretonne possède sa relique ou son saint à miracles, chacun d'eux a son département assigné où il est prié de se renfermer. L'un guérit les pieds, l'autre la tête; tel est spécial pour la goutte, tel pour la colique; celui-ci rend la vue, celui-là ôte la migraine; ainsi du reste, sans jamais d'empiétement sur le voisin. Mais la chapelle de Loc-Ronan, dans le Finistère, est une espèce de terrain neutre; chaque curé des environs a le droit d'y envoyer son saint : c'est la foire aux miracles : le prêtre ne s'y transporte pas de sa personne, la coutume est telle : le curé ouvre, dans sa paroisse, une folle enchère pour la location de l'image miraculeuse, le plus offrant l'emporte, c'est un forfait. Le curé payé, l'autre négociant va faire recettes à ses risques et périls. Spéculation de bourse accommodée aux idées et aux ressources du pays.

« Un de ses locataires avait fait d'abondantes recettes; la soif du fermier de l'église se trouva aussi ardente que la foi de ses pratiques; après des stations réitérées au

Digitized by Google

cabaret, le bonhomme se sentit la tête pesante, la vue trouble, enfin se reconnut hors d'état de continuer son exploitation. Cependant il restait encore deux heures de jour; le voilà qui se met à crier : Qui veut le reste de mon saint? à trente sous le reste de mon saint! — Trente sous? les voilà. L'ivrogne empoche les trente sous, va dormir, et son successeur s'installe au bureau; mais quand le premier revient quérir son image, le second n'avait fait que vingt-cinq sous. Celui-là prétendait l'obliger à fermer boutique; celui-ci voulait continuer à la chandelle. Ils se battirent et s'arrachèrent les cheveux en présence du saint de plâtre qui les regardait sans s'émouvoir, non plus que la foule rangée en cercle autour des deux champions...

« Le clergé met le plus grand soin à maintenir l'usage du bas-breton, comme une barrière insurmontable à l'invasion des idées philosophiques. Les jésuites ont à Pontcroix un établissement de 300 élèves à qui l'on enseigne le latin et le grec; mais le français, on s'en garde bien. Hors des villes, vous ne parviendrez point à vous faire comprendre, et l'unique truchement, c'est le curé. Tout ce que vous voulez faire arriver au peuple passe nécessairement par l'organe du prêtre. Supposez une crise politique où le clergé prenne parti contre l'État, que ferez-vous? Irez-vous haranguer les paysans bretons? leur démontrer de quel côté sont le droit et la justice? Éloquence perdue. Mais d'un mot, que vous ne comprendrez même pas, le prêtre peut les lancer contre vous et vous faire mettre en pièces.

« La Bretagne est toujours le pays des druides; seulement les druides s'appellent aujourd'hui curés ou recteurs. Exemple. La forêt de Brocéliaude est célèbre dans

Digitized by Google

les romans de *la Table-Ronde*. Là se trouvaient *le Val sans retour, la Tombe de l'enchanteur Merlin, le Perron* et *la Fontaine de Baranton*. Il suffisait de répandre, sur le perron, de l'eau de la fontaine pour exciter aussitôt un nuage dans le ciel. Le clergé chrétien a retenu la superstition celtique.

« On va prier à la chapelle de Notre-Dame de la Haine, aux environs de Tréguier, pour obtenir la mort des ennemis; là le rosaire est l'instrument de l'homicide, et la vierge en est la complice.

« La Bretagne abonde en fontaines dont les eaux sont douées de vertus merveilleuses. On s'y baigne pêle-mêle, hommes et femmes, jeunes et vieux, sains ou malades. En bonne santé, c'est pour prévenir la maladie; malade, le bain vous guérit de la fièvre; ou bien l'on introduit de l'eau par les manches de son habit et l'on s'inonde le corps; cela chasse les rhumatismes. Partout le clergé est propriétaire de la *bonne fontaine*, et pour en user on paie quelque chose.

« Dans une autre localité, près de Landernau, les chevaux sont amenés à tout le moins une fois l'an à l'office; les chevaux entendent la messe : véritablement ils ne vont point à l'offrande; mais on y va pour eux.

« J'ai vu, dans une église de village, une quenouille chargée de lin, plantée à l'entrée du chœur. Cette quenouille est offerte à la vierge par une des paroissiennes. Dimanche le curé désignera une autre femme pour filer la quenouille, honneur très-recherché. Cela se renouvelle autant de fois qu'il y a de semaines : cinquante-deux fois par an. Le fil, cela va sans dire, reste au curé.

« Le curé de Bretagne est parvenu à rétablir tout doucement la dîme, ou l'équivalent de la dîme, par les of-

Digitized by Google

frandes en nature. Le prêtre ensuite vend ces offrandes publiquement, au pied même de la croix où elles ont été apportées; cela s'appelle *vendre sous la croix*. Et la vente ne manque jamais d'être fort productive, d'abord parce que tous les articles sont d'une qualité supérieure, ayant été choisis pour Dieu, ensuite parce que la consécration en a augmenté la valeur.

« En général, toute espèce d'offrande est acceptée; cependant il est des pardons où l'offrande est désignée expressément. Par exemple, à Notre-Dame du Ralecq, on n'offrait que des poules blanches; mais, comme les poules blanches sont rares, le curé, prenant en compassion l'embarras des fidèles, finit par déclarer que deux poules noires étaient aussi agréables à Dieu qu'une poule blanche. Voilà de pauvres gens bien soulagés.

« Ceux qui ont fondé leur puissance et leurs revenus sur de pareils moyens, sont-ils gens qui puissent désirer ardemment et de cœur le progrès des lumières? S'ils le disent, c'est une imposture de plus. Croyez-vous qu'entre leurs mains, l'instruction du peuple ait beaucoup à gagner? Non, il m'est impossible d'admettre que le clergé ait un grand intérêt d'instruire le peuple, par conséquent, un vif et sincère désir de l'instruire. Ce qu'il veut, c'est le tenir [1]. »

Le catholicisme et son clergé sont-ils différents, dans le reste de la France, de ce que nous venons de les voir en Bretagne? Non; ce qui fait illusion, c'est la différence qui existe entre les populations; mais cette différence ne préjuge rien pour les conducteurs de l'Église ni pour leur doctrine. Si le catholicisme n'est pas exactement le

[1] Kératry, p. 49 à 61.

Digitized by Google

même partout, il tend toujours à le devenir; or, ce n'est ni à Londres, ni à Paris qu'il prend son patron; mais à Rome et à Madrid. Il en est des époques comme des lieux. Le clergé du moyen âge n'avait pas d'autres prétentions que celui des temps modernes; le clergé de la restauration était exactement le clergé de l'empire rétabli. En lisant l'ouvrage de M. Kératry, publié en 1827, on le croirait écrit en 1854. Le citer, c'est donc faire connaître le catholicisme français dans notre siècle entier. Qu'on lise les lignes suivantes, et l'on ne s'étonnera plus du contraste que nous venons de contempler : « Il est notoire, dit M. Kératry, que le catholicisme, en laissant se multiplier dans son sein les emblèmes, les pratiques irréfléchies, les congrégations, les mysticités, les dévotions oiseuses, locales et charnelles dont il est surchargé, a vu singulièrement s'altérer la morale publique en France. Il est telle commune du royaume auquel nous appartenons, de la Basse-Bretagne, par exemple, où le culte chrétien a été tellement détourné de son noble objet, que, si ce n'était la persistance de cette voix intérieure, qui ne s'éteint pas même au milieu des plus déplorables écarts de notre raison, nous dirions que le Père céleste n'y est ni connu ni adoré.

« Les nations ultramontaines ont trop moulé le Créateur des mondes sur le modèle que nous fournit Épicure. Par elles, le ciel s'est transformé en une grande machine où tout bouge, se remue, s'agite et opère, excepté Dieu lui-même. C'est une dégradation du christianisme; il n'est pas surprenant qu'il en résulte une dégradation humaine partout où ces idées pénètrent[1]. »

[1] Kératry, p. 44 à 63.

Digitized by Google

« Dans l'abattement de la raison humaine, Rome avait accueilli une foule de superfétations, qui eussent dû expirer devant la lumière de l'Évangile. Elle n'a pas cessé d'être conséquente dans ses vues. Regardez une portion du Midi et du Nord-Ouest de la France; jetez aussi les yeux sur toutes les dissidences du protestantisme; comparez et jugez [1] ! »

« Les prétentions ultramontaines, favorisées par la création du sentiment religieux, à la suite de nos troubles civils, ont partout envahi le culte, qui, en cela même, a trompé de généreuses espérances. Les nombreuses subdivisions du catholicisme actuel, en confréries et en diverses communautés émanées du pouvoir absolu, ne conviennent qu'au pouvoir absolu; on sait qu'elles sont destinées à renverser le gouvernement représentatif ou à en être bientôt dévorées. De là à les haïr il n'y a qu'un pas, car le régime de la servilité et celui de la liberté ne sauraient se donner la main. Il serait facile de démontrer que la juridiction ultramontaine est devenue plus temporelle que jamais, qu'elle a ses armes, qu'elle lève ses subsides, qu'elle institue ses tribunaux, qu'elle enregistre ses hommes, et qu'indépendamment des notions du juste et de l'injuste, plus d'une fois perverties par elle depuis qu'elle s'en est rendue l'arbitre, elle s'interpose sans cesse entre le sujet et la loi de l'État, entre les citoyens dans leurs rapports civils, entre les contractants dans leurs actes, entre les serviteurs et les maîtres dont elle apprend partant à révéler les secrets. Il n'est pas d'asile où elle ne pénètre pour y dicter ses ordres dans des vues purement humaines. Qu'on le demande à la jeune fille ou à la jeune

[1] Kératry, p. 45.

Digitized by Google

épouse; qu'on le demande à la mère de famille, qu'on interroge les inquiétudes du lit conjugal sur des propriétés vainement consacrées par la Charte française, sur nos institutions modernes, sur des enfants dont la patrie a reconnu la légitime naissance, sur leur futur établissement, sur la manière dont leur père use de son droit de suffrage dans les élections, et jusque sur les collocations de capitaux qui proviennent du travail et de l'industrie! Qu'on interroge le cercueil lui-même, et sa réponse ne dira pas que le royaume de notre nouveau catholicisme n'est pas de ce monde!

« Les formes sont devenues tout : elles emportent le fond, qui n'est plus qu'un accessoire de peu d'importance. Essentiellement protectrices des opinions superstitieuses, elles proscrivent jusqu'à l'enseignement de la jeunesse; elles veulent, elles imposent l'abdication humaine, elles mènent en droite ligne au bigotisme : nous en prenons à témoins les instituteurs désignés à la génération naissante. En voyant circuler dans les carrefours ces maîtres imberbes, destinés à nous élever des citoyens et à nous former des hommes; ces professeurs de fraîche date, soustraits à la charrue, pour laquelle ils n'avaient rien de trop; enfin cette nuée de jeunes gens conquis sur le travail, au profit de l'ignorance qu'ils s'engagent à mettre en possession de tout un royaume, nous ne pouvons nous persuader que ce soient là les successeurs donnés à la célèbre école normale, dont l'absence est venue affliger l'ami de la patrie. Non, nous ne saurions croire que ce soit ainsi qu'on se prépare à faire fleurir l'industrie française; et si, à côté de ces êtres négatifs, nous n'apercevions presque toujours le gendarme destiné à leur prêter main-forte, nous nous imaginerions être les témoins

Digitized by Google

d'une saturnale qui n'attend, pour finir, que la présence du magistrat.

« Ce ne sont pas seulement les agents accrédités d'erreurs et de superstitions, sortis de terre à la voix de l'ultramontanisme, que le culte aurait à repousser, c'est dans le pouvoir qui les a appelés qu'il faudrait opérer une réforme; c'est la religion elle-même qu'il faudrait dégager de l'entourage qui la dégrade et la constitue en état d'hostilité réelle contre le pays. Il est étonnant que ce soit Rome qui se joue ainsi du peu de religion que Rome a laissée à l'Europe[1]. »

« L'antique croyance n'existe plus, ni dans l'Église qui essaie de nous y ramener, ni dans le conseil des princes rassemblés sous un titre mystique. Qui doute qu'une complète restauration de la foi, en la supposant possible, ne nous rendît la Saint-Barthélemy tout entière? Nous osons le dire, il y a telles choses, dans le catholicisme, dont on ne peut acquérir l'intime conviction, sans en vouloir à mort à celui qui ne leur accorderait pas le respect et les honneurs qu'on leur croit dus[2]. »

« Le catholicisme, constitué sur un plan en harmonie avec des siècles barbares, n'a pu ou n'a pas voulu se prêter au mouvement social; il s'est irrité contre la prospérité publique; il l'a prise en haine; il s'est tenu en dehors de la société moderne, et la société, qui ne pouvait accepter le suicide, s'est tenue à distance. L'immense majorité de la nation pensante, agissante, réglée dans ses mœurs, recommandable par ses habitudes domestiques, se tient à l'écart.

« Il est vrai, les nobles et les fonctionnaires se mon-

[1] Kératry, p. 46 à 53. — [2] *Idem*, p. 55 à 57.

Digitized by Google

trent régulièrement au culte; mais on est tenté de croire, quant aux nobles, qu'après s'être trouvés mal de l'esprit d'irréligion soufflé jadis par eux dans les rangs plébéiens, ils s'établissent aujourd'hui dans la nef, ainsi qu'un homme prévoyant veut être à ses affaires. A l'égard des agents du pouvoir, ils prient comme ils élisent des députés. Ainsi entouré, le prêtre, devant les symboles saints et mystérieux de la foi, ne semble être là que pour cimenter un pacte; nous l'écrivons avec douleur, dans la direction présente du culte et dans les pensées qu'elle fait naître, l'autel lui-même n'est plus qu'un tapis sur lequel on signe un traité d'assurance mutuelle contre la nation[1]. »

« Le citoyen est d'un culte qu'il se dispense de pratiquer, ce qui a perdu tout droit d'exciter l'étonnement; il professe une religion à laquelle il ne se fie pas, la trouvant sans cesse armée contre ce qu'il a de plus cher, sa liberté et ses droits civiques; il en réclame des prières auxquelles il n'attache aucune importance, faute d'action dans le caractère de ceux qui les prononcent, et il envoie sa fille à un temple dont il a oublié la route! L'on s'étonnerait à bon droit que, destinée à conduire l'homme au bonheur, la foi commençât par abattre partout les monuments du génie, par mettre en fuite les arts industriels, par appauvrir les citoyens, et par décimer la population, spectacle qu'offrent présentement les trois contrées les plus catholiques, de fait les moins religieuses, et les plus misérables du monde civilisé[2]. »

Telle était la société catholique française en 1827; telle est la société catholique française en 1854. Rome ne peut

[1] Kératry, p. 445.

Digitized by Google

pas changer ; mais elle peut périr. Dieu veuille que ce ne soit pas sur les ruines d'un peuple de plus qu'elle aura dévoré, et que « *l'Église protestante, considérable par « ses hautes lumières, par la ferveur du sentiment re- « ligieux et par une grande pureté de mœurs* [1], » ne soit pas un jour obligée de suivre l'exemple de ses ancêtres en portant à l'étranger les bienfaits qu'elle voudrait répandre sur sa patrie !

Après ces études des nations catholiques et protestantes, nous avons été si vivement frappé de la supériorité des unes sur les autres, que nous avons été sur le point de tirer nos conclusions. Mais un scrupule nous a saisi : nous nous sommes demandé ce qu'on peut avoir à dire en faveur d'une conclusion contraire ? et dès lors nous avons résolu d'examiner aussi les objections.

[1] Schnitzler, t. II, p. 135.

Digitized by Google

EXAMEN DES OBJECTIONS

Notre sujet a été traité récemment dans deux apologies du catholicisme. Le premier de ces ouvrages a pour titre : Le *Protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne,* par Jacques Balmès; et le second : *Du Protestantisme et de toutes les hérésies, dans leurs rapports avec le socialisme,* par M. Auguste Nicolas.

M. Balmès traite d'abord la question des principes; il va si loin, si haut dans sa métaphysique, que nous l'avons perdu de vue. Ce n'est pas notre affaire. Notre question est avant tout une question de faits. Le monde est las d'avocasserie. Il sait depuis longtemps que la langue de l'homme distille le doux et l'amer, plaide le pour et le contre avec une égale facilité. Il ne veut plus des phrases; il lui faut des faits avérés. Nous n'avons donc pas ici à

Digitized by Google

tenir compte de tel chapitre où Balmès veut prouver que l'homme doit être nécessairement intolérant; que l'inquisition était dans les droits de l'Église, etc. Que ce soit son opinion, à la bonne heure; mais ce n'est pas un fait; passons.

En second lieu, Balmès fait remonter le catholicisme à Jésus-Christ, en sorte que tout le bien qui s'est opéré dans le monde, depuis dix-huit siècles, est l'œuvre du catholicisme. Mais l'écrivain oublie une distinction bien simple : christianisme et catholicisme sont loin d'être synonymes; les confondre, c'est poser en fait tout ce qui est en question. C'est dire que la foi de Rome est la foi de Jérusalem; que la doctrine des papes est la même que celle des apôtres, et la vie des Italiens et des Espagnols de nos jours, semblable à celle des chrétiens de la primitive Église. Or, c'est ce que nous nions. L'Église romaine est née vers le quatrième siècle; elle a grandi et vieilli; elle n'est pas aujourd'hui ce qu'elle était dans son enfance, surtout elle n'est pas ce qu'était, il y a dix-huit siècles, l'Église de Jésus-Christ. On ne peut donc pas opposer, au protestantisme de notre époque, les œuvres de la primitive Église; car aussi bien que l'Église romaine, et avec plus de raison, la réforme dirait : C'est ma mère, car je lui ressemble, et non pas vous!

De même que Balmès se plaît à vieillir le catholicisme pour le rendre respectable, il aime à tenir toujours le protestantisme dans son berceau, pour lui reprocher ses torts d'enfant. Mais l'enfant a grandi, s'est développé; homme depuis trois cents ans, il court le monde, se montre et agit partout; n'importe, on ne veut le voir et l'étudier que dans le seizième siècle. Dès lors, on le comprend, la comparaison tourne facilement à l'avantage de l'Église romaine

Digitized by Google

qui se couvre de l'antique manteau des apôtres, arrache à la réforme celui de la civilisation moderne, et dit ensuite : Comparez! On le voit, c'est ici une double injustice. Ce n'est pas au jour de sa naissance qu'on peut juger un homme, c'est à l'âge de sa maturité; prenez donc le catholicisme d'aujourd'hui, le protestantisme d'aujourd'hui, et jugez. Quand une foi nouvelle pénètre une vieille société, deux effets opposés se produisent: une ferveur extraordinaire se développe chez les uns, et les préjugés du passé altèrent la foi des autres. C'est ainsi qu'à Jérusalem, du temps même des apôtres, une vie chrétienne admirable s'est manifestée chez les vrais disciples, bien qu'à côté les pratiques mosaïques se soient conservées chez les chrétiens judaïsants; par Simon-Pierre lui-même, au grand scandale de l'apôtre Paul. C'est ainsi que les réformateurs du seizième siècle, restés si longtemps dans le moule de Rome, en ont gardé l'empreinte. Ce que l'on appelle un moine défroqué ne perd, ni de suite, ni jamais complétement les allures sous lesquelles on a courbé son corps, faussé son regard, gauchi sa démarche, en sorte qu'aujourd'hui encore il est aussi facile de reconnaître un ex-prêtre qu'un ex-israélite. Luther, Calvin et bien d'autres ont donc persévéré, à quelques égards, dans la voie où le pape les avait placés; ils ont, par exemple, confondu le temporel et le spirituel, et de cette confusion bien des maux sont sortis. Mais depuis lors, cette plaie, triste héritage du catholicisme, s'est cicatrisée sous l'influence bienfaisante des principes de la réformation; elle n'est pas fermée partout, mais sur plusieurs points elle est guérie; elle tend à disparaître sur d'autres; en tous cas, son remède est dans le principe vital même du protestantisme, et si vous ne voulez pas juger la ré-

Digitized by Google

forme sur ce qu'elle doit naturellement devenir, jugez-la, du moins, sur ce qu'elle est déjà : l'Amérique entière a rejeté la religion d'État; la moitié de l'Angleterre est dissidente; ailleurs l'Église réformée, bien que liée à l'État, est devenue tolérante; on dit la messe à Londres, à Berlin, à Amsterdam, tandis qu'aucun ministre protestant ne peut prêcher publiquement ni à Rome, ni à Madrid, ni à Lisbonne. Ne jugeons donc une religion, ni sur la première ferveur, nous le répétons, ni sur les anciens préjugés de ses néophytes; attendons que l'arbre ait donné des fruits mûrs pour le juger; en un mot, comparons le protestantisme de nos jours avec le catholicisme de nos jours, et non pas la réforme au seizième siècle, quand elle venait de naître, avec le romanisme au temps de Jésus-Christ, quand il n'existait pas.

On le voit, ces considérations générales émondent bien des sujets. Il ne s'agit plus que des faits, et, en quelque sorte uniquement des faits contemporains. Ainsi conçue, la question est facile, actuelle et intéressante. Nous l'avons circonscrite dans ces limites dont nous ne voulons pas sortir. Dès lors, nous devons laisser de côté, dans l'ouvrage de Balmès, toutes les longues dissertations sur les doctrines de saint Thomas-d'Aquin, sur la virginité, sur l'influence de la chevalerie et des mœurs des Barbares, sur la marche de l'esprit humain depuis le onzième siècle, etc., etc.

Notre champ d'investigations est déjà singulièrement rétréci. Le livre de M. Nicolas ne l'élargira pas; car, non-seulement cet auteur reproduit les idées, mais encore les paroles du premier. C'est donc finalement à l'examen de l'ouvrage de M. Nicolas que nous devons nous borner.

L'ouvrage de M. Nicolas peut se diviser en deux par-

Digitized by Google

ties : dans la première il cherche à montrer que protestantisme et socialisme ne sont qu'un ; dans la seconde, que le protestantisme est contraire à la tolérance, aux lumières et aux mœurs. Nous n'avons pas à nous occuper de la première partie de l'ouvrage, qui est de beaucoup la plus longue, mais uniquement de la seconde, renfermée dans 150 pages. Que nos lecteurs se rassurent donc, cet examen ne peut pas être bien long, d'autant plus que notre travail se bornera souvent à citer un ouvrage qui se réfute lui-même.

Rien n'aide mieux à juger un livre que de connaître son auteur. Commençons donc par là, et demandons cette connaissance à l'ouvrage lui-même.

Nous voudrions citer ici, dans son entier, un article de la *Revue de Strasbourg* (janvier 1853), où l'on prouve que M. Nicolas, tantôt pille l'ouvrage d'un auteur, tantôt falsifie celui d'un autre ; qu'il prend ici des villes pour des hommes, là des hommes pour des villes, etc. Mais comme nos lecteurs peuvent aller lire cet excellent article dans ce journal, nous aimons mieux donner un échantillon de l'élasticité de conscience de M. Nicolas, par un exemple que nous ayons étudié nous-même.

M. Nicolas veut prouver que le protestantisme tolère l'incrédulité et les mauvaises mœurs (rien que cela), et voici ses arguments : « Le protestantisme est pour les mœurs ce qu'il est pour l'incrédulité : la tolérance même. En veut-on un exemple singulièrement probant? Voici un de ses plus honnêtes, de ses plus purs et de ses plus pieux docteurs, le *regrettable* M. Vinet, écrivant un traité sur les conditions de la vocation au saint ministère, et qui dit ceci : « Les doutes peuvent-ils annuler la vocation?

Digitized by Google

« Nous répondrons, 1° qu'il y aurait peu de vocations lé-
« gitimes si le doute les annulait; 2° que l'étude, la vie,
« l'exercice du ministère soulèvent de nouveaux doutes.
« — Mais, nous objectera-t-on, un homme envoyé au se-
« cours des douteurs peut-il douter lui-même? — Non,
« pas absolument; aussi n'est-ce pas d'un ministre scep-
« tique ou incrédule qu'il s'agit, mais d'un homme qui
« n'est pas au clair sur tout, et qui quelquefois devra l'a-
« vouer. » — Voilà pour la foi. Maintenant pour les mœurs.
— « *Certaines inclinations* peuvent-elles annuler la vo-
« cation? Les inclinations que nous avons en vue sont les
« doutes de l'âme, et la difficulté se résout par les mêmes
« principes. » (*Traité du ministère pastoral*, p. 107 et 108.) « Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire, ajoute M. Nicolas; par les pasteurs, jugez du troupeau[1]. »

Ainsi, d'après M. Nicolas, « *le regrettable* » protestant A. Vinet tolère l'incrédulité et l'immoralité même chez les pasteurs. Voilà la conclusion qui ressort de ce passage, et, à vrai dire, les mots *cités* de M. Vinet autorisent à la tirer.

Maintenant que diriez-vous, lecteur, si la citation de M. Vinet était tronquée de telle sorte que, rétablie, elle signifiât précisément le contraire? Pour vous en convaincre, lisez ce que M. Nicolas s'est bien gardé de vous donner : « Il s'agit d'inclinations mauvaises. Mais si elles sont mauvaises, continue M. Vinet, elles sont aussi incompatibles avec la profession du christianisme qu'avec le ministère. — Toutefois, comme un ministre, en s'y livrant, ferait plus de mal qu'un simple chrétien, la question peut se poser. Ne sera-t-il pas nécessaire qu'il com-

[1] Nicolas, p. 573.

Digitized by Google

mence à les surmonter comme homme? — Dira-t-il qu'il le pourra encore mieux comme ministre? Ce serait jouer gros jeu, quitte ou double. Si l'Église est un hôpital, les ministres n'en sont pas les malades, mais les infirmiers. Ils doivent y entrer bien portants. Sans doute ils peuvent s'y faire du bien; mais il y a quelque chose de repoussant dans ce calcul. On risque ainsi de souiller le ministère, au lieu d'en être purifié [1]. »

Donc, d'après M. Vinet, ces inclinations mauvaises sont incompatibles, non-seulement avec le ministère, mais encore avec la simple profession du christianisme; un ministre, en s'y livrant, serait plus coupable, et ferait plus de mal qu'un laïque. Si l'Église est un hôpital, les ministres n'en sont pas les malades, mais les infirmiers; ils doivent y entrer bien portants. En deux mots, les inclinations mauvaises sont incompatibles avec la simple profession du christianisme, bien plus encore : avec le pastorat; voilà ce que dit M. Vinet. Et vous osez dire qu'il tolère?.. Mais attendons, ce n'est pas tout.

Non-seulement M. Vinet ne tolère les inclinations mauvaises, ni chez le pasteur, ni chez le simple chrétien; mais il va jusqu'à condamner chez le premier « certains goûts innocents en eux-mêmes auxquels on ne peut se livrer étant pasteur. Ils annulent la vocation, dit-il, si la vocation ne les annule, ou ne les surmonte. » Et cela est dit, non pas dans un autre ouvrage, non pas dans un autre chapitre, mais à la même page citée par M. Nicolas. Et vous osez dire?.. Attendons encore, nous ne sommes pas au bout de la falsification.

Nous avons vu ce qui concerne les mœurs; voyons ce

[1] Vinet, p. 408 et 409.

Digitized by Google

qui regarde la foi. Voici comment M. Nicolas cite M. Vinet : « Les doutes peuvent-ils annuler sa vocation ? Nous répondons, 1° qu'il y aurait peu de vocations légitimes si le doute les annulait ; 2° que l'étude, la vie, l'exercice du ministère soulèvent de nouveaux doutes. »

Ce « 2° » est un faux de M. Nicolas ; c'est 3° qu'a mis M. Vinet. Pourquoi cette altération ? tout simplement pour masquer le retranchement du véritable 2° que voici : « Il y aurait peu même de chrétiens dans cette supposition ; car, bien qu'on puisse arriver à un état où tout est lumière, il n'y a que des êtres disgraciés qui n'aient jamais douté. »

Ainsi les doutes dont parle ici M. Vinet peuvent se trouver chez le même homme qui peut arriver à un état où tout est lumière. Et quelques lignes plus bas il ajoute : « Aussi, n'est-ce pas d'un ministre sceptique ou incrédule qu'il s'agit, mais d'un homme qui n'est pas au clair sur tout. »

Et voilà l'homme à l'occasion duquel on affirme, que « le protestantisme est pour l'incrédulité la tolérance même ? » Au moment où il déclare qu'il ne parle pas d'un ministre « incrédule, » on ose dire qu'il parle d'incrédulité ? Eh bien, nous ne craindrons pas de répondre : M. Alexandre Vinet a été lâchement calomnié et hypocritement « regretté ! »

Voilà le personnage qui va nous prouver que le protestantime est intolérant, obscurantiste et immoral, tandis que le catholicisme est liberté, lumière et moralité !

Dès le début, M. Nicolas nous parle ainsi : « Depuis cent ans, il est convenu de dire que dans cette grande lutte entre la barbarie et la civilisation, d'où nous sommes nés, l'Église a eu le rôle de l'intolérance, de l'opposition

Digitized by Google

au progrès des lumières, même de la corruption ; et que c'est au protestantisme et au philosophisme que nous devons la liberté de conscience, le déploiement des forces de l'esprit humain, et la réforme des mœurs[1]. »

En effet, il est généralement convenu, dans l'opinion publique, et même chez les écrivains qui ne se font pas les apologistes quand même... du catholicisme, il est convenu, comme le dit plusieurs fois M. Nicolas, que c'est au protestantisme que nous devons la liberté de conscience, le déploiement des forces de l'esprit humain et la réforme des mœurs. Il nous semble que, dans un temps où tout le monde examine, une opinion qui se généralise ainsi doit avoir quelque fondement, et que nous devons quelque confiance à la cause que tant d'hommes défendent, contre M. Nicolas à peu près seul. Mais enfin, comme pour nous le nombre des voix ne suffit pas, pesons la parole de notre écrivain ; peut-être contrebalancera-t-elle ce qu'on est généralement « convenu de dire. »

« Le catholicisme, du reste, dans ce procès, dit-il, a été jusqu'ici condamné sans défense. Il n'a pas eu de juges, mais seulement des accusateurs, et des accusateurs intéressés et injustes[2]. »

Il est très-commode de qualifier d'accusateur quiconque vous juge. A ce compte, personne ne pourrait avoir une opinion, car dès qu'il aurait porté un jugement défavorable il ne serait plus juge ; il deviendrait accusateur. Quant à nous, nous nous en rapportons au lecteur, nos autorités, contre le catholicisme, n'ont-elles pas presque toutes été prises parmi les catholiques, et même dans le clergé ? Est-ce notre faute, si les catholiques de naissance ne

[1] Nicolas, p. 439. — [2] *Idem*, p. 440.

Digitized by Google

le sont pas de conviction dès qu'ils réfléchissent? Il serait par trop étrange que nous fussions obligés de produire la condamnation du catholicisme, par ceux qui prennent à tâche de le défendre, par M. Nicolas, par exemple!

N'importe; nous allons l'essayer. Puisqu'il va nous démontrer la fausseté d'une opinion universelle, il vaut la peine de l'écouter. D'abord, M. Nicolas en appelle, de nos préventions de protestants, à *l'honnêteté de nos sentiments.*

Est-ce une petite flatterie pour nous séduire? Nous ne voudrions pas le croire; et si c'est sérieusement qu'on nous parle de l'honnêteté de nos sentiments, nous aurons quelque droit de nous étonner lorsque le même homme donnera à tous les protestants *Satan* pour père, et leur dira que leurs doctrines aboutissent à « supprimer toute morale et toute société. »

Après ces préambules, M. Nicolas entre en matière; et d'abord, il veut nous prouver que le protestantisme est intolérant, et que le catholicisme est la tolérance même. Mais, pour accomplir ce tour de force, il faut d'abord détourner les mots de leur signification. Ainsi, M. Nicolas commence par nous dire que, pour ceux qui donnent tort au catholicisme, « liberté de religion est devenue « synonyme de liberté d'irréligion, plus que cela, li- « berté d'attaquer la religion [1]. »

Nous en convenons, nous sommes de ce nombre. Nous ne comprenons pas qu'il y ait liberté dès qu'on nous fixe d'avance le but où nous devons marcher. En même temps que nous voulons la liberté pour nous de dire oui, nous la réclamons pour M. Nicolas de dire non, et même

[1] Nicolas, p. 448.

Digitized by Google

pour l'incrédule de nous contredire tous deux. Si l'on n'était pas libre d'attaquer la religion, toutes ses apologies seraient à nos yeux sans valeur. Ainsi, dans l'intérêt de la vérité, qui pour nous est l'Évangile, nous voulons qu'on puisse l'attaquer; c'est en se défendant que la vérité montrera qu'elle est la vérité. On ne craint pas la lutte quand on a Dieu pour soi. M. Nicolas va nous fournir une bonne occasion de le lui prouver.

Pour en venir à démontrer que le protestantisme a été persécuteur en France, M. Nicolas, en homme habile, commence par faire une concession : « Le protestantisme, dit-il, a été d'abord combattu, repoussé, persécuté dans ce pays (en France); et dans l'excès déplorable du sentiment d'une légitime défense, la société catholique s'est emportée contre lui jusqu'à se faire son bourreau pour ne pas être sa victime[1]. »

D'abord, prenons acte de cet aveu : « Le protestantisme a été persécuté; et dans un excès déplorable, la société catholique s'est faite son bourreau. »

Nous n'aurions pas dit plus; seulement nous aurions conclu autrement; car il nous semble que l'intolérant, c'est celui qui persécute jusqu'à se faire bourreau!

Mais ce que nous voulons surtout relever dans cette étrange défense, c'est le motif allégué pour justifier le crime : c'était afin de n'être pas victime... Quoi! c'est là votre justice? Parce qu'on pourrait vous tuer, vous commencez par assassiner? Mais, à ce compte, quel crime ne serait pas justifiable? Quel brigand ne pourrait pas dire du voyageur : Je n'en voulais qu'à sa bourse, et je ne lui ai brûlé la cervelle que pour n'être pas mis en pri-

[1] Nicolas, p. 449.

Digitized by Google

son? Nous ne voulons pas sans doute perdre notre temps à discuter de tels principes; mais nous voulons faire remarquer les degrés successifs par lesquels M. Nicolas arrive à justifier le rôle de bourreau, et à maudire la victime.

Ici, notre auteur se retourne; et, à la faveur d'une équivoque, essaie de faire passer son premier mot d'accusation. Il s'agit d'établir que le protestantisme est la cause première de la confusion dans la société du spirituel et du temporel : « Le protestantisme, en détruisant l'autorité de l'Église, a donc détruit l'autorité du spirituel en face du temporel, *c'est-à-dire* de la pensée et de la conscience, en face de la force et du pouvoir humain[1]. »

Voilà un « *c'est-à-dire* » bien étrange, *oui*, c'est-à-dire *non;* blanc, c'est-à-dire noir; l'autorité de l'Église, c'est-à-dire de la pensée; l'autorité du pape, c'est-à-dire de la conscience. Mais, monsieur Nicolas, l'Église, représentée chez vous par le clergé, n'est pas la pensée de tout le monde! l'autorité du Pape n'est pas la conscience de chacun! c'est précisément quand l'autorité d'un corps spécial n'existe plus, que la pensée de tous est libre. C'est là du bé, a, ba, que j'aurais honte d'exposer si je n'avais pas dû faire remarquer cette confusion volontaire de l'autorité de l'Église, c'est-à-dire le Pape, seul homme, avec l'autorité de la pensée et de la conscience, c'est-à-dire le genre humain.

Et, d'un autre côté, cette union du temporel et du spirituel remonte-t-elle à Luther ou à Hildebran? à celui qui n'a fait que suivre les errements de votre Église, ou à ces rois et pontifes qui portent une triple tiare, distribuent les couronnes, les posant de la main et les renver-

[1] Nicolas, p. 450.

Digitized by Google

sant du pied? Qui a délié tout un royaume du serment de fidélité envers son monarque? Qui a envoyé un prétendant s'emparer du trône du roi dépossédé? Qui a changé les dynasties, et d'un maire du palais fait un roi usurpateur, pour, du roi légitime, faire un moine cloîtré? Est-ce Luther? Est-ce Calvin? ou bien tout cela est-il à vos yeux une distinction sage et profonde entre le spirituel et le temporel?

Nous en convenons, au seizième siècle, nos Réformateurs, encore tout imbus de votre ecclésiasticisme romain, n'ont pas assez combattu les tendances des princes à maintenir les religions d'État; mais depuis que la Réforme suit sa pente naturelle, c'est chez elle, et non chez vous, que les deux pouvoirs se séparent. Voyez les États-Unis, où l'indépendance des deux pouvoirs est si complète que pas un seul culte n'est patroné, pas un seul ecclésiastique salarié par l'État; voyez l'Angleterre, où la moitié des protestants sont hors de l'Église établie, et luttent eux-mêmes en faveur de vos catholiques. Voyez la France, où les chapelles protestantes se multiplient chaque jour, et déjà se rencontrent presque partout où se trouve une église nationale. Voyez la Belgique, où les églises évangéliques auraient pu se joindre à l'établissement gouvernemental, et où cependant elles ont décliné cette faveur. Sans doute vous pouvez nous opposer les églises nationales d'Angleterre, de Prusse, de Suède; mais convenez que ce n'est là qu'un reste de romanisme qui diminue chaque jour. Montrez-nous donc une église catholique qui refuse une dotation de l'État, comme nous vous en désignons de protestantes qui refusent tout joug et tout salaire? Vos catholiques irlandais eux-mêmes ont reçu très-volontiers la dotation de Maynooth, celle du *National-*

Digitized by Google

Board, celle de certains ecclésiastiques. Partout où elle le peut, votre Église s'unit au pouvoir temporel ; elle lui offre ses services en échange de sa protection ; elle lui fait même des conditions, comme naguère en France ! Quand vous nous montrerez une congrégation romaine se proclamant Église libre, comme celle d'Écosse ou du canton de Vaud, nous commencerons à croire que vous désirez la séparation des deux pouvoirs, et que vous avez confiance en votre cause. Jusque-là, laissez-nous dire que c'est le protestantisme qui seul favorise et réalise la liberté de la pensée et de la conscience.

Nous poursuivons. Après avoir avoir accusé le protestantisme d'unir le temporel et le spirituel, M. Nicolas va plus loin et dit : « Le protestantisme n'a pas commencé par être persécuté, mais par être persécuteur. Je ne parle pas de ce que le protestantisme a fait depuis, mais de ce qu'il avait fait avant d'être arrêté en France [1]. »

Vous croyez sans doute qu'après cette affirmation, M. Nicolas va vous parler de quelque grand massacre accompli par les Réformés, de quelque Saint-Barthélemy protestante, de vous ignorée ? Du tout ; après cette affirmation relative aux protestants français, M. Nicolas passe sans transition au Danemark, à la Norwége, à l'Irlande. Plus loin, il cite un auteur déclarant « que les protestants de France se voulaient rendre les plus forts pour avoir pleine liberté de leur religion, et s'assemblaient pour se défendre et assaillir [2]. »

Voilà donc le crime de ces protestans de France : ils ont voulu « pleine liberté pour leur religion, et se défendre, même assaillir ! Mais où voyez-vous-là des per-

[1] Nicolas, p. 359. — [2] *Idem*, p. 460 et 461.

Digitized by Google

sécutions? Auriez-vous donc voulu que les protestants refusassent leur liberté de religion? qu'ils ne se défendissent pas quand on les attaquait?

Sans doute nous désapprouvons comme vous la position politique que se firent les protestants français de cette époque; ces places fortes exigées pour garantie des traités, etc. Mais convenez qu'avant d'en venir là, ils avaient été « *d'abord* combattus, persécutés, » et tout cela par « des bourreaux qui craignaient de devenir victimes. » Voilà, d'après votre aveu de la page 449, la meilleure réponse à votre accusation de la page 459. Cette réponse est de vous; ce « *d'abord* » est de vous, monsieur Nicolas; et nous vous demandons comment vous conciliez ces mots : « Les protestants ont été *d'abord* persécutés, » avec ceux-ci : « Le protestantisme n'a pas *commencé* par être persécuté? » Ensuite, si, comme vous le dites, « vous ne parlez pas de ce que le protestantisme a fait depuis, » vous convenez par là que les protestants n'ont persécuté ni les premiers ni les derniers. Pendant vos persécutions, ils se sont défendus. Voilà leur crime. Ce que les protestants français ont voulu, avant vos attaques, avant leur propre défense, c'est la liberté d'adorer Dieu selon leur conscience; et comme, au lieu de le leur permettre, vous les avez dépouillés, exilés, emprisonnés, brûlés, alors leurs enfants ont eu l'intolérance de se soustraire à vos mauvais traitements. Voilà leurs persécutions! Cela est si vrai que vous ne citez pas un seul fait où les protestants français aient persécuté les catholiques romains!

Vient la question des guerres de religion du seizième siècle, l'établissement du protestantisme en Allemagne, en Angleterre et ailleurs. Ici les catholiques accusent les

Digitized by Google

protestants qui leur renvoient leurs accusations. Nous ne voulons pas entrer dans cet interminable débat, car pour nous, il ne s'agit pas de jadis, mais d'aujourd'hui ; au seizième siècle, la réformation n'avait pas encore porté ses fruits ; les populations protestantes étaient encore à demi-catholiques romaines. Pour connaître ce que fait le protestantisme, il faut étudier ce qu'il a fait des sociétés qu'il façonne depuis trois siècles ; il faut étudier les États, les institutions et les hommes qui sont sous nos yeux, d'autant mieux qu'il sera bien plus facile de les juger que les États, les institutions et les hommes morts depuis 300 ans ! Nous ne reviendrons plus à cette idée, et nous passerons sous silence cette série d'insultes mensongères contre nos réformateurs, bien qu'il nous fût facile d'entrer avec plus de vérité dans la voie des récriminations !

Au reste, quant au présent, la seule époque qui soit en cause dans notre travail, M. Nicolas nous donne raison : « Je ne parle pas, dit-il, de ce que le protestantisme a fait DEPUIS ; » et vous n'en parlez pas, parce que vous n'auriez que du bien à en dire.

Après avoir soutenu, sans fait ni preuve, l'intolérance protestante, M. Nicolas va démontrer la tolérance catholique ; mais sa cause est tellement méconnue qu'il est d'abord obligé de se justifier de quelques peccadilles comme la Saint-Barthélemy : « Il semble inutile de dire que la religion et que l'Église n'ont jamais ni inspiré ni approuvé le crime de la Saint-Barthélemy. Cependant on se prévaut, pour l'insinuer, de l'accueil que la nouvelle rencontra à Rome, et du *Te Deum* que le pape Grégoire XIII fit chanter à cette occasion... Voilà ce qu'entendait célébrer, ce que célébrait la cour de Rome : la

Digitized by Google

répression d'une conjuration imminente, et la délivrance du roi et du royaume, du massacre qui en était l'objet. Ce sentiment était assurément, je ne dirai pas excusable, mais légitime ; et cependant, au milieu des actions de grâces qu'il inspirait, un visage parut attristé, des larmes coulèrent, une bouche émue de tendresse et de pitié ne cessa de répéter ces paroles que l'injustice de nos adversaires nous a laissé l'honneur de recueillir et de citer : *Qui m'assurera qu'il n'ait pas péri un grand nombre d'innocents?* Ces paroles, ces larmes de père, furent les paroles et les larmes de Grégoire XIII [1]. »

Aux paroles et aux larmes du pape, nous n'opposons qu'une chose : une médaille frappée par le même pape ! Grégoire XIII, qui pleurait les huguenots innocents, a fait graver, sur l'airain, ces mots : « Le massacre des huguenots, » et placer sa propre effigie au dos de l'inscription, en guise de signature. Si vous doutez de l'existence de la médaille, en voici la copie ; l'original en est entre nos mains, comme sa reproduction se trouve dans l'ouvrage du jésuite Bonanni, imprimé à Rome, en 1699, et déposé à la Bibliothèque impériale de Paris.

Mais une pensée nous vient, qui explique et les larmes

[1] Nicolas, p. 465 et 466.

Digitized by Google

et la médaille : les innocents que pleurait Grégoire XIII, ne seraient-ils pas quelques-uns « des bourreaux catholiques » tombés peut-être sous les coups des massacrés qui avaient le tort de se défendre? C'est d'autant plus probable, qu'alors la joie reste pour le massacre des huguenots, et les larmes pour leurs bourreaux malheureux. Quoi qu'il en soit, la médaille est là ; elle prouve que le pape n'a pas pleuré ceux que son fils aîné a fait assassiner.

Après avoir disculpé le pape du crime de la Saint-Barthélemy, il fallait disculper Bosssuet et même Louis XIV des dragonnades et des persécutions. M. Nicolas nous fait donc remarquer que, « sous l'influence de l'évêque de Meaux, l'instruction du roi aux intendants et la lettre du roi aux évêques rouvraient les portes du royaume aux protestants, et leur restituaient leurs biens, sous la seule condition de *consentir à se faire instruire*, sans fixer aucun terme pour les obliger à s'expliquer sur les résultats de *leur instruction* [1]. »

Est-ce sérieusement qu'on écrit de telles choses?.. Mais prenons les arguments qu'on donne, et jugeons.

Remarquons d'abord que si l'on a bien voulu rappeler les protestants, c'est qu'on avait commencé par les chasser; ce qui n'établit pas la tolérance de l'Église romaine. Remarquez ensuite que si on leur a fait espérer la restitution de leurs biens, cela suppose qu'on s'en était emparé, et même injustement, car on ne restitue pas ce qu'on prend avec justice. Mais passons; tout cela ne compte pas, quand il s'agit de persécuter des protestants! Ce que nous devons noter ici, pour sentir la force de l'argument de M. Nicolas, c'est cette douceur du roi et de

[1] Nicolas, p. 475.

Digitized by Google

l'évêque, qui veulent bien rouvrir le royaume et rendre les biens, à la condition qu'on se laissera instruire pour se faire catholique, à une échéance indéterminée, mais enfin à une échéance quelconque; car vous ne prétendez pas, sans doute, faire entendre que le catéchumène pût rester catéchumène jusqu'à sa mort! Autant aurait valu le laisser rentrer sans condition. Voilà donc l'extrême bénignité du catholicisme : nous vous pardonnons, pourvu que vous deveniez des nôtres; vous êtes libres de vous instruire, pourvu que votre instruction aboutisse infailliblement à notre infaillibilité. — Mais c'est de la moquerie! et nous n'avons pas le courage de continuer.

M. Nicolas veut bien enfin en venir aux temps modernes, pour montrer l'intolérance des pays réformés : « Dans la plupart des pays protestants, les catholiques en sont encore, à l'heure qu'il est, à attendre un Édit de Nantes [1]. »

Pour le lecteur qui n'a pas présent à l'esprit l'édit dont il s'agit, et qui peut-être ignore la législation des États protestants des temps modernes, cette phrase ne manque pas de produire un certain effet; mais dissipons les ténèbres qui couvrent la question, et l'effet s'évanouit à l'instant.

L'Édit de Nantes peut se résumer en deux mots : liberté de culte et admission restreinte des protestants dans l'administration de la justice civile et criminelle, le tout avec garantie. Ces deux énormes priviléges sont-ils donc refusés, de nos jours, en Angleterre, aux États-Unis, en Prusse, en Hollande, en Suède, en Danemark? Non. Dans tous les pays protestants, les catholiques

[1] Nicolas, p. 480.

Digitized by Google

jouissent de leur liberté de culte. Partout ils peuvent parvenir, non-seulement à la magistrature, mais encore au pouvoir. Pour n'invoquer que des notions populaires, qui ne sait qu'O'Connel était membre du parlement anglais? Qui ne se rappelle qu'un archevêque catholique a longtemps tourmenté le gouvernement prussien, au sujet des mariages mixtes? Qui n'a pas lu naguère, dans les journaux, qu'il existe un concordat entre le pape et la Hollande? Qu'on nous cite donc un pays protestant, un seul, où les catholiques soient entravés dans leur culte comme les protestants le sont à Rome, à Naples, à Florence, à Milan, à Madrid, à Lisbonne; où la loi leur interdise l'accès à toute magistrature; et alors nous nous déclarons vaincu. Mais tant qu'on se borne à des allégations sans preuves, sans désignations nominales, nous demandons la permission de garder notre opinion.

Puisque M. Nicolas traite ici la question de la liberté religieuse qui n'entrait pas dans le cadre de notre ouvrage, nous lui répondrons par une statistique de cette liberté chez tous les peuples protestants ou catholiques d'Europe; ce travail, tout récent et admirablement exécuté, nous montrera enfin de quel côté se trouve la liberté religieuse.

Cet article, que nous allons reproduire en l'abrégeant, a pour but de comparer, au point de vue de la tolérance, les peuples catholiques et les peuples protestants. Il commence par passer en revue les premiers comme suit :

« La Belgique, avec ses plaines richement cultivées, ses cités populeuses, ses manufactures prospères, donne le doux spectacle du progrès et du libéralisme dans un pays catholique romain. Toutefois, il faut remarquer que ses gouvernants actuels n'ont pas créé ce mouvement; ils ont

Digitized by Google

été en quelque sorte contraints à l'accepter. N'oublions pas que la Belgique a eu, pendant un long temps, un gouvernement protestant, qui usait sa puissance à maintenir la secte la plus faible sur un pied d'égalité religieuse avec les autres. Les Belges étaient catholiques, mais les Pays-Bas réformés; peut-être ne trouverait-on pas de preuve plus frappante de la bénignité du gouvernement de ceux-ci, que ce fait : le pape consentit à faire un concordat avec le protestant Guillaume Ier en 1827, et ce dernier fut assez conciliant pour satisfaire Sa Sainteté, en sorte que, lorsque la révolution de 1830 partagea le royaume, il fut impossible à la Belgique de créer un nouveau système. Nous devrions donc peut-être attribuer son libéralisme à la puissance du protestantisme, qui en fut, sans aucun doute, la première cause, ou tout au moins au sentiment populaire qui prolongeait cette influence après l'avoir acceptée. « Depuis ce temps, les constants efforts du clergé ont tendu à ramener le règne de l'intolérance ; et ici, comme dans toutes les autres parties du monde, il a mis en avant les prétentions les plus arrogantes au contrôle exclusif de l'éducation publique.

« Nous n'avons pas beaucoup à dire de la France, toujours dans un état transitoire. Sous l'apparence d'une tolérance générale, la première révolution anéantit toute religion. Il était difficile, après cela, qu'une restauration fût exclusive; mais nous croyons devoir attribuer un tel libéralisme plutôt à l'indifférence qu'à des vues élevées. Aujourd'hui, cependant, la France a fondé cette tolérance sur des bases plus rationnelles, et elle est autorisée à garder son rang comme nation tolérante. Mais qui peut dire maintenant ce que demandera le clergé... « (Juste prévision! On a vu depuis lors les tentatives du parti prêtre

Digitized by Google

pour transformer le mariage civil en mariage religieux, imposer de par la loi l'observation des fêtes, bâillonner la presse protestante, tuer l'Université, s'emparer de l'instruction, etc. !) « D'après tout cela, sans qu'il y ait eu aucune révocation de lois fondamentales, nous voyons déjà le protestantisme découragé à juste titre. Ses publications sont défendues, et sous mille prétextes, ses écoles successivement supprimées, ses lieux de culte fermés : autant de satisfactions accordées au clergé ultramontain.

« L'Autriche, pendant des siècles, avait été le centre du despotisme et de la persécution ; un orage populaire renversa l'édifice politique, et au milieu des bouleversements de 1848, la dynastie impériale fut sauvée par la promesse d'une constitution libre. La constitution de 1849 a donc fait espérer beaucoup, et n'a rien donné. Elle a étouffé le mouvement populaire qui voulait le redressement des abus ; le nouvel empereur, en dépit de sa promesse, a révoqué cette constitution par son *ipse dixit*. Un de ses leurres en libéralisme avait été de permettre la profession publique du protestantisme, quoique cette liberté ne fût concédée à aucune autre croyance. Ces concessions semblent exister encore ; mais d'un moment à l'autre, elles peuvent être balayées, par le même souffle qui a anéanti l'espoir de la liberté politique ; la tolérance existe encore de nom, mais guère plus. Toute assemblée religieuse requiert la sanction de la police, et ceux qui savent combien il est facile de susciter de misérables chicanes, comprendront que là de telles lois sont une dérision. Déjà les restrictions formelles sur la publication des bulles papales ont été mises de côté ; ceux qui cherchaient à publier ou à propager la Bible ont été bannis, à l'insti-

Digitized by Google

gation du clergé; les demandes arrogantes de l'assemblée épiscopale ont été confirmées. « L'Église catholique ne peut jamais, ni nulle part, renoncer à exercer une influence décisive sur l'instruction religieuse; » et même par rapport aux écoles populaires, « l'Église catholique ne réclame pas le droit de donner l'instruction religieuse seulement aux jeunes gens catholiques, mais elle a reçu mission, de la part de Dieu, d'instruire le genre humain pour la vie éternelle. » A la vérité, quoique maintenant nous classions charitablement le gouvernement autrichien parmi ceux qui professent la tolérance, cependant, quelques petits progrès de plus dans sa direction actuelle suffiront pour modifier ce jugement.

« Nous donnerons un coup d'œil à la BAVIÈRE, où nous pouvons saluer un exemple plus sérieux de libéralisme dans le catholicisme romain. Ici nous trouvons la même somme de liberté religieuse que dans le reste de l'Allemagne. Ce pays, entouré d'États protestants libres, n'aurait pu s'opposer au courant de l'opinion dans la grande confédération dont il est une partie. Cependant, il a droit à avoir ses lois particulières; il faut donc lui reconnaître le mérite réel d'avoir adopté la liberté religieuse de ses voisins.

« La scène change maintenant, et nous commençons le triste catalogue de l'intolérance. Cependant, ne nous plongeons pas tout à coup dans ses plus épaisses ténèbres, mais accoutumons nos yeux à l'obscurité par la transition la moins effrayante que nous puissions trouver. En PORTUGAL, les hommes peuvent maintenant penser comme il leur plaît, et pourvu qu'ils n'aillent pas parler

Digitized by Google

imprudemment des dogmes catholiques, ou s'aviser d'en attaquer les vérités, ils n'ont pas à craindre d'être traînés devant la terrible inquisition ; et même ils peuvent adorer Dieu selon leur croyance, pourvu qu'ils prennent soin de le faire à domicile, et de ne point blesser les yeux du public par une répulsion avouée pour l'Église officielle. Nous devons cependant placer le Portugal dans la liste des pays intolérants ; car tout culte dissident y est prohibé, et l'expression publique de son dogme y serait un crime.

« Quant à l'Espagne, une seule religion y est professée, et aucune autre n'y est tolérée, sous quelque forme que ce soit. Celui qui ose s'écarter de la foi romaine est banni, et ceux qui l'en ont détourné sont exposés à la légère punition de six ou sept années d'emprisonnement ! Jusqu'ici, du moins, l'étranger avait fait exception ; maintenant, le décret du 17 novembre 1852 déclare qu'il doit renfermer ses pensées dans son sein, et ne laisser paraître en rien sa dissidence ; il n'est plus permis de « faire *profession* d'aucune autre religion que du catholicisme. Il est vrai que la politique, avec son obscure habileté, a statué que cette injonction ne s'adressait pas aux voyageurs anglais, mais ce n'est qu'un pur outrage à toutes les notions d'honneur national ; en tous cas, ce n'est qu'un indice de la force de l'Angleterre et de la faiblesse de l'Espagne. Ainsi, celui qui, dans ce pays, jouit de plus de liberté, l'étranger anglais, doit, pendant qu'il vit, cacher sa croyance, et lorsqu'il meurt, on doit être satisfait que son corps soit obscurément porté au cimetière ; s'il désire que sa tombe soit consacrée au milieu des prières et dans les formes de sa religion, il faut que ses amis choisissent une heure mystérieuse, pendant laquelle le crime d'accomplir un tel service puisse passer inaperçu ! Nous

Digitized by Google

verrons ailleurs une intolérance plus sauvage, mais il n'y en a guère d'aussi méprisable et d'aussi lâche.

« Portons maintenant nos regards sur les riches plaines de l'Italie; descendons en SARDAIGNE, où de nouvelles aspirations vers la liberté menacent d'ébranler la péninsule au contact d'une idée si nouvelle et si formidable. Mais les mouvements en faveur de la liberté ne sont pas encore la liberté. Ici, permission est accordée à la presse de manifester le sentiment public, la mise en vigueur des lois injustes a donc son contrôle; la puissance exécutive en abhorre les principes, et n'a cependant pas le courage de les révoquer. Il ne faudrait pourtant pas croire que cette tolérance soit la règle; c'est l'exception dans la constitution; ces hommes-là s'indignent sous le joug, mais ils ne l'ont pas encore secoué. Les Vaudois protestants ont bien reçu la permission de bâtir une église à Turin, mais les lois d'intolérance qui existent, à ce sujet, « n'ont point été abolies. » Le chevalier Azeglio exprime l'opinion que d'autres protestants pourront exercer leur culte, « pourvu que dans leurs manifestations extérieures il n'y ait rien qui puisse offenser la foi catholique; » en d'autres termes, ce culte doit être privé, et à l'abri des regards du public. La conduite du gouvernement est exactement d'accord avec ce qui précède. Dans les persécutions qui ont eu lieu récemment contre l'hérésie, les victimes ont été sauvées, non par les lois du pays, ou par une déclaration judiciaire, mais par le ministre de la justice, leur appliquant le royal pardon, pour ce qu'il regardait encore comme un crime légal. Cependant nous souhaiterions que bien d'autres pays pussent contenir autant de germes d'espérances que la Sardaigne.

Digitized by Google

« La Toscane et Naples ont été si souvent mises sur le tapis, dans ces derniers temps, que nous pourrons les passer sous silence. L'une s'est affichée publiquement, et l'autre est méprisable pour son intolérance. Quant à la Toscane, nous pourrions la décrire en empruntant les propres paroles d'une dépêche d'un de ses ministres, « la loi canonique forme une partie de son code législatif! » Que pouvons-nous ajouter de plus? Il est vrai que la loi Léopoldine de 1782 supprima l'inquisition, mais elle ne fit guère plus. Ces lois ont été dirigées contre l'inquisition; mais elles laissaient encore assez de marge à la persécution pour satisfaire les plus intolérants.

« L'esprit de douceur de Léopold anima l'administration pendant quelque temps; mais cet esprit a disparu et les lois ont été abolies. Les deux années qui viennent de s'écouler attestent ce changement, et prouvent la rigidité qui règne à cette heure. Les journaux ont fourni un catalogue des martyrs de l'oppression; aurions-nous besoin de rappeler les noms du comte Guicciardini et de ses six compagnons, ou de Savi, de Byche, de Madiai et de sa femme, de Manelli, de Fantoni, de Pasquale, de Casacci, et plus récemment de Guarducci? Quelques-uns d'entre eux ont été assez heureux pour échapper en subissant le bannissement, d'autres sont descendus tout vivants dans la tombe d'un cachot italien. Ceux qui ont vu de pareilles horreurs comprennent facilement qu'un homme de courage craigne encore moins de souffrir la terrible peine de mort que de se trouver sous le coup d'une sentence aussi prolongée que révoltante.

« C'est en vain qu'on voudrait pallier ces actes, en cherchant à leur donner une couleur politique, ou en les appelant des crimes civils. Ils sont seulement l'un ou

Digitized by Google

l'autre, ils sont ce qui convient à la censure ecclésiastique lorsqu'elle invoque « la rigueur du bras séculier. » Nous n'avons qu'à lire les pièces d'accusation et de conviction publiées officiellement, pour voir que c'est pour la cause d'une foi, manifestée dans l'intérieur de leur propre maison, que ces victimes souffrent maintenant. C'est pour cela que le peuple anglais a choisi l'affaire des Madiai, pour exprimer sa sympathique indignation. Ici, heureusement, le pouvoir exécutif toscan a jeté de côté tout scrupule de délicatesse, en nous mettant en possession de tous ses détails officiels. C'était un cas de persécution religieuse tout simple et tout avoué. Pour peu qu'il y eût eu prise à revendiquer un châtiment, jamais ils n'auraient relâché leurs victimes; mais ils ont cédé tardivement, accablés sous le poids du blâme universel.

« Le gouvernement de Naples, faible et violent, bigot et atroce, prête à Rome le concours de son armée mercenaire pour se venger sur ses propres citoyens. Ce peuple viole tout précepte de moralité, et observe toutes les cérémonies de la religion. Ignorant, privé du sentiment de la liberté, il ne la possède pas lui-même, et ne cherche point à l'accorder aux autres. Il est véritablement imprégné de l'esprit de servitude créé par l'intolérance, sans espérance et sans soulagement.

« Nous arrivons enfin au grand centre de l'enseignement catholique, à Rome; voici devant nous le temple majestueux de l'Apôtre; à droite, le Vatican; à gauche, le palais de l'Inquisition. L'emblème de la religion du ciel, l'orgueil de la puissance terrestre, et le monument des passions impies de l'homme, se trouvent ainsi étrangement groupés. Ailleurs, des prétentions du pape injustifiables ont été admises; dans d'autres contrées l'inqui-

Digitized by Google

sition a été accueillie, ou la loi canonique sanctionnée; mais c'est d'ici que les foudres sont parties; c'est ici que tout s'est organisé, et c'est ici encore que s'est grossi, peu à peu, ce code sans conscience. Ailleurs, on peut plus ou moins se disculper de cette accusation; mais ici, l'incertitude n'est pas possible; la loi canonique est proclamée partie essentielle de la Constitution. L'intolérance règne de haut. Ici elle a pris naissance, et ici elle est sur le trône. Rome prétend même exercer son intolérance au dehors. Veut-on nommer un professeur en Sardaigne sans sa permission? Le Vatican lance ses foudres contre l'infortuné martyr à Turin! L'Espagne revient-elle à son antique intolérance? Aussitôt le pape, dans une allocution bien méditée, félicite la chrétienté d'un exemple si glorieux de christianisme. La Nouvelle-Grenade, sous l'influence de l'esprit de liberté qui souffle en Amérique, offre-t-elle aux pays catholiques un exemple à suivre, en proclamant l'émancipation du pays pour l'éducation, la presse et les cultes? Vite une autre allocution condamne de si fâcheuses tentatives pour l'affranchissement des peuples, et les dénonce comme « une guerre affreuse et sacrilége contre l'Église catholique. » Il offre même un prompt remède : aucun sujet ne doit obéir à l'État, quand cela déplaît à l'Église; et voilà le peuple poussé à une sainte rébellion contre le gouvernement. « Nous, élevant « avec une liberté apostolique, dit le pape, notre voix « pastorale, nous censurons, condamnons, et déclarons « tout à fait nuls et vains, tous les décrets sus-mention- « nés, qui ont été émis par le pouvoir civil! »

« Mais portons nos pensées vers le nouveau monde. Nous venons de mentionner la NOUVELLE-GRENADE comme

Digitized by Google

ayant excité l'indignation papale; donc, nous pouvons la classer parmi les pays tolérants.

« Nous accordons volontiers le même titre de gloire à la modeste république de VENEZUELA.

« Quant à ce qui reste d'États catholiques romains, nous pouvons les grouper ensemble comme intolérants; quelques-uns sont même intolérants à tel point, qu'ils vont jusqu'à interdire même la profession privée de toute autre religion que celle de l'État. Dans les premiers, nous placerons BUENOS-AYRES, et la république fédérale de l'AMÉRIQUE CENTRALE, depuis 1832; dans les derniers, nous pouvons classer BOLIVIA, le CHILI, ÉQUADOR, le MEXIQUE, le PÉROU et URAGUAY. Ces contrées, jadis le siége de la grandeur européenne en Amérique, sont maintenant tombées dans un état de décrépitude qui contraste avec l'accroissement merveilleux des puissantes nations fondées par les Saxons protestants. L'esprit de liberté a vivifié le Nord, la bigoterie et la servitude ont ruiné le Midi.

« En résumé, d'après ce qui précède, sur 22 États catholiques, il y en a 7 tolérants; c'est moins d'un tiers. Mais, ce qui est encore plus frappant, c'est que, sur les 15 intolérants, il n'y en a pas moins de 10 qui le sont d'une manière *absolue* et *exclusive*. C'est là ce qui est le plus remarquable, comme nous le verrons quand nous ferons un semblable examen dans les États protestants.

« Nous serions incomplet en terminant ici notre panorama des pays intolérants; il est juste d'y joindre un pays protestant.

« Nous voulons parler de la SUÈDE, qui a été citée comme une réponse triomphante contre les protestants, se posant comme les champions de la liberté.

Digitized by Google

« Nous n'avons aucun désir de dissimuler la mesquine bigoterie qui se trouve encore dans les régions scandinaves; mais il faut que nous connaissions, d'une manière précise, l'étendue de la condamnation que nous méritons.

« Les lois encore en vigueur furent promulguées, le 24 janvier 1781, par Gustave III; elles établissent « l'exercice de la religion tout à fait libre, et une complète liberté de conscience. » Même cette déclaration, quoique imparfaitement mise en vigueur, est un hommage rendu à la verité du principe général.

« Nous trouvons que, de fait, il y a ici une complète liberté pour chacun de *conserver* ses opinions religieuses; pleine liberté de construire autant d'églises qu'on voudra, de nommer et de maintenir les ecclésiastiques de la religion, d'accomplir tous les actes du culte selon les bornes prescrites, c'est-à-dire d'éviter les processions publiques dans les rues, cérémonies qui ne sont pas déclarées partie intégrante de ce rite, et qui pourraient naturellement amener de fâcheuses collisions avec la majorité de la population. — Il y a, pour chacun, le droit de fonder des écoles pour l'instruction des membres de sa propre religion, et d'envoyer, pour le même objet, des prédicateurs là où aucune école n'existe. Aucun individu professant la religion dominante ne peut ridiculiser les doctrines catholiques romaines, sans être soumis à une amende de 10 à 50 dollars, et celui qui interromprait le service est passible d'une condamnation de 25 dollars. Il n'est permis à aucun ministre du clergé luthérien de s'imposer à d'autres qu'à des membres de son propre troupeau, ou de faire recevoir ses services quand ils ne lui sont pas demandés, et cela, à moins de subir des peines sévères.

Digitized by Google

« L'accusation fondée à porter contre la Suède, c'est que personne n'y peut *changer* de religion, si ce n'est pour adopter celle de l'État. Il n'est permis à aucune autre religion qu'à cette dernière de tenter le moindre effort pour répandre ses doctrines. Un luthérien ne peut suivre d'autre service que celui de son culte, sans être condamné à une amende de 10 dollars; ceux qui tentent de le faire changer de religion sont condamnés à payer 100 dollars, et si leurs efforts réussissent, ils peuvent subir le bannissement ou la confiscation de leurs propriétés.

« Nous avons ainsi confessé beaucoup, et nous avons tout dit, dénonçant, sans hésitation, une politique si faible, si étroite, et si peu protestante. Il est clair cependant que tout ceci n'est rien en face des ténèbres de l'Italie, et que, comparativement, c'est plein jour. Les protestants italiens peuvent-ils établir des églises publiques, fonder des écoles, avoir des pasteurs pour expliquer la Bible à leurs enfants? Leurs doctrines sont-elles protégées contre l'insulte et l'oppression? Ces questions-là suffisent pour détruire ce parallèle imaginaire.

« Et maintenant, notre tâche est presque accomplie. Nous avons visité la Suède protestante avec une sévérité que l'Autriche catholique romaine n'aurait pas soutenue; dorénavant, nous n'aurons guère qu'à compléter notre catalogue, en indiquant peut-être quelques différences dans le degré de tolérance accordé, mais trouvant partout que ce mot de tolérance est plus que justifié.

« Nous commencerons par le DANEMARK, l'État le plus ancien et le moins progressif. C'est dans ces dernières années seulement, que l'exercice universel de la religion a été sanctionné par une loi fondamentale; préalablement

Digitized by Google

les catholiques (qui n'étaient qu'au nombre de 2,500), étaient restreints dans le nombre de leurs lieux de culte; maintenant ils en possèdent autant qu'ils peuvent en soutenir, à Copenhague, Fredericia, Frederichstadt, Altona et Kiel.

« Quant aux PAYS-BAS, nous pouvons les traverser avec satisfaction. Léon XII consentit à une chose fort peu ordinaire, en faisant, avec le roi protestant Guillaume Ier, un concordat pour l'administration de l'Église catholique romaine. C'était là un procédé bien étrange vis-à-vis d'un prince hérétique, et qui montrait que le Vatican savait avoir affaire avec un gouvernement d'un libéralisme peu commun.

« Nous tirerons notre témoignage en faveur de la PRUSSE, de la bulle papale d'août 1822, « *De salute*, » qui réglemente l'Église catholique romaine. Nous ajouterons seulement que le correspondant des communautés religieuses avec Rome a été alors assujetti aux règlements qui sont ordinairement imposés dans les pays catholiques romains, et même que ces règlements ont été modifiés par un article de la Constitution de janvier 1850. Les défenseurs de Rome ne peuvent se plaindre lorsque le pape lui-même dit à ce sujet : « Nos efforts pour conserver la foi catholique ont été fortement secondés par le sus-mentionné roi de Prusse, que j'ai trouvé, comme je le reconnais avec gratitude, animé des intentions les plus bienveillantes envers ses très-nombreux sujets catholiques; ainsi, nous pouvons enfin amener toutes choses à une conclusion heureuse et satisfaisante, et nous sommes à même de reconstituer les Églises, de les diviser en diocèses, et de pourvoir tous les lieux qui en ont

Digitized by Google

besoin, de pasteurs, bien qualifiés sous tous les rapports. »

« En traversant le HANOVRE, nous avons à noter un incident curieux, concernant ses rapports avec la hiérarchie papale organisée dans son sein. Cette hiérarchie est régularisée par une bulle du 26 mars 1824, divisant ce petit pays, dont un neuvième seulement est catholique, en diocèses épiscopaux, et cela, avec le même sang-froid qui a récemment présidé à une division semblable de l'Angleterre. Le roi donna sa sanction à cette bulle ; cette sanction avait été sollicitée *avant* que la bulle fût publiée.

« Les royaumes de WURTEMBERG et de SAXE sont les seuls autres États de la Confédération germanique que nous mentionnerons à part, dans notre examen sur l'Allemagne tout entière. Dans ces deux pays, il existe une tolérance presque également complète. Dans le premier, où l'éducation est très-avancée, et très-généralement répandue, le trait frappant est le grand nombre d'écoles catholiques romaines. Dans le second, la famille régnante est catholique romaine, quoique, sur une population de plus de 1,600,000 âmes, il y en ait à peine 30,000 qui professent le catholicisme. Les uns et les autres sont cependant sur le même pied, non pas seulement pour les droits religieux, mais encore pour les droits civils, et ils ont, de part et d'autre, des membres dans la Diète. Il est vrai qu'il y a des limites posées, quant aux changements d'une religion à une autre, mais elles sont tout à fait mutuelles, et considérées comme sauvegardes contre la fraude, et non pas comme une contrainte sur les convictions religieuses. Ainsi, passé l'âge de vingt-et-un ans, aucun individu ne peut être empêché de

Digitized by Google

changer de religion ; il doit cependant prévenir de sa résolution un ministre de la croyance qu'il a professée jusque-là, et il doit attendre quatre semaines avant de faire acte formel de changement. Toute tentative peu honnête de prosélytisme est sévèrement punie.

« Nous trouvons encore en Allemagne 24 États indépendants, conservant chacun ses lois particulières, quoique faisant partie de la grande alliance fédérale. Chacun d'eux peut différer de ses voisins, en établissant des lois intolérantes, et ainsi le parti pris par chacun se trouve une expression propre de ses opinions.

« Notre but n'est point d'enfler le nombre des États protestants tolérants, en les comptant *per capita*, puisqu'il n'y en a pas moins de 22, tandis que deux seulement sont catholiques romains; mais il ne serait pas juste non plus de compter ceux qui sont agrégés ensemble, comme s'ils n'en formaient qu'un seul, puisqu'ils contiennent plus de 6,000,000 d'habitants, et que ces décisions y ont d'autant plus de valeur qu'elles sont prises séparément. Les degrés de tolérance diffèrent dans chaque État, surtout lorsqu'on calcule l'ensemble des priviléges civils accordés à la minorité; mais dans aucun il n'y a d'empêchement apporté au libre exercice de quelque forme que ce soit de la religion chrétienne. Dans la Bavière, où les catholiques romains sont en beaucoup plus grand nombre que dans tout autre État d'Allemagne, il y a, quant aux couvents, quelques règlements singuliers. Personne ne peut prononcer de vœux monastiques pour plus de sept ans; et au moment fixé, un inspecteur du gouvernement se présente à chaque religieux, et lui offre les moyens de sortir de sa position, pour peu qu'il puisse le désirer. Dans quelques autres

Digitized by Google

États, il n'est pas permis de fonder de nouveaux couvents; mais il ne paraît pas non plus que l'occasion s'en présente. Là, les idées n'ont pas, sous plusieurs rapports, atteint notre largeur ; mais on distingue, non sans raison, entre permettre ce qui est nécessaire dans une religion, et encourager ce qui n'est que décoration ou parade. Il existe ici un principe, c'est qu'un homme ne doit pas plus abandonner sa liberté, que perdre volontairement sa propre vie; du moins, cet abandon ne doit pas être irrévocable.

« Suisse. Le gouvernement fédéral n'a émis aucun règlement quant à la religion ; chaque canton agit d'une manière indépendante. Parmi les 22 cantons, il n'y en a que 7 qui soient exclusivement catholiques romains, et à peu près les deux tiers de la population sont de la foi réformée. Tous, cependant, ont adopté les mêmes principes, et ne souffrent pas que les opinions religieuses deviennent un terrain de discorde. Ainsi, ils ont vécu en harmonie jusqu'en 1830, alors qu'une série de révolutions politiques commença, et provoqua un conflit permanent entre les intérêts religieux. Ces dissensions internes furent attribuées aux intrigues des jésuites, qui abusaient de la liberté qui leur était accordée, en cherchant à obtenir un pouvoir progressif et exclusif. Nous ne nous arrêterons pas à examiner jusqu'à quel point ils étaient la seule cause de ces troubles, mais il n'est pas douteux qu'ils n'exagérassent les dissentiments de divers partis, se jetant ainsi eux-mêmes dans le tourbillon de l'agitation politique. Ceci conduisit les cantons protestants à des représailles portées trop loin, comme cela arrive toujours pour les représailles des peuples, et les jésuites furent expulsés. Il faut observer, néanmoins, que

Digitized by Google

ces actes avaient leur origine dans les causes politiques, et ne provenaient d'aucune loi intolérante ; et nous devons rappeler qu'il n'y a aucun pays catholique romain qui n'ait pas quelquefois été forcé d'adopter de semblables mesures envers ces trop actifs politico-ecclésiastiques. Même en reconnaissant l'injustice des actes individuels, il est impossible de nier la parfaite liberté dont jouissent, en Suisse, tous les cultes chrétiens dans leur exercice. Les jésuites peuvent difficilement être appelés essentiels lorsque le pape a solennellement décidé le contraire.

« Traversons l'Atlantique, et disons un mot des États-Unis. Ni le gouvernement fédéral, ni aucun des États, individuellement, ne permettent de lois pour l'encouragement ou la suppression d'une religion quelconque. Ces peuples ont coupé le nœud gordien des difficultés législatives, plutôt qu'ils ne sont arrivés à une solution. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ces États doivent, sans aucun doute, être classés parmi les contrées protestantes. Cela dérive tout naturellement de la fondation de leurs lois d'après celles de l'Angleterre. Pour un pays qui s'accroît si rapidement, il n'est pas facile d'être précis ; mais nous pouvons présumer que les catholiques ne sont là qu'un huitième des habitants.

« De retour enfin dans nos foyers, nous ne sommes point mécontents quoiqu'un peu fatigués ; nous voici dans la Grande-Bretagne. Elle ne se trouve qu'une unité dans le compte général, mais combien elle surpasse, en grandeur, l'ensemble de presque tous les États dont nous venons de nous occuper. Entourant le vaste globe de ses

Digitized by Google

possessions, tenant sous sa puissance quelque portion de chaque quart de la terre, ses 160 millions d'habitants dépassent en nombre ceux de tous les États qui gardent la foi catholique romaine. Ses institutions libres ont ainsi une valeur incalculable pour les progrès de la race humaine, et ses possessions dispersées sont des centres dans lesquels un esprit d'union se forme au milieu de l'oppression qui l'entoure. Il y a donc là de quoi clore notre liste des États tolérants, et nous pouvons nous arrêter en face du résultat général.

« Parmi les onze pays protestants, nous n'en avons trouvé qu'*un seul* intolérant, encore ne l'est-il point à la manière de ceux que nous avons appelés ci-dessus « exclusivement intolérants, » ou défendant entièrement la profession de toute autre religion que celle qui est établie.

« Parmi les 22 États catholiques romains, nous n'en pouvons découvrir que 7 tolérants, et dans ceux qui restent, il y en a 10 « exclusivement intolérants. »

« Ainsi, dans le protestantisme, l'intolérance est d'*un* onzième, et la tolérance du catholicisme romain n'est que *d'un tiers* de leurs membres respectifs; ou, pour ramener les deux églises au même terme de comparaison, l'intolérance du catholicisme romain est tout juste *trente-trois fois* plus générale que celle du protestantisme[1]. »

En attendant que M. Nicolas reconnaisse que les protestants exercent la tolérance, il commence par avouer

[1] *The Dublin university magazine*, mai 1853.

Digitized by Google

qu'ils en professent le principe. Il y a donc chance pour qu'elle passe dans la pratique; tandis que là où le principe en est refusé, il est à croire qu'on n'en permettra pas l'application. Les hommes passent, les principes restent, et cela suffit à la cause que nous défendons. Mais il est curieux de voir comment M. Nicolas tourne contre nous les armes dirigées contre son Église : « L'intolérance du protestantisme est d'autant plus criante, dit-il, qu'à la différence de celle qu'on reproche au catholicisme, elle est absolument dépourvue de fondement et d'excuse, elle est entièrement arbitraire, et pèche, non-seulement par excès, mais par principe... Que *l'autorité* ne tolère pas la licence, et que par là elle assure la liberté, une telle intolérance est dans l'ordre... cette intolérance a pour elle un fondement nécessaire et parfaitement justifié : telle a été l'intolérance du catholicisme [1]. »

Tout cela revient à dire : nous, qui nous sommes arrogé l'autorité, quoi que nous fassions, nous ne pouvons jamais être intolérants; mais vous, qui partez du principe de la liberté, quelque légères que soient vos restrictions dans la pratique, elles sont criminelles. Nous, catholiques, ce que nous ne tolérons pas s'appelle nécessairement licence, « notre intolérance est nécessaire; par notre principe, elle est parfaitement justifiée. » — Eh! sans doute, puisque c'est vous qui avez fait et le principe et l'application! c'est justement ce qu'on vous reproche : c'est de vous poser en maîtres, c'est de vous arroger l'autorité sur qui le permet et sur qui ne le permet pas; vous vous donnez un brevet d'inquisiteur, et vous dites ensuite avec naïveté : n'avons-nous pas le droit de vous brûler? —

[1] Nicolas, p. 481.

Digitized by Google

Non, vous ne l'avez pas, et votre premier tort, c'est de vous l'être arrogé, en usurpant l'autorité.

Mais la conscience de M. Nicolas se soulève elle-même contre les conséquences de sa théorie. Il est obligé, par elle, de descendre encore du rôle d'accusateur à celui d'accusé. Écoutons-le nous prouver que l'inquisition n'est pas le fait de l'Église romaine. « Le catholicisme, dit-il, n'a pas à en porter la responsabilité, car elle n'a pas été son œuvre ; c'est l'œuvre de Philippe II, et surtout de Ferdinand et d'Isabelle. Des ecclésiastiques théologiens prenaient part à cette institution et en composaient le tribunal, il est vrai ; mais c'était pour décider le cas d'hérésie, et en quelque sorte comme jurés, prononçant le fait de culpabilité sans y appliquer la peine[1]. »

Ainsi, des ecclésiastiques prennent part à l'inquisition ; ils en composent le tribunal ; mais c'est pour décider le cas d'hérésie, et non pour appliquer la peine. Ils savent bien que si le cas d'hérésie est prononcé, *l'auto-da-fé* s'ensuivra ; mais cela ne compte pas ; tant pis pour l'hérétique si la loi le condamne ; le saint prêtre dit seulement qu'il est hérétique. Et nous demandons, nous, qui est le plus coupable : Caïphe ou Pilate ? Caïphe disant de Jésus-Christ : Il a blasphémé ; ou Pilate répondant : Eh bien ! crucifiez-le vous-même ? En effet, les Caïphes de l'inquisition ont si bien crucifié eux-mêmes, que c'est à leur réquisition que l'hérétique était arrêté ; c'est par eux qu'il était interrogé, par eux mis à la question, par eux condamné, par eux conduit au supplice. Nous avouons qu'à côté de ce rôle celui de bourreau serait honorable, car le bourreau ne fait qu'obéir !

[1] Nicolas, p. 485.

Digitized by Google

Mais suivons M. Nicolas, passant de la tolérance aux lumières, et voyons comment, sur ce nouveau point, il nous prouvera la supériorité des peuples catholiques sur les peuples protestants.

La première, la grande, nous allions dire l'unique preuve que donne M. Nicolas, de la supériorité du catholicisme à l'égard des lumières, c'est l'érection des cathédrales ! Il y trouve tout, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga des arts et des sciences ! Nous ne réfutons pas, nous notons ses arguments.

La seconde preuve de l'amour du catholicisme pour les lumières, donnée par M. Nicolas, c'est le bon accueil fait par le pape à la découverte de l'imprimerie. Nous n'avons qu'un mot à répondre : depuis ce bon accueil, les produits de l'imprimerie, dans les États pontificaux, ne nous sont connus que par l'index des livres défendus !

Ici M. Nicolas se retourne contre la Réforme, et affirme « qu'après avoir tout sacrifié à l'Écriture et à la raison privée, le protestantisme a sacrifié la raison à l'Écriture, et l'Écriture à la raison [1]. »

Que de choses dans cette petite phrase ! D'abord tout est anéanti par l'Écriture, ensuite l'Écriture est anéantie par la raison ; enfin la raison est anéantie par l'Écriture ; somme toute, chez les protestants, c'est un anéantissement général, ce n'est plus que ténèbres et chaos !

Voilà des mots ; nous renvoyons, pour les faits, aux deux volumes que nos lecteurs viennent de parcourir.

Après avoir montré que le souffle protestant éteint tous les flambeaux humains et divins, M. Nicolas s'en prend à Luther, et cite des passages où le réformateur

[1] Nicolas, p. 503.

Digitized by Google

injurie successivement la plupart des livres de la Bible, depuis le Pentateuque, en passant par les Évangiles, jusqu'à l'Apocalypse. Nous avons déjà vu la confiance que méritent les citations faites par M. Nicolas, bornons-nous donc à dire ici que la *Revue de Strasbourg* (janvier 1853) prouve que le passage allégué est altéré et signifie à peu près le contraire de ce que M. Nicolas lui fait dire. Et pour couper court, nous demanderons comment il se fait que Luther déchire feuille à feuille un livre qu'il a mis des années à traduire; un livre, base unique de son œuvre de réformation; un livre dont il a cent et cent fois recommandé la lecture; un livre... Mais n'oublions pas que nous ne réfutons pas; que nous exposons seulement les arguments de M. Nicolas; car, ici, exposer, c'est réfuter [1].

Pour les lumières, comme pour la tolérance, M. Nicolas est conduit, par la force des choses, à laisser l'attaque pour se mettre sur la défensive. Il oublie qu'il doit prouver que le protestantisme est *obscurantiste*, et se met à disculper son Église de la condamnation de Galilée. Suivons-le donc sur ce terrain.

« Galilée, nous dit-il, ne fut point condamné comme bon astronome, mais en qualité de mauvais théologien [2]. »

N'admirez-vous pas la force de cette distinction? Mais, monsieur Nicolas, s'il est vrai que la terre tourne, cela reste vrai en théologie comme en astronomie. Ce qui, sur ce point, fait le bon astronome ne peut pas faire le mauvais théologien. Ce n'est ni Galilée ni la Bible qui se sont trompés. Qui est-ce donc? Tout simplement les théologiens qui

[1] Remontez, nous ne disons pas jusqu'aux œuvres de Luther, mais jusqu'aux citations de seconde main de M. Alzog, ou M. Nicolas a pris, trié et arrangé ses propres citations, et vous verrez que Luther y repousse seulement les apocryphes et ne témoigne que de sa préférence d'un évangile ou d'une épître sur une autre, sans condamner réellement aucun évangile, aucune épître. — [2] Nicolas, p. 508.

Digitized by Google

ont condamné Galilée et mal interprété la Bible ; en sorte que, sur ce point, objet de la condamnation, le bon théologien, c'était Galilée, tandis que les mauvais, ce sont vos inquisiteurs et le pape, leur président !

M. Nicolas veut nous prouver, non-seulement que la condamnation de Galilée était juste, mais encore que Galilée en était content, et il cite une lettre du savant persécuté, où, au milieu de paroles équivoques, parce qu'elles lui sont arrachées, comme sa rétractation le fut par la torture, se trouvent celles-ci, qui révèlent le fond de sa pensée : « J'ai été OBLIGÉ de rétracter mon opinion [1]. »

Quoi ! vous avez le courage de citer, à la décharge du juge, cette parole du condamné : J'ai été obligé, contraint, forcé de me rétracter ? C'est un courage bien digne des inquisiteurs, imposant la torture, arrachant des aveux, et envoyant ensuite dans les cachots ou sur un bûcher !

Aussi M. Nicolas ne nous paraît pas très-rassuré par son plaidoyer en faveur de l'inquisition, car il renie le Saint-Office : « Le tribunal du Saint-Office, dit-il, ne représente pas absolument le catholicisme. » Sans doute l'inquisition n'était pas tout le catholicisme, mais enfin, c'était son œuvre, et cela nous suffit pour juger l'ouvrier.

Après la justification du catholicisme, accusé de ne pas aimer la lumière, vient la condamnation de nos réformateurs : par exemple, le diable de Luther, le fantôme de Zwingle. Nous pourrions rappeler ce que nous avons dit en commençant : nous ne jugeons pas les actes des réformateurs du seizième siècle, mais les actes des réformés du dix-neuvième. Toutefois, nous ferons remarquer ici la pauvreté de tels arguments, pour faire mieux

[1] Nicolas, p. 510.

Digitized by Google

sentir la faiblesse de la cause. Zwingle avait eu, la veille, une longue et chaleureuse discussion publique sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans le pain et le vin de la cène, administrée chaque jour sur mille et mille points du globe, depuis quinze siècles. Il était plein de son sujet; il y songeait encore après la clôture de la séance, encore le soir, encore la nuit, enfin, encore au milieu de ses rêves. Des idées justes, mêlées d'images étranges, se présentent à son esprit. C'est son imagination éveillée, dans un corps assoupi, qui lui donne un bon argument. Qu'y a-t-il là d'étonnant? M. Nicolas n'a-t-il donc jamais rien rêvé de sensé, même au milieu d'images fantastiques? et pour cela quelqu'un songerait-il à lui dire qu'il est un superstitieux, un ignorant? Non, sans doute! Eh bien, appliquez donc à Zwingle la mesure dont vous-même voulez être mesuré.

Tel fut le songe de Zwingle, raconté par lui comme un songe : « *Somnium enim narro*, » dit-il. Or, le croiriez-vous, ce que Zwingle raconte comme un rêve, M. Nicolas le donne comme un fait : « Zwingle, fondateur du protestantisme en Suisse, dit-il, fut également assisté d'un certain diable ou spectre blanc ou noir, etc [1]. »

Je le demande au lecteur, est-il honnête de présenter comme un fait ce qui n'est qu'un songe, et peut-on rendre quelqu'un responsable de ses rêves?

Mais il y a quelque chose de pire dans la conduite de M. Nicolas : non-seulement Zwingle n'a parlé que d'un songe, mais il n'a pas même dit que dans ce songe il y eût un diable; ce diable est de l'invention de M. Nicolas ou de ses amis. Voici l'exacte vérité : Zwingle, en s'éveil-

[1] Nicolas, p. 546.

Digitized by Google

lant, ne put se rappeler l'apparence du personnage qu'il avait rêvé, et, pour mieux faire sentir l'incertitude de ses souvenirs à cet égard, il dit qu'il ne se rappelle pas s'il était blanc ou noir : « *Ater fuerit an albus nihil memini;* » « s'il était noir ou blanc, dit-il, je ne puis me le rappeler. » Et M. Nicolas, qui déjà avait changé le rêve en veille, maintenant glisse tout doucement le mot de diable, et en deux tours de main fait d'un homme intelligent qui pense juste, même dans un songe, un homme superstitieux qui déraisonne tout éveillé!

Nous voulions parler aussi du diable de Luther; mais cet exemple suffit pour apprécier un critique qui juge aussi légèrement. Luther croyait à l'existence du diable; mais M. Nicolas, qui dit que Satan fut le premier protestant, n'y croit-il donc pas? Luther croyait que le diable était hostile à sa traduction de la Bible, destinée à éclairer le peuple sur les erreurs du papisme, et qu'il était venu troubler ses travaux dans la forteresse de la Wartbourg. M. Nicolas, en bon catholique, croit-il donc que le diable ne peut tourmenter que les gens de son bord, tels que saint Antoine? Alors M. Nicolas est schismatique dans sa propre Église, car, de tout temps, le prêtre catholique a exorcisé, chassé le démon; et encore aujourd'hui, d'après ses évêques, des légions de diables font tourner et parler les tables! Mais enfin, nous accordons que Luther a cru à tort que le diable le visitait dans sa prison; qu'est-ce que cela prouve? D'abord, que Luther avait puisé cette croyance erronée dans le catholicisme; et ensuite, que Dieu n'a pas permis au démon d'assaillir Luther, comme selon vous il l'a permis pour tant de saints catholiques romains. Mais qu'il y ait là une preuve de l'ignorance des protestants, c'est ce que nous ne saurions voir.

Digitized by Google

Enfin, M. Nicolas entre dans son sujet; il va nous montrer le catholicisme travaillant à répandre des flots de lumières sur le monde; par qui? Par les ordres religieux, et entre autres par les jésuites. Encore ici nous ne voulons pas entrer en controverse, opposer aux travaux d'érudition de quelques ordres l'ignorance et les scandales de la plupart. Mais nous avons voulu seulement mettre sous les yeux du lecteur des arguments qu'il aurait pu supposer forts, s'il les avait ignorés. Qu'on le sache donc bien, les lumières dont le catholicisme se vante sont celles répandues par les ordres religieux, bénédictins, oratoriens, capucins et jésuites. Ces derniers surtout excitent l'admiration de notre auteur; il énumère avec complaisance les Universités qu'ils ont fondées et qu'ils dirigent : celle de Vienne, par exemple, dont M. Saint-Marc Girardin nous dit « qu'elle n'a aucun éclat, aucun professeur renommé, aucun ouvrage célèbre sorti de son sein, » bien que, ou plutôt parce que « l'influence des jésuites et leur méthode se retrouvent dans les fréquents examens de la Faculté [1]; » celle de Fribourg, dont « les habitants, nous dit M. Rougemont, sont ignorants et superstitieux, » bien que ou plutôt, parce que « on y compte un ecclésiastique pour 18 habitants! et enfin, dont le canton tout entier n'a produit que très-peu d'hommes célèbres. [2] » M. Nicolas nous parle des merveilleuses missions des jésuites, au Paraguay, où les sauvages apprirent à manier la pioche et le fusil au profit des révérends Pères et aux dépends du roi de Portugal; où les convertis rentrèrent dans les bois dès que leurs maîtres furent partis; enfin, où il ne reste aujourd'hui d'autre trace du pas-

[1] Girardin, p. 182, 183. — [2] Rougemont, p. 317.

Digitized by Google

sage des jésuites, que la tyrannie du docteur Francia!

Cet éloge des jésuites terminé, M. Nicolas en revient à ses accusations contre le protestantisme, et se trouve ainsi pleinement dans le sujet que nous avons traité. Il va nous montrer précisément le contraire de ce que nous avons cru voir tout le long de nos deux volumes; il va nous prouver que l'Angleterre et l'Ecosse, en particulier, sont bien dégénérées de leur antique splendeur; il va faire briller à nos yeux le souvenir des lumières antiques au milieu des ténèbres modernes. Édimbourg, l'Athènes du Nord, Glasgow et son industrie, Walter-Scott le poëte, Dugal Stuart le philosophe, Adam Smith l'économiste, James Watt l'inventeur de la machine à vapeur, tout va s'effacer..... devant quoi? Une des Hébrides qui jadis recélait des couvents! Pardon, lecteur; mais saviez-vous qu'il existât au monde un îlot du nom d'Iona? J'en doute, car il n'est pas même indiqué sur la plupart des cartes de géographie; eh bien! c'est là cependant qu'il y avait jadis plus de lumières que dans toute l'Écosse moderne; et, preuve que ces pays ont bien dégénéré, c'est que M. Nicolas « *ne sait pas* si les habitants » de l'îlot, qui jadis possédait tant de moines, « ont un ministre pour les instruire [1] ! »

Nous en demandons pardon au lecteur, mais nous ne pouvons discuter de sang-froid de telles niaiseries! Qu'une île choisie jadis par les moines pour se mettre à l'abri d'un pays barbare, soit aujourd'hui dédaignée par les savants qui peuvent vivre sans danger sur tous les coins de l'Écosse civilisée, est-ce donc une preuve que le protestantisme ait jeté l'éteignoir sur le flambeau de la civi-

[1] Nicolas, p. 530.

Digitized by Google

lisation? Pourquoi parler d'Iona, retraite de quelques pêcheurs, et ne rien dire d'Édimbourg, de Glasgow, d'Aberdeen, les villes les plus instruites du monde? Pourquoi n'avoir pas comparé Londres catholique du quinzième siècle à Londres protestante du dix-neuvième? Là était la question... et votre condamnation!

Maintenant, entrerons-nous dans les mêmes détails pour trois villes écossaises et trois villes irlandaises, que M. Nicolas nomme en passant? Non. Toutefois, pour ne pas paraître éluder l'objection, nous dirons que les villes nommées sont aujourd'hui plus florissantes que jadis, et que le seul moyen de concilier la vague assertion de M. Nicolas avec la vérité, c'est de tenir grand compte de ses qualifications de villes *épiscopales* et *abbatiales*. C'est sans doute comme résidences d'évêques et d'abbés que ces villes ont perdu. Rien d'étonnant, puisque aujourd'hui, de ces diverses cités, les écossaises sont devenues protestantes, et les irlandaises ont gagné en industrie ce qu'elles ont perdu en prêtres. Du reste, si les lumières ont baissé dans ces dernières villes qui sont restées romaines, ce n'est pas la faute des protestants; ce n'est pas même la faute des catholiques, car il existe encore dans l'une d'elles, à Thurles, église catholique, collége catholique, couvents catholiques et monastère. Le tort en est donc, non pas aux hommes, mais aux principes romains qui ont laissé s'éteindre le flambeau des connaissances humaines, ou qui, du moins, n'ont maintenu que le lumignon du moyen âge, quand de grandes clartés se répandaient ailleurs. Nous citer des villes catholiques déchues de leur antique science, c'est condamner le catholicisme qui les a laissées ou fait déchoir.

Enfin, M. Nicolas dresse la liste des hommes illustres

Digitized by Google

sortis du catholicisme et du protestantisme, pour exalter les premiers et rabaisser les seconds. Il nous dit toutefois qu'il ne veut pas discuter les cas particuliers. Nous croyons même qu'il était impossible de traiter la question générale; mais puisque M. Nicolas le tente, nous devons au moins montrer comment il s'y prend pour grossir le nombre des génies sortis de son Église, et réduire, par contre, celui de l'Église rivale. C'est ainsi qu'il présente comme un fruit du catholicisme, Molière, l'auteur du *Tartuffe*, Pascal, janséniste, l'auteur des *Provinciales*, que M. Nicolas nomme ailleurs un calomniateur de génie! C'est ainsi que, d'autre part, M. Nicolas, obligé de reconnaître que Newton et Keppler étaient protestants, prétend que cela ne prouve rien en faveur du protestantisme, car « si Newton et Keppler ont été savants et inventeurs, c'est à leurs frais, pour ainsi dire... » — A leur frais? Nous ne comprenons pas. Poursuivons; la pensée s'éclaircira : « Bacon et Leibnitz font le plus grand honneur à l'humanité, mais le premier appartient encore à cet ordre d'esprits solitaires, sans relations, quant au génie, avec la société à laquelle ils appartiennent[1]. »

Voici donc l'idée générale de M. Nicolas : un génie, né dans une société catholique, fût-il comédien ou janséniste, fait honneur au catholicisme. Un autre génie, comme Newton, publiant des livres de théologie, voire même des commentaires sur l'Apocalypse, où le pape est traité d'Antechrist, ne compte pas; ces génies n'ont rien de commun avec le protestantisme! Passons.

Mais nous voici sur le véritable terrain de la discussion; nous touchons à notre siècle. Quels sont les noms glorieux

[1] Nicolas, p. 332.

Digitized by Google

dont M. Nicolas tresse la couronne catholique? Il en est juste trois, pour faire le tour! M. de Bonald, l'adversaire de la Révolution française; M. de Maistre, auteur du *Pape*, où le bourreau joue un si grand rôle, et M. Châteaubriand « dont il est reconnu, sur la même page, qu'il romanisa l'Évangile [1] ! »

M. Nicolas s'approche toujours plus de la difficulté; il y touche, et va nous expliquer comment il se fait que les nations protestantes ne soient cependant pas aujourd'hui dans une complète obscurité. C'est tout simplement parce que les lumières catholiques y ont pénétré.

Il n'y a qu'une petite objection à faire à M. Nicolas. Si les nations protestantes empruntent aujourd'hui leurs lumières aux nations catholiques, comment se fait-il que le flambeau en soit éteint en Espagne, en Portugal, en Italie, en Irlande? Comment se fait-il que l'emprunteur soit plus riche que le prêteur? que le disciple soit plus instruit que le maître? que la Prusse, par exemple, ait tant et tant emprunté à la Bavière et à l'Autriche, qu'aujourd'hui celles-ci en soient réduites à venir chercher une littérature et des professeurs dans la nation protestante? Si l'Angleterre et l'Écosse sont pénétrées des rayons lumineux catholiques, comment se fait-il qu'on ne trouve pas un soleil intellectuel en Irlande? Mais encore passons.

Enfin, il ne reste plus à M. Nicolas qu'à prouver, tâche difficile, que les nations catholiques sont plus morales que les protestantes. Avant d'en venir aux faits, il examine les principes. Il trouve, depuis Luther jusqu'à Vinet, des doctrines révoltantes, une morale relâchée chez tous nos docteurs. Nous avons déjà, sur ce point,

[1] *Revue de Strasbourg*, janvier 1853.

Digitized by Google

montré que M. Nicolas altère tout simplement les textes selon ses besoins, et qu'il va jusqu'à prétendre que tel écrivain tolère chez les pasteurs des inclinations mauvaises, quand, au contraire, cet écrivain, non-seulement réprouve ces inclinations chez les laïques et chez les pasteurs, mais pousse la rigidité jusqu'à condamner, dans ces derniers, « certains goûts innocents en eux-mêmes. » Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Nous ne perdrons pas non plus notre temps à réfuter l'objection cent fois réfutée que la doctrine protestante autorise le relâchement des mœurs; il suffirait de produire cette objection dans les termes mêmes de M. Nicolas pour faire sentir qu'elle est absurde. Que répondre à cette assertion : « Le protestantisme, voyant son impuissance à réformer la société, a voulu ériger cette impuissance même en réforme, et réformer sa doctrine sur les mœurs, au lieu de réformer les mœurs sur ses doctrines[1] ? » C'est toujours la vieille calomnie réfutée par saint Paul : « Pêchons afin que la grâce abonde ; » c'est le refrain de tous les détracteurs du protestantisme qui l'accusent de sauver l'homme gratuitement, afin de l'autoriser à mal faire. Nous soutenons, nous, que pour croire qu'une Église qui existe depuis trois siècles ait pu prêcher une telle doctrine, il faut être fou ou menteur! Les protestants ont proclamé la doctrine de la grâce, comme les jansénistes, comme saint Augustin, comme saint Paul ; doctrine qui, loin d'autoriser le vice, impose la sanctification de la vie sans permettre à l'homme de s'en enorgueillir. Mais tout cela a été dit si souvent et si bien, que nous n'avons pas le courage de le répéter.

[1] Nicolas, p. 552.

Digitized by Google

Reste enfin à examiner si la pratique des protestants répond aux abominables doctrines qu'on leur attribue. Ici l'on voit que M. Nicolas est singulièrement embarrassé par les faits : il est obligé de dire que les protestants valent mieux que le protestantisme [1], et il cherche à se tirer d'embarras par une distinction. S'il y a quelque vertu chez les protestants, c'est, non parce qu'ils sont protestants, mais parce qu'ils ont conservé quelque chose du catholicisme! Heureux subterfuge! Quand, ailleurs, M. Nicolas aura besoin d'excuser le mal qui se trouve dans les nations catholiques, il retournera son argument et dira : s'il y a quelque mal chez les catholiques, ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques, mais parce qu'ils ont sucé le venin protestant. Avec de tels arguments, il n'est pas de cause qu'on ne puisse défendre. Mais comme on aura peine à croire que ce soient bien ceux d'un écrivain de nos jours, citons une seule phrase de M. Nicolas : « C'est au catholicisme, dit-il, qu'il faut faire remonter « ce qu'il y a de religieux dans les nations protestantes; « et au protestantisme, ce qu'il y a d'impie dans les « nations catholiques [2]. »

Après cela vous ne vous étonnerez pas si M. Nicolas, tantôt rabaisse la France et la déclare, « par le fait, protestante, » et tantôt l'exalte pour ses foyers si actifs, si « embrasés de charité, de dévouement, d'abnégation et « de sainteté... qui entretiennent, au cœur de la nation, « une valeur de sens chrétien et de sens moral bien su- « périeure, en définitive, *à celle de tous les autres peu-* « *ples* [3]. »

Est-ce tout? Non, il fallait encore rabaisser l'Angle-

[1] Nicolas, p. 551. — [2] *Idem*, p. 572. — [3] *Idem*, p. 576.

Digitized by Google

terre, et, pour spéculer sur les jalousies de nation, la comparer à la France. Quant à nous, c'est ce que nous avons évité. Mais puisque M. Nicolas parle des Iles-Britanniques, nous sommes contraint de lui répondre.

Il reproche à l'Angleterre ses pauvres, et il ignore, sans doute, que sous le romanisme, le tiers de cette nation était dans l'indigence [1], par la raison bien simple que le clergé possédait alors la moitié des biens territoriaux [2]. S'il y a des pauvres dans le Royaume-Uni, ils sont surtout dans l'Irlande catholique; en tous cas, ils sont abondamment secourus dans l'Angleterre protestante, et comparativement rares en Écosse.

M. Nicolas cite M. Léon Faucher sur *White-Chapel;* mais il ignore encore que, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, là, ce sont les Irlandais catholiques qui sont dans la misère et le vice; tandis que ce sont les descendants des réfugiés protestants français qui s'y font remarquer par leur supériorité morale et intellectuelle [3].

Enfin M. Nicolas nous cite un rapport de M. Eugène Rendu, à l'occasion du Palais de Cristal, où il est dit que dans « la seule ville de Londres... » Mais pourquoi parler de la *seule* ville de Londres? Londres est-il donc l'Angleterre? Londres, dont la prospérité même attire tant d'étrangers, peut-elle servir de mesure à la nation, quand il s'agit de compter les crimes? Londres, à cet égard, peut-elle être mise en parallèle avec Paris, sans port de mer, comparativement sans manufactures, et, en tous cas, sans Irlandais?

Ce réquisitoire contre l'Angleterre nous rappelle celui contre les États-Unis. M. Nicolas veut nous prouver qu'à

[1] De Jonnès, t. 1, p. 147. — [2] *Idem*, p. 112. — [3] Léon Faucher, t. 1, p. 12 et 13.

Digitized by Google

New-York on ne sait pas apprécier les arts, et pour preuve, il nous parle « des applaudissements idolâtres qu'un peuple de marchands prodigue à .... Lola Montès[1] ! »

Sentez-vous toute la force de l'argument? Les négociants des États-Unis ont applaudi Lola Montès; donc il est impossible que chez eux se forment une sainte Thérèse, un saint François de Sales, un Corneille, un Raphaël!

Nous n'avons que trois réponses à faire. D'abord, les beaux-arts dont parle spécialement ici M. Nicolas ne sont guère du ressort de la religion. Il faut comprendre l'Évangile comme le comprend l'Église romaine, pour donner une si haute importance à la musique et à la peinture. En second lieu, si les États-Unis n'ont pas donné sainte Thérèse, saint François de Sales, ni Corneille, ni Raphaël, il ont vu naître Washington, Franklin, Cooper, Irving, le général Jackson, John Clay, Webster et tant d'autres, en quelques années, et non en quelques siècles.

Enfin, un dernier mot qui coupe court à votre raisonnement. Votre fameuse Lola Montès, Espagnole et catholique, Lola Montès, faite comtesse de Mansfeld par un roi catholique, pour ses complaisances adultères, et chassée par un peuple ameuté, votre Lola Montès n'a pas été applaudie aux États-Unis par un peuple idolâtre; c'est probablement de Jenny Lind que vous voulez parler, Jenny Lind, cantatrice, qui n'a jamais été ni la femme de trois ou quatre maris vivants, ni la maîtresse d'une foule d'adorateurs, ni danseuse d'opéra, ni même actrice; Jenny Lind, ne se faisant entendre que dans des salles de con-

[1] Nicolas, p. 539.

Digitized by Google

cert, et donnant aux pauvres et aux institutions religieuses une large part de ses recettes. Jenny Lind, Suédoise, qui reçut des mains du clergé protestant une Bible, doit être protestante. Monsieur Nicolas, que reste-t-il de votre fameux argument de Lola Montès?

Nous nous reprocherions de prolonger cette réfutation; sans doute nous aurions encore beaucoup à dire, mais nous nous rappelons que la force de notre argumentation réside surtout en ceci, que nous laissons les objections se réfuter par leur simple exposition. Il était bon que le lecteur les entendît, afin qu'il sût que les adversaires n'avaient rien de sérieux à dire.

Jusqu'ici nous n'avons touché qu'aux objections présentées par le parti catholique; il en est d'autres qui, pour n'être pas mises en avant avec la même ardeur, n'en existent pas moins, silencieuses au fond des esprits incrédules. On croit s'élever à une grande hauteur en niant l'importance de la foi religieuse comme cause civilisatrice ou principe corrupteur, et en tenant grand compte, dans la formation des mœurs, des influences de race et de climat. Examinons donc de près cette nouvelle prétention.

Il est incontestable que le climat influe sur le développement de la civilisation. Mais a-t-il l'importance qu'on lui suppose? Ne laisse-t-il pas encore une large place à l'action de la foi religieuse? Voilà la première question.

Observez d'abord que le climat agit dans des sens divers. Une température élevée énerve l'esprit, comme elle féconde la terre; en sorte que l'homme gagne d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Une température froide stimule l'intelligence par les besoins qu'elle fait naître;

Digitized by Google

mais elle stérilise le sol et le prive d'une partie de ses fruits; si bien que tout en accordant au climat une importance qu'il n'a pas, on pourrait encore soutenir qu'il influe dans des sens opposés; et comme notre comparaison porte sur tous les points, il est à croire qu'il favorise d'un côté, en même temps qu'il peut nuire de l'autre. Il y a compensation.

Mais le climat n'a pas l'importance qu'on lui attribue. S'il était la principale cause de la civilisation, l'homme ne serait qu'un végétal que mûrit ou retarde une alternative d'humidité et de chaleur! Si le climat est la cause la plus puissante, on doit nous dire en quel sens? Est-ce la chaleur, ou le froid qui développe l'intelligence? Cela répondu, il faudrait encore montrer que son influence a toujours suivi la même loi. Or, c'est ce que démentent les faits : la civilisation a fleuri jadis sous le beau ciel de la Grèce, alors que la brumeuse Angleterre était dans la barbarie. Aujourd'hui les climats de ces contrées n'ont guère changé, et la barbarie et la civilisation se sont complétement déplacées[1]. Les Maures ont prospéré jadis sur le même sol où les Espagnols sont aujourd'hui misérables. Pour trancher la question d'un seul mot, fixons notre pensée sur trois contrées : les États-Unis au milieu; le Canada d'un côté, le Brésil de l'autre; maintenant qu'on nous dise qui seconde la civilisation? Est-ce le Nord ou le Midi? Si c'est le Nord, pourquoi le Canada catholique est-il inférieur en lumières, en fortune, aux États-Unis? Si c'est le Midi, pourquoi les États-Unis sont-ils supérieurs à tous égards au Brésil? Remarquez que le

[1] La civilisation de l'Angleterre a plus changé son climat que son climat n'a formé sa civilisation.

Digitized by Google

climat, pris comme cause, ne s'applique qu'à quelques nations, tandis que nous avons vu la cause religieuse s'appliquer à tous les peuples; cette clef a ouvert toutes les portes, levé toutes les difficultés. Une hypothèse qui résout tous les cas d'un problème doit être vraie.

Les races humaines expliquent-elles mieux que les climats la marche du genre humain? Nous ne prétendons pas être plus absolu sur cette question que dans la première. Nier l'influence des races serait nier le lien qui unit le physique au moral. Mais qui dit influence ne dit pas domination; accordons quelque chose à cette cause; mais aussi qu'on nous accorde qu'elle ne fait pas tout. Si on l'affirmait, comme on l'a prétendu pour les climats, il nous suffirait d'opposer les deux objections l'une à l'autre, pour qu'elles se détruisissent mutuellement.

Au fond, le raisonnement qu'on oppose habituellement est étrange. Il se trouve que la race saxonne a généralement embrassé le protestantisme, et court rapidement dans la voie de la civilisation, tandis que la race latine est restée catholique, et marche d'un pas plus lent dans tous les genres de progrès, quand elle n'est pas stationnaire. Alors, sans tenir aucun compte des convictions religieuses qui animent les cœurs et dirigent les esprits, on dit : ceux-ci marchent parce qu'ils sont Saxons; ceux-là s'attardent parce qu'ils sont Latins. Et pourquoi ne dirait-on pas : ceux-ci avancent parce qu'ils sont protestants, et ceux-là reculent parce qu'ils sont catholiques? La première assertion est-elle mieux prouvée que la seconde? En assignant la race pour cause à la civilisation, montre-t-on son rapport nécessaire avec l'effet? Du tout, c'est une affirmation, rien de plus. En indiquant la foi

Digitized by Google

comme cause de la vie morale, nous avançons une opinion qui se justifie devant le simple bon sens ; nous avons, en quelque sorte, le droit de supprimer la démonstration du comment. Quiconque s'écoute penser et s'observe en agissant, a conscience de l'influence qu'exerce, sur sa conduite visible, ses principes intérieurs. Je ne sais pas si je suis intelligent parce que j'ai la peau blanche ; mais je sais que je fuis le mal parce que je crois en Dieu. Enlevez ma foi, alors la blancheur de ma peau ne m'empêchera pas de m'abandonner à l'injustice et à l'égoïsme.

Au reste, encore ici nous pouvons répondre par des faits : les Celtes d'Irlande sont de la même race que les Celtes, highlanders d'Écosse ; pourquoi ces deux peuples sont-ils si différents ? Parce que les premiers sont catholiques paresseux, et les seconds protestants pleins d'activité. Les Italiens et les Français du midi appartiennent à la race ibérienne ; pourquoi la distance qui sépare nos huguenots réfugiés des lazzaroni de Naples ? Parce que les premiers, sous les principes libéraux de la réforme, ont développé leur intelligence par l'examen, tandis que les autres se sont stupidement soumis à l'autorité d'un clergé qui redoute l'instruction. Les mêmes Saxons ont envahi l'Allemagne et le Royaume-Uni ; si la religion ne les a pas modifiés, pourquoi cette différence frappante entre l'Anglais et l'Autrichien ? Enfin, pourquoi la nation suisse, quelles que soient ses origines, se partage-t-elle sur tous les points en deux parties distinctes : une instruite, riche, protestante ; et l'autre généralement ignorante, pauvre, catholique ?

Chose étrange ! on remarque chaque jour des oppositions profondes entre les enfants d'un même père et d'une même mère. On explique ces caractères divers par la di-

Digitized by Google

versité des milieux dans lesquels ils se sont formés : éducation, société, fortune ; et ensuite, quand il s'agit de la foi religieuse, on clôt la liste de ces causes, et l'on ne veut pas reconnaître que la croyance ou l'incrédulité qui gît au fond des âmes ait aucune action ; et l'on relève tout à coup la question des races pour lui attribuer toutes les variétés qui nous frappent chez les individus ! Mais alors, soyez conséquents. Tirez la conclusion logique : l'homme sorti d'un moule d'airain est irresponsable ; il n'a plus ni vices ni vertus ; mais uniquement des prédispositions physiques qu'on a tort de qualifier de morales, et qu'il ne peut ni combattre ni fortifier. On le voit, c'est au fond nier l'influence de l'éducation, l'utilité des lois ; c'est renverser toute société.

En réalité, les deux questions de races et de climats n'en font qu'une. Oui, les climats influent sur l'humanité ; oui, les races diversifient les hommes ; mais ces différences des races ont été créées en partie par les différences des climats ; ici par la latitude, là par l'élévation du sol, ailleurs par mille circonstances accidentelles qu'il serait trop long d'énumérer. C'est la permanence, la perpétuité de ces causes climatériques qui finit par accroître la diversité des races ; et tout peut revenir à ceci : l'homme physique peut être modifié par le milieu physique dans lequel il vit ; ces modifications vont jusqu'à influer à leur tour sur son moral ; mais, finalement, le tout est contenu dans des limites qui laissent encore à la foi religieuse un vaste champ d'action. L'homme n'est pas une plante ; l'homme n'est pas un castor ; l'homme est libre, intelligent, moral et responsable.

Pour dire toute notre pensée, nous devons ajouter que ce qui, dans les races, ne s'explique pas par le climat,

Digitized by Google

s'explique par l'homme moral; de même cet homme moral modifie à son tour le climat, en sorte que les deux causes assignées à la civilisation sont elles-mêmes dominées par une cause première plus générale, plus élevée : l'homme moral lui-même. Les causes physiques peuvent bien agir sur l'homme; mais c'est pour le retarder, non pour le développer. La source du développement est en lui. Qu'on le comprime, comme le fait le catholicisme, et il s'atrophiera. Qu'on le laisse libre, comme le fait la Réforme, et ses facultés s'étendront. La liberté, seule, le rendra plus intelligent et plus riche; et l'Évangile ensuite viendra le rendre meilleur et plus heureux.

Enfin, on a reproché au protestantisme d'avoir fait naître un esprit révolutionnaire en politique, en proclamant le principe du libre examen en religion.

Nous pourrions nous borner à demander si les révolutions ne remontent pas au-delà du seizième siècle, si les papes eux-mêmes n'en ont pas soulevé au dehors, en ameutant les peuples contre les princes, et au dedans, en exaspérant tellement leurs propres sujets, que plus d'une fois eux-mêmes en ont été les victimes. D'un côté, les croisades commencées par un moine, prêchées par les évêques de Rome, exécutées par les rois et les peuples très-catholiques; d'autre part, les papes soulevant, en Allemagne, le fils de Henri IV contre son père; sanctionnant, en France, l'usurpation de Pépin, maire du palais, sur son roi légitime; combattant, en Italie, pour placer une couronne sur la tête de leurs propres parents; tout cela nous fournirait de terribles moyens de récriminations et de défense. Mais serrons la question de plus près, et voyons ce

Digitized by Google

qui s'est passé dans la chrétienté à cet égard, depuis qu'il existe des protestants.

D'abord, pour savoir s'il est dans la nature du protestantisme de produire des révolutions intérieures, il ne faut pas regarder à l'origine de cet affranchissement religieux; car, outre qu'alors, comme nous l'avons déjà dit, les nations qui naissaient à la réforme étaient encore tout imprégnées de catholicisme, ces luttes étaient provoquées par le parti romain s'opposant aux progrès de la Réformation. C'était précisément au principe d'autorité, appliqué à tort aux choses spirituelles, qu'étaient dues ces guerres de religion. Ce qu'il faut examiner, c'est si, par ses principes, le protestantisme pousse à la révolte; et en fait, s'il y a poussé depuis qu'il règne sur les peuples.

Nous admettons d'abord que le protestantisme, partant du libre examen en religion, ait appliqué ce principe à toutes choses, et en particulier à la politique; nous admettons même que les esprits s'en soient tous fortement imbus; que s'ensuit-il? précisément le contraire de l'opinion que nous réfutons. En effet, le protestant, élevé dans cet esprit d'examen et de liberté, l'applique dans tous les actes de sa vie, dans toutes les classes de la société. En devenant ecclésiastique, magistrat, législateur, monarque, il porte, dans sa sphère d'activité, ces principes sucés dès son enfance. Cet esprit, pénétrant toute la masse, prépare les gouvernants comme les gouvernés à des changements politiques que le progrès des lumières fait reconnaître nécessaires. Ce n'est pas quand tout le monde marche qu'on se heurte; c'est quand, au contraire, ceux qui sont en tête résistent.

L'expérience a démontré ce que la théorie vient de nous faire pressentir. Étudiez l'histoire des peuples ex-

Digitized by Google

clusivement protestants, et vous n'y trouverez pas ces révolutions dont on les accuse si légèrement. Ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni les États-Unis, depuis qu'ils sont constitués en États indépendants, n'ont eu à souffrir d'aucune guerre civile. Sur tous les points, des progrès se sont accomplis sans secousses, paisiblement, par le jeu même des institutions. Des pétitions, des discours, des livres, voilà les pavés soulevés par les révolutionnaires protestants. Et, chose remarquable! on s'en est servi particulièrement en Angleterre, pour affranchir les catholiques romains!

Maintenant, portons nos regards sur le second terme de la comparaison, sur l'Espagne, le Portugal, l'Italie, le Brésil, le Pérou, toute l'Amérique du Sud, la France elle-même. Qu'y voyons-nous? une série constante d'émeutes, de révoltes, de révolutions sanglantes. Pour nous en tenir aux souvenirs de nos contemporains, qui n'est pas épouvanté à la pensée des bouleversements politiques de ces nations essentiellement catholiques? Le Mexique change si souvent de président, le Brésil est en guerre si permanente, que nous ne craignons pas d'offenser le lecteur, en lui faisant observer qu'il ignore probablement quel est le pouvoir qui domine, pour l'instant, dans ces contrées : est-ce Rosas? est-ce Ribeiras? est-ce le général Santa-Anna? est-ce tout autre que les journaux nous révèlent pour un jour, et qui tombe le lendemain? En Espagne, nous avons vu Don Carlos, Espartero, la reine Christine et sa fille se disputer le pouvoir; la guerre civile n'a cessé que depuis quelques années, et déjà de nouvelles émeutes éclatent sur divers points. En Portugal, Dom Pedro, Dom Miguel, se sont arraché la couronne; récemment encore, un parti politique y a levé une armée contre

Digitized by Google

le pouvoir, et si le sang n'a pas abondamment coulé, c'est qu'il y a eu lâcheté des deux côtés. L'Italie a vu vingt fois des conspirations étouffées, en quelques années. Les carbonari portent un nom italien. Le Milanais a ses proscrits. Le Piémont compte, parmi ses conspirateurs, son héros défunt; Charles-Albert. Le pape lui-même a été chassé, ramené, et ne se maintient dans son infaillibilité qu'entouré de baïonnettes étrangères. Et Naples, où les Suisses sont nécessaires pour tenir la population en joue! Et Florence, dont le prince avait juré, en 1848, les libertés retirées en 1850! Il n'y a pas une ville d'Italie qui n'ait ses réfugiés au milieu de nous. Il en est de même de l'Espagne. Et notre pauvre patrie elle-même, combien n'a-t-elle pas vu de révolutions depuis soixante ans? Louis XVI, Robespierre, Bonaparte consul, Napoléon empereur. Par exception, Louis XVIII meurt sur le trône; mais non pas sans avoir traversé les *Cent Jours* et plusieurs conjurations; et bientôt recommence la série de révolutions: Charles X meurt exilé en Allemagne; Louis-Philippe, exilé en Angleterre; la République est mort-née, et Louis-Bonaparte a déjà été successivement membre de l'Assemblée législative, président de la République et Empereur des Français. Comment ose-t-on, du sein de tous ces bouleversements, élever la voix pour accuser les nations protestantes de pousser aux révolutions?

Si, des nations essentiellement protestantes ou catholiques, nous passons à celles où deux éléments sont réunis, nous trouverons, chose remarquable, que quand la révolte y lève la tête, c'est au nom du catholicisme. Ainsi, dans les Iles-Britanniques, c'est l'Irlande catholique qui s'agite, s'ameute et occupe laborieusement la majeure partie de l'armée. Dans les Pays-Bas, c'est la Belgique catholique

Digitized by Google

qui se révolte et se détache de la mère-patrie. A Genève, c'est soutenu par les catholiques venus exprès de Savoie, que le parti radical triomphe à coups de canon. Quand la Suisse entière en vient aux armes, c'est pour comprimer le Sunderbund, conjuration catholique. Enfin, l'étincelle électrique qui, en 1848, a parcouru l'Europe, et secoué la Prusse mixte comme toutes les autres nations, était partie de France, pays catholique! si bien que nous en sommes encore à chercher, depuis le commencement de ce siècle, une révolution accomplie par un peuple véritablement protestant, tandis que nous en trouvons dix pour chaque nation romaine, où l'esprit de liberté lutte constamment contre l'absolutisme plus ou moins avoué.

Ainsi, les objections tirées de la politique, celles prises dans la science, comme celles puisées dans la religion, tombent toutes devant les faits de l'histoire, et nous restons devant ce résultat parfaitement établi dans cet ouvrage : En comparant les États-Unis au Brésil, l'Irlande à l'Écosse, les cantons suisses entre eux, l'Autriche avec la Prusse, l'Espagne avec l'Angleterre, l'Italie catholique avec la France réformée, sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité, la supériorité se trouve toujours et partout du côté protestant.

Mais cette conclusion légitime pour les pays que nous avons parcourus, le serait-elle pour tout autre, resté en dehors de notre cercle d'observations? En d'autres termes, la supériorité des nations protestantes sur les catholiques est-elle si générale qu'on puisse en faire remonter la cause aux principes eux-mêmes de la Réformation? Tel est le dernier point qui nous reste à examiner.

Digitized by Google

Digitized by Google

GÉNÉRALISATION

Nous avons parcouru le cercle des nations catholiques et protestantes. Sur chaque point de la circonférence, nous avons pu faire les mêmes observations. Nous serions donc autorisé à généraliser nous-même, et à dire, de la chrétienté entière, ce que nous avons constaté pour chacun de ses membres en particulier.

Cependant, nous laisserons encore ce soin à de nouvelles autorités ; nos citations ne se rapporteront donc plus à telle nation protestante ou catholique, mais à l'ensemble du monde catholique ou protestant.

Et d'abord, constatons ce fait : le catholicisme s'en va ; il est abandonné avec mépris ou dégoût par tout homme désintéressé qui réfléchit, n'eût-il pas embrassé la Réforme : « On ne saurait se dissimuler, dit M. de Lamennais, que l'époque actuelle est, pour le catholicisme, une

Digitized by Google

époque de souffrance et d'affaiblissement. L'Église est malade, elle languit, elle a cessé d'étendre ses conquêtes : impuissante même à conserver celles des siècles antérieurs, elle ressemble à une mer qui abandonnerait ses rivages[1]. Qu'est devenue, en France, en Allemagne, en Pologne même, surtout depuis quatre ans, la puissance qu'autrefois Rome exerçait sur les esprits? Y a-t-elle, en quoi que ce soit, modifié l'opinion avec la conscience publique? Hors quelques rares fidèles, hommes d'un autre temps, qui s'informe seulement de ce qu'elle dit? Oubliez les coteries et leur misères, regardez les masses, où sont celles que la papauté dirige et remue? Or, tout à sa raison : quelle est celle de cette décadence profonde, universelle de l'autorité pontificale? Rome le sait, cette autorité n'a nulle part, depuis longtemps, moins de succès qu'en Italie. On la hait d'une haine implacable, comme la cause principale des maux de la patrie[2]. »

« Convoquez aujourd'hui, dit M. Quinet, les évêques et archevêques de toute la terre; que cette assemblée prétende décider en maîtresse absolue du monde intérieur; sa tyrannie me sera aussi insupportable que celle de l'évêque de Rome. Qui pourrait aujourd'hui se démettre de sa pensée, de son droit moral, de l'évidence intérieure, devant une réunion du clergé, quelque nombreuse qu'elle fût? S'il fallait mander devant un concile les Jean Huss, les Jérôme de Prague, les Luther, les dissidents de nos jours, il risquerait d'amener le monde à sa barre. Il a perdu la majorité sur la terre; et l'on veut qu'il s'en remette de sa destinée à l'ancien vote par tête de nations! comment le lui demander[3]? »

[1] *Affaires de Rome*, Lamennais, p. 207. — [2] *Idem*, p. 283. — [3] Quinet, p. 315.

Digitized by Google

Pendant cette décomposition des membres catholiques, que deviennent les peuples protestants? Prenons d'abord une vue d'ensemble ; « Partout où la révolution religieuse du seizième siècle a prévalu, si elle n'a pas opéré l'affranchissement complet de l'esprit humain, elle lui a procuré un nouveau et très-grand accroissement de liberté. Elle a aboli ou désarmé le gouvernement systématique et redoutable de la pensée. Elle a introduit, en Allemagne, une liberté de pensée plus grande peut-être que partout ailleurs. En Danemark aussi, par l'influence de la Réforme, la pensée s'est affranchie et s'exerce librement dans toutes les carrières. En Hollande, au milieu d'une république; en Angleterre, sous la monarchie constitutionnelle, l'émancipation de l'esprit humain s'est également accomplie. Enfin, en France, dans un pays où elle a été vaincue, la Réforme a été, même là, un principe d'indépendance et de liberté intellectuelles, liberté qui a tourné au profit de la science, de la moralité, de l'honneur du clergé français, aussi bien qu'au profit de la pensée en général. La pensée religieuse a été alors bien plus hardie, elle a traité les questions avec bien plus de franchise que la pensée politique de Fénelon lui-même dans le *Télémaque*; cet état n'a cessé qu'à la révocation de l'Édit de Nantes.

« Partout où la Réforme a pénétré, partout où elle a joué un grand rôle, victorieuse ou vaincue, elle a eu pour résultat général, dominant, constant, un immense progrès dans l'activité et la liberté de la pensée vers l'émancipation de l'esprit humain. Faisons maintenant la contre-épreuve de cet examen; voyons ce qui est arrivé dans les pays où la révolution religieuse n'a pas pénétré, où elle n'a pu prendre aucun développement. L'histoire répond

Digitized by Google

que là, l'esprit humain n'a pas été affranchi. Deux grands pays, l'Espagne et l'Italie, peuvent l'attester. En même temps qu'il prenait ailleurs une activité jusqu'alors inconnue dans ces derniers pays, l'esprit humain est tombé dans la mollesse et l'inertie. L'élan de la pensée, c'est donc bien là le caractère essentiel de la Réforme, le résultat le plus général de son influence, le fait dominant de sa destinée[1]. »

« Jetez un coup d'œil sur l'histoire des jésuites, ils ont échoué partout; partout où ils sont intervenus avec quelque étendue, ils ont porté malheur à la cause dont ils se sont mêlés. En Angleterre, ils ont perdu des rois, en Espagne, des peuples. Le développement de la civilisation moderne, la liberté de l'esprit humain, toutes les forces contre lesquelles les jésuites étaient appelés à lutter se sont dressées contre eux et les ont vaincus; et non seulement ils ont échoué, mais rappelez-vous quels moyens ils ont employés. Ils ont agi par des voies souterraines, obscures, subalternes. Le parti contre lequel ils luttaient, au contraire, non-seulement a vaincu, mais il a vaincu avec éclat, il a fait de grandes choses, et par de grands moyens; il a soulevé les peuples; il a semé en Europe de grands hommes; il a changé, à la face du soleil, le sort et la forme des États[2]. »

« Je pourrais montrer la Réforme, dans la variété de ses rapports avec l'ordre social, amenant partout des résultats d'une importance immense. Par exemple, elle a ramené la religion au milieu des laïques dans le monde des fidèles. Elle a fait entrer les croyances religieuses dans la circulation générale. Elle a rouvert aux fidèles

[1] Guizot, t. VI, XIIe leçon, p. 24, 25, 26. — [2] *Idem*, p. 31, 32.

Digitized by Google

le champ de la foi où ils n'avaient plus droit d'entrer. Elle a rendu l'indépendance au pouvoir temporel[1]. »

De cette vue générale, descendons dans quelques détails. Le premier fruit de la Réforme a été recueilli par les nations catholiques elles-mêmes. La rivalité a contraint Rome à des concessions; quelle chute d'Hildebrand à Pie IX! « La réformation seule, dit Villers, pouvait mettre une digue à ce torrent. Elle atteignit à la fois les deux ambitieux qui aspiraient à donner des fers à l'Europe. L'orgueilleuse Autriche a été pour jamais abaissée et contenue. Le Pontife romain a perdu une partie de sa domination, et n'a conservé qu'un pouvoir précaire dans ce qui lui est resté. Enfin des gouvernements puissants se sont élevés; émules dans tout ce qui peut contribuer à la gloire et au bonheur des nations, ils secondent, pour la plupart, l'action du nouvel esprit qui anime les peuples, et s'efforcent d'effacer successivement toutes les traces de la barbarie du moyen âge.

« Le progrès successif des lumières, dit-on, eût in-« sensiblement amené les mêmes résultats, et eût épar-« gné tous les maux qui naissent d'une si terrible com-« motion et d'aussi longues guerres. » Mais on ne réfléchit pas que, dans le système d'une Église infaillible, dont toutes les décisions sont dictées par l'Esprit-Saint, une réformation, telle qu'il la faudrait, devient impossible, et qu'elle est même en contradiction avec l'esprit du catholicisme romain. Il est permis de douter au moins que le changement désiré fût arrivé de sitôt, et qu'il eût été aussi complet. Il est certain qu'au moment de la réformation, les chefs de la catholicité, qui n'avaient vu

[1] Guizot, t. VI, XII^e leçon, p. 33, 34.

Digitized by Google

d'abord, dans la renaissance des lettres, que de la gloire ou des jouissances, ou une certaine disposition à l'élégance des manières, et qui les avaient encouragées dans ces vues, commençaient à sentir le danger pour eux de trop de lumières dans les esprits, et qu'il se manifestait, de leur part, une réaction très-prononcée. Cette réaction n'a pas cessé de sitôt dans les États de la maison d'Autriche en Allemagne, en Espagne, en Italie et dans la Belgique, où tous les moyens d'inquisition et de censure ont été employés pour entraver le vol de la pensée, et faire rétrograder la culture. Que l'on compare l'état politique, religieux, littéraire, de la plupart de ces pays, pendant les siècles suivants, avec l'état de l'Allemagne protestante, de la Hollande, de l'Angleterre, sous ces mêmes rapports ; et qu'on juge sans prévention de ce qu'on aurait eu à attendre de ce même régime, devenu universel et despotique en Europe.

« Quant à ce qu'on aurait dû attendre, à la longue, des papes et du clergé, si on les eût laissés agir spontanément dans toute leur puissance et leur crédit, on peut en juger par l'état moral et physique de la plupart des domaines soumis immédiatement à des princes ecclésiastiques. L'esprit du papisme est exclusif et intolérant, il faut le dire : or, l'esprit d'une institution ne peut cesser d'agir, que cette institution ne cesse. Une observation assez décisive, c'est que le vertueux et humain *Innocent XI* ne put presque exécuter aucun de ses louables projets pendant un pontificat de douze années. Les papes, plus avisés depuis la réformation, affaiblis, presque nuls, ont cédé forcément en diverses rencontres ; mais c'est le pouvoir qui leur a manqué, et non la bonne volonté [1]. »

[1] Villers, p. 90.

Digitized by Google

Si la Réforme a fait sentir son heureuse influence jusque chez les peuples qui ne l'avaient pas embrassée, quels ne durent pas être ses bienfaits chez ceux qui l'avaient franchement acceptée ! Celui que nous signalerons le premier, parce qu'il est incontestable, même pour les adversaires, fut la liberté de penser : « Que seulement l'on songe, dit M. Villers, à l'attirail immense de censures, de prohibitions, d'inquisiteurs que l'Église romaine avait mis en jeu pour tenir tous les yeux fermés, dans un temps où chaque vérité nouvelle devenait une hérésie, c'est-à-dire, un crime digne de tous les supplices, et contre lequel on requérait toute la rigueur du bras séculier..., et l'on frémira du danger que l'humanité a couru, avant le seizième siècle. Si, par un concours le plus heureux et le plus inattendu de circonstances favorables, la pensée n'eût reçu, presque coup sur coup, de nouveaux renforts et de nouveaux aliments à son activité, que serait devenue la faible étincelle de lumière qui commençait à briller, avec le système d'étouffement et d'*obscurantisme* adopté par la cour de Rome ? Si, du sein de la laborieuse Allemagne ne fussent sortis l'art de l'imprimerie et la réformation de l'Église ; si la puissance colossale qui enchaînait les consciences et qui opprimait les esprits n'eût reçu rapidement tant d'atteintes sensibles, de combien de siècles peut-être n'eussent pas été retardées la culture du genre humain et l'amélioration de l'état social ? Demandons-le au midi de l'Allemagne, aux peuples des Deux-Siciles, de l'Espagne, de l'Irlande. — Qu'un observateur impartial, après avoir reconnu franchement l'état des lumières, dans ces contrées, s'assure du degré où elles sont parvenues dans la Suisse, l'Allemagne protestante, la Hollande, l'Angleterre ; le contraste ne pourra lui échapper. Ce

Digitized by Google

n'est pas à dire que, dans les pays catholiques ci-dessus dénommés, il ne se rencontre des hommes supérieurs et à la hauteur de leur siècle; mais ils sont rares, et c'est la masse des nations qu'il s'agit de comparer. Sans doute que, dans la liaison étroite où tous les peuples de notre petite Europe vivent ensemble, il est impossible que les lumières des uns ne pénètrent quelque peu chez les autres : le mur de séparation ne peut être assez renforcé, assez sévèrement surveillé, pour que les individus d'une et d'autre part ne se communiquent. Mais certes, du côté catholique, on n'a négligé jusqu'ici aucune précaution pour repousser, comme une dangereuse épidémie, les idées libérales du protestantisme, dans les limites de leur territoire. C'est à Rome que les premières censures de livres ont été inventées; et l'exemple en fut suivi religieusement par les gouvernements dévoués à Rome. *Léon X*, ce protecteur si vanté des arts, promulgua, en 1515, de sévères règlements contre la publication et l'impression de livres traduits du grec, de l'hébreu ou de l'arabe. Presque au même instant où, cinq ans après, il fulmina contre la réforme cette fameuse bulle qui débutait ainsi : *Exurge, Deus, judica causam tuam*, dans laquelle *Luther* et tous ses adhérents étaient foudroyés des plus terribles anathèmes; où il était indistinctement prohibé de lire tous leurs livres, de quelque matière qu'ils pussent traiter; au même instant, dis-je, ce pontife ne rougit pas de publier, au nom de *Jésus-Christ*, une bulle en faveur des poésies profanes de l'*Arioste*, menaçant de l'excommunication ceux qui les blâmeraient ou en empêcheraient le débit! Qu'attendre d'un tel esprit, d'un tel abus des choses qu'on veut faire respecter comme saintes, recevoir comme des oracles du ciel même? La

Digitized by Google

France, le plus éclairé de tous les pays catholiques, plus éclairé que plusieurs pays protestants, et où le papisme n'a jamais régné complètement, malgré ses efforts pour s'y ancrer et pour y introduire l'Inquisition; la France, où même régnait une demi-réforme, sous le titre des *libertés gallicanes,* n'a pas été tout à fait à l'abri de ce système d'étouffement. En Espagne, en Italie, en Autriche, les prohibitions et les censures allèrent bien plus loin, et y imposent encore aujourd'hui de grandes entraves à la liberté d'écrire et de penser. Ces faits, et une infinité d'autres qui se renouvellent journellement, caractérisent l'esprit du catholicisme, relativement à la propagation des lumières et à la libéralité de l'instruction. On y maintient encore, autant qu'il est permis de le faire dans notre siècle, la maxime du moyen âge : « de retenir les esprits, sur certains objets, dans une entière stupidité; d'y laisser, tant qu'on peut, des cases vides, afin de les pouvoir remplir ensuite à volonté, et que les superstitions y trouvent commodément place. Outre cela, les inquisiteurs romains défendirent en masse tous les livres imprimés par soixante-deux imprimeurs qu'ils dénommèrent, sans acception de leur contenu, ajoutant encore une défense générale de lire aucun livre sortant des presses d'un imprimeur qui, une seule fois en sa vie, aurait imprimé quelque écrit venu de la main d'un hérétique. De sorte, dit un l'historien, qu'il ne restait plus rien à lire... L'on ne trouva jamais un plus beau secret pour hébêter et abâtardir les hommes par la religion. La réformation brisa toutes ces chaînes imposées à l'esprit humain, renversa toutes les barrières qui s'opposaient à la libre communication des pensées. Il ne resta de prohibé, dans son sein, que les productions dont la morale

Digitized by Google

publique ou la pudeur auraient à rougir. — Avoir rappelé le souvenir de ces chaînes et de ces barrières; avoir considéré la longue barbarie qu'elles auraient encore maintenue sur la terre, n'est-ce pas avoir exposé suffisamment combien la réformation a contribué aux progrès et à l'universalité des lumières? Dès que par elle, en effet, la carrière eut été ouverte, on osa discuter publiquement les intérêts les plus précieux de l'humanité, et parler humainement de toutes les choses humaines.

« Le principe d'examen provoque la lumière dont il est ami, comme celui de soumission aveugle est le fauteur des ténèbres. Et comment calculer jusqu'où peut s'étendre l'influence infinie d'un principe fondamental que l'on admet pour base de l'instruction religieuse, et par conséquent aussi de l'instruction morale d'une nation?.. L'homme qui est libre dans le sanctuaire le plus intime de son âme regarde franchement et hardiment autour de soi; il devient entreprenant, actif : propre à tout ce qui est grand et utile. Celui qui est esclave dans sa conscience, esclave au centre de son être, l'est, sans le savoir, dans toute sa conduite, dégradé qu'il est par la stupéfaction et l'apathie qui énervent ses facultés [1]. »

La liberté de penser, appliquée d'abord aux choses religieuses, par une pente toute naturelle, s'étendit à la philosophie, aux sciences, aux arts et même au sol, que l'homme, devenu plus intelligent, put dès lors mieux féconder. « L'agriculture et l'industrie, dans les pays protestants, s'enrichirent de la suppression des nombreux jours de fêtes, de pélerinage, de processions nocturnes, perdus pour l'activité dans les pays catholiques, occa-

[1] Villers, p. 229 à 237.

Digitized by Google

sions pernicieuses de fainéantise et de désordre, et quantités vraiment négatives qui diminuent d'autant la somme du travail et des richesses nationales. Combien n'eussent pas encore longtemps langui le véritable esprit commercial, la navigation, l'exploration des mers, si deux États, activés par la réformation (États où la nation entière déployait toutes ses forces, épuisait ses ressources, et secondait l'action du Gouvernement) ne se fussent trouvés conduits et comme forcés à s'emparer du trident! Sans la secousse religieuse opérée par *Luther*, l'ordre des événements ne fût pas devenu tel; la Hollande, pauvre parcelle des États autrichiens, fût restée sans marine et sans commerce; l'Angleterre n'eût point eu cette force volcanique et la direction qui tourna cette force contre l'Espagne. Au lieu de cela, le système maritime et commercial a pris en Europe, par ces deux puissances, un développement et un essor proportionnés à la force interne qui les animait. Leurs flottes, leurs habiles marins, ont parcouru toutes les mers, ont embrassé le globe dans la ligne de leur course. Cet exemple a été suivi par la France, l'émule constant de tout ce qui est grand et utile. Ainsi, la fermentation, excitée en Europe par des opinions religieuses, y a suscité un nouvel ordre de choses plus heureux pour l'humanité[1]. »

La prospérité matérielle n'est cependant qu'un des résultats de cette liberté de penser; une conséquence plus immédiate fut la diffusion des lumières. La première étincelle partit de cette théologie dédaignée aujourd'hui, précisément parce qu'on n'en connaît que des lambeaux romains. Écoutons M. Villers : « Tout le système des étu-

[1] Villers, p. 132, 133, 223, 224.

Digitized by Google

des de la théologie protestante diffère de celles de la théologie catholique. Ce sont deux mondes antipodes l'un de l'autre, qui n'ont de commun que le nom. Mais cela suffit malheureusement pour tromper tous les gens qui ne jugent que sur le nom. La théologie catholique repose sur l'autorité inflexible des décisions de l'Église, et dès lors interdit à celui qui l'étudie tout usage libre de sa raison. Elle a conservé le jargon et l'appareil barbares de la scolastique : on sent en elle l'œuvre de ténèbres des moines du dixième siècle : enfin, ce qui peut arriver de plus heureux à celui qui a eu le malheur de l'apprendre, c'est de l'oublier au plus tôt. Quiconque aurait à cœur de s'instruire en histoire, en littérature classique, en philosophie, ne pourrait rien faire de mieux qu'un cours de théologie protestante. Ce sont des ecclésiastiques élevés ainsi, qui, sortant des universités, vont occuper les places de pasteurs, de ministres dans de petites villes et au milieu des campagnes. Il arrive souvent qu'ils y fondent des écoles excellentes, et répandent autour d'eux les lumières dont leurs maîtres les ont enrichis. La classe de nos curés, de nos vicaires de village a toujours été, en général, fort respectable et fort exemplaire : cependant, il faut en convenir, et tous ceux qui ont pu l'observer l'avoueront sans peine, cette classe n'est pas moins exemplaire chez les protestants, et elle y est beaucoup plus et beaucoup *mieux* instruite.

« Cependant on doit observer que ce mouvement ne put avoir une libre et pleine expansion que dans les pays protestants : il était étranger et contradictoire au système établi dans les États catholiques. Chez ces derniers, la philosophie doit être regardée comme une sorte de perturbatrice du repos public, ou, si l'on veut, de l'apathie

Digitized by Google

publique; ce qui, aux yeux de bien des gens, revient à peu près au même. En Autriche, en Italie, en Espagne, c'en fut bientôt fait de cet élan philosophique, et l'assoupissement ordinaire reprit incontinent le dessus. En France, contrée qu'on ne doit nullement ranger sur la même ligne que les autres contrées catholiques, l'esprit philosophique s'éteignit bientôt après *Descartes*, lequel même, comme on sait, trouva dans la Hollande le plus grand nombre de ses partisans et de ses antagonistes. L'intérêt pour les vérités ou pour les systèmes philosophiques, au contraire, loin de rien perdre de son activité, sembla toujours aller en croissant chez les Anglais et les Écossais, les Hollandais, les Suisses, les Allemands du Nord. Londres, Halle, Genève, devinrent les écoles où les Français puisèrent leur doctrine. *Locke* et *Hume*, *Leibnitz*, *Wolf* et *Bonnet* devinrent nos maîtres. Leurs ouvrages, fruits du sol protestant, devinrent nos ouvrages classiques et fondamentaux en philosophie.

« L'influence de la réformation, sur l'étude de la morale, n'a pas été moins décisive que sur celle des autres branches de la philosophie. Cette science, qui est, pour la conduite de l'homme, ce que la métaphysique est pour son savoir, était tombée, depuis les derniers moralistes romains jusqu'au seizième siècle, dans un oubli presque total. On sait que les Pères de l'Église, qui ont usé toutes les ressources de leur esprit dans les controverses de dogmes, ont fait peu, ou même rien, pour les sciences morales : les scolastiques, moins encore ; et sous leur long règne, la vraie morale disparut entièrement, pour faire place à la *casuistique*, morale dégénérée, où les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables se réduisaient presque entièrement à ses devoirs envers l'É-

Digitized by Google

glise, où une foule de superstitions et de subtilités pratiques ne répondaient que trop bien à la superstition et aux subtilités de la théologie de ces temps obscurs. Quand l'Evangile eut repris son rang et remplacé la casuistique, la morale divine qui s'y trouve énoncée reprit aussi le sien dans les chaires et dans les écrits des pasteurs spirituels.

« Ces disputes de religion, qui ne portaient que sur des opinions différentes en fait de théologie et en matières de foi, ont contribué à entretenir dans les pays protestants cet esprit vivant de religion et cet attachement au christianisme, qui s'y trouve beaucoup plus marqué que dans les pays catholiques. Mieux vaut, après tout, disputer sur la religion que de s'accorder paisiblement à n'en point avoir; plutôt contester sur la manière d'adorer Dieu que de ne point y croire du tout, et de se reposer dans l'indifférence et la tiédeur sur ce qui concerne nos rapports avec la Divinité. Mieux vaut encore, sans doute, adorer sincèrement Dieu, et laisser chacun libre de faire ce grand acte à sa manière. C'est là précisément qu'en sont venus, les uns plus tôt, les autres plus tard, les différents peuples réformés. Ils ont commencé par l'ergoterie et la controverse; ils ont fini par la philosophie et la tolérance; et l'esprit religieux leur est resté[1]. »

Enfin M. Villers compare lui-même les résultats de la réforme à ceux de la papauté : « Les membres du clergé, les instituteurs, les dépositaires de tout savoir, les maîtres de toutes les âmes, dans le catholicisme, étaient occupés des pratiques extérieures de la dévotion, du maintien des droits de l'Église, qui étaient aussi presque les seuls objets dont ils entretinssent les peuples.

[1] Villers, p. 249, 250, 260, 264, 263, 264, 321, 322.

Digitized by Google

Il en résultait une ignorance et une indolence profondes sur les plus précieux intérêts des hommes en société. L'agriculture, l'économie et ses branches diverses étaient dans une dégradation déplorable. Tel est encore à peu près leur état dans les belles provinces de Naples et de Rome, en Espagne, en Portugal ; la misère, la fainéantise, l'immoralité, tous les vices naissent, parmi les peuples, de semblables dispositions : l'État reste faible et mal administré. Quelle activité, au contraire, quels perfectionnements dans l'agriculture, dans l'économie champêtre, dans l'administration, ne frappent pas les regards de l'observateur, au milieu des froids et infertiles champs de l'Écosse, dans la Grande-Bretagne, dans la Hollande ! La main de l'homme y crée tout, parce qu'elle y travaille pour lui ; elle y est toute-puissante, parce qu'elle y est libre, et qu'une instruction convenable l'y dirige. Le contraste de ces effets indubitables des deux religions se fait sentir surtout en Allemagne et en Suisse, où les divers territoires qui se croisent font, à chaque moment, passer le voyageur d'une contrée catholique à une contrée protestante. Rencontre-t-on un misérable hameau de boue, couvert de chaume, des champs mal tenus, des paysans tristes, grossiers, et force mendiants ; on risque peu de se tromper, en conjecturant qu'on est en pays catholique. Se présente-t-il, au contraire, des habitations riantes, propres [1], offrant le spectacle de l'aisance

[1] Qui a voyagé, et n'a pas été frappé de la malpropreté qui règne presque universellement dans les pays catholiques, et qui contraste si fort avec l'extrême propreté des pays protestants du Nord, celle de la Hollande et celle de l'Angleterre ? D'où vient l'apathie d'un côté, et l'activité de l'autre ? D'où l'esprit d'ordre et de travail aux uns, aux autres l'insouciance et l'oisiveté ? La raison en est assez sensible. Quant à la mendicité, personne n'ignore à quel excès odieux et révoltant elle est poussée dans les pays les plus catholiques ; de sorte qu'on la voit croître sensiblement à mesure qu'on s'ap-

Digitized by Google

et de l'industrie, des champs bien clos, une culture bien entendue; il est fort probable qu'on est au milieu des protestants, ou des anabaptistes, ou des mennonites. Ainsi la nature semble changer d'aspect à mesure que celui qui est fait pour lui donner des lois jouit plus ou moins de sa liberté, déploie plus ou moins toutes ses forces; tandis que, cependant, cette nature a paru se complaire à vouloir enrichir de tous ses dons les peuples catholiques qui habitent les plus belles contrées de notre Europe. Cette singularité se remarque avec évidence sur le territoire borné de l'Helvétie. Que l'on compare les plaines fertiles de Soleure, au sol bien moins favorisé de l'Argovie; le terrain rocailleux, ingrat, du pays de Vaud, exposé aux influences boréales, à cette magnifique Suisse italienne, ou au Valais si bien abrité; le pays de Neufchâtel, aux campagnes si favorisées des pays naguère soumis à l'abbé de Saint-Gall; et enfin, dans les États mêmes de ce moine-prince, que l'on compare la portion qui suivait le culte romain, à celle beaucoup moindre qui, sous la protection de Zurich et de Berne, avait pu rester attachée à la réforme, et l'on verra partout l'activité et les lumières de l'homme l'emporter même sur les libéralités d'une nature prodigue, tandis que tous ses bienfaits sont comme perdus pour la paresse et l'insouciance. L'agriculture est portée à un si haut point de perfection dans le canton de Berne, que plusieurs des méthodes des cultivateurs bernois ont été adoptées en Angleterre; et c'est à la société agronomique établie par eux

proche davantage du centre de la catholicité, par toute l'Italie, et qu'à Rome elle atteint son dernier période. Au reste, quiconque a vu seulement quelques villes catholiques et quelques villes protestantes a dû remarquer, au premier aspect, la différence qui existe entre elles, sur ce point important de la mendicité.

Digitized by Google

que l'on doit la vraie théorie de l'irrigation, dont les agronomes connaissent assez l'importance [1]. »

« Ce que les réformateurs ne purent effectuer eux-mêmes, le bon esprit qu'ils avaient introduit l'amena peu à peu, et tout naturellement par la suite. Il est remarquable que, durant les trois derniers siècles, outre un grand nombre de gymnases, lycées, et autres écoles, l'Allemagne fut enrichie de plus de vingt universités, dont les trois quarts protestantes. L'Angleterre en fonda trois pour l'Écosse, la Hollande six. Du côté catholique, il y en eut six de fondées en Italie, huit en Espagne, et trois en France. Non-seulement les protestants ont l'avantage, qui pourrait être équivoque, de la pluralité, mais nulle personne raisonnable et instruite de l'état des choses ne mettra en doute qu'ils n'aient aussi l'avantage du côté de l'enseignement qui se donne dans ces universités. Ce ne serait pas, je pense, avancer un paradoxe bien choquant que de dire qu'il y a plus de vraies lumières dans une seule université, telle que Gœttingue, Helmstedt, Halle ou Iéna, que dans toutes les universités espagnoles de San-Iago de Compostella, d'Alcala, d'Orihuela, etc. Dans celles-ci, on enseigne ce qu'il faut croire, au gré ou en dépit sa raison; dans les autres, on enseigne

[1] « Si l'on passe de la culture des terres à celle des esprits, la Suisse offrira les mêmes contrastes. Combien de gens de lettres célèbres sont sortis de Genève, que la littérature et les sciences réclament avec orgueil parmi nous! Berne, Lausanne, Bâle, Zurich, Schaffouse ont leurs annales littéraires remplies de noms fameux. L'antiquaire *Morel*; *Haller*, créateur de la physiologie, et non moins grand poëte; les deux *Turretin*, père et fils, *Crousaz*, les *Buxtorfs*, les *Werenfels*, *Bernoulli*, *Euler* (*Christophe* et *Isaac*), *Iselin*, le premier qui ait conçu l'idée d'écrire une histoire philosophique du genre humain; les *Wettstein* de Bâle, qui, dès l'aurore du seizième siècle, ont fait *Gessner* le naturaliste; *Gessner* le poëte, *Bodmer*, etc., qui ont tant contribué à la renaissance de la belle littérature en Allemagne; enfin, une foule d'autres qu'il est superflu de nommer. La Suisse catholique, au contraire, n'a pas un seul homme marquant à citer dans aucun genre*. »

* Villers, p. 271 à 278.

Digitized by Google

comment on peut parvenir à une croyance raisonnable de quoi que ce soit. Ici les *Décrétales* sont données pour des oracles infaillibles ; là on ne reconnaît d'autre oracle que la raison et les faits les mieux avérés : d'après tout cela, il est naturel que le pédantisme, enfant de la scolastique, soit infiniment plus rare dans les écoles protestantes que dans les autres [1]. »

« Enfin, les mœurs des nations protestantes sont aussi incontestablement plus sévères et meilleures que celles des nations catholiques. Est-ce parce que ces nations sont protestantes qu'elles ont acquis ce caractère? ou bien est-ce parce qu'elles ont ce caractère qu'elles sont devenues protestantes? c'est ce que je laisse à d'autres à décider [2]. »

On le voit, les autorités les plus respectables affirment, de la généralité des nations protestantes, ce que nous avons reconnu vrai pour la plupart d'entr'elles, les plus considérables. Nous sommes donc autorisé à tirer notre conclusion pour l'ensemble de la chrétienté, et à faire remonter aux principes de la Réformation elle-même la supériorité des peuples protestants.

C'est à son libéralisme que sont dus les progrès de l'esprit humain ; elle a d'abord brisé les entraves dont le catholicisme l'avait chargé, et, en second lieu, confiante en la vérité de sa cause, la Réforme n'a pas craint de provoquer l'examen, comme, défiant de la vérité de la sienne, le papisme l'avait prudemment interdit.

C'est à ses doctrines morales que sont dues les mœurs,

[1] Villers, p. 282 à 285. — [2] *Idem*, p. 303.

Digitized by Google

comparativement pures, de ses adhérents. La liberté peut instruire, mais elle ne moralise pas; nous avons donc ici une seconde preuve que cette Réformation est bien fondée sur la vérité.

Enfin, c'est à son libéralisme joint à ses doctrines morales qu'est due sa prospérité matérielle, fruit naturel du travail, de l'intelligence et de l'ordre. Sans la moralité, ce bien-être ne serait que l'aliment des passions, et s'évanouirait en un jour. Il se développe dans le cas contraire; nous pouvons donc le considérer ici comme un fruit de l'arbre de la vérité.

Tel est l'état actuel des nations protestantes; quel sera leur avenir? c'est ce que nous allons déduire des faits mêmes que nous avons constatés.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVENIR

DES NATIONS PROTESTANTES

Reconnaître que la prospérité, les lumières et la moralité sont les fruits du protestantisme, c'est dire que l'avenir lui appartient. Et, en effet, quand on étudie l'état actuel des nations protestantes et leur marche rapide dans la civilisation, on reste frappé des ressources immenses dont elles disposent et des pas de géant qu'elles font vers la conquête du globe.

Remarquez d'abord que les deux puissances les plus prospères, dans tous les sens du mot, sont deux nations protestantes : l'Angleterre et les États-Unis. L'Angleterre, qui commande à cent soixante millions d'hommes, et qui, par nécessité même, doit tourner son génie vers cette navigation si propre à porter sur tous les points du monde son influence et ses idées. Sans doute, ces cent soixante millions ne sont pas tous protestants, mais tous tendent à le devenir. L'Irlande, par exemple, veuve de son grand agitateur, et assez calme pour écouter les prédications protestantes, entre aujourd'hui dans la voie d'une véri-

Digitized by Google

table réformation. Des milliers de catholiques ont été convertis. Le clergé romain, en accusant les protestants d'acheter ces changements, avoue, par cela même, les faits dont il se plaint. D'autres émigrent aux États-Unis; et là, affranchis de la crainte de leurs prêtres, ils entrent sans bruit dans le courant des croyances du pays. Soit par ces conversions sur les lieux, soit par ces émigrations lointaines, le revirement a été tel, que la population de l'Irlande qui, naguère, était pour les trois quarts catholique, ne l'est guère plus aujourd'hui que pour la moitié. Vingt-cinq sociétés protestantes continuent cette œuvre de propagande, et la poursuivent par tous les moyens avouables; création d'églises, d'écoles, d'hospices, d'ateliers, tout est mis en œuvre pour instruire et soulager les pauvres et ignorants catholiques irlandais. Aux Indes, le progrès n'est pas moins remarquable : les temples païens y tombent en ruines; les prêtres s'y découragent, la jeunesse indigène y afflue dans les institutions anglaises, et le peuple, jadis idolâtre, s'y presse autour des prédicateurs de l'Évangile. Nous ne voulons pas arguer de la valeur intrinsèque des doctrines chrétiennes, pour faire pressentir la conversion des Indes au protestantisme; mais, l'incrédule lui-même nous accordera que la supériorité de richesse, de puissance, de lumières des Anglais sur les Indous, assure à leurs croyances un triomphe sur celle d'un peuple déjà complétement soumis à leur domination politique. L'ébranlement est donné, le mouvement général ne peut tarder à suivre; le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est une affaire de temps.

Et les États-Unis d'Amérique ne viennent-ils pas admirablement en aide à l'œuvre de leur mère-patrie?

Digitized by Google

L'Europe entière ne semble-t-elle pas aujourd'hui obéir à une impulsion providentielle, en poussant ses populations vers cette Amérique du Nord, protestante, qui les transforme et les déverse à son tour sur l'Amérique du Sud, catholique? En même temps que des révolutions du vieux monde effraient ses habitants, les mines d'or de la Californie attirent dans le Nouveau-Monde Irlandais, Allemands, Français, tous catholiques, qui, sans doute, n'embrassent pas tous l'Évangile dès leur arrivée, mais du moins, se prêtent volontiers à l'instruction évangélique de leurs enfants. Ces Irlandais, qu'on croit si fort attachés à leur foi, et qui, souvent, ne sont qu'intimidés par leurs prêtres dans leur patrie, ces Irlandais qui, en quelques années, ont donné aux États-Unis des millions d'émigrants, y sont devenus aujourd'hui, pour les cinq sixièmes, protestants. Dans ces contrées, l'activité religieuse, ou, si vous le voulez, l'activité cléricale, suit le mouvement agricole, industriel, commercial; c'est la même rapidité, la même vie. La population protestante ouvre aux catholiques, arrivant de toutes parts, églises, écoles, ateliers, colonies, et se les assimile si bien, qu'à la seconde génération, tous sont fondus en un peuple homogène. La preuve en est dans ce fait, que les États-Unis, composés en grande partie d'émigrants, les États-Unis qui, en vingt ans, ont vu leur population monter de douze à vingt-trois millions, sont aujourd'hui protestants pour les trente-neuf quarantièmes, bien que les émigrants, à leur arrivée, fussent en majorité catholiques romains! En même temps que les États-Unis protestants absorbent les populations qu'ils attirent du dehors, ils envahissent et s'assimilent aussi les contrées voisines : Californie, Texas, Mexique, sont venus tour à tour s'y

Digitized by Google

joindre, comme entraînés par une force d'irrésistible attraction. Pour donner une base officielle à nos assertions, nous avons consulté le dernier *census*, publié par ordre du Congrès, il en résulte les faits suivants :

	JADIS.		AUJOURD'HUI.	
	Églises cathol.	Églises protest.	Églises cathol.	Églises protest.
Maryland,	tout	0	68	800
Floride,	tout	0	5	147
Louisiane,	tout	0	55	223

Le premier de ces trois États a été colonisé par des Anglais, le second par des Espagnols, le troisième par des Français; la nationalité n'y a donc rien fait : partout le catholicisme a également disparu.

Le Texas, d'origine espagnole, et récemment annexé aux États-Unis, n'a plus que 13 églises romaines, et déjà 161 protestantes.

Le protestantisme est aujourd'hui la religion de l'immense majorité des Californiens.

En un mot, dans tous les États-Unis, il n'y a que 1,112 églises catholiques, pouvant contenir 621,000 auditeurs; c'est environ la quarantième partie de la population entière, et cependant, que de millions d'émigrants sont partis catholiques d'Irlande, de France, de Bavière et d'Autriche!

Si l'on regarde à la position sociale de ce demi-million de catholiques aux États-Unis, on reconnaît qu'ils sont aussi misérables que leur nombre est faible. On n'en trouve que bien rarement parmi les hommes d'État, les orateurs, les magistrats; mais on les rencontre en majorité dans les dépôts de mendicité et dans les prisons. Dans une enquête faite récemment à Boston, ville protestante,

Digitized by Google

on a reconnu que sur 40 enfants renfermés pour délits et pour crimes, 38 avaient des catholiques pour parents. Enfin, dans presque toutes les exécutions publiques, c'est un prêtre qui accompagne le patient, ce qui nous dit assez quelle est la religion de celui-ci.

Nous le répétons, tous ces faits ressortent du recensement officiel publié par ordre du Congrès.

Le jour n'est pas loin où Cuba, acquise ou conquise, passera de la domination assoupissante des Espagnols à l'influence vivifiante des Anglo-Saxons. En même temps que les populations d'Europe et d'Amérique vont se fondre dans ce peuple réformé, le congrès de Washington médite la conquête commerciale du Japon, comme naguère l'Angleterre s'est assuré celle de la Chine. Que ces deux nations envahissantes réussissent dès leur première tentative, là n'est pas la question; l'important, c'est qu'elles l'aient entrepris, car on connaît leur persévérance.

Mais ici nous touchons à l'événement le plus merveilleux dans cet ordre de prévisions. Un rebelle, aussi inconnu il y a quelques années qu'il est aujourd'hui puissant, un rebelle qui a déjà soumis une grande partie de l'empire chinois, et qui déjà en assiége la capitale, ce rebelle, dans sa marche victorieuse, détruit les idoles, se dit chrétien et répand la Bible. Sans doute, nous ne prétendons approuver ni la révolte ni les massacres; mais, à ne regarder qu'aux résultats qui, seuls ici, doivent nous occuper, n'est-il pas admirable de voir un peuple qui renferme le tiers du genre humain, un peuple qui, jusqu'à ce jour, est resté muré devant l'influence européenne, déblayer lui-même le terrain de ses ruines païennes, pour faciliter l'œuvre des missionnaires améri-

Digitized by Google

cains et anglais, qui déjà prêchent dans ses ports de mer et même dans l'intérieur? Encore ici ne peut-on pas prévoir, pour un avenir plus ou moins rapproché, les succès de deux nations protestantes qui déjà ont des traités de commerce avec la Chine, déjà y occupent des villes, et dont la partie croyante sait, au besoin, sacrifier argent et vie pour répandre sa foi religieuse? N'est-on pas en droit d'attendre quelque chose de deux peuples dont l'un, sur un simple appel de la Société biblique, vient de fournir aux dépenses nécessaires pour expédier en Chine un million de Bibles, et dont l'autre ouvre déjà des églises chrétiennes chinoises jusqu'au milieu de la fièvre d'or, à San-Francisco?

L'influence anglaise ne s'exerce pas seulement au loin; nous la retrouvons en Portugal, où le commerce semble appartenir exclusivement aux Iles-Britanniques; en Espagne, où la navigation, l'industrie, sont entre des mains anglaises; en Piémont, où, d'après le témoignage du clergé romain lui-même, un courant continuel de voyageurs laisse des milliers de Bibles sur son passage, et où des temples protestants s'élèvent dans chaque ville, en même temps que les chambres législatives arrachent chaque jour au clergé romain ses moyens d'influence sur la population.

Au milieu de nous, en France, l'œuvre protestante s'accomplit, depuis cinquante ans, par l'organisation des restes d'une Église qui, avant les persécutions, y comptait des millions de membres, et qui, depuis vingt ans, se relève par la conquête de populations catholiques. La France est protestante, a dit M. Nicolas lui-même; cela n'est vrai qu'à moitié; elle est protestante dans ce sens qu'elle n'est pas ultramontaine; on y reste catholique

Digitized by Google

de nom, incrédule de fait; voilà tout. Tout au plus y envoie-t-on ses enfants à leur première communion, bien qu'on ne soit jamais allé soi-même à sa seconde; on y marie ses jeunes gens à une église qu'on ne fréquente ni fête ni dimanche; on y fait enterrer ses parents par des prêtres qu'on accepte par respect humain. Mais au fond, dans son âme, la France n'est pas catholique, et le jour où l'on pourra lui dire librement, et où elle comprendra qu'il y a opposition entre la religion du pape et celle de Jésus-Christ, la France prêtera l'oreille à l'Évangile, comme elle l'a fait au seizième siècle, et même de nos jours.

Parlerons-nous maintenant de ces progrès du protestantisme dans l'Océanie, où des îles naguère peuplées de sauvages viennent d'être déclarées assez instruites pour que les missionnaires américains pussent s'en retirer? Sur les côtes de l'Afrique, où des colonies de nègres, esclaves affranchis, prospèrent sans l'intervention de leurs rédempteurs blancs? Enfin, dans ces missions répandues sur tous les points de la terre habitable? Non. Nous garderons nous-même le silence; mais, en terminant, nous invoquerons, sur le sujet qui nous occupe, le témoignage du *Journal des Débats* :

« Si l'on mesure, dit M. Michel Chevalier, les progrès respectifs accomplis depuis 1814, par les chrétiens non catholiques, et qu'on les compare à l'avancement de puissance que les nations catholiques ont obtenu, on est stupéfait de la disproportion. L'Angleterre et les États-Unis, puissances protestantes, ont assumé sur des proportions inconnues la domination de régions immenses, destinées à être grandement peuplées, et de nombreuses populations déjà existantes. L'Angleterre a cherché à

Digitized by Google

conquérir ces vastes et populeuses régions sous le nom générique de l'Inde. En Amérique, elle a répandu la civilisation au nord du continent, dans le désert du haut Canada. Elle s'est emparée, par le labeur de ses enfants, de toutes les positions d'une île, la Nouvelle-Hollande, qui est vaste comme un continent, et elle a jeté des rejetons dans les plus importants des archipels, dont le grand Océan est parsemé. Les États-Unis se sont agrandis prodigieusement en richesse et en personnel sur la superficie de leur ancien domaine. Ils ont même reculé de toutes parts les bornes où ce domaine s'arrêtait, jadis resserré sur une étroite lisière, sur le bord de l'Atlantique; ils sont maintenant assis sur les deux Océans : San-Francisco fait le pendant de New-York, et semble appelé prochainement à des destinées au moins égales. Ils ont fait l'épreuve de leur supériorité sur les nations catholiques du Nouveau-Monde, et ils les ont soumises à une suzeraineté qui n'est plus même contestée. A eux deux, l'Angleterre et les États-Unis, après la tentative que la première a faite sur la Chine, semble réservée la gloire de soumettre à leur autorité les deux empires les plus renommés de l'Orient, deux empires qui représentent près de la moitié numérique du genre humain, la Chine et le Japon. Pendant ce temps, quel est le chemin qu'ont fait en avant les nations catholiques? La première de toutes, la plus compacte, la plus glorieuse, la France, qui semblait, il y a cinquante ans, trôner sur la civilisation, a vu, dans des désastres inouïs, briser son sceptre et disperser sa puissance. Elle s'est relevée avec le plus noble courage, la plus indomptable énergie; mais toutes les fois qu'on a pu croire qu'elle allait prendre un rapide essor, la fatalité lui adresse, comme

Digitized by Google

un fléau de Dieu, une révolution pour paralyser ses efforts et la faire trébucher misérablement. Évidemment la balance des forces entre la civilisation catholique et la civilisation non catholique a été bouleversée depuis 1789 [1]. »

A l'autorité de M. Michel Chevalier, joignons celle de M. John Lemoinne :

« L'esprit de celui qui marchait sur les eaux, dit cet écrivain dans le même journal, poursuit à travers les mers l'œuvre d'expansion et de propagation qui ne doit finir qu'avec l'accomplissement des temps ! « Tu vas à droite, je vais à gauche, dit un proverbe; en faisant le tour du monde nous finirons par nous rencontrer. » Eh bien ! ces paroles seront accomplies, et elles le seront de nos jours par les fils de cette race aventureuse et indomptable qui est semée dans tout l'univers et dont il a été dit : *toto divisos orbe Britannos*. Le peuple anglais et le peuple américain se sont mis en marche, l'un vers l'Est, l'autre vers l'Ouest, pour aller se rejoindre, après avoir traversé le monde. Pour se donner la main, il ne reste plus qu'un obstacle à renverser : la grande muraille de la Chine. Or, avant peu, les Anglais et les Américains prendront entre deux feux ce dernier retranchement.

« Nous ne faisons pas de la fable. Il est prévu que tôt ou tard les Anglais prendront la Chine; l'extension est la condition forcée de leur conquête.

« Pendant que les Anglais marchent à l'assaut de la vieille Asie, voici, de l'autre côté du monde, que les Américains se mettent aussi en marche pour y arriver par l'Océan-Pacifique. Le gouvernement des États-Unis en-

[1] *Journal des Débats*, septembre 1853.

Digitized by Google

voie une escadre au Japon. Il a fait publier une sorte de programme politique, nous voulons en reproduire le principal passage :

« Nous ne donnons à aucune nation occupant aucune portion du rivage du monde, le droit de se refuser à tout rapport commerçant avec les autres nations ; c'est le droit des nations civilisées et chrétiennes de forcer les barbares à se soumettre à la loi générale des nations [1]. »

Nous avons cité ces paroles, parce qu'elles posent, l'un en face de l'autre, les deux principes qui se livrent aujourd'hui, dans le fond de l'Orient, le combat commencé dans le monde depuis dix-huit siècles : le principe d'exclusion et le principe d'expansion. Les Anglais et les Américains ne sont pas seulement des conquérants ; ils sont les missionnaires de la civilisation, de l'humanité, du droit des gens, de la sociabilité, ou, en un seul mot, du christianisme.

« . . . Les gouvernements ne font plus de guerre de religion, et c'est en dehors d'eux que s'exercent la propagande et le prosélytisme. Nous voyons même les gouvernements de la Grande-Bretagne et des États-Unis, se défendant très-expressément de toute intention de prosélytisme religieux ; mais ils ont beau faire, ils sont missionnaires malgré eux. Ce n'est pas la société officielle qui fait du prosélytisme ; l'armée des missions est composée de volontaires, et se recrute en général parmi les indépendants. Les gouvernements d'Angleterre et des États-Unis ont beau assurer les Chinois ou les Japonais qu'ils ne veulent pas les convertir, cela n'arrêtera pas plus la propagande religieuse que la rotation de la terre. »

[1] John Lemoinne, dans le *Journal des Débats*, du 3 et du 10 mai 1852.

Digitized by Google

Quelque rationnelles que soient ces probabilités, nous reconnaissons qu'elles vont au delà de notre sujet, l'état actuel des nations, et nous y rentrons pour tirer nos conclusions.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONCLUSIONS

Notre première conclusion est déjà tirée dans l'esprit du lecteur; nous nous contenterons donc de l'énoncer : prises ensemble ou séparément, les nations protestantes sont supérieures aux nations catholiques, sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité.

Cette première conclusion en implique une seconde qu'il est bon de faire ressortir.

Pour tout homme qui connaît un peu l'histoire de l'antiquité et l'état du monde moderne, le christianisme est, non-seulement supérieur à toutes les autres religions, mais cette supériorité est immense. La civilisation des Romains était guerrière, celle des Grecs artistique, celle de la Chine est industrielle; mais seule, la civilisation chrétienne est morale, et ce trait la place infini-

Digitized by Google

ment au-dessus de toutes les autres civilisations. C'est elle qui a affranchi l'esclave, relevé la femme, créé la charité, en ouvrant les hospices à l'intérieur, portant la lumière des missions au dehors; enfin, tendant à la réalisation de ce précepte évangélique : « Vous êtes tous frères, » et introduisant dans le monde la vertu toute nouvelle du dévouement dans l'humilité, pratiquée envers tous, même envers des ennemis ! Nous pourrions faire aussi remarquer que cette civilisation chrétienne est supérieure à toutes les autres, même sous le rapport des arts et des sciences. Ailleurs on a fait des découvertes; mais au milieu de nous, on a conquis des principes; on marche de conséquence en conséquence; on est certain d'arriver avec du temps; les lumières, dans la chrétienté, seront désormais nécessairement progressives, tandis qu'on les a vues décroître en Grèce et qu'on les voit languir en Chine; mais nous voulons nous en tenir au seul point de la moralité, pour établir l'immense supériorité du christianisme sur toutes les autres religions.

Au reste, cette supériorité chrétienne est tellement évidente, que nous ne pensons pas qu'un seul de nos lecteurs la conteste; nous ne la rappelons ici que pour arriver aux conclusions suivantes.

Si le christianisme est supérieur à toute autre religion, et si, en même temps, la réforme est supérieure à la papauté, il s'ensuit que la réforme est plus près du vrai christianisme que la religion romaine. Que le protestantisme ait déjà produit tous les fruits que le christianisme est capable de donner, c'est ce que nous ne prétendons pas affirmer; nous nous contentons de dire : il en a produit de plus abondants et de plus savoureux que le tronc catholique romain. Il y a donc en lui plus de sève; ou,

Digitized by Google

plutôt, dirons-nous, tandis que le romanisme n'est que l'arbre sauvage, la réforme est l'arbre greffé avec un rameau de l'Évangile. Tout en un mot : le protestantisme est beaucoup plus chrétien.

Nous ne pensons pas que le lecteur attentif de cet ouvrage puisse nous contester la légitimité de cette seconde conclusion ; mais elle n'est pour nous qu'un anneau pour conduire à la troisième, la plus importante à nos yeux.

Nous ne nous faisons pas illusion : nous savons que beaucoup de lecteurs en resteront au point où nous en sommes ici ; beaucoup se diront : le protestantisme est plus conforme à l'Évangile, plus favorable à la civilisation ; il a nos sympathies, et, à l'occasion, nous lui donnerons notre appui. Mais, lecteur il y a une réflexion de plus à faire : si le protestantisme, ou, mieux encore, si son père, le christianisme, est, de beaucoup, la religion la plus capable de produire le bien, cette religion est donc la vérité ? Nous l'avons dit dès notre première ligne : « Le bon est la conséquence du vrai, le mal est la conséquence du faux ; double expression de cet axiome unique : le vrai et le bon sont intimement unis, ou, pour mieux dire, ils ne font qu'un. »

Notre conclusion légitime est donc : le christianisme est la vérité ; il vient de Dieu, car il se dit une révélation, et il ne saurait mentir.

Sans doute cette dernière conclusion a une portée beaucoup plus haute que les précédentes. Nous convenons même qu'elle n'est qu'indirectement légitimée par tout ce qui précède ; mais qu'on remarque que cette preuve indirecte est des plus puissantes et des plus simples ; elle revient à ce raisonnement du divin fondateur de l'Évan-

Digitized by Google

gile : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits : un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ? » Non. Donc le christianisme, qui seul a porté la charité sur la terre, la fraternité parmi les hommes, le christianisme, qui régénère une créature déchue, le christianisme est la vérité !

Digitized by Google

AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE

(*Nos citations sont souvent abrégées, mais toujours textuelles.*)

ANNALES de la Propagation de la foi.

ARRAGON (Madame, membre de l'Athénée de Paris). Souvenirs d'un voyage en Suisse.

ARCHENOLZ (d'). Tableau de l'Angleterre.

AUBIGNÉ (Merle d'). Trois siècles de luttes en Écosse.

BALBI (Adrien). Abregé de géographie.

BEAUMONT (Gustave d'). L'Irlande sociale, politique et religieuse.

BERNARD. Histoire de l'Autriche.

BONAPARTE (Louis). Documents historiques sur la Hollande.

BOUVIER. Dissertatio in sextum Decalogum præceptum. Paris 1849.

BRIFFAULT (E.). Le Secret de Rome.

DUBLIN. University Magazine, 1853.

BUCHON. Quelques souvenirs de courses en Suisse, et dans le pays de Bade.

BULLETIN de la Société du Protestantisme français, 1853.

BUREAUD (docteur de la Faculté de médecine de Paris). Londres et les Anglais des temps modernes.

CAMBRY. Voyage pittoresque en Suisse.

CATTEAU. Voyage en Allemagne et en Suède.

CHEVALIER (Victor). Étude sur l'assistance publique en Angleterre.

CHEVALIER (Michel). Lettres sur l'Amérique du Nord.

Digitized by Google

Coxe. Voyage en Suisse.
Cousin. Mémoire sur l'instruction secondaire dans le royaume de Prusse.
— Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne.
— de l'instruction publique en Hollande.
Custine. Mémoires et voyages.
Depping. La Suisse, ou tableau historique, pittoresque et moral des cantons helvétiques.
Descombaz. Histoire des Missions évangéliques.
Desprez. Les Peuples d'Autriche.
Didier. (Charles), Campagne de Rome.
Dictionnaire de la Conversation.
Dill (E.-M.). Irland's miseries ; their cause and cure.
Dory (Alphonse). Souvenirs d'Angleterre.
Ducpétiaux (Ed.). De l'État de l'instruction primaire et populaire en Belgique, par Ducpétiaux, inspecteur des prisons et des établissements de bienfaisance.
Dubois (député de la Seine-Inférieure). Rapport sur l'Instruction fait à la Chambre des Députés en 1836.
Durand. Statistique de la Suisse.
Europe protestante, 1839 à 1840.
Faucher (Léon). Études sur l'Angleterre.
Ferrière. (Alexandre) Analyse de la statistique générale de la France, publiée sous l'autorisation du ministre de l'intérieur.
Franscini (S.). Nova statistica della Svizzera, 1847.
Genin. L'Église ou l'État.
Girardin (Saint-Marc de). De l'Instruction intermédiaire et de son état, dans le midi de l'Allemagne.
Goodrich (S.-G.). Les États-Unis d'Amérique, par Goodrich, consul des États-Unis à Paris.
Guerry (de). Statistique morale.
Guéroult. Lettres sur l'Espagne.
Guizot. Histoire de la civilisation en France.
Haussez (baron d'). La Grande-Bretagne en 1833.
— Alpes et Danube.
Heine (Henry). De l'Allemagne.
Hennequin. Voyage philosophique en Angleterre et en Écosse.

Digitized by Google

JACQUEMIN. L'Allemagne agricole, industrielle et politique.
JOHN CARR. Voyage en Hollande.
JONNÈS (Moreau de). La Prusse, son progrès politique et social.
— Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, 2 vol.
KÉRATRY (ancien député). Du Culte en général.
LABORDE. Itinéraire descriptif de l'Espagne.
LAMENNAIS. Affaires de Rome.
LAUTIER. Les Voyageurs en Suisse.
LEDUC (Germain). L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande.
LLORENTE. Histoire critique de l'inquisition d'Espagne.
LORAIN. Tableau de l'instruction primaire en France, d'après des documents authentiques.
LUTHEROTH (H). O-Taïti, histoire et enquête.
MALTE-BRUN. Géographie, 16 vol. in-8°.
MARTIN (Henri). Histoire de France.
MINISTRE (de l'intérieur, Belgique). Statistique générale du royaume de Belgique, publiée par le ministre (période de 1841 à 1850).
MIRABEAU. Monarchie prussienne.
MONTULI. Voyage en Angleterre.
MORÉ. Le Brésil en 1852 et sa colonisation future, notice écrite sur des documents communiqués par le consulat suisse à Rio-de-Janeiro.
MULLER. Histoire de la Confédération suisse.
NICOLAS (Auguste). Du Potestantisme et de toutes les Hérésies dans leurs rapports avec le Socialisme.
NOUGARÈDE. Lettres sur l'Angleterre.
OMALIUS. Notions élémentaires de statistique.
ORBIGNY (d'). Voyage dans l'Amérique méridionale, exécuté en 1826 et 1833, par Alcide d'Orbigny, publié sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique.
PEBRER. Histoire financière, et statistique générale de l'empire Britannique.
PICHOT. L'Irlande et le pays de Galles.
PICOT. Statistique de la Suisse.
PORTER. Progrès de la Grande-Bretagne, sous le rapport de la population.
POUSSIN. La Belgique et les Belges depuis 1830, Paris, 1845.

Digitized by Google

PRÉVOST. Voyage en Irlande.
QUÉTELET. Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas. Bruxelles, 1829.
QUINET (Edgar). De l'Ultramontanisme.
— Le christianisme et la révolution française.
RAOUL-ROCHETTE. Lettres sur la Suisse.
RAUMER (professeur d'histoire à l'université de Berlin). L'Angleterre en 1835.
REVUE BRITANNIQUE.
REVUE DES DEUX-MONDES.
REY. L'Autriche, la Hongrie et la Turquie.
ROUGEMONT. Précis d'éthnographie, de statistique et de géographie historique.
RUBICHON. De l'Action du clergé dans les sociétés modernes.
SAINT-HILAIRE (Rossew). Histoire d'Espagne.
SCHNITZLER (J.-H.). Statistique générale, méthodique et complète de la France, comparée aux autres grandes puissances de l'Europe, 4 vol. in-8°.
SEMPÉRÉ. Histoire d'Espagne.
SERRES (Marcel de). l'Autriche.
SIÈCLE (Journal le).
SIMON. Observations recueillies en Angleterre.
SISMONDI. Histoire de la liberté en Italie.
— Républiques italiennes.
— Littérature du midi de l'Europe.
SOLITAIRE (le). Souvenirs d'un voyageur, ou Méditations sur le caractère national des Anglais.
SOMMERLATT. Géographie de la Suisse.
STAEL (Madame de). Lettres sur l'Angleterre.
— de l'Allemagne.
STATISTIQUE NATIONALE de la France.
STATISTIQUE des bagnes en 1852. Paris imprimerie impériale, 1854, publié par le ministère de la Marine et des Colonies.
TAILLANDIER. Histoire de la jeune Allemagne.
TARDIF. Des Peuples européens.
TOCQUEVILLE. De la démocratie aux États-Unis.
TRABAUD. Notes et sentiments sur les îles Britanniques.
TRISTAN (Madame Flora). Promenades dans Londres.

Digitized by Google

TROLLOPPE (Mistress). Vienne et les Autrichiens.
UNIVERS PITTORESQUE.
WALSH. Voyage en Suisse.
WARDEN. Chronologie historique de l'Amérique.
WEISS. L'Espagne depuis le règne de Philippe II.
— Histoire des réfugiés protestants de France, 1853.
VINET (Alexandre). Théologie Pastorale.
VIEL-CASTEL (comte de). De l'Angleterre et de la France.
VILLERS. Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther.
WILNES (Journal le).
ZSCHOKKE. Histoire de la Suisse.
ZURLAUBEN (le baron de). Tableaux de la Suisse.
ANONYMES. De l'Autriche et de son avenir.
— Mémoire sur la cour de Louis-Napoléon et sur la Hollande.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

	Pages.
L'Espagne au XVI^e^ et au XIX^e^ siècles.	1
L'Angleterre au XVI^e^ et au XIX^e^ siècle.	93
Le catholicisme sur le trône en Italie.	175
Le protestantisme sur la croix en France.	289
Examen des objections.	381
Généralisation	445
Avenir des nations protestantes.	465
Conclusions	477

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

LAGNY — Imprimerie de VIALAT et Cie.

Digitized by Google

Ouvrages du même auteur

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

	FR.	C.
Trois mois en Irlande, 1 vol. in-12.	1	25
Véracité des Évangiles, 1 vol. in-12.	1	75
Fragments d'Apologétique chrétienne, 1 vol. in-8.	1	25

ÉDIFICATION.

Le Culte du Dimanche, ou 52 simples discours destinés aux églises et aux familles privées de pasteurs, 1 vol. grand in-8.	5	»»
Le Culte domestique pour tous les jours de l'année, ou trois cent soixante-cinq courtes Méditations sur le Nouveau Testament, 2 vol. grand in-8.	8	»»

POUR LA JEUNESSE.

A mes Enfants, 3 vol. in-18, ornés de grav. sur acier et sur bois.	3	»»
Mon voyage en Algérie, raconté à mes enfants, 1 vol. in-12, orné de 6 gravures sur acier.	1	50
Scènes bibliques, écrites et gravées pour mes enfants, en 3 vol. in-12, renfermant 60 gravures sur acier. . .	6	»»
La Jeunesse morale et religieuse, 2 vol. in-12, ornés de 26 gravures sur bois.	5	»»
Mémoires d'un Écolier, dédiés à tous ses camarades, 1 vol. in-12, orné de 16 gravures sur bois. . . .	1	25
Riche et Pauvre, à la recherche du bonheur, 1 vol. in-12.	1	25
Mon tour du lac Léman, raconté à mes enfants, 1 vol. in-12, orné de 4 gravures.	2	25
Les Enfants de la Bible, orné de gravures. . . .	1	25

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

Digitized by Google